N° 750 40e Année Tome CCXIV 15 Septembre 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 *fr.* — *Étranger* : 1/2 tarif postal, 5 *fr.* 75 ; plein tarif, 6 *fr.* 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

La conclusion de la Conférence de la Haye a été suivie par une véritable explosion de hausse. Elle vaut qu'on s'y arrête.

En tout autre temps, et si le volume des négociations se trouvait être très supérieur à ce qu'il était au début de l'été, on pourrait dire que le redressement actuel de la Cote résulte d'un retour de la clientèle à la Bourse.

Il n'en est pas ainsi. Les progrès enregistrés par la plupart des grandes vedettes sont dus à des manœuvres de professionnels. Rarement comme au cours de ces deux derniers mois, remisiers, commis, coulissiers, agents de change ont connu semblable marasme. Tant que la Conférence de la Haye se présentait comme une énigme, les uns et les autres ne pouvaient s'engager ni, à plus forte raison, engager leur clientèle. Il en va autrement aujourd'hui. Et c'est dans le but de ramener l'attention sur les valeurs mobilières que les intermédiaires se sont décidés à faire les premiers frais d'une hausse dont les origines sont indiscutablement d'ordre professionnel.

Il va sans dire que les Pouvoirs Publics voient d'un fort bon œil se développer un mouvement qui est censé traduire la confiance générale et qui, au surplus, prépare la réalisation de certains projets de conversion à partir de 1931.

Le mouvement de hausse déclanché par les professionnels s'est trouvé en outre accompagné par les demandes de spéculateurs et de capitalistes anglais. Nul n'ignore plus que la Grande-Bretagne traverse une crise grave. Les expéditions d'or anglais vers la France, l'Allemagne et les Etats-Unis se multiplient de jour en jour. Elles ont pris un caractère très inquiétant, car, à la cadence actuelle, on calcule que, vers la fin de l'année, l'encaisse métallique de la Banque d'Angleterre serait réduite à quelque 10 millions de livres sterling. La Banque d'Angleterre est donc amenée à envisager un relèvement de son taux d'escompte. Il est attendu à l'heure où nous écrivons ces lignes. Sera-t-il efficient ? Les avis sont partagés à ce sujet. L'élévation du taux d'escompte en Angleterre serait, assurément, un remède efficace si le mal dont souffre l'économie britannique n'était très profond. Une élévation du loyer de l'argent, c'est une surcharge nouvelle pour le commerce et l'industrie anglais, qui ne peuvent plus déjà que très difficilement lutter contre la concurrence des producteurs du Continent. Il est donc douteux que la balance des comptes de la Grande-Bretagne redevienne favorable avant quelque temps. Elle le redeviendrait, certes, si la durée du travail effectif était allongée en Angleterre, si ce pays restreignait ses importations de denrées alimentaires. Mais le gouvernement travailliste n'est-il pas précisément un gouvernement de chômeurs ?

Du point de vue boursier, on ne saurait donc soutenir que les perspectives du marché de Londres sont des plus favorables. C'est pourquoi, en prévision d'une crise, des capitalistes britanniques réalisent des valeurs anglaises qualifiées naguère « dorées sur tranches » pour acquérir des titres français. Ils épaulent ainsi un mouvement de reprise qui était d'abord tout professionnel.

Pour ce qui est de savoir si la hausse enregistrée est susceptible de durer, il n'y faut pas songer. L'argent abonde en France, mais des demandes d'emprunts étrangers sont nombreuses. Elles attendent que le ministère des Finances les ait agréées. Le public ne demande qu'à revenir à la Bourse; mais les titres pour lesquels on peut être assuré de recevoir un dividende supérieur à celui de l'an dernier sont plus rares qu'on le croit généralement. Les capitalistes ne sont pas difficiles assurément pour ce qui concerne le revenu, mais le loyer de l'argent reste très élevé à l'Etranger, notamment en Belgique. Ainsi les banques ont donc toujours plus d'intérêt à travailler hors des frontières que sur le marché français.

Ne retenons donc la hausse du début de septembre qu'au titre de tentative destinée à amorcer des opérations futures. Elle a d'ailleurs été trop rapide, comme en témoignent les cours atteints par les Banques d'Affaires, l'action Chemin de fer du Nord, les Charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, les grosses entreprises sidérurgiques du Nord et de l'Est, les Pétroles, l'Air Liquide, etc., pour qu'il n'y ait pas lieu de s'attendre à une prompte revision, lorsque les meneurs « repasseront le papier » à la première couche d'acheteurs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

NATURE DE L'ORGANISATION SOVIÉTIQUE GOUVERNEMENTALE ET SOCIALE

—

Soviets et démocratie

Voici douze ans que se maintient en Russie le système de gouvernement dit « soviétique », sans qu'on ait essayé jusqu'à ce jour de donner une explication scientifique de son essence étatique et sociale.

En effet, dans quelle classe des sociétés humaines devons-nous placer la Russie actuelle, c'est-à-dire la Russie soviétique?

Des personnages qui jouent un certain rôle au sein du Gouvernement de Moscou, ou de son parti gouvernant, répètent sans cesse, dans une intention évidente de propagande, que l'Union Soviétique est le « premier Gouvernement prolétarien », l'émanation réelle des principes de la démocratie, dans le sens prolétarien du mot.

Pourtant, l'étude la plus élémentaire de l'organisation du pouvoir soviétique doit amener à conclure que « Démocratie » et « Soviets » sont deux antipodes politiques et sociaux.

Bien que, dans les conditions où se trouvent les gouvernements contemporains, il soit difficile de donner une définition scientifique exacte du mot « démocratie », la littérature scientifique spéciale considère comme indices extérieurs de ce que l'on entend par ce mot les réalisations plus ou moins développées des principes de la liberté et de l'égalité.

On doit dire que malheureusement ces indices mêmes de la démocratie, « la liberté et l'égalité », ne sont que de simples fictions sociales dépourvues de toute réalité. De quelle égalité peut, en effet, rêver l'homme, alors que la nature de toutes ses facultés psychiques et de ses forces physiques repose sur le principe de l'inégalité absolue? Et puisque la nature a gratifié les hommes de capacités et de forces physiques différentes, il est évident que ni la liberté totale, ni l'égalité commune ne peuvent exister.

En dehors de ces considérations, l'indépendance de chaque membre de la société conduirait à l'esclavage général, ainsi que le dit si bien Montesquieu. Nous ne pouvons tout au plus rêver qu'à une liberté et à une égalité *proportionnelles,* dont les démocraties de l'Europe et des Etats-Unis nous fournissent un exemple.

Dans notre exposé, nous ne devons pas oublier qu'en parlant de liberté et d'égalité nous parlons d'utilité, suivant les règles de la logique inductive.

Les principes de démocratie d'un Etat exigent tout au moins, dans l'exposé de sa constitution, l'égalité pour tous les citoyens devant la loi et une définition exacte des limites de leur liberté individuelle.

Que voyons-nous dans l'Etat soviétique, ce « pseudonyme » de la dictature prolétarienne, pour employer la définition si compétente qu'ont donnée au terme officiel MM. Radomylsky, Zinoviev, Manuelsky, Népomniastchy et autres piliers du bolchevisme moscovite?

L'essence même de la dictature démontre que, dans le cas en question, l'immense majorité de la nation ne saurait jouir ne fût-ce que d'un minimum de liberté et d'égalité. — « Liberté » et « Egalité » sont des concepts diamétralement opposés au concept « Dictature », quelles que soient les personnes qui exercent celle-ci.

Par son idée même, la dictature est une force brutale qui s'appuie sur un groupe peu nombreux, mais bien

organisé, lequel exerce son pouvoir sur la population par voie de négation des droits à la liberté politique, sociale et économique.

Pour cette raison même, la « Dictature » est une forme transitoire de gouvernement apparaissant généralement aux époques de décadence et de troubles populaires. On comprend que là où des citoyens sont privés de droits, là ou leur existence dépend du bon vouloir de quelques individus, là où souffle un vent factice de différences de classes et de haine sociale, là où des classes entières sont vouées à la dégénérescence, à la disparition, les principes de « Liberté » et d'« Egalité », c'est-à-dire les principes de la démocratie, ne peuvent prendre corps. Or, comme l'état bolchévique repose précisément sur une volonté de dictature opprimant la majorité de la population et que ses créateurs s'en font un mérite, on ne saurait appeler l'Union des Soviets une démocratie.

Ainsi donc, au point de vue politique, l'Union soviétique n'est pas une démocratie, mais une ploutocratie (dans le sens actuel de ce mot), une despotie, une tyrannie, bref, une dictature de la lie de la société.

§

Classification des associations

Examinons maintenant dans quel groupe social on pourrait, au point de vue sociologique, classer la dictature bolchéviste, dite : Union des Républiques socialistes soviétiques.

Dans le sens indiqué, tous les agrégats humains peuvent être divisés en deux vastes groupes, conformément aux différentes combinaisons qu'effectuent les trois éléments constitutifs de tout groupement humain.

1° Unité de temps et de lieu.

2° Unité de conscience, c'est-à-dire unité de tendance et d'idée.

3° Unité de volonté, incarnée dans la volonté du personnage placé à la tête du groupe.

En ce qui concerne l'élément « Unité de temps et de lieu », tous les agrégats humains se divisent en : *a*) associations de présence, c'est-à-dire associations concrètes, et *b*) associations de corrélations psychiques, c'est-à-dire associations « discrètes ».

Les associations « concrètes » comprennent à leur tour : *a*) les agglomérations mécaniques; *b*) la foule anonyme (foule sans chef) et *c*) la foule psychologique, comme l'appelle Gustave Le Bon.

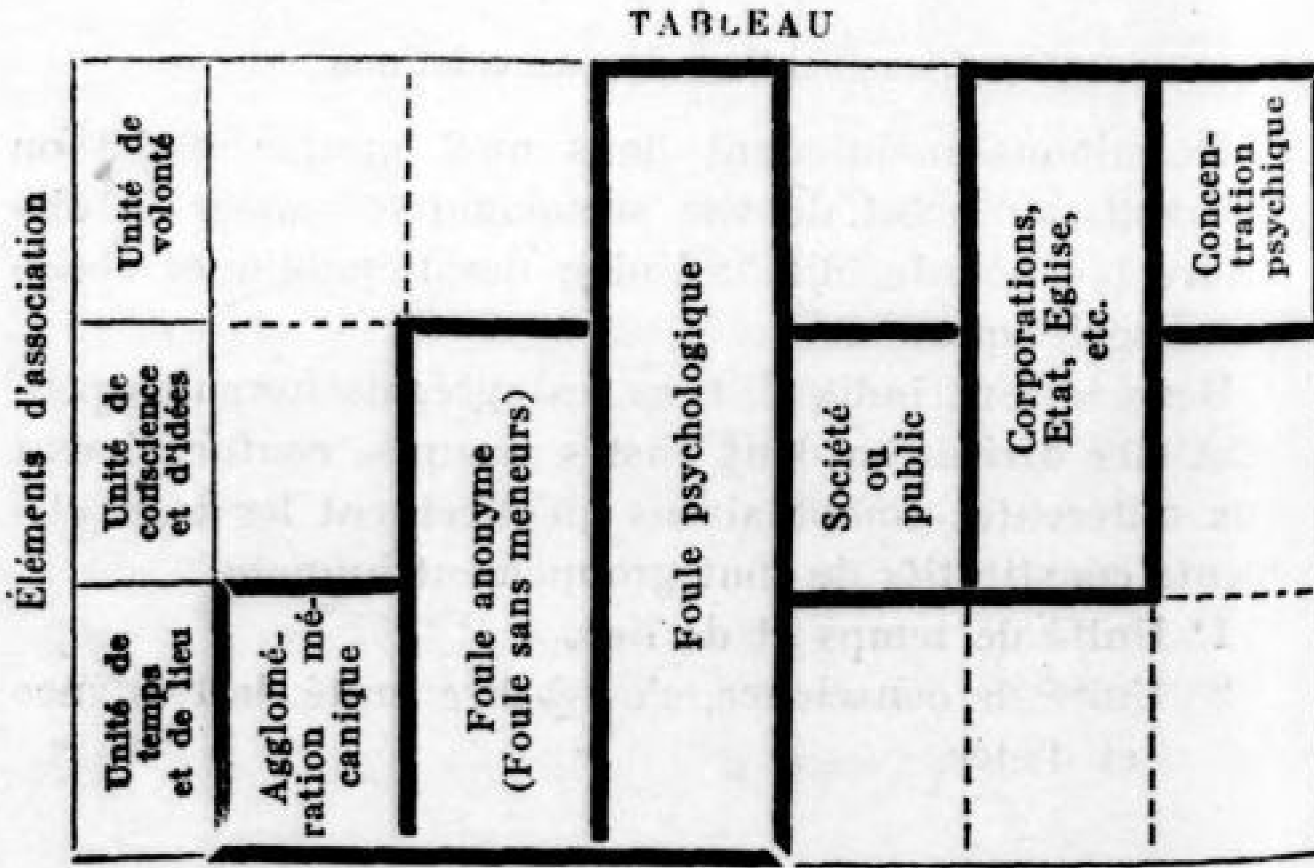
Les associations « discrètes » apparaissent également sous trois formes différentes : *a*) le public, suivant Tarde, ou la société, suivant Giddings; *b*) les corporations et *c*) les concentrations psychiques — associations — que nous sommes les premiers à établir.

Afin de rendre claire d'un seul coup d'œil la classification que nous proposons des groupements humains, nous avons établi le schéma suivant :

SCHÉMA DE CLASSIFICATION D'ASSOCIATIONS

a) Associations de présences (concrètes)　　*b*) Associations psychiques corrélations (discrètes)

TABLEAU



Pour le moment nous ne nous intéressons qu'au second groupe des Associations humaines, c'est-à-dire, suivant notre classification, aux Associations « discrètes » (corrélations psychiques) puisqu'il est évident que le phénomène soviétique est un phénomène « discret ».

Quelques mots d'explication au sujet de ce terme ne seront pas inutiles.

Un groupement humain est considéré comme « discret » lorsque aucun lien matériel n'existe entre les parties composantes, c'est-à-dire lorsque les membres n'ont entre eux aucune relation personnelle. Ainsi les membres d'une société, d'un gouvernement, d'une église et autres agrégats qui, tout en présentant une unité psychique, sont en même temps dispersés dans l'espace et privés dans leur ensemble de connexion matérielle.

Tous les grands sociologues reconnaissent aujourd'hui la « discrétion » de certains agrégats humains; mais il fut un temps relativement peu éloigné où cette acception donnait lieu à des disputes scientifiques. C'est ainsi que Spencer, le plus distingué représentant de la conception organique de la société, tenta de ruiner cette théorie à l'aide d'un parallèle entre le territoire d'un Etat et certaines parties d'un organisme animal.

Il faut savoir que le terme « société » s'emploie dans deux acceptions : il désigne d'abord le concept générique d'association humaine en général, puis un agrégat autonome, dans le sens « public » de Tarde. Dans notre exposé, c'est presque toujours cette dernière acception que nous donnons au mot « société »; quant au concept générique d'association, nous le rendons par les termes « groupement », « agrégat », etc.

Ainsi donc, bien qu'aucune connexion physique n'existe parmi ses membres, une association de rapports psychiques (discrète) n'en forme pas moins une unité, mais cette unité est d'un caractère psychique, spirituel, spécial : c'est justement la connexion psychique (commu-

nauté d'idées et d'efforts) que le professeur Korkounow considère comme la particularité distinctive entre les agrégats sociaux et les phénomènes du monde organique.

§

Communauté d'idées ou d'efforts

Il y a lieu maintenant d'éclaircir l'origine de la communauté d'idées et d'efforts parmi des gens qui n'ont entre eux aucun contact direct particulier. Le caractère de chaque individu repose sur une base spirituelle, constituée par le travail ininterrompu des générations de sa race et de son espèce. D'autre part, la vie en commun de nos aïeux s'étant écoulée durant plusieurs siècles dans des conditions sociales, géographiques, politiques et économiques identiques, il en est résulté dans le caractère des membres de tel ou tel groupe social l'unité des idées originelles, des concepts, des habitudes, des intérêts, des tendances, des idéals.

Et précisément ces couches psychiques élémentaires constituent la base spirituelle qui rend possible l'unité d'action aux agrégats humains, dont les membres sont dispersés dans l'espace, mais liés spirituellement.

Plus large est l'idéal que poursuit une association de ce genre, plus nombreux seront ceux qu'elle liera spirituellement conformément à leur activité, leurs habitudes, leurs goûts, leurs aspirations, leur caractère national. Voilà pourquoi les hautes idées morales, prises comme mot d'ordre par un groupe quelconque d'individus, ne peuvent attirer les masses : elles leur resteront étrangères et ne passeront pas dans le domaine des sensations, qui seules donnent aux idées la force motrice.

Voilà pourquoi également les vils mots d'ordre des bolcheviks : « Pille ce qui a été pillé... », « Paix aux chaumières, guerre aux palais », « A mort les bourgeois », etc., ont eu un si bruyant succès parmi les déchets les plus amoraux du peuple russe, unissant, semble-

t-il, ses éléments les plus divers, tels que : avocats, pharmaciens, dentistes, ouvriers, soldats, forçats, tant russes que juifs, polonais, lettons, etc., etc. La licence révolutionnaire a détruit chez eux ce vernis de culture, les principes de retenue, apport de notre caractère individuel, donnant ainsi libre cours aux sentiments les plus généraux, héritage psychique de très antique origine.

Ainsi donc les associations de corrélation psychique unissent les agrégats humains, à commencer par une société savante quelconque ou par une union professionnelle, jusqu'à l'Eglise universelle, dont les frontières physiques coïncident avec les limites du globe terrestre. L'Eglise ne connaît de bornes ni géographiques, ni sociales, ni politiques : partout où se trouve ne fût-ce qu'un seul homme, elle peut avoir un adhérent.

§

Société-Public

La chaîne des associations « discrètes » a pour anneau initial la « société » ou le « public »; en général l'appartenance à ce premier chaînon, loin de dépendre de notre volonté, est conditionnelle à des causes extérieures à cette volonté. De sorte que notre appartenance à telle ou telle « société » dépend souvent simplement du lieu où nous habitons : nous parlons de « société locale », de « société de la capitale », de « société provinciale », etc.

De plus, l'appartenance à telle ou telle nation dépend du fait de la naissance de nos parents dans tel ou tel autre pays. Le genre d'activité agit également dans notre appartenance à telle ou telle « société », à tel ou tel « milieu général ». Dans ce genre d'idées on parle du milieu « militaire », « ecclésiastique », « commerçant », etc.

Bien que toutes les diverses « sociétés » indiquées n'aient pas de frontières bien délimitées, elles n'en sont

pas moins très individuelles et parfaitement concrètes. Nous les observons en réalité et ne les imaginons pas métaphysiquement. Ce sont des phénomènes sociaux dans l'acception exacte de ce mot.

L'individualité d'une « société » s'exprime, dans chacun des divers cas que nous venons d'indiquer, dans le fait qu'elle a un cadre bien défini d'idées morales et se guide dans son activité d'après des idéals sociaux très caractérisés pour la vie actuelle et pour la vie à venir.

Chaque « société » a son code non écrit de règles de conduite générale. C'est la raison pour laquelle le dicton russe dit : « A moine d'un autre ordre n'impose point ta règle. »

Cette mutuelle activité psychique continuelle, bien qu'inconsciente, cette « imitation », comme la nomme Tarde, crée parmi les membres d'une « société » ou d'un milieu des dérivés psychiques très réels : la culture nationale, l'opinion publique, les préjugés sociaux.

« L'imitation » psychique observée par Tarde est tellement caractéristique, qu'il en fait le fondement de son concept de la « société » : « la société, dit-il, c'est l'imitation »!

Parallèlement à ce terme, Tarde emploie par analogie le terme « Public » : d'après sa théorie, ce dernier mot doit s'entendre dans le sens purement spirituel et collectif d'un tout, dans lequel les individus sont physiquement dispersés et séparés l'un de l'autre, mais qui ont un lien commun purement spirituel.

C'est ce sens également que le professeur Giddings donne au mot « société » en disant : « La société n'est autre chose que l'organisme; la société c'est l'organisation », c'est-à-dire « un tout compliqué de rapports psychiques ».

Nous devons signaler à ce propos l'illogisme qui a échappé à Giddings ou plutôt sa négligence dans l'emploi qu'il fait d'un même terme dans deux sens différents.

Après avoir établi que la « société » c'est l' « organisation » des seuls rapports psychiques, Giddings prétend néanmoins que l'on doit décrire la société comme un « organisme » physico-psychique, comme un organisme psychique, mais avec une origine physique.

C'est là un malentendu certain. Si nous devons donner au terme « société » le sens restreint indiqué, la « société » est, bien entendu, une organisation spirituelle « discrète ». Si par contre nous devons lui donner le sens d'indication générique d'associations humaines, alors, en effet, certaines associations se rapportant aux catégories concrètes (la foule anonyme, la foule psychologique) devront être estimées comme étant des « organismes psychiques, mais à origine physique ».

Dans le sens que nous lui donnons, la « société » diffère sensiblement de la « corporation » en ce qui concerne l'organisation.

Une « société » possède une organisation spirituelle effective, alors que les « corporations » se prêtent à des organisations spéciales, suivant la volonté des autorités supérieures ou celle des personnes qui entrent dans leur composition.

Nous nous sommes quelque peu attardé dans l'analyse du terme « société ». Cela pour deux raisons : d'abord, parce que la société est l'origine de toutes les associations « discrètes », l'atmosphère psychique dans laquelle ces associations puisent leur substance vitale; ensuite, parce qu'à cette catégorie d'agrégats humains appartient le futur Etat socialiste idéal, que les bolchéviks tentent actuellement de créer en Russie.

En effet, suivant la théorie communiste, l'Etat futur ne connaîtra plus aucune distinction sociale, telles que : classes, professions, castes. Tous les citoyens de cet Etat idéal seront parfaitement libres et égaux, car on y annulera la division du travail et de la propriété privée pour établir le droit à la perception du « produit entier de son travail ».

En vertu du principe d'égalité générale et de régénération psychique absolue des citoyens, le pouvoir sera supprimé en tant qu'inutile, et la machine gouvernementale idéale sera mise en activité par la bonne volonté de chacun des citoyens séparément. Ainsi donc, dans ses lignes essentielles, l'utopie du gouvernement socialiste ne sera pas autre chose que la « société » considérée, dans son sens spécifique, comme une forme d'association « discrète ».

§

Théorie bolchéviste du progrès social

Les bolchéviks ont entrepris de réorganiser la société contemporaine et ses modes de gouvernement en partant d'une conception erronée du progrès social et du rôle joué par les personnalités dans l'histoire. Partisans irréductibles de la théorie mécanique du développement social, théorie aujourd'hui périmée, ils ont pensé retailler toute la structure de la vie sociale, sans compter le moins du monde avec les conditions objectives et la nature psychique de l'homme. Se rendant très bien compte que notre constitution mentale était un très mauvais matériel pour leur construction utopique, les bolchéviks ont cru possible de rééduquer l'homme contemporain dans sa descendance la plus proche, même dans le domaine de ses instincts (Lénine), perdant de vue que les actes instinctifs s'effectuent involontairement (c'est-à-dire sans représentation préalable de l'objet du vouloir), qu'ils se produisent grâce à une perturbation extérieure ou intérieure des organes de la sensibilité (Höffding : *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*).

Dans le domaine social, les bolchéviks nient le rôle et la signification de l'histoire, n'admettent pas l'influence de la vie antérieure sur les phénomènes sociaux et ne comptent absolument point avec les principes objectifs. Tout en « dépersonnalisant » les individus, ils assujettis-

sent la société, en tant que tout, au bon vouloir des chefs, car ils ne voient dans le développement des formes sociales que la volonté sans frein des dirigeants.

D'après eux, la société n'est qu'un produit de l'art humain; quant aux citoyens qui la composent, ils remplissent le rôle de marionnettes, ces éternels enfants ayant besoin de la tutelle constante des représentants du « prolétariat conscient », qui, eux, savent d'instinct déterminer infailliblement les idéals de l'avenir.

Remarquons à ce propos l'inconséquence caractéristique des bolchéviks.

Tout en attribuant à l'élément volitif une importance exclusive dans le développement de la société, ils représentent leur Etat futur comme entièrement privé de cet élément. Et pourtant l'Etat, étant une des formes de ce que nous intitulons les « corporations », se caractérise par la présence de l'élément volitif se manifestant par la volonté des unités individuelles qui sont revêtues du pouvoir gouvernemental et, par conséquent, du droit des fonctions dirigeantes.

Grâce uniquement à la présence de la volonté organisée, l'Etat est qualifié à mener une existence active et possède la capacité d'action unitaire.

La volonté, — expression de l'unité suprême, — se dissout dans la masse du peuple, parce que cette masse, de par elle-même, n'a pas de volonté. Ainsi donc, pour conserver sa vigueur et sa capacité d'action, on donne une organisation artificielle aux agrégats sociaux discrets, qui est dirigée elle-même par des chefs permanents « avec une hiérarchie solide et régulièrement constituée », comme dit Tarde.

Comme exemple de corporations, on peut citer : l'Etat, l'église, l'armée, les castes, les classes, les unions, etc.

L'importance de cet élément volitif dans les organisations sociales a été oubliée par les socialistes en général et par les communistes en particulier, et c'est pourquoi

leur Etat utopique n'est, en effet, qu'un mollusque social dépourvu de volonté, d'activité, infiniment faible et incapable de lutter contre les forces destructives du milieu objectif.

Les communistes ont omis le fait que la « Société » ne peut exister que parallèlement à l'Etat; par conséquent, en donnant à leur Etat idéal la capacité limitée d'une communauté sociale rudimentaire, ils se sont mis à résoudre un problème ingrat et irréalisable, problème essentiellement contraire à la marche du progrès de l'humanité et à la réalisation de la liberté et de l'égalité dans le cadre possible des conditions objectives de l'existence terrestre.

§

L'Union des Soviets, est-ce un Etat ?

Parmi les diverses « corporations » sus-indiquées, nous ne nous intéressons pour le moment qu'à l'Etat, puisque nous avons pour but de résoudre la question : l'Union soviétique, c'est-à-dire la dictature bolchévique, est-ce un Etat dans le sens exact du mot?

Si l'on définit l'idée de l'Etat tout formellement, comme une communauté d'un peuple distinct dans les frontières d'un territoire défini, dirigé par un pouvoir établi, soumis à des lois également obligatoires à tous, on pourrait peut-être, alors, à la rigueur, considérer la dictature soviétique comme un Etat.

Tout d'abord, l'erreur de cette affirmation apparaît en ce que les lois de l'Union soviétique n'ont pas de vigueur absolue et obligatoire pour tous, non seulement parce que ces lois varient de par la volonté du pouvoir administratif, mais encore parce que leur vigueur obligatoire dépend dans chaque cas concret de l'origine de tel ou autre individu. Le critérium suprême de leur teneur est un facteur, absolument indéfini, comme, par exemple, la conscience prolétarienne, la conscience révolutionnaire, etc. Par con-

séquent, on ne peut pas considérer les lois soviétiques dans le sens usité dans les pays civilisés, parce que celui-ci ne correspondrait pas à leur substance réelle.

La différence entre l'Union soviétique et ce que l'on comprend par un Etat est d'autant plus vive que nous étudions les définitions existantes du mot Etat. Ainsi, d'après Moll, un Etat est « un organisme permanent unique d'institutions qui, étant dirigées par la volonté commune, soutenues et mises en exécution par la force commune, ont pour problème de concourir à l'aboutissement aux buts permis, déterminés sur un territoire défini d'un peuple et, en outre, le concours, dans toutes les sphères de la vie humaine, de l'individu à la Société ».

D'après cette théorie, l'Etat doit être dirigé par la « volonté commune » du peuple, alors que les communistes n'admettent absolument aucune intervention d'« une volonté commune du peuple », qui est pour eux un élément « dangereux pour un Etat prolétarien » (thèse de Lénine au 1er congrès du Komintern).

Ensuite, l'Etat, d'après Moll, doit coopérer au développement de « toute les sphères de la vie humaine ». Ainsi que nous le savons, l'Union soviétique ne correspond pas aux exigences de cette théorie, car le pouvoir soviétique combat justement de toutes ses forces le progrès social, encourageant, par contre, le développement de la dépravation, de l'athéisme, de la lutte des classes.

On peut moins encore considérer l'Union soviétique comme un Etat, si on examine la définition de Welker, d'après laquelle un Etat est « une union sociale libre du peuple moralement libre et souverain qui, d'après la loi constitutionnelle générale dans un organisme social constitutionnel et libre sous l'administration d'un gouvernement constitutionnel indépendant, aspire à la liberté légale dans les limites nécessaires au bonheur de toute sa population ».

D'après la théorie du professeur Korkounoff, l'idée de

l'Etat suppose un pouvoir indépendant s'exerçant sur un peuple entièrement libre, car autrement ce ne serait qu'« un esclavage et non une union étatique ».

En prenant en considération que dans l'Union soviétique la liberté politique est totalement prohibée, nous pouvons dire que le pouvoir soviétique se rapproche plus de l'esclavage que de l'idée d'un état.

§

Essence du pouvoir étatique

On pourrait nous répliquer que les définitions de l'idée d'un « Etat » que nous venons de donner ne concernent que les Etats constitutionnels, alors qu'il existe également des Etats non constitutionnels, tels que des monarchies ou des autocraties. Cette remarque, quoique très juste, ne dit pourtant rien en faveur de la définition des Soviets comme étant un Etat, et voici pourquoi : à notre avis, la différence caractéristique entre un Etat et des communautés qui s'en approchent est l'existence d'un pouvoir étatique spécial qui ne se rencontre dans aucune autre union.

Le pouvoir étatique se distingue de tout autre pouvoir par son origine, ses buts et par sa manière d'être exercé.

La source du pouvoir étatique, d'accord avec la conscience des masses populaires, est un impératif catégorique quelconque, éclairant la légalité de ses institutions. Ainsi dans l'antiquité et au moyen âge cette source première du pouvoir étatique était considérée être un pouvoir divin qui avait établi les organes suprêmes du pouvoir. C'est la raison pour laquelle beaucoup de dynasties gouvernantes de l'antiquité considéraient comme leur souche des dieux ou des héros qui leur étaient apparentés.

Ensuite, aux siècles postérieurs, en remplacement de la volonté divine apparaît le contrat social, contrat du peuple avec le gouvernement, qui aurait investi du pouvoir suprême les organes de l'administration de l'Etat.

Enfin, aux siècles modernes, la volonté suprême fixant le pouvoir étatique est considérée être le peuple souverain lui-même. Conformément à cette manière de voir, le pouvoir se crée « par la grâce de Dieu et la volonté du peuple », comme il est exposé dans certaines constitutions.

Etant une force dérivée, le pouvoir étatique ne peut diriger un pays en se basant uniquement sur les caprices arbitraires d'un individu. Ses actes, aux yeux du peuple, seront reconnus légaux en tant qu'ils pourront être expliqués par les intérêts du peuple, alors même qu'ils seraient mal compris, et basés sur les traditions de la conscience populaire. Le pouvoir de l'Etat, dans ses actes, doit tenir compte des idéals et des efforts populaires sociaux ou politiques, et c'est alors qu'entre le pouvoir et la population s'établit une coopération psychique, concourant à la compréhension mutuelle et à l'unité spirituelle. Cette corrélation psychique mutuelle entre le pouvoir et les masses populaires donne force aux organes du pouvoir et sert de source de justification aux rigueurs qui parfois se pratiquent au nom du salut public.

Ces rigueurs des dirigeants légaux semblent être, dans la conscience des masses populaires, des nécessités sociales et non des caprices égoïstes des détenteurs du pouvoir. C'est pour cette raison que des dirigeants tels que Jean le Terrible sont restés dans l'histoire comme des héros populaires et non comme des tyrans, tels que sont les démagogues bolchéviks.

C'est pour cette même raison que les causes des révolutions peuvent être trouvées le plus souvent dans l'entourage du pouvoir suprême, dont les représentants, poursuivant uniquement des buts égoïstes d'un groupe insignifiant de courtisans, portent préjudice à l'autorité du chef de l'Etat aux yeux du peuple. Les trônes des tsars, des rois et des empereurs, dans la majorité des cas, se sont écroulés non parce que ceux qui portaient ces

titres étaient mauvais ou pervers, mais parce que l'élément qui les entourait ne voulait pas tenir compte des idéals sociaux et des traditions sacrées des masses de la population.

Outrager les sentiments populaires, c'est pousser le peuple contre son gré sur la voie de la résistance au pouvoir, sur le chemin de la révolution.

En outre, l'Etat, en tant qu'agrégat social, privé d'unité physique par suite de l'absence de contact dans l'espace des membres de sa population, existe et consolide son unité sociale grâce exclusivement à la volonté du pouvoir suprême, comprenant dans sa nature même la volonté collective de toute la population. Etant donné ce caractère du pouvoir étatique, ceux qui le détiennent doivent diriger leurs efforts vers le raffermissement de l'unité de l'Etat et sa continuité. La population ressent instinctivement la volonté des organes gouvernants, car leur volonté est la volonté du pays entier et l'affaiblissement de cette volonté a une répercussion douloureuse sur les masses.

Voilà la raison pour laquelle les représentants volitifs du pouvoir apparaissent presque toujours aux yeux des peuples comme des idoles.

Une fois qu'un tel pouvoir (!) a une origine légale universellement reconnue, une fois que ses actes correspondent à la conscience (!!) des masses populaires, étant dirigés vers la réalisation des efforts du peuple, un tel pouvoir est un pouvoir d'Etat dans le sens complet de ce mot, indépendamment de la mesure et du moment où ont été réalisés les principes de la liberté et de l'égalité du peuple.

Ainsi les anciennes despoties orientales et autres, de même que les autocraties et les monarchies modernes, sont des Etats, avec toutes leurs particularités appropriées.

Pour conclure l'analyse du pouvoir d'Etat, nous pou-

vons le définir comme une force dépendant dans ses actes d'une volonté suprême et dirigée conformément aux aspirations socialo-politiques idéales du peuple vers l'unité spirituelle de la population, la coopération pour le progrès social et l'union des parties séparées du territoire.

§

Nature du pouvoir soviétique

Nous allons maintenant examiner la question de savoir si le pouvoir soviétique possède un caractère de pouvoir d'Etat.

En ce qui concerne les origines du pouvoir soviétique, nous devons constater l'absence de tous les principes sus-indiqués qui caractérisent le pouvoir. Ainsi la théorie de son origine religieuse doit être écartée, puisque les bolchéviks eux-mêmes nient l'existence de Dieu et de toute religion.

La théorie du contrat social ainsi que la théorie de la volonté souveraine du peuple ne peuvent non plus être appliquées pour exliquer la source initiale du pouvoir soviétique, la première à cause de l'usurpation évidente du pouvoir par la violence des bolchéviks, la seconde à cause du mépris de la « volonté générale » du peuple dont font preuve les Soviets.

En ce qui concerne les buts et le caractère du pouvoir soviétique, il faut reconnaître que les éléments du sens de l'Etat y font totalement défaut, et ceci s'explique avant tout parce que le pouvoir soviétique est totalement étranger à la population. Les idéals politiques, sociaux, moraux des bolchéviks ne répondent aucunement à la conscience des masses populaires, et, par conséquent, entre le pouvoir soviétique et la majorité de la population opprimée il n'existe pas de contact psychologique qui associe le pouvoir de l'Etat avec sa population

Vu l'absence de cette coordination entre le pouvoir

soviétique et la population du pays, tous les actes de ce pouvoir sont considérés par les masses populaires comme des mesures égoïstes dans les intérêts d'un petit groupe de communistes qui ne sont que les oppresseurs de ceux qui pensent autrement qu'eux. Les exécutions qui sont pratiquées par le pouvoir soviétique ne sont pas des actes de légitime défense, mais se font pour le bon plaisir des usurpateurs du pouvoir et constituent des actes de force physique brutale sur lesquels s'appuie le pouvoir soviétique et qui apparaissent aux yeux de la population comme le seul fait qui explique l'existence des Soviets.

Le pouvoir soviétique s'exerce dans une atmosphère psychologique dévastée, car le seul sentiment qui sert de liaison entre le pouvoir et le peuple est le sentiment de la peur : peur de la part des bolchéviks d'une « contre-révolution » inévitable et peur inspirée à la population par le régime de terreur soviétique. Mais la peur ne peut servir de base sociale pour n'importe quel Etat, car la peur est un sentiment anti-social, privé de force créatrice et de stabilité intellectuelle.

Nous avons déjà indiqué que le pouvoir de l'Etat, d'après la nature de ses engagements, doit concourir à l'affermissement des rapports psychiques des différentes classes de la population et à la sauvegarde de l'intégrité de son territoire. Nous constatons des effets tout contraires dans l'Union soviétique où le pouvoir excite de toutes ses forces la lutte et la haine des classes et consent volontiers au démembrement territorial du pays. Un tel pouvoir ne peut être reconnu comme un pouvoir national et, par conséquent, comme un pouvoir d'Etat, car le mépris des intérêts nationaux est un danger imminent pour l'unité de l'Etat même, ainsi que pour le développement et l'indépendance d'une certaine partie de la population.

Qu'on considère comme on voudra le pouvoir soviétique : dictature de classe, occupation militaire, bande de

brigands, il est impossible d'y voir un pouvoir d'Etat, et, par conséquent, l'Union soviétique, dans son ensemble, ne peut être reconnue comme un pouvoir de cette nature.

Pour que le pouvoir soviétique devienne un pouvoir d'Etat, il serait indispensable qu'il se transformât dans ses bases mêmes, qu'il devînt d'abord un pouvoir national, autrement dit qu'il gouvernât le pays dans l'intérêt de la majorité de sa population, se basant dans son activité sur le passé historique du pays, ses particularités sociales et politiques. C'est seulement à ces conditions qu'entre le pouvoir et la conscience populaire pourrait se réaliser le contact psychique indispensable qui remplirait le vide actuel. C'est seulement à ces conditions que la conscience populaire pourrait accepter le fait de l'usurpation violente du pouvoir et lui trouver une excuse. Des faits pareils sont connus dans l'histoire, lorsque des usurpateurs fortuits du pouvoir ont été par la suite légalisés par l'autorité de la souveraineté du peuple.

Mais exiger une pareille métamorphose du pouvoir soviétique, c'est demander l'impossible, c'est ne pas comprendre la substance même du bolchévisme. Le pouvoir soviétique doit rester une activité internationale des bolchéviks, ou disparaître aussitôt qu'il risquerait d'affaiblir sa pression créée par la terreur.

Ce pouvoir demeurera-t-il encore longtemps debout en Russie? C'est une toute autre question, mais qu'il devienne légal pour les masses de la population, c'est ce qui ne se pourrait en aucun cas. L'abîme psychologique qui existe entre lui et la population est si grand que pour le combler il faudrait une force, une science et une tactique dont les bolchéviks ne peuvent disposer.

§

Type social de l'Union soviétique

Si la dictature soviétique n'est pas un pouvoir d'Etat, sous quel genre d'institution peut-on le ranger?

De tout ce qui vient d'être exposé il ressort que l'Union soviétique n'offre pas le type d'une « corporation », car, parallèlement à l'élément de la volonté, les corporations doivent encore posséder l'unité de conscience, c'est-à-dire l'unité des idéals et des aspirations. Mais le phénomène soviétique ne possède précisément pas cette unité, sur laquelle nous avons déjà attiré l'attention. Mais ce qui est caractéristique pour le pouvoir soviétique, c'est la concentration du sentiment de la peur, psychologie ravalant ses membres jusqu'à l'état d'un véritable monoïdéisme, aussi bien chez les représentants du pouvoir soviétique que dans l'ensemble de la population. La peur fait disparaître la richesse des idéologies, force la majeure partie de la population à rester dans un milieu exécré et à se soumettre sans discuter aux volontés d'un pouvoir qui lui est étranger.

D'autre part, la même appréhension pour leur propre sort force les organes du pouvoir soviétique à concentrer avec une énergie exceptionnelle leur volonté sur l'organisation de la terreur, qui est le seul soutien de « l'Etat prolétarien ».

Dans tous les agrégats humains, la soumission aux chefs est subordonnée à la reconnaissance historique de l'unité des idéals ou de la supériorité morale des dirigeants, et ce n'est que dans l'Union soviétique que la soumission est subordonnée au sentiment de la peur et à la conscience d'une entière dépendance des soumis à la volonté concentrée des dirigeants. Assimilant les éléments hétérogènes au sens psychologique, l'Union soviétique les retient d'une inévitable décomposition par la volonté des organes de la caste dirigeante. Nous rencontrons ainsi parmi les associations discrètes un agrégat psychologique public formé, d'une part, par la passivité des masses dominée par le sentiment de la peur, et, d'autre part, par une volonté concentrée conduite par ce même sentiment.

C'est pour cette raison que nous avons qualifié l'Union

soviétique d'association de cencentration psychique. Ainsi, pour terminer notre analyse, nous pouvons définir la concentration psychologique comme un agrégat humain discret, se composant d'individus de différentes origines, dans le sens psychologique, privés de la conscience de la généralité des intérêts primordiaux et unis uniquement par la volonté de chefs qui leur ont été imposés par la force.

Revenant à la classification des différentes formes des associations humaines, nous constatons que ses formes extrêmes sont : d'une part l'agglomération mécanique et d'autre part la concentration psychique.

Le rôle de liaison, au sens du rapprochement physique, dans l'agglomération sert d'élément d'unité de temps et d'espace, de lien spirituel, dans la mesure où il est possible d'y rattacher le sentiment de curiosité générale, privé néanmoins de l'unité qualificative de son contenu. La concentration psychique, au contraire, étant privée de l'assimilation concrète de ses membres, se caractérise par le fait que ses membres ne s'unissent spirituellement que par la volonté de dirigeants qui leur sont étrangers.

L'agglomération mécanique peut encore être définie comme une association d'une présence fortuite, et la concentration psychologique comme une association d'une agglomération spirituelle fortuite.

Mais si l'agglomération est la forme première de la classification sociale, étant la première tentative des hommes de s'unir spirituellement, la concentration psychique devient la dernière de ses formes, caractérisée qu'elle est par le processus de l'écroulement psychique de toute unité complète — des idées, des aspirations et des définitions. Tant que la manifestation suprême de l'unité sociale conditionne la possibilité du progrès social et spirituel de la société, la concentration psychique devient pour elle une force hostile, menaçant la société d'une complète dégénérescence ou, dans le meilleur cas,

d'une longue maladie sociale dont la société ne pourra se guérir qu'en détruisant les conditions qui l'ont fait naître.

§

La Russie et le pouvoir soviétique

Plus la base psychologique sur laquelle s'appuie un pouvoir est large, plus son existence est stable. A ce point de vue, la situation du pouvoir soviétique ne peut faire prévoir une très longue existence. Tout d'abord, la frayeur qu'elle inspire à la population diminue graduellement et perd de son intensité, et cette renaissance de sentiment s'effectue d'autant plus vite qu'elle se répète plus souvent. En effet, le régime de terreur actuel des bolchéviks ne produit déjà plus l'effroi panique qu'il produisait au début. Ensuite, ces derniers temps, on a vu la terreur bolchéviste faire naître une contre-terreur de la part des adversaires du régime soviétique. La dernière fusillade des « vingt » martyrs expiatoires de l'assassinat de Woïkoff a plutôt irrité la population qu'elle ne l'a effrayée par la vision d'un retour à la terreur des premiers temps.

Mais le plus grand ennemi du pouvoir soviétique, c'est l'action implacable du temps. Dans le monde inorganique, le temps produit des ravages matériels. Dans le monde social il exerce une dissociation psychique parmi les membres de l'agglomération, parce que dans toute société humaine il s'effectue une différenciation sociale qui détruit l'homogénéité spirituelle du milieu. Précisément ce processus de différenciation sociale s'est clairement précisé dans le milieu (*Sein*) même du parti communiste, qui représentait il n'y a pas bien longtemps un monolithe social. Mais le processus de différenciation chez les communistes apparaît, avant tout, dans l'affaiblissement de la volonté générale du parti dirigeant, ce qui se répercutera infailliblement d'une manière funeste sur la situation même du pouvoir soviétique, au milieu d'une population

en majorité hostile, car nous avons vu que le maintien au pouvoir du régime soviétique dépend exclusivement de la force de concentration de la volonté de ses dirigeants. Nous assistons ainsi au début du processus de différenciation du parti communiste, et ce phénomène nous donne le droit de dire que le pouvoir soviétique a déjà dépassé le point culminant de sa puissance.

Voici douze ans qu'en Russie nous constatons une lutte à la mort entre le pouvoir soviétique et le peuple russe qui défend ses droits à l'indépendance spirituelle et politique.

Depuis douze ans la Russie est exposée à un danger mortel de périr sous le poids de la dictature bolchévique. Toutefois, dans le tréfonds du peuple russe, il s'est trouvé une riche abondance de forces créatrices, lui donnant la possibilité de résister à la politique antinationale des Soviets et aux innovations absurdes des bolchéviks. Tous les essais socialistes du pouvoir soviétique touchant à la vie réelle se sont transformés par la force des choses en institutions bourgeoises.

Comme résultat de la tyrannie bolchévique dans le peuple russe, de nouveaux idéals se sont fait jour et une nouvelle foi, toute fraîche, dans son avenir est apparue. Il faut signaler tout d'abord la victoire morale de l'église orthodoxe qui, malgré toutes les épreuves qu'elle a subies, en est sortie raffermie, aussi bien au point de vue du nombre de ses adhérents que de son influence morale sur la population. Les malheurs qu'ont subis ses pasteurs ont nettoyé l'église orthodoxe, et le peuple a senti instinctivement en elle son appui et le champion de ses idées et de ses aspirations nationales.

Ensuite, les tentatives du pouvoir soviétique d'internationaliser par force le peuple russe ont eu pour effet une réaction, qui, surtout dans les milieux intellectuels, a fait renaître le sentiment de la fierté nationale et de l'honneur de la nation. Comme le reconnaît le pouvoir soviétique lui-même, le nationalisme croît sans arrêt en

Russie, principalement parmi les nouvelles générations, étreignant dans sa marche triomphale même la jeunesse communiste, les « Komsomoltz ».

Enfin, nous devons indiquer que depuis l'existence en Russie du fléau bolchéviste il s'est créé chez l'intellectuel russe des traits d'un réalisme sain qui sont venus effacer le cosmopolitisme et le manque de patriotisme.

Nous constatons ainsi que, malgré la terreur bolchévique qui a détruit l'indépendance spirituelle de certains individus de l'Union soviétique, la Russie dans son intégralité ne renaît pas, mais suit le chemin du progrès social. Bien entendu, ce progrès ne peut aller vite, car plus le développement d'un individu coïncide avec le développement d'une société entière, plus encore la marche du progrès social dépend du développement individuel. Entre temps, dans l'Union soviétique, le développement de l'idée individuelle est gêné au dernier point, ce qui est néfaste pour son expansion générale. Ce n'est que par les grandes réserves de forces créatrices latentes dans l'âme russe que l'on peut expliquer la résistance faite aux bolchéviks pour le triomphe des idéals nationaux. Les mauvaises conditions provisoires dues au régime bolchévique ont eu leur influence sur le développement national du peuple russe, mais après douze années d'expérience bolchévique, nous pouvons dire que la Russie n'est pas morte, qu'elle n'est pas vaincue, qu'elle poursuit le chemin de sa renaissance nationale et que le jour où le peuple russe, se libérant définitivement de l'épouvantable tyrannie soviétique, brisera pour toujours les chaînes de l'asservissement communiste n'est pas éloigné.

COLONEL A. RESANOV.

Ancien procureur de la Justice militaire
de l'armée russe impériale.

UN MARIAGE D'AMOUR

—

Coblence, 1922.

Maghi est mienne!

Il y a donc un Dieu dans le ciel?...

Il faut toujours espérer... Le bonheur n'est pas un vain mot...

Cinq ans de difficultés, d'attente, de morne désespoir loin de la femme aimée; ce chemin de croix que fut la guerre, sorte de croisade accomplie pour mériter ma fiancée comme en faisaient les héros des romans de chevalerie...

Et maintenant la récompense!

Ce n'était donc pas un sacrifice vain, lorsque, ayant choisi volontairement mon sort, j'usais mon âme délicate à des besognes de paysan, je souffrais la promiscuité de la lie des faubourgs, je tirais de mes reins à vif une inépuisable réserve de coups de pioche pour creuser une tranchée, je subissais le froid, la pluie, la grossièreté des hommes — mille fois plus difficiles à supporter pour un frêle citadin bien né que les rafales de mitrailleuses. — Tout ce long martyre, je l'ai enduré pour Maghi, c'est à elle que j'offrais mystiquement chacun de mes efforts et de mes sursauts d'énergie. C'est son nom que ma pensée formulait en courant à l'attaque.

Pour elle, j'ai entrepris une croisade encore plus dure que celle de la guerre; la croisade contre mes mauvais instincts, contre mes faiblesses d'homme, contre mon égoïsme.

Je craignais toujours de ne pouvoir devenir assez pur,

de ne jamais être digne d'elle; je cherchais la souffrance et l'humiliation pour mériter davantage le bonheur.

J'avais donc raison de croire en Dieu, de croire en sa Justice immanente, de croire au bonheur et à l'amour?

Que de fois, sous la lune d'or, j'ai fait le serment de rester fidèle à Maghi! Je me revois, à l'heure apaisée où la valse des torpilles fait trêve, où le silence glissant entre les lignes meurtries n'est coupé que par le miaulement des obus invisibles, accoudé au créneau, priant la Déesse, et haussant mon cœur mortel à son immortalité : « Lune, ô chaste beauté! Prends pitié de ma plainte! Sois-moi propice, transmets sur tes rayons mon âme entière vers Maghi. Qu'ils se glissent à travers ses volets, à travers ses rideaux, et qu'ils baignent ses rêves de ma pensée fervente! »

Que de fois, rampant à l'attaque entre les troncs hachés et les tombes fraîches, dans la molle ondulation de la plaine d'où toute la vie s'était retirée et dont chaque motte de terre criait tragiquement sa détresse dans la nuit livide, j'ai vu se lever, au-dessus du champ barbelé et de la ligne pâle de la tranchée allemande détachant son profil mauvais, la lune tranquille, pure comme ma fiancée, placide, éternelle! Son gouffre insondable me donnait la notion de l'infini, et je marchais à la mort, invincible, en prononçant ce nom : Maghi!

Aujourd'hui, mon doux fantôme mystique a pris corps : c'est une âme de lumière dans un corps de neige et de feu; c'est ma femme, mon éternelle, et la tempe contre la tempe, les doigts enlacés, nous contemplons ensemble, une seule âme en deux corps humains, la lune vieil or dans le silence des étoiles.



Quel est le moraliste grincheux qui a prétendu qu'il fallait être fou pour épouser la femme qu'on aime?

J'ai fait un mariage d'amour. Je suis heureux. Suis-je donc fou?

Nous attendons un enfant de l'amour. L'avenir est à nous. Le bonheur n'a pas d'histoire.

Aucun nuage n'a terni jusqu'à présent la limpidité d'un ciel toujours bleu. Il devient presque sombre à force d'être bleu : le bonheur est lourd à porter.

Les querelles quotidiennes sur de petits détails domestiques s'effeuillent en sourires et en baisers. Nos goûts si différents se fondent et s'estompent en un *modus vivendi* baigné d'amour. Les heures passent légères, sans histoire et sans pensée. C'est le bonheur.

« Méchant? Combien de cigarettes as-tu fumées aujourd'hui? » Mais le reproche s'égrène en un rire perlé, et je demande : « Tu m'aimes? » — Elle répond : non, mais cela veut dire : oui! et nous rions.

Notre logis que nous nous ingénions à décorer l'un et l'autre, le berceau qui attend.., mille riens délicats font de notre home la Maison du Bonheur. Nous sommes tranquilles dans cette ville de province où j'ai une bonne situation : pas de parents sur le dos, pas d'amis. Libres et seuls!

J'emmène Maghi au concert. Elle s'y intéresse. La crainte que j'avais qu'elle ne fût pas musicienne est dissipée. Elle n'a pas été habituée à entendre de bonne musique, je la formerai.

C'est elle-même qui a choisi notre piano. Je lui ai chanté les *Chants et Danses de la Mort* de Moussorgsky, elle m'a suivi avec soin, m'a fait recommencer le *Trépak*; oh! que je suis content de lui révéler le monde musical! Est-il de plus belles heures que celles de communion musicale avec la femme qu'on aime?

Je lui ai réuni une petite bibliothèque pour qu'elle ne s'ennuie pas pendant que je travaille. Mais elle n'aime pas lire seule, de même qu'elle a horreur de me voir lire de mon côté. Elle a raison, c'est égoïste. Alors nous lisons

ensemble, tête contre tête, à la lueur étroite de la lampe.

Nous sommes parvenus à transformer notre mariage d'amour en un mariage de raison où la raison ne tient aucune place, chacun ne trouvant chez l'autre que les avantages qu'offre un mariage d'amour.



J'admire son courage. Quand « l'enfant » rue ou danse dans son ventre, elle éclate de rire, d'un rire frais, cristallin; elle est adorable.

Rien que sa présence me fait couler dans l'âme une joie molle qui adoucit les angles de l'existence.

Je me sens profondément grotesque à épier les ruades de « l'enfant »! Il commence à être gênant, cet animal-là!

Il nous force à penser à lui jour et nuit; il aura bien le temps de nous occuper quand il sera né! Et de quel droit vient-il s'immiscer dans notre vie et se planter entre ma femme et moi? Pourquoi allons-nous être trois maintenant?

Et quand je blague ainsi, Maghi éclate de rire, saute et danse comme une folle, et je suis ahuri devant ce gros paquet adorablement attifé, qui triomphe par ses puérilités charmantes de mes furieux efforts pour rester impassible. Alors j'abdique tout amour-propre, je ne cache plus mon émotion, et elle se moque de moi avec une candeur irrésistible.

Voyant ma pauvre chérie si impotente, si tonneau, je suis honteux qu'elle soit ainsi déformée par ma faute, et je commence à comprendre ce que c'est, pour une femme, que d'être enceinte, et quelle puissance redoutable l'homme possède en donnant un enfant à une femme. Je comprends aussi pourquoi la jeune fille est si âpre à se refuser, à se défendre contre l'homme et à le forcer à capituler par le mariage qui impose à l'homme le devoir de nourrir la femme et l'enfant.

★

Cette nuit, Maghi s'est réveillée et a dit : « Jacques arrive » (car elle désirait un garçon). En hâte, l'auto nous a menés à la clinique. J'ai assisté impuissant au martyre de ma pauvre femme. Que peuvent de vaines tendresses en face d'une douleur physique aussi effrayante? Il n'y a pas de mots pour stimuler le courage d'une femme que je connais pour être crâne et très courageuse. Et je la vois se tordre, et elle crie, et sa main se crispe sur mon bras avec une force extraordinaire qui terrasse mon énergie. Je me sens en présence d'une force de la nature. Et livide, me raidissant pour paraître calme, mais le visage ruisselant de larmes immenses, je fus jeté dehors par le médecin. Comme un automate, je me suis instinctivement dirigé vers l'Eglise. Et après avoir prié, j'ai été boire de l'alcool. A mon retour à la clinique, Nicole était née.

J'ai curieusement regardé ma fille, qui se démène avec ardeur et tend les bras comme pour embrasser. Mais j'ai surtout regardé ma femme, calme, transfigurée, magnifique. Et un nouveau sentiment éclôt en moi : un grand respect pour la mère. Je sens combien mon rôle fut minime dans cette affaire-là. Nicole est mille fois plus l'enfant de Maghi que le mien. Qu'ai-je fait, moi, sinon du mal à ma pauvre femme? Je ne ressens rien qui ressemble à la fibre paternelle. Maghi seule m'obsède, me tient au cœur et à la chair. Comme je la trouve belle!

Rentrant à la maison après une journée de labeur, je trouve Nicole au sein de sa mère, buvant avec voracité le bon lait.Tableau qui fondrait le cœur le plus blasé et le plus rebelle au bonheur! Impossible de se défendre d'une émotion intense. Quel prix inestimable a ma chère Maghi! Et qu'elle est belle ainsi, blanche comme un lys, la tête inclinée vers la mioche qui tète les yeux fermés,

avidement, et se démène comme un diable quand on la sépare.

Le mot qui me vient aux lèvres pour qualifier ma fille, c'est : Elle est rigolote! — C'est tout.

Nicole grandit. — Je la contemple indéfiniment se trémousser dans son berceau et me sourire. Tandis qu'elle serre mon doigt dans ses menottes, l'attire à sa bouche et roule des yeux intensément bleus de droite à gauche en balançant la tête, de secrètes relations s'établissent entre nous.

Maghi et moi, penchés sur le berceau, nous nous ingénions à interpréter les grimaces, les gestes et les sourires. C'est le bonheur.

★

Nicole est admise à table. Sur les genoux de sa maman elle l'empêche de manger. Chaque fois que sa maman porte un aliment à sa bouche, Nicole pousse un cri de convoitise et se précipite avec la voracité d'un chien qui saute sur un os. Elle a une prédilection particulière pour les verres, qu'elle ne veut pas lâcher quand elle les a attrapés.

Je la regarde d'un regard aigu. Je suis heureux. La nurse lui apporte son biberon : elle le tient à deux mains et le suce pieusement, et comme je ris en la regardant boire, elle s'arrête, tourne nettement la tête vers moi, elle pousse un petit cri de défi, puis se précipite sur son biberon avec une précision d'appareil scientifique. Quand elle a bu, elle pousse des soupirs de satisfaction comme un petit chien bien repu : heu! heu! Et elle rit de façon désopilante.

★

Notre ménage reflète toujours le parfait bonheur. Nous nous absorbons l'un dans l'autre sans que nul ne domine.

Les concessions réciproques sont fréquentes. Je cède le plus souvent, parce que Maghi est entêtée comme une bûche et que je suis le plus amoureux. Mes tentatives de froideur échouent lamentablement, parce que j'ai trop peur de lui faire de la peine. Je ne sens aucunement ces fameuses chaînes du mariage dont on parle tant. Je suis lié, peut-être, mais par un lien sacré, par l'amour d'un amant pour une maîtresse qu'il adore. Ma femme a pour moi mille attentions exquises dans le détail de la vie quotidienne, et cela renforce encore ma tendresse. Nos désaccords éphémères sont si légers sur notre bonheur qu'ils s'y noient comme une goutte d'eau dans la mer.

On murmure que nous sommes dans notre « lune de miel ». Voilà un mot haïssable, que ceux qui sont destinés à s'aimer toute la vie ne peuvent supporter, car leur *lune de miel* dure aussi longtemps qu'eux-mêmes. Ils sont pareils aux immortels des légendes, qui ne conçoivent pas la mort. Tandis que s'ils employaient ce mot « lune de miel », cela signifierait qu'ils prévoient déjà leur lune « rousse »; donc, qu'ils la préparent sans s'en douter.

La seule coupe à laquelle l'homme puisse étancher sa soif de l'infini, ce sont les lèvres de sa femme.

Rendre sa compagne heureuse est ce qu'il y a de plus difficile sur terre. Adam, notre père à tous, n'a pas su! Cela nécessite une concentration complète de toutes nos facultés. On ne peut plus rien faire d'autre ici-bas.

C'est une tâche bien ingrate de ne vivre que pour songer au bonheur d'*une seule* femme! Et que d'hommes s'y attellent!

Mais c'est déjà un travail de Sisyphe. Il ne suffit pas de gagner de l'argent et d'embrasser sa femme en lui disant : « Voici un chèque, amuse-toi bien pendant que je travaille pour en gagner d'autres. »

Il faut vivre dans sa pensée, prévenir ses moindres désirs, modeler sa volonté au moule de ses petites manies,

se souvenir de la couleur de la robe qu'elle portait l'autre soir, d'une phrase qu'elle a murmurée dimanche dernier en se faisant les ongles. Il faut attacher autant d'importance qu'elle a des *riens* qui lui semblent des *tout* et se passionner pour des vétilles dont elle fait des montagnes : il faut savoir perdre du temps avec elle.

Et voilà un sacrifice pour un intellectuel.

Pendant cinq ans de fiançailles, envoûté par l'amour que mon imagination avait créé autour de son front, je n'ai jamais eu le temps ni la liberté d'esprit de penser à autre chose; aujourd'hui, revêtu de mon amour victorieux comme d'un manteau de gloire, je me sens égoïstement à l'aise pour songer à toutes mes autres raisons de vivre. Ne suis-je donc né que pour aimer? Est-ce uniquement pour consacrer ma vie à une femme que je suis revenu miraculeusement sain et sauf de la guerre? Est-ce la seule mission qu'en m'épargnant m'a assignée Dieu?

Maghi est scandalisée que je puisse souhaiter respirer et vivre une vie propre en dehors d'elle, m'intéresser à des choses qui ne l'intéressent pas, poésie, musique... Je lui ai tant répété pendant des années que je n'avais besoin que d'elle, et d'elle seule : elle ne conçoit pas que je puisse avoir besoin d'autre chose aujourd'hui.

Mais n'étaient-ce pas précisément la poésie et la musique qui ont inspiré et alimenté mon amour? Je voyais le monde à travers elle, elle était le centre de tout parce qu'il y avait un peu de tout en elle et beaucoup d'elle dans tout; mais le propre d'un centre, c'est qu'on puisse tracer autour avec un compas; si elle m'empêche de tracer ce cercle, elle supprime le centre, se supprime elle-même et se condamne à n'être plus qu'un petit point mal défini dans mon cœur et dans ma conception de la beauté du monde.

★

Avant mon mariage, j'ai toujours appliqué cet axiome : « Il ne faut jamais manger en face de la femme qu'on aime. »

Pourquoi en est-il différemment dans le mariage? — Mon Dieu, il serait difficile de ne pas prendre la plupart de mes repas en compagnie de ma femme. Mais il est certain que c'est l'un des facteurs de la lassitude et du mépris mutuel que les époux ne tardent pas à avoir l'un pour l'autre. Mon appétit écœure ma femme.

Il n'y a pas de remède. A moins d'aller au restaurant chacun de son côté.

De même, rien ne tue l'amour, c'est-à-dire le désir que l'on a l'un de l'autre, comme le sommeil dos à dos (ou ventre à ventre).

Le mari ne devrait jamais se montrer endormi devant sa femme, car il peut avoir, en dormant, une expression grotesque. On n'est pas maître de ses rêves. Le visage, la main, les doigts, le corps entier, peut se contracter hideusement ou, simplement, avoir une expression répugnante : il faudrait *toujours* s'endormir le dernier et se réveiller le premier.

Mais quel est l'homme assez énergique pour *toujours* « poser » devant sa femme, pour continuer à se faire désirer? Il n'y en a pas, hors ceux qui en battent monnaie.

Ce qui tue l'amour entre époux, c'est de faire simultanément les gestes de la vie quotidienne et d'avoir la même salle de bains. Il faudrait aussi ne jamais régler l'amour qui est le feu follet le plus capricieux qui soit; il faudrait ne jamais mettre en commun certains actes à heure fixe; des époux ont toujours l'air d'être en « amour commandé »; — le mariage, c'est le service militaire de l'amour!

Le lit nuptial? C'est une infamie. La femme doit continuer à séduire, à se défendre, à graduer ses faveurs, à

raffiner ses coquetteries, à compliquer son art de disposer sa feuille de figuier.

Mais, direz-vous, le lit unique est une sorte de baromètre conjugal, où les époux se livrent mutuellement leurs secrets. C'est seulement dans le lit nuptial que le mari peut savoir si l'amour de sa femme croît ou décroît, et réciproquement. Faire lit à part, c'est vouloir s'ignorer !

Non, c'est rester imprévus, nouveaux l'un à l'autre. C'est prolonger la passionnante comédie du désir. C'est discontinuer.

— Et puis, les lits à part sont encore plus impudiques. Ils rendent le désir de l'homme si clair et si brutal !

★

Il est stupéfiant de trouver chez la femme, tendre créature par construction, tant de disposition au despotisme.

Curieux exemple de sadisme chez une femme aussi fine et aussi délicate. L'une de ses plus grandes joies est de m'éplucher la figure, de m'arracher un cheveu ou un poil de moustache. Il arrive que nous nous boudions pendant une heure parce qu'elle m'a martyrisé en m'écrasant entre ses ongles un petit bouton d'échauffement sur le menton. Il semble que ce soit pour elle une intense volupté que de me torturer sans fin. Elle semble jouir de me faire souffrir. Parfois je me défends, exaspéré de son insistance, et je la repousse. Mais elle est enragée, ardente au jeu, comme atteinte d'une crise hystérique, et elle se met à pleurer si je refuse de subir les terribles assauts de ses ongles.

Ce souci de ma beauté est sans doute une preuve d'amour. Mais tout de même !...

Elle adore fureter dans mes tiroirs, dans les petits coins, les vases, mes paniers à papiers, les poches de

mes vestons, mes goussets... Elle déchiffre avec passion le moindre chiffon de papier qu'elle trouve, et lit avec une curiosité dévorante les lettres insignifiantes que je néglige de lui communiquer.

Elle ouvre toutes mes lettres avant de me les remettre. J'ai dû m'y résigner.

Un exemple de son orgueil. Elle a une santé magnifique, et ses petites misères féminines passent inaperçues, elle n'éprouve pas même de lassitude. Mais c'est une pose chez elle, car, parfois, elle doit tout de même se reposer, et refuser une invitation à dîner; dans ce cas, elle préfère inventer un mensonge abracadabrant que de répondre simplement comme toutes les femmes le feraient, qu'elle est « un peu fatiguée ». C'est pousser la délicatesse et la dignité un peu loin!

Le rôle de Muse et d'inspiratrice est bien démodé depuis Musset. Pourtant, quel est l'ouvrier de lettres ou d'art qui n'ait pas aspiré à la présence d'une femme aimée, d'un cher et dévoué visage où boire du courage aux heures découragées, une épaule fidèle où reposer son front tourmenté? Maghi m'est tout cela. Mais il lui manque le goût du Beau, le culte de l'art; jamais elle ne m'encourage à travailler. Au contraire, elle ne vise qu'à m'en empêcher. Elle méprise la littérature.

Elle m'en empêche, il est vrai, sous prétexte de tendresse. Mais je voudrais bien pouvoir travailler tout de même un peu aussi, il n'y a que des hommes inoccupés et par conséquent des sots, qui puissent se donner tout entiers, nuit et jour, aux fusibles joies de l'amour, comme les grues.

J'essaie d'épier les moindres désirs de Maghi, les moindres nuances de sa sensibilité, d'y conformer la mienne sans en avoir l'air; d'oublier mes propres goûts pour ne plus éprouver que ses propres joies, et de ne

penser, avec fixité continue, qu'à lui faire plaisir. Mais pourquoi ai-je besoin de faire effort pour cela? Pourquoi cet amour désintéressé n'est-il pas spontané, et me semble-t-il parfois être un devoir?

Pour un artiste, pour un simple ouvrier des lettres, le calme du foyer est une nécessité. Une femme ne devrait pas avoir le droit d'arracher son mari à ses travaux en prétendant qu'elle a épousé un homme, non un homme de lettres. Si elle veut aller au bal pendant que je travaille, libre à elle. Mais qu'elle m'oblige à l'y accompagner, c'est de la tyrannie. Ce serait criminel, si j'avais du talent.

Si j'écris un jour quelque chose de bien, c'est que l'amour m'aura trahi ou que j'aurai trahi l'amour.

Le talent n'est que le deuil du bonheur; et, pour moi, bonheur est synonyme d'amour.

Ma seule vie intérieure, c'est ma femme et ma fille. L'Univers s'est rétréci pour moi autour de ces deux têtes; pour une toux de ma fille, je tremble; pour une larme de ma femme, mon cœur se serre et mes yeux se mouillent. Que m'importe le reste du monde? Tout peut s'écrouler, je ne sentirai pas la faim affreuse des solitaires : j'ai une tête à caresser, de fins cheveux d'or, une jambe fine dans un bas de soie; et dans le berceau, un bout de chair criard qui me récompense de toute la douleur de vivre quand il sourit, émerveillé, fixant ses yeux insondables sur les miens.

Je suis parfaitement heureux. Je suis aimé, j'aime. Nulle femme au monde, hors Maghi, ne m'importe.

Alors pourquoi est-ce que je souffre en regardant par la fenêtre notre voisine et rêvé-je d'ébats extra-conjugaux avec elle?

Bien que mon amour me paraisse avoir atteint sa forme définitive, il n'est encore qu'à l'état d'ébauche, puisqu'il faiblit au moindre heurt.

Aimer, ce n'est pas seulement étancher la soif de l'autre, c'est être assoiffé aussi. Son cœur est bon, elle veut bien donner, mais elle ne demande rien. Je doute qu'elle ait besoin de ma présence. J'aspire à quelque chose d'elle que je n'arrive pas à atteindre, son cœur à vif. Je n'ai jamais lu dans ses yeux une attente de moi, un trouble, une victoire qui serait en même temps la sienne et la mienne. J'ai en moi des richesses d'amour que je voudrais prodiguer pour son enchantement. Mais loin de lui être nécessaires comme l'air qu'elle respire, ces richesses l'importunent.

Dansé chez le général X... Je ne suis en train qu'au bout de quelques heures; Maghi n'en peut plus au bout de dix minutes. Comme je ne veux pas continuer à danser de mon côté lorsqu'elle cesse, j'ai dû la rejoindre sur la terrasse et regarder avec elle les feux diversement coloriés des jeux d'eau du bassin. J'étais furieux d'avoir dû cesser de danser, car j'ai horreur de regarder danser les autres en restant dans mon fauteuil. Mais Maghi aime voir évoluer les couples, étudier les robes, et peut-être aussi les smokings. Nous sommes restés. Je bouillais.

Quelques petits malentendus, à propos de Nicole. La façon de la nourrir; de l'habiller; de la coucher. Mais enfin, sur ce chapitre je cède. Je déplore seulement l'entêtement de Maghi à ne pas vouloir la faire photographier. C'est le plus joli bébé qu'on puisse voir. Son regard est toujours tendre et expressif, et démesurément émerveillé par le monde extérieur. Et puis cette enfant m'adore. Même quand elle boit son biberon, si j'arrive, elle coule un coup d'œil oblique vers moi, sourit, frétille, pousse un vagissement amoureux, et recommence à boire.

Mon piano la plonge dans des extases infinies. J'en ferai une musicienne. Non, hélas! cela déplaît à Maghi.

La grande haine de ma fille, c'est le papier. Malheur à mes notes, journaux ou livres qui sont à portée de sa main. Ils seront impitoyablement déchirés par des doigts féroces, dans une rage sadique de destruction. En cela, elle est bien la fille de sa mère, qui a horreur de mes livres et qui pourchasse avec acharnement mes papiers que j'ai l'imprudence de laisser en vue. J'en retrouve chaque jour au panier.

Maghi s'impatiente de mes recommandations : « Pèse-la. Donne-lui ses biberons à heures fixes. Fais attention à ce qu'elle porte à sa bouche. Suspends sa tétine à son cou, qu'elle ne puisse tomber à terre ». Maghi, par amour-propre, semble faire exprès de m'exaspérer en ne tenant aucun compte de mes leit-motifs.

Il y a bien des vétilles qui finiraient par empoisonner un ménage. Le choix d'une cravate ou d'une paire de chaussettes, quand je m'habille, suffit à déchaîner des colères subites qui dégénèrent en brouille, parce que ni l'un ni l'autre ne veut céder, et que, par esprit de contradiction, je mets une cravate bleue quand ma femme me demande d'en mettre une noire. Mais je tiens à ma liberté. « Habille-toi donc mieux, me répète ma femme. A côté de moi, dans le monde, tu as toujours l'air d'un parent pauvre. Une cravate élégante, à ton cou, a l'air d'une vieille corde à puits. Les vêtements les plus chics, portés avec toi, paraissent instantanément fanés, fripés, râpés. » C'est un don naturel qui me manque.

Ce qui est terrible, c'est de ne pouvoir causer avec sa femme. La vie à deux doit être une longue conversation. Voilà ce que les fiancés ignorent.

Maghi ne se donne jamais la peine de s'exprimer; il

faut être galant, c'est-à-dire être suspendu à sa pensée, épier le mouvement de ses lèvres et deviner ce qu'elle veut dire.

« Quel est donc cet air de Debussy, là, tu sais, où il y a deux airs? »

Et comme je demande si c'est celui de Lia ou celui d'Azaël, la priant de préciser, elle se fâche, froissée.

« Qu'est-ce que je voulais dire? » Elle a oublié, avant d'avoir parlé, ce qu'elle avait pensé. Il lui faut des domestiques pour sa pensée, qui ramassent avec empressement et respect les idées qu'elle laisse tomber en route quand elle cherche à les exprimer. J'ai horreur de ce tic, tic mondain pour attirer l'attention, pour feindre la surabondance de pensées qui accablent la cervelle, et pendant qu'on suspend en l'air cette question, on fait de petites mines distinguées, le nez au vent et les yeux naïfs. Ce n'est que de la paresse et de l'impuissance intellectuelles. Mais en s'adonnant à ce tic, les femmes ont l'air de voguer dédaigneusement sur la vie, d'effleurer les choses, de planer dans l'infini.

★

Ou bien c'est un objet que l'un a acheté, et qui, naturellement, ne plaît pas à l'autre — car nous avons des goûts diamétralement différents — il suffit que je place un tapis ici et un fauteuil là pour susciter des cris d'indignation sur « mon mauvais goût ».

Ou bien elle m'interrompt dix secondes après que j'ai commencé à jouer du piano, pour me poser quelque question oiseuse. Elle n'admet pas que je préfère déchiffrer *Boris Godounov* à parler chiffons et rubans avec elle.

Causer? Mais de quoi parlerions-nous, grand Dieu? Rien de ce qui intéresse l'un n'intéresse l'autre. Elle me reproche de rentrer à la maison avec la *N. R. F.* ou le *Mercure* sous le bras et de me mettre à lire sitôt assis,

au lieu de « lui faire la cour ». J'ai déjà tant de peine à alimenter la conversation aux heures de repas, comment « causer » encore le reste du temps? Je ne savais pas que le mariage devait être ainsi une conversation perpétuelle. Sinon, j'aurais au moins choisi une femme ayant les mêmes goûts et la même culture que moi. Alors, on peut causer. Mais rien de ce que je pense ou lis n'intéresse ma femme. Elle se gausse de mon travail, qu'elle juge inférieur; la politique la laisse indifférente et d'ailleurs son ignorance est telle, qu'elle serait en peine de distinguer le Danemark du Portugal; elle ne lit dans les journaux que les récits des crimes et les romans-feuilletons. Quant à mes livres, sur lesquels nous pourrions discuter et échanger nos impressions, elle ne les ouvre jamais. Elle a mes livres en abomination; ce sont des ennemis mortels.

Décidément, il est plus facile de passer une nuit avec la femme qu'on aime que de passer une journée.

Faudra-t-il donc clore notre amour dans le territoire limité du désir?

Ce qui m'empoisonne l'existence, c'est une manie d'analyse qui décortique, déchiquette, scrute, corrode mes joies les plus pures. Je cherche toujours à percer le mystère qui se cache derrière les yeux, les lèvres, les gestes de ma femme. Et c'est quand je l'observe de plus près qu'elle me paraît le plus loin. Même à la minute suprême, la seule qui permette à ceux qui ne font pas d'aviation de quitter la terre, je veux toujours deviner ce que Maghi éprouve, et j'analyse ma pauvre petite sensation humaine et cherche ce qu'elle pourrait m'apporter de grand et de bon. Cette distillation psychologique est exaspérante pour ma femme; mais pour moi elle est torturante.

C'est une grande douleur que de ne pas être en étroite

communion intellectuelle avec la compagne de son existence. Il semble que les baisers les plus fervents soient menteurs, quand se cache derrière le mystère insondable d'une âme qui ne se laisse point pénétrer. Elle me reste aussi étrangère que la mer l'est au vent, qui ondule ses vagues.

Un mariage d'amour suppose des âmes d'amants. Or, être amants, n'est-ce pas avoir un désir constamment renouvelé de mystère?

Sans doute, mais quand ce mystère perd son prestige? Lorsque le désir s'endort par la facilité même qu'on a de faire le tour du mystère et qu'après des explorations quotidiennes dans tous les sens on ne découvre rien? N'y a-t-il rien?

Quel tourment de ne vouloir faire qu'un avec un être, sans y parvenir! Sans réussir à deviner l'inconnu de cette âme qu'on sent proche, qui est cachée derrière des yeux qui vous regardent avec naïveté, transparents comme s'il n'y avait rien dessous. Cette âme parle par une bouche qui m'appartient, elle habite un corps que je désire et que je possède. Cette âme me jette ses pensées par des mots que je comprends; mais je ne comprends pas le mystère de cette âme, et elle reste plus éloignée de moi que les étoiles clignotant dans le ciel.



Les rapports sexuels entre mari et femme sont d'une importance capitale pour l'harmonie d'un ménage; la plupart des maris sont égoïstes, ne songent qu'à leur propre plaisir, en abusent, — comme de tout ce qui est gratuit, — et ne s'inquiètent guère de celui de leur partenaire.

Le résultat, c'est que bien des femmes aspirent à un autre maître.

Je sais tout cela. Je me le suis répété mille fois. Mais...

Mais cela me dégoûte profondément de caresser ma femme, de la *dominer,* de la fatiguer. Je l'aime trop pour

ne pas être choqué et nerveusement malade d'en faire une petite chose de plaisir qui l'abaisse à mes yeux. Il me semble que c'est un sacrilège, que je souille un objet d'art précieux, un chef-d'œuvre de propreté et de pureté. Je voudrais que ma femme bien-aimée soit toujours plus forte que moi, toujours pure et digne. J'éprouve une souffrance au goût de cendre, et une véritable horreur à la voir se pâmer de volupté dans mes bras; elle a pourtant, plus que toute autre femme au monde, une distinction, une dignité, une réserve dans le plaisir qui me font même juger qu'elle ne se donne pas entièrement corps et âme : elle ne donne que son corps. Mais je l'aime pour cette dignité, cette froideur même, je l'aime d'un amour respectueux, d'un amour religieux. La faire jouir serait l'affaiblir; transformer ma hautaine Maghi en une chair qui râle, abandonnée, vaincue! Je l'aime trop pour la diminuer ainsi. Je caresserais volontiers une femme que je n'aimerais pas et je pourrais m'acharner à lui faire plaisir. Encore plus volontiers, une femme que je haïrais (mais en la désirant, naturellement), et celle-là je la ferais jouir avec orgueil de ma victoire. Mais vaincre ma petite Maghi, ma femme, la mère de mon enfant? Impossible. — Ma belle idole, que j'adore comme une divinité, la rendre humaine et la faire se pâmer comme la première femme venue? Ce serait un écroulement d'idéal.

Ce mot « écroulement d'idéal » nous mène à une remarque troublante. Tous les rêveurs, tous les imaginatifs, tous ceux qui revêtent l'être aimé de qualités *idéales*, c'est-à-dire un reflet de leurs rêves et des créations de leur imagination, sont non seulement des masturbateurs intellectuels, mais aussi des masturbateurs en amour même. Ils ne sortent pas d'eux-mêmes en amour, au contraire, c'est eux-mêmes qu'ils aspirent à retrouver dans l'être aimé. La volupté n'est pour eux que l'expres-

sion même de leurs enthousiasmes intellectuels; en donnant du plaisir à leur compagne, ils possèdent le reflet de leur propre enthousiasme partagé par elle. Le corps féminin tout nu, dans la plénitude de sa beauté, ne leur suffit pas. Il faut un décor, une exaltation poétique, une émotion esthétique issue d'un grandiose spectacle de la nature, d'un Choral de César Franck ou de *Tristan et Ysolde,* voire d'un raisonnement philosophique lumineux ayant décuplé leurs facultés intellectuelles et, partant, leur conscience de vivre. Car chez eux, la conscience de vivre n'est intense que sous l'empire de l'exaltation intellectuelle.

Sans doute, il y a aussi des intellectuels qui éprouvent le besoin de *dominer,* et ils l'assouvissent dans leurs transports les plus éperdus; l'affolement de leurs sens les satisfait moins que l'orgueil d'observer, sur un cher visage décomposé par la passion, les délicieux ravages d'un envahisseur que l'envahi ne traite pas de barbare.

Ce sont les carnassiers, il ne leur suffit pas de se repaître de proies mortes et des pensées refroidies des livres. Ils ont l'appétit de la pensée vivante.

Mais je trouve vulgaire cet instinct de domination. Sans doute parce que j'ai l'âme féminine.

La plupart des hommes, les plus âprement dominateurs même, aiment la femme parce qu'elle est un miroir dans lequel ils se contemplent, et se voient beaux, parfaits et puissants. Cette illusion provient de leur puissance sexuelle, condition nécessaire de leur enthousiasme. Dominant sexuellement une femme, ils ont l'impression de dominer la vie. C'est peut-être du narcissisme, ce n'est pas de la masturbation intellectuelle.

— « Prendre une maîtresse? »

Ma femme dit-elle cela sérieusement?

Ne ferais-je pas mieux d'essayer de réparer notre bon-

heur qui s'effrite? A quoi bon du nouveau? On ne connaît jamais assez ce qu'on connaît. On peut toujours aimer davantage ce qu'on aime. Ma femme est une frontière, certes, mais à l'intérieur de laquelle je peux faire d'infinies découvertes.

Je l'ai adorée jeune fille; il faut que j'acclimate cet amour dans le mariage, et c'est beaucoup plus difficile. S'aimer d'avance, c'est facile, on ne se connaît pas. Le problème est de s'aimer quand on se connaît.

On n'épuise pas un vrai bonheur, si limité soit-il, on ne se fatigue pas de ce qui est vraiment beau. Si l'on ne sait se borner, comment réaliser jamais quelque chose de parfait? Dans un être qu'on aime, il y a tous les êtres.

Les voyageurs qui ont connu les plus merveilleux pays du monde préfèrent toujours leur coin natal.

J'ai eu le tort, jusqu'à présent, d'être épris par la diversité du monde, de ne pas savoir trouver la perfection en creusant la même matière à bonheur, et de la vouloir sans cesse renouvelée. J'ai eu horreur du définitif. J'ai cru porter en moi des êtres divers capables de se révéler différents dans des cadres différents. Je suis hanté d'autres décors et d'autres visages. J'ai senti toutes les perfections se dresser devant moi comme des murs, et j'ai toujours voulu, vainement, voir ce qu'il y a derrière les murs. La plupart du temps, il n'y a rien.

Peut-être dois-je considérer cette aversion de ma femme pour la littérature et pour l'art comme un bienfait des dieux. En effet, le goût de la littérature et de l'art ne vient qu'aux femmes désœuvrées ou insuffisamment heureuses en ménage, par besoin de distraction et de diversion. La lecture conduit bien des femmes à l'adultère. L'anti-intellectualisme de ma femme m'est presque une garantie de fidélité. D'autre part, je préfère, en rentrant à la maison, trouver ma femme nue sous un ki-

mono rose et balançant les lignes pures de son corps vibrant d'attente, que de la trouver plongée dans un livre! Les femmes ne peuvent pas être à la fois belles et intelligentes. Ma femme a opté pour la beauté : elle a raison. D'ailleurs, je n'ai jamais eu l'occasion d'avoir honte de son ignorance dans un salon, car elle possède un art admirable pour la dissimuler, et le plus souvent elle a une façon de rester silencieuse qui accroît encore son charme.

Maghi, qui a tant de tact dans le monde, ne se soucie pas d'en avoir vis-à-vis de son mari, et ne cesse de dénigrer devant moi les professeurs, visant ainsi mon père; ce mot de professeur a le don de l'exaspérer, et c'est à ses yeux le comble de la sottise humaine que d'exercer ce métier; de même, le mot « intellectuel » la projette hors de ses gonds et provoque de sa part une avalanche de sarcasmes cruels.

Le facteur capital de mésentente entre les époux, c'est l'orgueil. Nous nous aimons à la folie, mais nous nous précipitons l'un et l'autre, avec une égale avidité, sur toutes les occasions de brouille. Nous semblons faire exprès, chacun de notre côté, de ne pas vouloir nous comprendre et nous mettons un point d'honneur à garder une intransigeance inébranlable, d'autant plus que nous savons pertinemment qu'après un échange de propos violents et féroces, creusant des abîmes éternels, évoquant le suicide et le divorce, tout se terminera par un baiser, parce que je céderai, vaincu par la beauté de ma femme.

J'adore être plaint. De tout et de rien. Du mal indéfini de vivre. Or Maghi déteste plaindre. Chaque fois que j'ai le malheur de faire allusion à mes blessures de guerre, de décliner par exemple une partie de tennis parce que j'ai été trop sévèrement gazé pour pouvoir

faire encore le « jeune », elle hausse les épaules avec mépris et m'accable de railleries cinglantes. Je sais qu'elle est très crâne, et dure à la douleur : elle l'a prouvé lors de son accouchement. Mais tout de même, il ne fera pas bon être souffrant auprès d'elle, car elle n'a rien d'une garde-malade. Et les hommes aiment tant à être dorlotés! Ma femme me fait penser à ce médecin qui, pendant la guerre, ne reconnaissait un soldat pour malade que lorsqu'il était mort.



Une des mille et une scènes quotidiennes :

Je rentre avec un Suarès à la main, et, fatigué d'avoir travaillé toute la journée, je n'aspire qu'au repos dans un bon fauteuil. Maghi, très surexcitée par une vente de charité à laquelle prennent part des femmes considérables, veut m'y emmener. Je résiste; diatribe contre mes bouquins qui me volent à ma femme, menaces, larmes. Alors je cède devant ce suprême argument, car je n'ai jamais pu voir pleurer une femme sans lui accorder immédiatement ce qu'elle désire. Mais dès que j'accepte de l'accompagner, son caprice tombe, elle ne veut plus y aller, et boude. Résultat : soirée lugubre et nuit solitaire.

La tendresse même de ma femme m'est parfois lourde, car elle est de ce genre de tendresse qui ne cède à rien, trouble, fait perdre le temps en puérilités et me laisse lâche et pantelant, intellectuellement vidé.

Je rentre à la maison avec *L'Esprit Nouveau* ou le *Navire d'Argent* sous le bras. Sémillante et folâtre, Maghi saute sur mes genoux, lance mes maudites revues à toute volée par la fenêtre et joue avec cet inépuisable amour du jeu des petits enfants et des petits chiens. Quelle réserve de joie! Tout est prétexte à folie! Le front inexpressif et si pur ceint le petit monde fermé

de sa tête d'oiseau. Elle a une faculté inextinguible de rire d'un rire éclatant et frais, d'un rire neuf, comme si elle découvrait pour la première fois ce qui fait rire. Moi, stupide mâle, je ne m'intéresse à ces transports que comme un prélude aux ébats amoureux. C'est une grave erreur. Cette mère est joueuse naïvement et animalement, avec une innocence de petite vierge, elle joue par amour du jeu, c'est tout.

Mais pour mon sensuel tempérament d'homme, c'est tout ou rien : sitôt que je sors du domaine de la pensée et de l'effort intellectuel, je tombe dans celui des sens, et je ne conçois l'excitation à la joie et les frivolités que comme un prélude au plaisir et à sa déflagration barbare. Sinon les chatteries, taquineries, jeux de mains et baisers ne me paraissent qu'une perte de temps, et de plus déterminent en moi un malaise nerveux d'excitation insatisfaite. Mais une femme pure ne peut comprendre cela.



Ma femme croit sincèrement que « tout lui est dû ». Elle ne se rend jamais compte de ce que je fais pour elle. Mais elle remarque toujours ce que je ne fais pas. Il faut que je sois en coquetterie constante, à l'affût de ses moindres caprices, il faut que je la comble de cadeaux en épousant les mille nuances de la délicatesse féminine et en n'oubliant jamais que la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. Il faut traiter ma femme comme une maîtresse. Mon Dieu, c'est assez logique au fond, et je préfère encore qu'elle soit ma maîtresse que celle d'un autre.

Sa tendresse devient une servitude. Je ne peux plus avoir une vie propre. Non seulement j'ai dû rompre mes relations avec mes anciens amis et camarades, parce qu'ils déplaisaient à ma femme, en tant qu'intellectuels,

mais je ne peux même plus flâner avec des collègues sans la trouver impatientée quand je rentre dix minutes trop tard à la maison. Et je ne peux plus lire pour moi seul, faire de la musique pour moi seul, être face à face avec moi-même une minute. Il faut n'exister que pour elle. C'est terrible.

Mot de Maghi quand je proteste contre la disparition de mes papiers dans mon bureau :

« Un bureau doit être meublé uniquement d'une petite table avec le téléphone, d'un fauteuil et d'un divan. Au mur, deux ou trois gravures de chasse ou de sport. »

Si « j'étais chez moi » au lieu d'être « chez ma femme », les livres s'empileraient les uns sur les autres jusqu'au plafond. Maghi a acheté des bibliothèques dissimulées sous des rideaux, parce que la vue des livres l'offusque : c'est vulgaire.

Je suis chez ma femme comme un invité. Suis-je de trop dans ma propre maison?

A la suite d'une querelle — je voulais aller entendre *Tristan*, elle n'a pas voulu, — je disais à ma femme qu'étant donné notre foncière incompatibilité d'humeur, nous devions nous faire mutuellement quelques concessions pour rester heureux. Elle répond qu'elle ne veut pas de bonheur médiocre et bourgeois, mais un bonheur complet, obtenu par le sacrifice total de l'un à l'autre. C'est naturellement moi qui dois abdiquer toute personnalité pour me courber devant les désirs de ma femme. Je proteste. Elle dit que je suis « égoïste » et « peu galant ». Je réponds en badinant que La Rochefoucauld a démontré que l'altruisme était aussi de l'égoïsme, etc... Elle prononce : On lit La Rochefoucauld à quinze ans, mais à ton âge, c'est idiot et ridicule.

Sait-elle seulement qui est La Rochefoucauld? Je crois qu'elle le prend pour un poète hindou.

Nous sommes allés à une magnifique représentation de *Parsifal*. Ce sont de ces heures qui me projettent hors de moi-même et me font me sentir plus que de ce monde. J'expliquai à Maghi le symbole et lui fis remarquer les principaux leit-motive. Elle s'ennuyait copieusement. La seule chose qu'elle ait retenu de cette représentation, c'est le cygne, et aussi les changements de décors sur la plaque tournante.

L'ami G..., en voyage dans la région, est arrivé hier passer quelques jours avec nous. Il est correct et propre, mais n'a pas le chic diplomatique nécessaire pour plaire à Maghi, et celle-ci, sirène d'hospitalité quand elle veut, ne fait pas de frais et le regarde de haut. Il est un empêcheur de danser en rond. Elle n'a cure de nos interminables discussions littéraires sur Toulet, Laurent Tailhade et Thierry Sandre, au cours desquelles nous faisons miroiter le kaléidoscope de nos esprits. Ces discussions me font renaître, me font croire de nouveau en mon intelligence. En face de Guiraudon, courbé tout le jour devant d'ingrates besognes bancaires, mais qui trouve l'énergie d'écrire, chaque soir, quelques beaux vers, j'ai honte de ma décadence intellectuelle, de ma prospérité matérielle, de ma vie de nouveau-riche embourgeoisé.

Hier soir une admirable soirée de musique. Nous avons joué la *Visionnaire* et la *Steinkerque* de Couperin. C'est l'auteur qui, actuellement, me procure le plaisir le plus vif. La *Sonate* de Fauré pour violoncelle, bien que jouée à la perfection par Poclers, nous a paru insipide après Couperin. C'est un style si dépouillé, si intellectualisé, sec et glacé, qu'il ne reste rien, qu'il n'y a plus la moindre émotion, le moindre souffle. C'est le procédé fauréen dans toute sa monotonie élégante, sa platitude aristocratique et sans âme.

Tandis que les Concertos de Couperin, l'*Astrée*, ou la *Pucelle*, sont non seulement un charme et un repos pour l'esprit, mais nous embarquent pour Cythère dans un décor de réalité qu'on revoit avec bienveillance, le cœur meilleur et clarifié.

Pendant notre séance de musique, Maghi et ses invités ont joué au poker dans la pièce à côté. Ils se sont plongés dans les cartes comme des cygnes plongent dans l'eau de toute la longueur de leur cou; on entendait leurs rires fuser... Deux mondes différents!

C'est extraordinaire comme il y a de l'enfant dans la femme, et c'est ce qui nous séduit le plus. Quand Maghi a une robe neuve, elle exécute des entrechats d'allégresse devant son armoire à glace, avant d'enlever ce fétiche sacro-saint : sa nouvelle robe. Je découvre alors une femme nouvelle, chantant et dansant, enivrée de se sentir belle, et amoureuse de sa robe. Maghi est adorable dans ces moments-là, mais je songe avec tristesse : Comme je suis différent!

Je m'habituerai difficilement aux grands airs qu'il nous faut prendre « dans le monde ». En revanche, ma femme y excelle. Quand elle dîne en ville, elle est servie par une foule d'adorateurs sur lesquels elle promène un regard dédaigneux et absent. Quand elle ouvre la bouche, elle a l'air de penser à autre chose. Elle ne dit jamais merci. Rien n'est digne d'elle. Rien n'est jamais assez bon.

Elle sort : les portes s'ouvrent toutes seules; les domestiques sont des êtres d'une autre planète.

Elle va au théâtre, sans savoir ce qu'on joue, et sans se soucier le moins du monde de la pièce. Elle ne regarde pas la pièce, mais la salle, et les toilettes des autres femmes. Elle parle à haute voix. Quand on lui présente quelqu'un, un regard bref, puis elle détourne les yeux.

Elle se trouve partout chez elle avec la plus grande simplicité. Elle n'est gênée de rien, recevant les hommages, alimentant la conversation avec les lieux communs des salons. Elle est dans son élément. J'ai souvent peur de cet encens d'hommages masculins qui s'élève sous ses pas quand elle est dans un salon. Elle a du charme, c'est certain, car tous, depuis le grand patron jusqu'aux petits sous-lieutenants de la garnison, la reluquent d'un air caniche. Mais je me rassure en constatant qu'elle a sur des femmes plus belles peut-être, plus aguichantes, ou plus richement parées, une supériorité qui lui est propre, imposant aux hommes une sorte de respect réel, et la préservant de l'abord d'un insolent. Son regard lointain et glacé ferait taire immédiatement toute plaisanterie déplacée. Sa grâce noble provient d'une simplicité très pure. Sa voix est douce malgré la sévérité du timbre, et le rire perle jeune, musique plus inaccessible que toute autre musique de l'âme. Elle a un sourire arrogant sans effort, elle reste toujours naturelle et c'est instinctivement qu'elle met cette netteté à choisir ses cavaliers, sur un ton de commandement auquel nul n'oserait désobéir, et à écarter les malappris qui ne s'effacent pas assez vite sur son passage.

Je ne peux plus regarder autour de moi sans être frappé de l'allure garçonnière des femmes. Je désirerais passionnément prendre une maîtresse, d'autant plus que ma femme m'y convie, mais je suis incapable d'en trouver une, car je suis à la fois trop timide et trop exigeant. Je croise chaque jour dans les rues des femmes dont l'apparence extérieure me plaît, mais je suis à peu près convaincu qu'elles me répugneraient dès qu'elles ouvriraient la bouche, car généralement les plus séduisantes et les mieux attifées sont les plus ignorantes et les plus vulgaires. Chaque fois que je vais au théâtre ou au concert, j'éprouve cette impression d'écœurement en re-

gardant mes voisines. Ces nuques rasées, devant moi, qui appellent mes lèvres, me choquent comme un gros mot; cette odeur de poudre me donne la nausée comme la seule idée d'une maison publique; ces lèvres rouges, ce rire canaille, cet appétit cynique de jouissance révélé par toute leur attitude, me causent un dégoût insurmontable. Ma femme ne leur ressemble pas, Dieu merci! Qu'elle paraît loin de connaître cette sorte de faim animale de l'homme, peinte sur le visage de toutes les femmes qui me regardent! Combien je la préfère froide et réservée, asensuelle et distinguée! Elle incarne ma foi en l'Amour, mon respect de la Femme. Si le jour devait venir, où ma femme prendrait aussi ces allures d'indépendance et de lascivité, le jour où elle deviendrait pareille aux autres, je ne croirais plus à rien de beau dans ce monde, il ne resterait plus qu'à le fuir.

Dans les salons, on chuchote sur son passage : « Délicieuse cette petite femme... Elle a un mari?... » — « Oui, mais on ne l'a jamais vu... Une sorte d'artiste, de sauvage... »

Pour décorer les murs de notre appartement, que je trouve un peu nus, j'ai acheté un Lawrence et un Gainsborough, pour le salon, et, pour les autres pièces, de magnifiques reproductions de Michel-Ange (tombeau de Jules II et Chapelle Sixtine). Maghi les trouve affreux. Elle est froissée que j'empiète sur ses attributions.

Elle s'est empressée de reléguer mes achats au grenier et de mettre aux murs des peinturlurages modernes, scènes de chasse, de paresse, de gourmandises. O snobisme!

Et sur les tables, traînent des Guillaume Apollinaire illustrés par Derain, le Rabelais de Gustave Doré, etc... et ma pauvre femme ne sait pas au juste si Apollinaire n'est pas un auteur bas-latin et Rabelais un dadaïste!

Mais les livres rares donnent au salon de la « personnalité! »

Je sais bien que je ne suis pas, pour Maghi, le mari qu'il lui eût fallu. Malgré ses efforts, elle n'arrive pas à obtenir que je m'habille « convenablement », c'est-à-dire comme ces jeunes gandins qu'elle aime recevoir à sa table et qui l'enrubannent de fadeurs renouvelées de *la Clélie* et de l'*Astrée*.

Elle ne me trouve pas « galant ». Tout en moi la froisse et la choque, surtout mes articles dans des journaux parisiens (le journalisme est, dit-elle, un métier inférieur). Je suis « indigne d'elle ».

Maghi a une singulière manie, qui consiste à vouloir que je devine ses moindres désirs avant qu'elle les formule : « Si tu m'aimais, dit-elle, je n'aurais pas besoin de te dire ce que je désire. Tu en aurais l'intuition sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche. Mais tu ne te soucies jamais de ce que je peux souhaiter, je suis obligée de tout te dire, rien ne te vient spontanément, tu prends un air de victime quand je te demande un service. »

C'est exact. Je sais, je suis peu galant. Mais s'il fallait être comme le chien, épiant les intentions de son maître, ce ne serait plus vivre!

Je commence à être effrayé de la transformation de la timide jeune fille que j'ai épousée, si réservée, si distinguée, en une femme au langage hardi, aux plaisanteries de corps de garde, dans un argot qui, pour être mondain, n'en est pas moins de l'argot. Ce n'est pourtant pas moi qui lui ai appris ces expressions. Alors, c'est dans les salons?

Il y a encore de rares instants où ma femme dit qu'elle m'adore : c'est quand je suis rasé de frais, — bien

que, n'ayant pas de barbe, je n'aie aucunement besoin de me raser.

★

Naissance du numéro deux. Il est passé comme une lettre à la poste. Jacques est plus mince, mais a peut-être plus de vie que Nicole; il a d'adorables yeux avec lesquels il rit impayablement; quand il les cligne je frissonne comme devant un scintillement d'étoiles sous la voûte de l'infini.

Nous avons dormi tous les quatre dans la même chambre. La famille est au complet. Tout mon bonheur tient entre les murs de cette chambre.

★

Maghi mène une vie trépidante. Elle a un intérieur confortable et d'habiles domestiques, mais elle est tous les jours dehors. Elle se dit éreintée. Mais elle n'est contente qu'en auto avec ses amies. Elle va visiter, dit-elle, les magasins des villes voisines; le résultat, c'est qu'à la maison tout va à vau-l'eau. C'est l'anarchie. L'appartement est envahi par des couturières et je n'ai plus même une petite place tranquille pour m'asseoir et lire. Alors, moi aussi, je sors, et je prends l'habitude d'aller faire de la musique seul chez des amis, Maghi refusant de m'accompagner à ces séances qui l'ennuient.

Nous vivons maintenant chacun de notre côté. Quand je rentre à midi du bureau, Maghi est partie en auto souvent pour toute la journée. Quand je rentre le soir vers 7 heures, Maghi fait ses visites, et moi je m'habille pour aller soit au théâtre, soit chez des amis. Je danse maintenant seul, en garçon, et je rentre tard la nuit. On commence à chuchoter que nous ne nous aimons plus.

Si, nous nous aimons toujours, lorsque nous nous re-

trouvons autour du berceau de Jacques, ou que nous jouons avec Nicole, qui grimpe sur les fauteuils, saute de l'un à l'autre, jacasse et pérore en nous faisant pouffer.

De passage ici, le compositeur B... est venu me voir au bureau et je l'ai invité à dîner sans prévenir Maghi. Elle a été froissée, d'autant plus que nous recevions quelques-uns des plus chics attachés et que le musicien, au milieu de ces dandies impeccables, faisait piètre figure avec ses gros souliers et sa lavallière de bohème. Ne faisant pas de frais pour mes invités, j'ai bavardé toute la soirée avec B... qui est très au courant du mouvement musical contemporain. Nous nous sommes mis au piano plusieurs fois, ce qui a choqué l'élégante société, et Maghi n'a sauvé la situation qu'en organisant des pokers dans le bureau et la salle à manger.

J'aime bien ma femme, mais je ne renoncerai pas à la musique pour elle. Je lui amène des « gens sans éducation », dit-elle. « Tu m'amènes des gigolos », dis-je. C'est la guerre !

En effet, nous avons des conceptions de la vie diamétralement différentes. D'après elle, on ne vit que pour s'amuser, et s'amuser cela signifie être chic, avoir de jolies toilettes, faire de l'esbroufe dans le monde. Pour moi, la vie ne m'intéresse que par la musique et la littérature : la pensée des beaux livres, où les hommes supérieurs ont épanché le meilleur d'eux-mêmes. Or, quand j'écris des vers ou que je lis une partition au piano, Maghi me juge « vulgaire ».

Non, je n'ai pas la femme qu'il me faudrait, apte à partager mes émotions et à faire vibrer ma vie. Mais je plains encore plus ma femme de m'avoir pour mari, alors qu'elle souhaiterait avoir pour compagnon un « galant » snob impeccablement cravaté et chaussé.

Nous ne nous sentons plus heureux ensemble, c'est exact.

...Parce que nous vivons dans un tourbillon de plaisirs, l'un et l'autre, qui nous étourdit, nous éloigne l'un de l'autre, nous fait perdre de vue nos personnalités véritables.

Que c'est triste d'être riche!

« Le vrai flirt mène au flirt, et à rien de plus. » Ce mot de ma femme n'est qu'un mot. Le flirt est au contraire une leçon d'escrime où la femme s'exerce pour un combat auquel elle ne pense peut-être pas nettement, mais dont l'arrière-pensée la trouble délicieusement. La multiplication, au cours de conversations insignifiantes, de bagatelles à demi innocentes dans une atmosphère d'élégance où flotte le parfum des chairs nues jusqu'aux reins, n'est que le jeu préliminaire de l'amour.

Nous sortons de plus en plus. Nous assistons à des dîners où l'humour, la grâce parisienne, l'ironie et le sentiment des inconvenances permises fleurissent ensemble. Maghi a un succès énorme auprès des hommes. Il ne lui déplaît pas d'être courtisée, quoique je ne doute pas une minute d'elle, simplement parce qu'elle est femme, et jeune et jolie, et qu'elle prend ainsi conscience de sa beauté; peut-être considère-t-elle tous ces hommages comme autant de trophées à son mari. Car je crois qu'elle m'aime encore. Mais à force de jouer avec le feu, on s'y brûle.

On dit parfois qu'une femme heureuse par le cœur ne va pas dans le monde.

Je réponds : Une femme qui va dans le monde ne peut plus se sentir heureuse par le cœur.

J'observe autour de moi que bien des hommes n'ont de position sociale et mondaine que grâce à leur femme. Beaucoup de Parisiens ne seraient d'aucun club sans les coquetteries de leur femme. Ils s'obstinent à croire ces coquetteries innocentes et ne vérifient pas jusqu'où elles vont, simplement par dédain des drames et goût du repos.

Mais je ne suis pas assez souple, et bien que je sache que c'est très vulgaire, j'entends conserver ma femme et la défendre contre elle-même, si besoin en est.

Maghi a tant de toilettes qu'elle n'en jouit plus. Au milieu de la multitude de robes perpétuellement renouvelées, elle est comme ces touristes dont la visite dans un musée n'a été précédée d'aucun désir. Seule, une femme pauvre qui désire longtemps et ardemment une toilette en a une connaissance approfondie et en jouit vraiment.

Mais je ne veux pas médire de la toilette des femmes, car c'est la seule chose qui leur prête de la personnalité. Si toutes les femmes s'accoutumaient à ne pas se vêtir, on ne reconnaîtrait plus sa femme parmi dix autres.

Nous en sommes arrivés à un tel degré de civilisation que, lorsque nous étreignons notre femme sans voiles et toutes lampes éteintes, nous avons besoin, pour alimenter le désir, de l'imaginer habillée, de la voir parée de la magie de sa toilette.

Il est possible que je meure d'amour. Exactement. C'est-à-dire d'étouffement. Question de circulation. Question de système respiratoire. Le mien, brûlé par les gaz asphyxiants, est faible. Ma jouissance est si forte que je râle, littéralement à l'agonie, soufflant comme un phoque. Et je m'écroule épuisé, dans l'immobilité de la mort. Je n'entends plus les bruits de la vie que *dans un autre monde* : mes sens s'estompent, mes oreilles perçoivent les sons en mode mineur, et je m'anéantis dans un sommeil sans rêves, avant-goût de la mort.

Ma femme n'admet pas que je respire fortement après l'exercice charnel. Ça la choque. Elle met sa main devant ma bouche pour m'en empêcher, se met en colère, m'injurie et cela finit par une scène.

J'ai pourtant connu des femmes qui, au contraire,

étaient flattées de mon épuisement et me regardaient avec orgueil lorsque je reprenais haleine pour revivre après l'éclipse de la volupté.

Nous avons assisté ensemble à la représentation de la *Nuit des Rois* de Shakespeare. Grande cérémonie; nous étions dans la loge du patron avec les hauts fonctionnaires et les généraux, et Maghi, éblouissante dans sa robe de taffetas noir à grand col en forme de corolle, éclipsait toutes les autres femmes. Ce ne fut aux entr'actes qu'un perpétuel défilé de fracs venant lui rendre hommage. J'en étais gêné, et dans l'auto qui nous ramenait chez nous, j'avais envie de pleurer.

Hier, à midi moins 20, je reçois un coup de téléphone de la nurse me priant de venir tout de suite; il est arrivé un accident à Nicole. J'accours. Je trouve Nicole au lit, pâle comme une morte. Je l'embrasse, elle est glacée. Les domestiques, Maghi, un médecin appelé en hâte, sont là debout, raides, avec des têtes effrayantes.

On me raconte : Nicole a pris dans le tiroir de la coiffeuse des granules de strychnine, qu'elle a avalées. Le médecin lui a fait avaler un contre-poison. Il faut attendre le résultat. Le médecin part rejoindre d'autres malades.

Je m'efforce d'être calme. Je dis à ma femme que ce n'est rien, alors que si j'avais été seul j'aurais hurlé d'angoisse. Nous restons tous deux au chevet de notre fille, nous la regardons dormir; elle respire régulièrement.

De temps à autre, un gros soupir. Parfois un léger mouvement. Un long temps s'écoule.

J'ai senti alors comment malgré tout, penchés ainsi sur notre enfant, tendant nos âmes pour l'arracher à la mort, ma femme et moi ne formions qu'un, dans une seule chair.

Faut-il donc de ces épreuves pour nous sentir fondus en un seul être?

Soudain, la délicate petite main qui sortait des draps, mollement figée en l'air dans un geste d'une grâce infinie, s'étire et bouge. La tête remue. Nicole ouvre les yeux, et sourit. Mon Dieu, soyez béni! Notre fille était sauvée.



Les mille et un petits malentendus de la vie à deux. Maghi adore croquer des pralines. Non par goût, mais pour imiter Nora. Je n'aime pas les pralines et Ibsen m'agace.

Chaque fois que je me mets au piano, que je joue du Liszt ou du Ravel, Maghi s'enfuit du salon. C'est ce qu'on appelle l'harmonie dans le ménage.

J'aime le bon rhum pour lui-même. Maghi en a horreur. C'est vulgaire de boire du rhum. Sauf dans le thé.

Quand je veux sortir avec ma femme, ou bien mes amis ne sont pas assez chics pour qu'elle leur fasse l'honneur de se déranger, ou bien c'est le contraire : elle n'a plus de robe de soirée assez fraîche. Et c'est un excellent prétexte pour me demander de l'argent.

J'aime porter la jaquette, parce qu'elle va à ma taille. Maghi en a horreur et dit que je ressemble à un comptable de grand magasin. Quand je lui fis remarquer que je portais la jaquette le jour de notre mariage, elle répondit : « Aussi, tu avais l'air rudement bête! »... J'ai donc déjà ce jour-là cessé de lui plaire?

Malgré mes prières réitérées, ma femme s'obstine à

se mettre de la poudre sur le nez. Elle parle même de se faire couper les cheveux.

Quand je reste à la maison travailler pour moi, par exemple le dimanche, je néglige de revêtir mes costumes les plus neufs et j'use mes plus anciens. Ma femme est furieuse que je n'éprouve pas le besoin de m'habiller pour rester en tête à tête avec elle. Elle considère cela non seulement comme un manque de galanterie, mais comme un manque de tendresse et une offense personnelle. Elle veut avoir un époux qui parade et fasse constamment le paon devant elle. C'est pour moi une besogne impossible. Je ne suis pas de cette race-là.

Si elle m'accuse à bon droit de dédaigner de faire des frais de toilette pour elle, je dois reconnaître qu'il n'en est pas de même de sa part. Je n'aurais même jamais cru que chez une honnête femme puisse exister un tel instinct de grue. Elle adore se promener en chemise (elle a de jolies chemises), mais elle a horreur de se montrer nue. Je n'ai encore jamais vu ma femme nue. Elle n'a jamais voulu. Pourtant, quoi de plus beau et de plus pudique que la nudité?

La voici sortant du bain, elle s'habille : l'examen des bas de soie est assez long, car ceux de la veille sont craqués, et il faut en prendre une paire neuve. Elle se chausse d'antilope, se pantalonne de voile rose, abat par là-dessus une robe d'enfant, une robe en taffetas vert qui n'a ni taille ni ceinture, pas même de jupe. Elle reste visible au travers comme un raisin dans un sac de gaze. Alors, à grands frais de vernis et de carmin, elle se fait les ongles. C'est tout un travail.

Ma femme n'écrit jamais. Elle téléphone. Ne pouvoir écrire une lettre, mais savoir téléphoner, n'est-ce pas un peu gruesque?

Avoir besoin de bibelots inutiles qui ne sont agréables

que parce qu'ils ne servent à rien, n'est-ce pas un peu gruesque?

Le pain quotidien de notre amour, c'est le cercle arctique avec ses steppes de neige et ses banquises. Mais parfois, après beaucoup de champagne dans l'estomac et beaucoup de billets jetés sur la nappe d'un cabaret, c'est une tornade équatoriale où ma femme témoigne d'une imagination inquiétante.

Elle, la pure jeune fille aux bandeaux! Elle, sur cette photographie à ses seize ans? Comme le mariage change une femme!

Mais Colette a dit ce mot profond : « On ne saura jamais ce que perd une femme à coucher d'abord avec un imbécile. »

Suis-je donc cet imbécile? Et votre « d'abord » est inquiétant, Madame Colette!

★

Maghi croit qu'elle commence la fabrication d'un numéro trois. Elle en est exaspérée. Elle parle de se suicider.

Certes! je sais qu'il est dur, pour une femme jeune et jolie qui n'aspire qu'au plaisir et à la toilette, de payer ainsi tribut à la nature. En outre, elle appartient à cette race de femmes qui ne sont pas des mères, et qui ne le deviennent que contraintes et forcées. Elle se croit sur terre uniquement pour se divertir, elle conçoit la vie comme un amusement perpétuel. C'est pénible aussi à sa vanité de s'attendre à nouveau à grossir, ce qui ne permet pas de porter de jolies toilettes.

Elle a honte de sa grossesse et considère que c'est déchoir pour une femme du monde, que d'avoir des enfants. « Seuls, les gens du peuple, dit-elle, fabriquent des enfants. » Loin d'avoir conscience du rôle important de reproductrice que lui confèrent ses maternités, elle

croit déchoir en ayant des enfants. Etrange préjugé mondain.

Elle ne veut pas que j'annonce à la famille ce qui, pour moi, est une heureuse nouvelle. Elle espère faire passer celui qu'elle nomme « l'intrus ».

Hélas!

Maghi ne comprend pas que je désire lire seul. Elle exige que je lise tout haut, pour elle. Or je lis beaucoup, et que ce soit un livre d'études, un roman ou un journal, je lis dix fois plus vite tout seul qu'en lui faisant la lecture à haute voix. Si je l'écoutais, je ne pourrais lire par jour le dixième de ce que j'ai besoin de lire. Et c'est pour moi un besoin que de lire; un besoin impérieux. Je ne vais pas abréger ma vie, perdre un temps précieux et irretrouvable, parce que ma femme est trop paresseuse pour lire elle-même et veut avoir un lecteur qui, en outre, lui explique les phrases difficiles et lui souligne la beauté des idées. La vie est trop courte!

Les femmes détestent voir travailler l'homme qu'elles prétendent aimer. Il leur semble qu'il les vole. Maghi se moque de ma manie d'écrire. « Ce que tu gâches du papier, mon pauvre ami », dit-elle avec commisération. Tous ceux qui écrivent, à ses yeux, sont inférieurs. Elle n'admet que les hommes qui dictent à leur dactylo et ne prennent le stylo que pour signer. Et quand par malheur elle me surprend en train de faire des vers, ce sont des avalanches de moqueries sans aménité.

Décidément, il y a eu maldonne le jour de notre mariage. Le travail intellectuel, l'incubation silencieuse de l'œuvre, la concentration de l'effort sont choses impossibles aux côtés d'une femme distrayante ayant contre l'art une jalousie implacable, brisant mes idées, ou me forçant à les exploiter dans un but purement utilitaire. Pour que ma femme puisse acheter des brimborions

dont l'utilité constitue tout l'attrait, je ponds en série des articles sur des banalités au lieu de créer des bouquins. C'est le drame de Berlioz entendant chanter en lui une symphonie et refusant de la suivre pour se plonger dans quelque basse besogne, pour gagner le pain de sa femme et celui de ses enfants. Chaque soir, je suis tenté par le travail personnel, chaque soir je dois le repousser pour gagner encore plus d'argent.



Je dois renoncer à gagner cette statue à la vie intellectuelle. J'ai longtemps espéré initier son âme au culte des belles choses; je cesse d'espérer, bien qu'essayant toujours. Avant son mariage, elle feignait de visiter des expositions, d'aller entendre de la musique et de lire les livres que je lui envoyais. Tout cela n'était que mensonge, piège peut-être inconscient destiné à me séduire, fard intellectuel, dont elle s'est dépouillée sitôt mariée. Ai-je pu m'abuser à ce point? Quelle épaisseur avait le bandeau qui m'aveuglait? Comment ai-je pu tomber dans une erreur aussi grossière? L'amour...

Oui, et malgré l'évidence, l'amour subsiste; il noie le doute de mon cœur dans ses eaux impures. Je m'acharne à lui faire la lecture de mes poètes, à lui expliquer avec une patience de pion les idées les plus simples, mais elle reste fermée, incapable d'ouvrir un livre seule, tout l'ennuie, elle ne veut faire le moindre effort dès qu'il s'agit de vie intellectuelle. Elle n'est intéressée que par les hommes qui gagnent de l'argent et par les femmes qui ont de jolies robes.

Le tête-à-tête nous est devenu si difficilement supportable que pour l'éviter, nous avons pris le parti d'avoir la maison toujours pleine; par laisser-aller, par lassitude et désir de paix, même illusoire, je me laisse envahir par les parasites de tout poil, pique-assiettes élé-

gants et joueurs de bridge qui forment autour de ma femme une cour déférente.



Ma femme m'a déclaré aujourd'hui qu'elle a résolu de ne plus jamais m'appartenir. J'étais sidéré. Elle m'explique qu'elle ne veut plus que je lui impose cet odieux supplice de la maternité qui l'empêche de vivre en femme du monde « comme elle y a droit ». Elle est convaincue que je fais exprès de la déformer, pour l'empêcher de « vivre sa vie ». J'ai imaginé de la faire végéter dans une perpétuelle grossesse pour l'empêcher d'être belle, et de la condamner à une existence de jument poulinière enfermée dans un haras par jalousie et par tyrannie. Elle prétend que je m'attache seulement à mes enfants en proportion de la sécurité qu'ils me donnent lorsque ma femme les porte en elle et que, la déformant, ils la rendent inoffensive et inattractive pour les hommes. « Tes » enfants, m'a-t-elle dit, représentent à tes yeux des victoires sur ma jeunesse et sur ma beauté. Ce que tu appelles ton instinct paternel n'est qu'une ostentation égoïste, et tu n'affiches tes enfants que pour publier ta victoire sur moi. Tu invoques une prétendue loi de reproduction, loi abominable qui transforme la femme en pondeuse et lui interdit tout espoir de vie libre avec les succès que lui vaudrait sa beauté.

« Je refuse d'être une simple femelle destinée à repeupler la terre. Je suis une femme civilisée, parée de tout ce que la civilisation a mis de poésie, d'idéal, de coquetterie et de charme esthétique autour de la femme. »

Que répondre à une profession de foi si 20e siècle?

« Tu ne pourrais pas te guérir de cette manie de m'embrasser tout le temps? » Mots qui tombent sur moi comme des pièces de métal sur le zinc.

Ce qu'il y a de triste, c'est que cela n'est pas dit en plaisantant, mais avec le plus grand sérieux. Est-ce une nouvelle maternité qui rend ma femme si froide? Elle a horreur de ma tendresse, dégoût de mes baisers et repousse toute étreinte. Elle se considère comme une martyre lorsque je réclame l'accomplissement de ce qui est devenu pour elle, hélas! le « devoir » conjugal. C'est pour elle une corvée affreuse. Elle dit souvent : « Je ne comprends pas qu'un garçon intelligent et bien élevé comme toi ne songe qu'à l'amour toute la journée et veuille tout le temps faire des *saletés* ».

Je m'habituerai avec peine à mon célibat. Vraiment, ce n'était pas la peine de me marier, puisque rien n'est changé, et que je hurle du besoin de volupté comme avant mon mariage.

Je me lasserai bientôt d'avoir une femme asensuelle.

Je ne peux plus me contenter des caresses froides et maladroites de ma femme, qui accomplit par devoir et par pitié un geste qu'elle a en abjection et qui me laisse inassouvi, déçu, insatiable.

Pour être juste, je dois reconnaître qu'elle se rend très bien compte de la situation, puisqu'elle me répète chaque jour : « Laisse-moi tranquille, et prends une maîtresse. »

Hélas! en sommes-nous arrivés là?

Pourquoi ma femme ne m'aime-t-elle plus? Que peut-il secrètement couver dans un cœur pour que tout soit changé? On se croit aimé, tout à coup on s'aperçoit qu'on ne l'est plus. Je viens d'en prendre conscience brusquement. C'est une vérité aveuglante; je suis rayé de sa pensée. Quelles en sont les raisons? Jamais peut-être je ne le saurai. Et ma femme le sait-elle elle-même? Par quel obscur travail souterrain en est-elle arrivée à amasser contre moi un tel bloc de rancune qu'elle se soit ainsi désorientée de moi? Dans quel drame secret son cœur est-il muré? Comment la comprendre? De-

vrons-nous vivre des années côte à côte sans nous connaître, à nous heurter, nous meurtrir, nous mutiler jusque dans nos caresses?

★

J'ai acquis la certitude que la volupté est compatible avec le mariage, mais non pas l'amour. La volupté, c'est le paroxysme de la secousse nerveuse obtenu par un long exercice avec la même femme. L'amour, c'est le désir, c'est l'attente anxieuse, c'est le désir impatient et toujours insatisfait, c'est le baiser, cette volupté incomplète inventée par le civilisé, je dirais volontiers par le dégénéré, et que l'animal ne connaît pas. L'amour est incompatible avec le mariage.

La volupté est d'ordre inférieur : elle est possible avec des professionnelles, avec des femmes-machines, qui n'ont de la femme que le nom. Elle ne comporte aucune effusion de l'âme, elle est uniquement physique.

L'amour est une création de l'esprit humain, un raffinement de civilisé, il frôle le vice, car il existe souvent sans la volupté; il est alors une sorte de masturbation, qu'elle soit intellectuelle ou corporelle. Il est antihygiénique, mais il élève le cœur humain au-dessus de la nature.

★

Je dois reconnaître qu'elle n'a pas fait volontairement de moi l'être brisé, mendiant d'amour, anxieux de moindre souffrance, que je suis devenu. Elle souhaiterait au contraire que je l'aimasse moins, elle trouve ridicule toute ferveur sentimentale, qu'elle qualifie de faiblesse et que pour cette raison elle hait. Je m'épuise à tenter de lui faire partager la frénésie de mes sentiments : c'est en vain. Je secoue un cœur vide. Je comprends maintenant que je n'ai jamais eu d'elle que des baisers de pitié, même au temps béni de nos fiançailles. Elle

n'est pas née pour aimer, elle est née pour vivre, elle est née avec un cœur d'homme, alors que je suis né avec un cœur de femme; elle est née avec un cœur inattendrissable. J'ai pu avoir l'illusion, avant mon mariage, d'être aimé d'elle, parce que la rareté de nos entrevues et l'extrême difficulté de nos rendez-vous les parait de romanesque et d'une ardeur tout artificielle. Le secret et le danger qui nous séparaient nous unissaient de liens tout puissants et m'empêchaient de connaître son caractère véritable. Sa froideur, que j'attribuais à une extrême pureté du corps et de l'esprit, agissait sur moi comme un philtre et un aphrodisiaque, tout en augmentant la vénération que je vouais à celle qui symbolisait à mes yeux la Jeune Fille Idéale. Mais aujourd'hui, je n'ai plus cet éblouissement trompeur et je la vois telle qu'elle est, la vie commune me révèle quotidiennement la médiocrité de sa nature, quand j'interroge son âme sans recevoir de réponse, quand je m'exténue contre ce vide que rien ne saurait remplir.

Peut-être croit-elle faire son devoir d'épouse, peut-être même croit-elle sincèrement aimer son mari, mais qu'il est dur d'être aimé si différemment que l'on aime soi-même! Ce serait moins dur de ne pas être aimé du tout, d'être trompé, d'être abandonné. Je le supporterais plus facilement que la continuation de cette vie désharmonieuse où nos cœurs rendent un son si différent. Il y a entre nous un monde infini qui nous sépare : celui de la sensibilité.

Heurter quotidiennement mon cœur sensible à son cœur dur, c'est une souffrance vitale comme serait celle de ne pas respirer à ma soif, d'être condamné à une atmosphère et à un climat que mon organisme ne pourrait supporter et qui me tuerait lentement et durement.

Souffre-t-elle aussi? Je le crains; en ma présence, elle s'étiole comme une fleur de serre mal chauffée. Loin de moi, en présence d'autres hommes et de femmes, elle

retrouve un visage radieux, une aisance, un épanouissement vital qui la métamorphosent. Je l'ai encore remarqué hier, chez Mme R... Elle ignorait ma présence à ce thé, me croyant retenu par mon service. Il y avait un monde fou et elle était au jardin quand j'arrivai. Ecoutant d'une oreille distraite un collègue ratiocinant sur des questions administratives, je vis ma femme revenir vers les salons, escortée par un groupe d'hommes jeunes et vieux. Il n'y avait rien qui pût motiver un sentiment de jalousie, et cependant je me dissimulai davantage derrière les plantes vertes qui me cachaient à sa vue, comme si j'allais découvrir quelque chose d'aigu. Combien j'étais absent de son esprit, en cette minute! Elle souriait, répondait avec animation, secouait sa noble petite tête de ce mouvement rêveur et mutin qui fait toujours bondir mon cœur dans ma poitrine, balançait ses hanches avec l'orgueil de vivre et d'être belle. Et qu'elle était belle! Telle que je ne l'avais plus jamais vue depuis notre mariage, revirginisée, allégée de toutes contingences terrestres, volant en plein ciel... Et ce qui multipliait ainsi son bonheur de vivre, c'était d'être auprès d'hommes quelconques, ni très beaux ni très intelligents, ni même très riches, mais simplement des hommes qui n'étaient pas *moi*.

En me tournant le dos hier soir dans le lit conjugal, ma femme m'a dit négligemment : « J'attends ces jours-ci mon amie Margot; tu pourras coucher avec elle si tu veux, mais tu sais, avec moi, il n'y a plus rien à faire, j'en ai marre ».

J'en suis resté si douloureusement choqué que je n'ai rien répondu, écoutant ces atroces paroles se répercuter dans mon cœur, le ravager, l'empoisonner à jamais. Comment Maghi, la pureté, la distinction mêmes, a-t-elle pu en arriver à une telle vulgarité de pensée jointe à une telle vulgarité d'expression? Est-ce moi le coupable? Après un sévère examen de conscience, je réponds :

« Non! » Ma femme est-elle donc véritablement ainsi dans le fond de sa nature, et ne l'ai-je toujours vue qu'un bandeau sur les yeux? Et pour parler ainsi, il est évident qu'elle ne m'aime plus, il est évident qu'elle ne m'a jamais aimé. Ma longue incertitude, mon long malaise depuis mon mariage se résolvent brusquement dans un réveil atroce. Cette minute abolit des années de rêves faux, d'inutiles élans auxquels je me cramponnais par orgueil et par volonté d'illusion, et que désormais je serai impuissant à rebâtir. Même si j'ai encore la force de sourire demain, je désespère aujourd'hui pour tout le temps qui me reste à vivre. Mes yeux voient ses yeux autres, ils y lisent la vérité. Ils ressemblent terriblement à ceux de la Maghi d'hier, mais ils sont autres. Ceux d'hier me paraissent si loin d'elle et de moi... Ils sont ceux d'une morte... d'une femme qui n'a vécu que dans mon imagination, et qu'un éclair de vérité vient de faire tomber dans le néant.



Aujourd'hui est arrivée chez nous cette amie de pension de ma femme, que je ne connaissais pas, et que j'ai jugée très inférieure à la description qui m'en avait été faite. Maghi m'avait dit qu'elle avait une frimousse amusante. C'est un bout de femme qu'un incessant tortillement défend de toute estimation sérieuse. Elle a des pommettes farceuses, un nez gai qui monte, comme rebroussé par un coup de vent. Elle a des yeux d'eau moirés de turquoise, une bouche se virgulant aux coins d'une ironie embusquée, une taille lisse et ferme, mais dans l'ensemble je la trouve franchement laide. Et comme c'est ridicule de s'appeler Margot! C'est un nom de pie apprivoisée, Margot!

Maghi se désintéresse chaque jour davantage de ses enfants. Surtout de Jacques, dont il faut beaucoup s'occuper.

Nicole est déjà un joujou sortable, qui a du succès dans le monde, qui fait des simagrées et s'exerce déjà aux jeux de la coquetterie. Elle amuse sa mère qui aime la montrer et qui en est fière. Mais le petit l'ennuie.

Notre nurse nous a quittés, et comme Maghi est très fatiguée, Margot a proposé de prendre notre petit Jacques dans sa chambre et de s'en occuper la nuit pour laisser dormir ma femme tranquille. Car ce diable d'enfant est horriblement long à s'endormir.

Margot le soigne avec un dévouement extraordinaire; à table, si mon fils crie, elle se précipite pour le rendormir et reste parfois auprès de lui si longtemps qu'elle n'a plus faim quand elle revient. L'après-midi, elle le promène; le soir, elle l'endort avec une patience d'ange, et le garde tandis qu'avec ma femme nous allons au théâtre. Cette jeune fille dans la plénitude de sa jeunesse use ainsi d'immenses heures de sa vie pour mon fils, le berçant, le démaillotant, le lavant, le rhabillant, tout cela avec une adresse, une douceur et une rapidité ébouriffantes. Je la regarde faire, ébahi, et je sens un trouble étrange m'envahir. Je découvre que Margot a des cheveux d'une finesse extrême; que tout est fin en elle, de ses chevilles à ses doigts; qu'elle est irréprochablement mise et d'une propreté excitante; que son corps est ferme et bien proportionné. Ce matin, avant l'aube, ayant entendu mon fils crier, je suis sorti du lit conjugal et subrepticement, enfilant un veston d'intérieur sur mon pyjama de nuit, je suis allé faire chauffer un biberon pour le petit monstre. Puis, j'ai pénétré dans la chambre de Margot, et j'ai eu la révélation de son corps sous son pyjama noir. Un corps magnétique, merveilleusement symphonique, et des seins irrésistibles.

Et je me suis assis sur son lit défait, encore chaud, sentant la femme, gardant l'empreinte de son corps.

La honte du désir m'a fait trembler. Enlacé par son

vertige, j'ai failli faire un geste irréparable; mais je me suis dompté, j'ai dit que j'avais froid, je me suis enfui.

... Je suis retourné avant-hier, hier et ce matin, tandis que ma femme et les domestiques dormaient encore, dans la chambre de Margot au premier cri de Jacques. Et nous avons soigné ensemble « notre fils ». Ces soins créent une sorte de parenté entre nous; ils tressent des liens d'une qualité plus pure, et plus forte aussi, que des liens de chair. Ce sont pourtant des liens de chair aussi, puisque c'est par Jacques, son fils adoptif et mon fils en chair, qu'ils se nouent.

C'est pour cette raison même que nous ne devons pas être amants, que nous ne le pouvons plus, car nous ne sommes pas un jeune homme et une jeune fille, nous sommes un père et une mère unis par l'amour d'un même enfant. Puisque l'enfant est là, à quoi bon faire le geste créateur? Ce ne serait pas conforme à la loi de l'espèce. Ce ne serait pas harmonieux.

Quand elle démaillote sous mes yeux mon bébé de fils si mignon, si adorablement joli, quand elle nettoie son corps nu, que peut-elle penser, sinon qu'elle est maîtresse d'un morceau de ma chair et de ma vie, le plus saignant, le plus vivace, et le meilleur?

Nous ne pourrions pas dépasser ce degré d'intimité. Rien ne pourrait y ajouter. C'est trop beau ainsi... Le changer serait le gâter.

Jacques est « notre » fils. Il est le produit d'un contact charnel sans aucune importance et qui n'a servi qu'à une unique fin. A-t-il eu lieu entre nous? Nous ne savons plus. Sans doute puisque nous sommes là, le père et la mère, penchés sur son berceau, unis par un même amour pour notre fils.

Comment pourrions-nous songer à jouer cette piteuse comédie de la volupté et nous livrer à cet acte bête, laid et brutal, commettre cette hideuse saleté pour le seul

plaisir de la sensation nerveuse? Ce serait un sacrilège; ce serait un crime esthétique et sentimental.

Ce serait gâcher la divine impression de co-paternité que nous avons, cette illusion si fraîche de nous croire les deux créateurs de cette frêle existence, créateurs ayant oublié le geste de procréation et ne vivant désormais que pour la créature.

Parfois, il me semble voir luire dans les yeux de Margot un éclair de raillerie, encouragement et défi à la fois. Son regard semble toujours me dire : « Osez donc! » Et je suis obligé de faire des efforts surhumains pour ne pas me laisser entraîner à ses muettes invites, et pour m'en retourner chaque matin auprès de ma femme endormie, sans avoir cueilli la fleur à portée de ma main et qui n'y sera jamais plus.

Je *sais* que Margot serait dans mes bras un merveilleux instrument de volupté; je l'ai deviné à ses yeux clignotants et cernés, où brillent des lueurs lascives; je l'ai deviné au pli gourmand de ses lèvres. Sans doute rêve-t-elle d'être prise par moi comme je rêve d'être pris par elle; nous nous consumons solitairement tous deux chacun de notre côté, avec des larmes de rage. Alors que je pourrais...

... Mais non, je ne le veux pas! Dans ma propre maison, pendant que ma femme dort? Je me mépriserais.

Nous ne nous parlons pas, ni elle, ni moi. Nous n'avons pas causé une seule fois. J'éprouve une pudeur singulière, nouvelle, jamais éprouvée. Moi qui aimais tant, autrefois, troubler les jeunes filles, me faire aimer, séduire par le chatoiement de mon esprit, je m'efface aujourd'hui devant Margot, je veux la laisser en repos, ne pas lui faire du mal, la laisser intacte, et dans l'ignorance de la passion qui brûle en moi — passion coupable, vaine et stérile, puisque je suis marié déjà! Adieu, Margot. Te fuir et te laisser ignorer, tel est mon devoir.

★

Après un petit voyage, je suis revenu à la maison lorsque Margot l'eut quittée. Ma femme, avec ce merveilleux instinct qui lui permet de deviner toutes les nuances de mes sentiments, m'a accablé de sarcasmes à propos de Margot. Elle feint de croire que je l'ai trompée, pour pouvoir se poser en victime, et, qui sait, peut-être prendre un jour le droit d'appliquer la loi du talion. J'ai protesté avec indignation, mais elle a redoublé de railleries, en répétant : « Cochon, cochon ! »

C'est charmant! Voilà ma récompense d'avoir étouffé de douleur en me résignant, en renonçant à prendre une femme que j'idolâtrais et qui s'offrait. Maintenant que cette idée est ancrée dans la tête de ma femme, c'est fini. Et malheureusement, avec cette tête de bourrique, aucune explication n'est possible.

Chaque jour s'accélère notre rupture sentimentale. Il suffirait que ma femme donne à mon âme quelques chardons à manger pour apaiser ma faim. Quand je lui demande avec angoisse : « Tu ne m'aimes plus? » elle proteste faiblement, en haussant les épaules, mais ses paroles sans relief ne me rassurent pas. Ou bien elle ne répond rien, lassée de mon insistance, et parfois je sens que cela vaut mieux, car le moindre son qui sortirait à ce moment de ses lèvres prolongerait ce douloureux malentendu. Le silence fait du vide et de l'espace. Il est le seul couteau chirurgical pour les amputations progressives de l'amour.

Je cauchemarde. Et ce que je rêve pendant ces cauchemars, c'est le départ de ma femme. Son départ de ma maison. J'y assiste impuissant, avec une précision insoutenable. C'est du délire, voyons!

Dans un grand effort de réconciliation, je me répète

chaque jour quelques petits préceptes auxquels je conforme ma conduite :

1° La vie de ma femme, de nouveau enceinte, est fragile, je dois être doux et patient avec elle.

2° Si je suis doux et patient avec elle pendant un mois, mais que je m'oublie une minute, tout l'effort d'un mois sera perdu. Il me faut donc une attention de tous les instants.

3° Si je suis tenté d'être nerveux, je n'ai qu'à penser qu'à mon angoisse au moment de la naissance de Nicole. Or, peut-être le jour est-il proche où ma femme risquera de nouveau, par un nouvel accouchement, de perdre la vie — par ma faute.

4° Je ne dois pas la juger sur ses paroles, qui ne sont jamais adroites, ni sur son humeur, qui est excusable, vu les circonstances, mais sur son cœur, que je connais.

5° Elle a droit en ce moment à tous les égards, à toutes les indulgences, à toutes les gâteries.

★

L'amour, c'est toute ma raison de vivre. L'attente de la volupté est tout ce qui m'attache à la vie. Si je suis dédaigné par ma femme, que devenir? Je n'ai plus rien à espérer. Je ne peux trahir Maghi, je ne m'appartiens plus. Je n'ai plus de goût à l'intrigue, j'ai peur des complications. Je reste tout pantelant de ma boutade magnétique vers Margot. Quand on a le bonheur d'avoir près de soi une femme comme Maghi, quelles délices pourrais-je trouver supérieures à celles de rester auprès d'elle dans un sentiment de quiétude et de sérénité? Après la fièvre maligne du désir coupable, il faut du repos moral. Après la surexcitation sentimentale, la paix domestique.

Quand le désir est éteint, dans le mariage, il devrait cesser ouvertement, au lieu d'être artificiellement prolongé par cabotinage. Quand l'exaltation est tombée,

l'honnête femme doit cesser de se donner à son mari. Cet acte prodigieux qu'est le don complet d'elle-même, ne doit pas devenir la banale et périodique satisfaction d'un besoin. Le devoir conjugal *quand même* est une vilaine chose. Le mot même est répugnant.

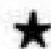
Or, je me suis aperçu que je ne désirais plus ma femme. J'éprouve un autre sentiment, infiniment tendre et rare, qui est mieux que de l'affection, qui est une affection ayant gardé l'arome d'un passé d'amour comme un vase garde le parfum de l'essence qu'il a contenue, mais idéalisée, épurée de tout émoi charnel. Ce serait criminel d'accomplir dans ces conditions l'acte reproducteur. La lampe est éteinte; il y a entre nous une sorte d'infranchissable invisible; c'est un problème insoluble que d'essayer de comprendre pourquoi le fluide charnel a disparu. A sa place, une affection née des cendres de l'amour, affection qui est le soir frais et reposant de la brûlante journée, affection où l'on retrouve le vrai cœur que l'on n'entend plus en amour. Elle est d'une essence mystérieuse, merveilleuse, inaltérable. On ne fait proprement l'amour que sur l'herbe, sur un canapé, ou dans une chambre d'hôtel. Il faut, soit un décor de nature, soit de l'imprévu, soit de la passion. Mais l'amour conjugal est ignoble.

Le soir, une femme honnête, sérieuse et paisible entre dans sa chambre après avoir jeté un coup d'œil dans les chambres de ses enfants. Elle se dévêt, elle range ses vêtements aux places accoutumées, elle continue avec son mari la conversation commencée tout à l'heure au salon. Lui aussi se dévêt dans cette chambre où sont venus domestiques et enfants dans la journée. Elle dit, en montant au lit : « Va donc voir à la salle de bains, j'ai dû laisser l'électricité allumée »... ou bien : « Jacques tousse un peu, ce soir » ... ou bien : « Fais-moi penser demain matin à téléphoner à mon dentiste ».

On éteint... et il n'y a plus qu'un mâle et une femelle, et le geste hideux qui rend les âmes féroces.

Le lendemain, la femme de chambre fait le lit, époussette, balaie.

Et le soir on recommence. Plus d'amour, plus de désir. La recherche brute de la sensation, qui calme et assoupit les velléités des désirs extra-conjugaux. Nous avons désappris la douceur du baiser, ce geste symbolique ignoré des barbares, le geste même de l'amour, en même temps que la plus épuisante et la plus complète des voluptés.



Qu'il est nostalgique, qu'il est douloureux d'entendre, en me promenant dans une rue tranquille, un piano jouer quelque chose de beau! Surtout quand je reconnais un morceau familier, un Schumann ou un Franck chargés de toutes mes effusions sentimentales d'avant mon mariage, la plupart me rappelant une soirée de rêve auprès d'une jeune fille compréhensive, communiant avec moi dans l'art. C'est l'évocation d'un paradis perdu!

Mon cœur se serre, et je ne trouve plus la force de rentrer chez moi, où m'attend un visage grimaçant et hargneux et des gros mots dès que je me mets à mon piano. Si seulement j'en pouvais faire seul! J'en fais quelquefois la nuit, quand ma femme est dehors, les enfants endormis. Alors, je compose avec fébrilité. Mais je suis tellement exténué après ma journée de travail que je ne fais rien de bon.

Qu'il est dur de devoir garder en moi, refréner, étouffer ce que j'ai de meilleur. Inexprimées et impartagées, mes impressions de beauté s'étiolent, se racornissent, et ma sensibilité se rouille ainsi chaque jour davantage.

Je travaille à un roman. Ma femme est au théâtre. Lequel? J'ignore. Avec qui? Impossible de savoir. Elle

se fait un malin plaisir de me torturer, et d'entourer de mystère des sorties sans importance. Il est possible même qu'elle soit avec des femmes ou avec une femme, et non avec un homme ou des hommes. C'est de sa part manifester sa liberté que de ne pas me dire avec qui elle sort. C'est puéril, et c'est cruel.

Et je suis seul à la maison. J'ai été dire bonsoir aux enfants, qui dorment adorablement. Et j'essaie de travailler, mais le cœur est trop lourd, je ne peux pas. Que faire? Et avec qui est-elle?

J'écris ce roman — le premier — dans lequel j'épanche le meilleur de moi-même, et tente d'extérioriser une souffrance d'homme jeune sans amour.

Ecrire, c'est peut-être une délivrance pour de grands créateurs, qui projettent tout leur être intime dans leur œuvre. Mais pour des artistes incomplets comme moi, écrire n'est que l'exaltation stérile de la souffrance. Loin de m'en débarrasser en l'exprimant, je la développe, je l'envenime, précisément parce que je ne sais pas l'exprimer et la sortir de moi tout entière.

Il y a deux races d'artistes. La première traduit merveilleusement sans la sentir la souffrance que la seconde éprouve sans pouvoir l'exprimer. La première est celle des grands créateurs. La seconde, celle des amateurs et des dilettantes. Pour les créateurs, la vie et leur propre cœur ne sont qu'un instrument pour secréter une œuvre comme une abeille élabore son miel et l'araignée sa toile, avec un instinct sûr et aveugle, un instinct féroce, comme tous les instincts. Amours, joies et douleurs ne sont que terreau à faire pousser la fleur de leur talent. Les créateurs sont des natures de proie qui, pour une phrase, tueraient père, mère, enfant, et leur plus pur souvenir d'amour. Je ne serai jamais de ceux-là!

Ce qui malgré tout me donne l'énergie d'écrire, c'est la conviction que lorsqu'on a une lueur d'intelligence, si petite soit-elle, on n'a pas le droit de laisser cette force

inféconde. Il faut travailler, creuser le sillon, faire de soi-même et de tout ce qu'on éprouve une palpitante vivisection pour exprimer tout ce qui fermente en soi de pensées.

Mais les autres s'en soucient peu! Chacun est déjà trop occupé à vivre sa vie pour éprouver le besoin de connaître la vie du voisin.

Pourquoi j'écris? A la fois pour abréger et pour allonger le temps.

Mon but, en écrivant ce roman, ce serait de faire penser, de dire peu, et de laisser entrevoir beaucoup, avec quelque chose de tû et d'inexprimé qui éveille en l'esprit et le cœur de longs échos. La pensée ne tient pas tout entière dans les mots. Elle vient de trop haut, elle est trop vaste, elle remplit les mots et les fait déborder. Notre âme faite d'infini jouit davantage quand elle devine. Mais que d'intelligence gaspillée pour noircir quelques pages médiocres! Que ne suis-je un simple paysan qui laboure sa terre? Au moins celui-là est utile à quelque chose! Je n'ai aucune des qualités nécessaires à l'homme de lettres. Je suis trop sensible et trop faible, trop lâche peut-être. Le véritable homme de lettres doit être égoïste et rapporter toute chose à lui-même; chasseur à l'affût, il doit sacrifier à son art femme, enfants et amis. Esclave de ce qui est en lui, il doit être un tyran pour les siens. Or y a-t-il plus tendre père et patient mari que moi? Alors? Si mon livre déplaît, ce sera fini, je ne m'acharnerai plus à noircir du papier. J'ai eu trop de peine à l'écrire. La littérature ronge et rend fou. La raison pour laquelle je n'écrirai jamais quelque chose de bien, c'est qu'il me manque la force et l'instinct de domination. Pour intéresser, pour séduire, il faut être brutal, il faut boxer avec son public, il faut l'épater. Je n'ai pas du tout cet instinct parce qu'en véritable

femme, j'aspire à être dominé. Pour bien écrire, il faut jeter de la poudre aux yeux, avoir la volonté de persuader le lecteur, de le convaincre, de forcer son attention, de le violenter. Or j'en suis totalement incapable, étant par nature un doux, un tendre, un faible.

J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

POÈMES

—

I

Voici ton livre :
Sonne, ô mon cœur,
Grelot bosselé d'amertume,
L'indigente coutume,
De vivre.

J'ai laissé du sang au soleil,
Tant je l'aimais!
Et je ne sais rien de pareil,
Qu'être jamais.

Les gares sont des espérances;
Désespéré,
J'ai fait partir des apparences...
Et j'ai pleuré.

Au ciel heureux des solitudes
Si l'instant chante,
L'âme sanglote à l'altitude
Qui désenchante.

Tous nos miroirs ont reflété
La mort parfaite.
— Etre — C'est presque avoir été
Telle est la fête.

Carrosse de charlatan, noir.
Et nul ne raille
Le beau chèque et les faux mouchoirs
Des funérailles.

Pourquoi se plaindre? Tout est bien.
Si l'on y songe
Vivre, c'est quelque chose ou rien,
Comme un mensonge.

II

Pense à cet oublié
Transparent
et qui hume
Tout le pays de ses parents
Déplié,
Dans la brume.

Songe ô celle qui n'est aucune
A l'amitié
— Herbe d'amour —
Et qu'en des termes familiers,
Simplement l'une
Dit à l'autre : « Bonjour! »

Ce bonjour de la matinée
Qui va comme au-devant de toi,
C'est l'aurore que j'ai donnée
A ma voix.

Et le vent porte un à peu près
D'harmonium
Sur le massif où tremble un frais
Géranium.

La nuance de cette fleur
Cherche l'intime
Puis c'est un peu de son bonheur
Qui rime.

III

Un jour, deux jours..,
Le rêve signe
Un lendemain d'espoir humain;

L'espoir c'est lui qui tend la main,
Le soir.
Parfois l'espérance est prospère.
Il faut aimer comme on espère

Un jour, deux jours,
Ce n'est guère, mais c'est assez
Pour le peu que l'on sait.
Voici des lignes :
Tel est le vieux calendrier
Où l'on souligne
L'honneur
Du cœur
Qu'on avait oublié.

IV

Quand je suis seul
Et triste et seul
Et que je n'ai rien fait
De méchant
Et que les autres sont..,
Parfaits
Sans que je puisse être touchant,
Je retrouve toujours un lointain paysage
Où ma jeunesse fut blessée
Par des pensées
De passage.

C'est une image qui revient,
Un mouvement sculpté dans la Nature,
Un même bruit,

Le roulement d'une voiture,
Un lourd moment
Dont l'homme se souvient,
Etrangement!

Et quelquefois aussi se joignent des couleurs
A cette parenté,
Puisque vous êtes habité,
Mon cœur.

MARCEL DUMINY.

VISAGES DE LA JEUNE PARQUE

« On sait qu'il doit dire de fortes choses, on ne se résigne pas à ne pas les comprendre. » C'est ainsi qu'il est parlé d'un de nos poètes (1). Et pour mieux se persuader que l'on est sur la voie de l'entendement, on s'efforce sans cesse à plus d'ésotérisme, on va vers des sens davantage cachés, on identifie de plus en plus le poète à la sibylle. Effort très respectable, mais éclairant bien un certain travers de l'esprit qui ne nous est que trop commun. Nous répugnons à juger la création poétique en fonction du créateur; il nous semble que c'est ravaler la poésie. Nous conférons une essence mystérieuse à l'inspiration, au verbe des origines et des puissances quasi maraboutiques. Pour avoir trop entendu expliquer Diderot par ses indigestions, nous nous jetons à l'autre extrémité, refusant de mêler le siècle aux choses de l'esprit, à l'art du poète. Il ne va peut-être pas sans témérité de hausser sur ce trône (après tout romantique, et où Montaigne nous rappellerait comment on est encore assis) ceux qui devraient parler pour nous; il est dangereux de prêter coûte que coûte aux mots qu'ils emploient un autre sens qu'à ceux de la tribu : leur prestige y gagne, mais ils nous touchent moins, et c'est encore, par excès d'amour, une manière de les chasser de la république. Pour les y garder au contraire, ce ne serait point leur faire injure que de nous les rendre plus prochains d'abord, en recherchant ce que leur œuvre, même transposé, révèle d'une aventure tout humaine et personnelle.

(1) Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Valéry.*

C'est à quoi me conduit pour Paul Valéry une nouvelle lecture de la *Jeune Parque*. Je l'entrepris donc avec la tentation, sous ce poème « métaphysique, cosmique », comme dit Thibaudet, de chercher l'homme, de trouver l'homme et sa chair. Mais auparavant je devais me demander honnêtement si j'en avais bien le droit.

Or, parlant du *Cimetière Marin*, Valéry lui-même aurait dit : « C'est à peu près le seul de mes poèmes où j'aie mis quelque chose de ma propre vie (2) ». Peut-on passer outre? insister quand lui-même semble se dérober? Mais c'est que peut-être il l'entend « en clair », et, bien formé aux disciplines classiques, parnassiennes et symbolistes, pense-t-il tout naturellement que la substance personnelle dont il aurait pu tramer son œuvre n'existe plus sous le masque et la vêture impersonnels qu'il lui a donnés. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un veto absolu, puisque chacun peut s'autoriser, pour apporter à ses risques et périls une interprétation, de la parole même de Valéry qui dit ailleurs : « J'estime qu'une œuvre une fois publiée, l'auteur n'a pas plus d'autorité que qui que ce soit d'entre ses lecteurs pour interpréter ce qu'il a écrit... » (3). Ce que l'abbé Bremond traduit : « Un véritable poème est riche de tous les sens qu'il inspire » (4). Et n'est-ce pas encore Valéry qui déclare : « Je ne puis penser à une œuvre que je ne pense aux actions et aux passions d'un être en travail. Sans doute il est à peu près impossible de reconstituer ce vivant, cet animal psychologique qui a fait l'ouvrage, car les conditions immédiates du travail sont toujours brouillées, dissimulées ou contrariées par une foule d'accidents, de reprises, de corrections qui rendent presque indéchiffrable le développement de la construction. Mais nous en saisissons parfois quelques moments » (5). Or, c'est quelques moments de

(2) *Entretiens*, page 63.

(3) *Op. cit.*, page 275. — Comme Gide disait, à l'époque de *Paludes* : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent ».

(4) *Préface* aux *Entretiens*, XXXV.

(5) *Entretiens*, page 107.

cet animal psychologique, de cet être en travail, de ce Valéry-là que j'entrepris de saisir en relisant *la Jeune Parque.*

A vrai dire, que cette nymphe ou déesse puisse être le porte-parole de l'homme Valéry, c'est un point qui n'a pas tout à fait échappé à M. Thibaudet. Il dit que cette parque n'est peut-être femme « que pour lui enlever tout le *je,* tout le caractère de lyrisme personnel et d'aveu, incompatible avec l'idée de poésie pure » (6). Mais ce qu'il n'a point assez souligné, je pense, c'est combien le *je,* malgré qu'il en ait ou par un dessein subtilement conçu, transparaît, et combien les passages où le lyrisme à résonance personnelle s'émeut nous entraînent avec plus de vivacité que ceux où le didactisme offusque davantage l'homme, son cœur et sa sensualité. En plus d'un moment du poème, le visage de cette déesse symbolique s'efface, nous oublions son sexe, et son langage nous paraît bien être celui du poète. Je n'en voudrais pour preuve que tout le passage commençant par ce vers :

O dangereusement de son regard la proie (7).

où ressucite le passé, dans une méditation sur le temps révolu. Entendez comme le ton ici se fait humain, personnel; comme on sent que c'est le poète qui parle, et pour son compte! Le genre féminin est à peine perçu. Tout donne au contraire l'impression d'un mâle, si je puis dire : d'ailleurs en deux longues pages (36 alexandrins) rien ne permet de distinguer foncièrement le sexe de qui s'exprime, hors deux seuls mots, *à demi-morte* et *immortelle,* qu'on pourrait mettre au masculin sans altérer l'esprit du poème, sans même en compromettre la versification.

J'entends bien que Valéry nous déclare que « le sujet véritable du poème est la peinture d'une suite de sub-

(6) *Valéry,* page 105.

(7) Les passages en lettre italique sont des citations prises aux vers de *La Jeune Parque.*

stitutions psychologiques et en somme le changement d'une conscience pendant la durée d'une nuit » et qu'il a essayé « d'exprimer cette modulation d'une vie » (8). Mais l'interprétation de Valéry n'est jamais limitative, elle est prompte à se plier aux exigences de ses propres circonstances psychologiques et spirituelles; il reconnaît qu'il n'a pas plus d'autorité que qui ce soit pour fixer immuablement le sens du Verbe qu'il a légué à la communauté; il ne songe pas à réduire la richesse qu'il inspire. Or, précisément, dans cette nuit dont il parle, on est frappé que ce soit la modulation de toute une vie qui ait lieu; pourquoi cette conscience qui change ne serait-elle pas celle de l'auteur, et cette vie, sa vie? Et cette nuit, une nuit de poète, c'est-à-dire qui dure plus de douze heures, qui représente peut-être quatre ans de travail et sans doute vingt ans de silence?

Certes, ce n'est point aux anecdotes de sa vie privée qu'on pense, mais à son plus intime débat, celui d'où il sort par un coup d'état, au moment que « ce mystique du silence... trahit » (9), passe au Verbe, abandonne « la pureté du non-être et du néant » pour les réalités de la littérature, « choisit en tant que poète de ne pas être un esprit et d'être un homme » (10), cède au besoin d'écrire, à ce démon extérieur et intérieur à son essence: la morsure du serpent, monstre qui symbolise à la fois la tentation venue du dehors, au moins en apparence, comme dans la Genèse, et le poison de l'envie lové au cœur de l'homme, « sa demeure », dit l'épigraphe tirée de Corneille (11). Peut-on oublier que la *Jeune Parque* qui devait être « un court adieu » à ses vers anciens, « ces jeux de l'adolescence » (12), s'offre bien au contraire comme l'adieu au silence?

(8) *Entretiens*, page 61.
(9) Henri Bremond.
(10) Thibaudet, *Valéry*, page 30.
(11) On notera d'ailleurs que ce serpent n'a rien de symbolique dans les vers de *Psyché*.
(12) *Entretiens*, pages 55 et suivantes.

Ainsi *la Jeune Parque* pourrait apparaître comme la poésie de Valéry, comme Valéry lui-même.

Est-ce à tort, maintenant, que je suis tenté d'y voir l'histoire de sa vie créatrice, ou plutôt sa « modulation »: renoncer à l'écriture ou « s'astreindre » à écrire, avoir consenti puis renoncé, avoir été ensuite mordu par le serpent, et préférer alors le temporel de la poésie formulée, et ses joies immédiates, à la pure perfection et jouissance dans l'éternel de l'informulé? Je vois bien qu'on peut objecter que, Valéry ayant abandonné l'art des vers pour se livrer, dit-on, à des spéculations d'ordre mathématique, il n'est pas évident que son renoncement ait été fondé sur cet arrêt qu'une poésie, comme eût dit Sainte-Beuve de la vérité, « est toujours moins vraie, exprimée, que conçue » (13), et que précisément rien n'assure que, pendant son silence, il ait proprement conçu sa poésie, vécu d'elle sans la formuler, *suçant à ses propres seins le lait des rêveries*, comme il est dit de la parque elle-même. Mais cette vue est conforme à tout ce que Valéry a dit lui-même ou chanté du narcissisme intégral. N'est-ce pas M. Teste qui, « perdu dans l'éclat des découvertes publiées, croyait distinguer des chefs-d'œuvre intérieurs »? Quoi qu'il en soit de la nuance de ce silence, nous en constatons l'abandon, pour les raisons que nous avons essayé de dégager. Quoi de plus naturel, au moment que le poète se remet à composer, « s'astreignant » encore à l'art des vers « par un exercice », que cet exercice il le consacre à décrire le débat qui le mène à cette issue, à faire table rase du passé (14).

(13) Pensées de Joseph Delorme.

(14) Comme on conçoit bien alors, dès qu'il s'agissait d'abord d'un exercice, que le poète assiste avec une telle lucidité à son propre débat. On n'a peut-être pas assez souligné combien ce comportement poétique et psychologique est dans la tradition du clacissisme français. C'est proprement le procédé de Corneille, dont les héros n'ignorent aucun des éléments de leur drame intérieur et posent tout en balance et en clair, comme on voit bien surtout dans les stances.

Cette lucidité, ce serait peut-être aussi une occasion de corriger l'excès de la fameuse parole de Valéry : « L'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain ». Tout dépend de l'idée qu'on se fait de l'enthou-

Entendre dans *la Jeune Parque* ce monologue : « Ecrire ou ne pas écrire, voilà la question », il me semble que ce n'est pas faire injure à son auteur, ni la ravaler à une anecdote médiocre. D'abord parce que c'est le fond d'un drame assez pathétique chez tous ceux qui tentent désespérément de se survivre dans les créations de l'art: pour ces âmes bien nées, il y a là autant d'angoisse que dans « l'être ou ne pas être », et c'est bien souvent la même question. Ensuite, parce qu'il ne s'agit pas le moins du monde de fixer le poème dans ce motif, de lui refuser tout prolongement philosophique. Bien au contraire: laissons-le s'enrichir par ses vertus vivantes, par les ferments qu'il recèle et nourrit.

Ce qu'on peut regretter, c'est que ces prolongements masquent les cellules initiales, c'est qu'un thème général fasse disparaître tout prétexte individuel, voire que, pour mieux comprendre les grandes choses de l'esprit, on néglige systématiquement les honnêtes réalités de la créature.

A la vérité il est peu de poèmes valables qui ne partent d'un prétexte tout humain pour s'élever à une interprétation universelle. Un poème a toujours au moins ces deux visages. Cela est sensible chez nous, malgré les oppositions de doctrine, aussi bien dans les œuvres du classicisme (*Ta douleur, Dupérier...*) que dans les romantiques (*Le Lac*). Un poème symboliste, comme *la Jeune Parque,* en ajoute un troisième, celui de l'anecdote figurée qui sert à voiler le premier, à manifester le second, provoquant volontiers l'ésotérisme. Ce troisième seul apparaît vraiment en clair : dans *la Jeune Parque,* c'est ce que Paul Souday a appelé « le scénario », estimant « qu'il se suffit à la rigueur et contente le profane » (15).

En somme, il y a là trois couches qui se superposent,

siasme créateur. Il me semble que ces mots de Nietzsche le définissent assez bien : « Le cœur en ébullition, la tête froide ». A cet état d'âme, quel écrivain se refuserait?

(15) Paul Souday, *Paul Valéry*, pages 110, 111.

trois médailles de module différent qui se recouvrent; il n'est ni juste ni utile de n'accorder d'intérêt qu'à la plus vaste, celle du dessus. Bref, on pourrait schématiser *la Jeune Parque* sous l'aspect de cette trinité :

Etre ou ne pas être écrivain, — problème individuel de Valéry;

Etre ou ne pas être, — monologue attribué à une jeune déesse dont le débat sert de truchement symbolique;

L'être et le non être, — prolongement métaphysique universel.

§

Que *la Jeune Parque* recouvre le problème de Valéry écrivain, c'est ce que je me proposais de suggérer; que le poème en fournisse l'illustration, c'est ce qu'on pourrait essayer de montrer. Sans doute il serait téméraire, et même un peu vain, de cheminer en escargot, mot à mot, le long des vers : travail de pion. J'imagine pourtant qu'il est honnête de signaler, sans crainte de s'embarquer dans l'erreur ou de tomber dans la manie, quelques repères de cette marche, quelques traits du discours qui marqueraient ce prétexte individuel du poème, auquel je songe. Parfois, il faut l'avouer, ce ne sont que des mots, et des jeux sur les mots. Mais les jeux de mots, au sens noble du terme, qu'on y prenne garde, dissimulent souvent des jeux d'idées ou de sentiments.

C'est dès le début du chant, cette déesse, dans l'attitude stylisée du créateur de l'esprit, qui *a de* (*ses*) *bras épais environné* (*ses*) *tempes et longtemps de* (*son*) *âme attendu les éclairs*, ce que nous serions tentés d'appeler l'inspiration, si Valéry, après Baudelaire, n'avait dénoncé « la vanité et le danger de l'inspiration » (16). En elle persiste le souvenir des *feuilles effacées*, pareille sans doute au poète qui avait depuis longtemps laissé l'art des vers, s'en souvient et tente à nouveau de s'y astreindre.

(16) Projet de préface aux *Fleurs du Mal*.

C'est ce réveil qui est la cause du débat, et de la rechute. Car on notera que cette vierge, qui se pose le problème du nihilisme et du vouloir-vivre, a déjà vécu, si l'on peut dire.Elle nous parle de la vie et de l'absence de vie,qu'elle connaît l'une et l'autre; elle évoque tour à tour et sa jeunesse et son enfance, et son *morne tombeau, sa tombe sereine, ses diverses tombes*; proprement elle nous est présentée comme ressuscitée, alors, semble-t-il, qu'à un débat purement philosophique, universel, eût mieux convenu l'attitude d'éternité d'Eve au Paradis, ou de quelque Walkure se mouvant dans l'immortalité avant la condamnation au rocher de feu.

Imaginons donc les *feuilles effacées* (de quel « album ancien de vers »?) *reflets de rougeur d'une docile enfance*, qui traînent dans ces diverses tombes. Imaginons cette poésie qui se réveille au cœur du poète, après l'*absence*, absence *qu'il s'est formée* par raison philosophique, ou bien qu'il a dû subir (*il fallut s'assoupir*), peut-être par déficience d'un puissant élan créateur, parce que ce fut *l'heure où la devineresse intérieure s'use et se désintéresse*, si tant est que nous puissions à bon droit rapprocher cette devineresse de la vaine et dangereuse inspiration. Imaginons cette poésie qui se redresse *armée de son néant* et de ce qu'elle a gagné au silence (ne serait-ce que le pas des *Vers anciens* au *Cimetière marin*), *humide des pleurs qu'elle n'a pas versés*, riche de tout ce qu'elle n'a pas exprimé, et prête à le mieux dire, au sortir de *la nuit curieuse* où elle sait de quels *sombres essais* a pu *s'approfondir (son) art* (17). Et saluons la résurrection de la devineresse, l'ivresse lyrique, la renaissance printanière pleine de promesses véritablement verbales : *qui brise les fontaines scellées* et *fait frémir des noms aériens*.

Mais cela ne va pas sans voltes et retours. Ou, plus

(17) Imagination qui nous permettrait de supposer que la poésie n'aurait quand même pas été si étrangère aux cogitations de Valéry, pendant ce silence dont « chaque atome », peut-être, fut « la chance d'un fruit mûr ».

exactement, le poème de *la Jeune Parque* progresse moins qu'il n'évolue autour d'un point sensible. Les deux thèmes fondamentaux se posent et s'opposent à plusieurs reprises. L'image du pendule en rend assez bien compte : le lieu des oscillations ne change pas, mais la force de chute, l'amplitude. Ainsi, au moment que le poète s'est ramassé et jeté dans cet élan créateur qui vient de le reprendre, il s'arrête pile devant les plus fermes images d'une fécondité qui le dégoûte, il ne veut pas sauter la barre. Son œuvre demeurera non formulée dans *son esprit sinistre et clair*. Adieu, poèmes possibles, *mânes impuissants, ombres!* Vous avez beau le presser de vous délivrer au monde,*vous ne tiendrez pas de* (*lui*) *la vie, vous ne tiendrez pas de* (*ses*) *lèvres l'éclair*. Ce passage si sensuel, si lyrique, dont la grandeur et beauté nous entraînent avec tant de force, illustre bien ce qu'on essayait d'avancer plus haut. Quel que soit ici le réalisme charnel du « scénario », quel que soit même le dessein de Paul Valéry de montrer, dit-on, dans *la Jeune Parque*, les phénomènes féminins de périodicité les plus physiologiques, avouons qu'on n'est guère tenté de prendre ce passage à la lettre, de n'y voir que le débat, au sein d'une vierge, « entre l'attrait de l'amour et la crainte de faire naître des malheureux » (18). Paul Souday, qui a employé cette expression (19), voyait bien que cela, ce n'est que « la surface » et qu'au fond c'est un « conflit métaphysique ». A ce binôme, je crois bien qu'il faut ajouter un élément qui reconstitue comme suit cette trinité dont je parlais.

Le conflit entre « l'être et le non être » (message métaphysique) qui s'exprime sous le symbole de « l'être ou ne pas être » (la Parque se refusant à la maternité)

(18) A noter d'ailleurs qu'il ne s'agit pas de refuser de mettre au monde des malheureux mais des ombres. On saisit toute la nuance. C'est l'orgueil de l'être qui crée, non la pitié pour la créature qui est en jeu.

(19) *Paul Valéry*, page III.

avec pour prétexte sous-jacent « l'être ou ne pas être écrivain » (écrire des vers ou n'en pas écrire, débat intérieur du poète).

Et que le refus du poète à la formulation ne soit pas seulement motivé par des scrupules esthétiques et philosophiques, c'est peut-être ce que la suite du poème permettrait d'avancer, qui montre cette crainte de *l'oubli vorace,* dont la *noble durée* de son absence, *ivre de silence et de gloire,* marquée par les *divins dégoûts* du temporel, *les chastes éloignements des lustres de* (*son*) *sort* et même *le dédain de* (*ses*) *nuances,* serait bien mal payée. On voit au contraire assez clairement quelles illustres consécrations ces *chastes éloignements* ont aujourd'hui reçues, comment celui qui suspectait la littérature, et méprisait le grand homme, la gloire, « le pourboire public » (20), jouit désormais de la plus haute estime littéraire.

En définitive, le pendule s'arrête sur un des points extrêmes de sa course, suspendu au plus haut de la courbe, prêt lui-même à s'envoler avec le cygne. L'issue du débat n'est plus seulement une fécondité pressentie, mais bien la même prédiction de ses fruits : c'est le salut aux *îles,* aux *ruches,* aux *cimes qu'un feu féconde,* aux *bois bourdonnant de bêtes et d'idées, d'hymnes d'hommes,* salut « au monde de la chair et des formes » (21), oui, des formes poétiques. Songez à l'Abeille, au Platane, au Serpent. On nous dit que « Valéry se refusait à la création parce qu'il espérait avoir trouvé mieux » (22) ; le poème de *la Jeune Parque* signifie bien au contraire, selon le mot rappelé ci-dessus, qu'en tant que poète il a choisi d'être un homme, et il le montre *chargé de jours et de créations,* porteur de « moissons d'œuvres nouvelles » (23).

(20) Cf. la préface à *Monsieur Teste.*
(21) Thibaudet.
(22) *Entretiens,* page 219.
(23) Souday, *op. cit.,* page 13.

§

On pourrait résumer les essais qui précèdent en disant qu'on a tenté de réunir le sens apparent, que livre le « scénario » du poème, à son message ésotérique, par l'accolade d'un prétexte humain.

Ce n'est somme toute qu'une hypothèse, mais formée de bonne foi et bonne volonté, ou mieux une « construction », laquelle, au demeurant, ne tient peut-être que dans l'esprit où elle s'est assise. On voit ici ce qui sépare la vérité historique d'une vérité déduite : il en va de même sans doute pour toutes les sciences conjecturales. La vérité historique dans notre cas, si tant est qu'en ces matières il existe une vérité historique, seul M. Paul Valéry pourrait la fixer. Mais il n'est même pas sûr qu'il le puisse encore : l'invention poétique a des voies qui deviennent vite impénétrables, et, comme dirait M. Valéry, la vérité historique, après tout, importe peu, et davantage les causes intelligibles que les réelles. Ce n'est donc qu'une hypothèse, mais guère plus plaisante qu'une autre, malgré son manque de mystère et encore qu'à notre monde, comme dit Montaigne,la facilité soit suspecte. Car nous sommes ainsi faits que nous trouvons trop facile et sans sel de chercher l'homme, notre frère, où il se cache. En un siècle d'ailleurs où chacun est pourtant d'accord pour mépriser, vomir la littérature, ce mot qu'on n'écrit plus qu'entre guillemets.

« La connaissance de l'homme est toujours intéressante en soi (24). » Si parfois on abusa d'elle pour « expliquer l'homme dans la plupart des cas », ce n'est pas une raison suffisante pour lui fermer la porte sur le dos. L'interprétation humaine d'une œuvre n'ôte rien à la valeur, à l'importance de sa pensée (25). Bien au contraire.

(24) Paul Souday, *Dialogues critiques.*

(25) Cet article était écrit lorsque j'eus connaissance d'une excellente étude sur Valéry publiée par E. Noulet dans le *Mercure de France* du 15 juin 1927. On peut y lire ces mots : « M'accuse-t-on de rétrécir la psychologie du poète aux dimensions ordinaires? Je demande si l'on

Les deux se confondent au total. C'est sans effort, par la plus naturelle démarche de l'esprit, que l'on passe de l'auteur à son message, que le contenu finit par ne plus nous paraître en rien commandé par nul prétexte. Et ce serait même tout à l'honneur de la création, dans un poème comme *la Jeune Parque,* qu'une aventure individuelle, transcrite en fiction et voilée de symboles, eût si aisément pu prendre ce caractère abstrait, cette portée universelle, cette valeur métaphysique que seule nous aimons considérer désormais.

GABRIEL AUDISIO.

rapetisse un être quand on le prouve plus humain... Et pour moi, on n'est pas moins grand pour être un désespéré de l'orgueil... Le commencement de la sagesse, est-ce donc [...] la blessure d'un grand orgueil, le découragement d'une immense ambition qui paradoxalement conduit à la négation de toute ambition? »

LETTRES D'ITALIE

Les lettres que nous donnons ci-après, et qui figureront dans un recueil que les amis de Léon Deubel se proposent de faire paraître prochainement aux Editions le *Rouge et le Noir*, ont été envoyées par l'auteur à divers amis et confrères : Louis Pergaud, dont il fut le premier et véritable maître, J.-B. Carlin, qui avait été son collègue au Collège d'Arbois, Hector Fleischmann, avec qui il avait fondé la *Revue Verlainienne*, d'éphémère durée, Eugène Chatot, le plus ancien de ses amis d'enfance.

Léon Deubel venait d'accomplir son service militaire à Nancy, au 79e Régiment d'Infanterie, dans des conditions très dures dont il avait souffert physiquement et surtout moralement, encore qu'un petit héritage, vite gaspillé, en eût adouci les derniers jours.

A sa libération, son premier soin fut de partir pour l'Italie afin d'y renouveler son inspiration et d'y chercher l'oubli de ses misères passées.

Après avoir séjourné quelques jours chez Pergaud, à cette époque instituteur public dans un petit village de Franche-Comté, il se mit en route. Il visita rapidement Neuchâtel, Lausanne, le lac de Garde, Venise, et, vers le 10 octobre 1903, il se fixa pour un mois à Fiesole où il vécut le plus beau des rêves.

De même que la *Lumière Natale* (1904) détonne un peu dans l'œuvre poétique de Deubel, ces lettres d'Italie apportent dans sa correspondance générale, le plus souvent désenchantée, amère, caustique, ironique et pleine de confidences pénibles et parfois déchirantes, une note qu'on ne retrouvera guère ailleurs.

Le ton en surprendra peut-être ceux qui n'ont connu le poète qu'à l'heure où il se sentait vaincu par le sort adverse et où il prenait volontiers une attitude détachée ou agressive.

On sent toutefois, sous l'enthousiasme délirant de ces « louanges à la volupté d'être », percer une certaine inquié-

tude et comme un pressentiment des dix années de détresse que l'infortuné poète allait vivre avant de se jeter, par un jour ensoleillé de juin, dans les eaux de la Marne.

E. C.

A Louis Pergaud.

Venise, 1er octobre 1903.

Mon cher Ami,

Il m'en coûte de t'écrire aujourd'hui. Au lendemain de mon arrivée dans ce paradis des arts, de la beauté, de la couleur, je n'ai pas encore su ordonner mes sensations reçues par flux abondant dans une âme que ni le grandiose des horizons suisses, ni la douceur virgilienne d'une nuit au Lac de Garde n'avaient pu préparer à d'aussi parfaites joies. Je crois que la formule lapidaire de l'idéal secret de tout homme capable de sentir le beau est : « Voir Venise et mourir ! »

Te parler d'elle! Demande-moi plutôt tout de suite de te faire une monographie du beau terrestre et peut-être supraterrestre. Je ne sais par où commencer : j'ai le cœur plein du grondement d'une joie énorme, de la magnifique joie d'être homme, c'est-à-dire un être rappelé à sentir alors que j'aurais pu dans l'échelle des êtres, par une destinée obscure, rester animal inférieur qui n'a que des instincts.

Je n'ai encore vu que peu de chose (et ce peu est un monde) : basilique Saint-Marc, joyau fabuleux où le gothique et le byzantin se marient pour créer des harmonies nouvelles, et le palais des Doges qui est à lui seul la synthèse la plus pure de tout l'art de la Renaissance. Je passe sous silence à dessein le paysage qui est encore supérieur au génie humain, cette lagune sinistre qui lèche un ciel de lapis-lazuli et le soir, dans l'eau brune et violette, ces fuites légères de gondoles qui, étoile au front, mènent, comme de nouveaux anges gardiens, le voyageur à travers la féerie.

J'ai visité la verrerie de Murano. Là, ce fut fou et, n'y

tenant pas, j'ai acheté deux tasses (deux bijoux) pour vingt francs et je te les ai adressées pour en éviter le bris. Conserve-le jusqu'à mon retour. Ce sont deux merveilles.

Pas davantage aujourd'hui. Ces émotions surhumaines jointes à ma fièvre me font vivre dans un état de surexcitation proche de la folie...

—

A Hector Fleischmann

Florence, 13.

C'est décidé, je ne vais pas plus loin que Florence. Je vais louer une chambre à Fiesole et y vivre un mois dans le plus beau rêve qu'on puisse faire ici-bas. J'y ponds des vers exquis. La nature y est si belle, les musées et les églises si riches que cette ville vous retient comme la plus chère des maîtresses. En novembre à Paris

—

A Hector Fleischmann

Florence, 13 octobre 1903.

Ah! mon cher Fleischmann, comme j'aime beaucoup moins Venise depuis que je foule le sol florentin. Je comprends presque ta haine : à Venise, je n'ai pondu que de mauvais vers, tant je sentais que je ne faisais que remâcher de la chose mâchée. Il faudrait une vie pour voir Florence.

—

A Louis Pergaud

Firenze, le 13... 1903.

....

Je vais rester à Durnes et travailler. J'aurai bien vu Venise, Ravenne, Florence et Pise, toute l'Italie du Nord. J'ai peur d'affronter avec l'état actuel de ma sensibilité les centres grandioses de Rome et de Naples. Je préfère

remettre à une date prochaine mon pèlerinage complémentaire. D'autant qu'il vaut mieux voir bien que voir beaucoup superficiellement, Florence demande un séjour de 15 jours. Je rentrerai par Pise, Gênes, Nice, la Corniche et Marseille à la fin du mois.

Il faut pour bien goûter Rome une culture classique que je n'ai pas suffisamment et qui n'est pas nécessaire à Venise et à Florence. A mesure qu'on approche du sud, on entre plus avant dans l'antiquité latine. Florence et Venise sont des centres de la Renaissance : je sais les aimer et les comprendre. Dans un an, peut-être dans dix, je saurai aimer et comprendre Rome, Naples et la Sicile.

Donc à bientôt mon cher Pergaud; je te serre cordialement la main.

DEUBEL.

Hôtel Porta Rossa
Via Porta Rossa
Firenze.

—

A Eugène Chatot

De ma villa de Fiesole, ce lundi 18 ou 19.
Adresse : L. D., 114, Piazza Umberto I, Fiesole (Italie).

J'habite Fiesole, petite ville étrusque qui domine Florence et j'y vis un rêve exquis.

—

A Eugène Chatot

Florence, 19 octobre 1903.

Mon cher Chatot

Tu me donnes un exemple précieux que je n'ai pas la force de suivre. Travailler, il le faudra. La littérature ne me mènera à rien. Qu'importe! Je jouis de l'instant et dans ma villa de Fiesole où je goûte le charme de l'arrière-saison, rien de pénible ne saurait m'atteindre.

—

A Louis Pergaud

Fiesole, 23 octobre 1903.

(Carte illustrée) :

Vierge au corps à peine nubile
Que cisela Donatello,
Musique frêle au piano,
Harpe mystique, Sainte-Cécile.

—

A Louis Pergaud

Fiesole, 23 octobre 1903.

Mon cher Ami,

J'ai bien reçu tes lettres : elles m'ont rapproché de toi et du sol natal. Tu vas sourire; crois bien que cela n'est pas un vain mot; il faut l'avoir quitté ce sol pour sentir combien on y est attaché et avec quelle volonté exquise on en parle pour le faire aimer. Tu peux m'en croire; le critérium a bien sa valeur venant de moi qui suis un déraciné, sans famille et sans toit. L'écho des fêtes parisiennes m'est parvenu par les journaux de France, auxquels quelques cafés florentins sont abonnés et que je lis pieusement chaque jour. Un reporter ne voudrait pas d'autre gloire, s'il la pouvait connaître, que l'émotion délirante que sa prose a produite en moi au cours de ces matinées où je me jetais sur le *Journal*, l'*Echo*, le *Figaro* et le *Matin*. Je me serais associé de tout cœur à une manifestation francophile si l'âme de Florence n'était pas un peu celle d'un chef-d'œuvre, silencieuse et hautaine. Pas de cris : les soirs y sont doux et profonds, les pierres chantent, les couleurs bruissent; la voix de quelque mandoline lointaine passe dans une rumeur de fiacres lourds. C'est la ville des ravissements d'intelligence, des splendeurs de la sensation.

J'y vais chaque jour. Par le tramway qui grince aux tournants de la route en lacet, le long des oliviers pâles, au front triste de saules, et des grands cyprès funèbres,

je descends les rampes vertes de Fiesole. Ce trajet d'une heure ne m'ennuie pas. Il m'offre sur toute sa longueur le spectacle inoubliable d'une ville qui s'éveille. Les dômes nombreux, les campaniles hardis se dégagent de la brume bleue qui enveloppe Florence, sans effort, et se découpent en arêtes vives sur un ciel de turquoise léger comme un point de Venise. On n'a pas idée d'une pareille netteté de paysage, d'une aussi parfaite *sincérité* d'horizon. Ah! ce n'est pas une ville de mirages comme nos cités septentrionales. On pourrait dénombrer ses pignons et ses tours, tellement l'air est pur et tellement cette charmante ville dédaigne de faire collaborer quelque vapeur à des harmonies mystérieuses. J'ai bien oublié en elle l'inoubliable Venise.

Notre pauvre Comté, me dis-tu, est toute transie. L'automne ici est d'une douceur exquise. Dès les premiers froids je reviendrai.

Au revoir, cher Ami, à bientôt.

LÉON DEUBEL.

—

A J.-B. Carlin

114, Piazza Umberto I, Fiesole.
Fiesole, 24 octobre 1903.

Mon cher Carlin,

Peut-être seras-tu heureux de recevoir quelques mots de ton ami, enfin libre, et que la beauté de Florence a fixé dans une villa pour un mois à Fiesole, délicieuse petite ville étrusque où il rêve.

Es-tu venu en Italie? Il y a un mois que je m'y trouve. J'ai vu la Suisse (Neuchâtel, Lausanne, Berne et Lucerne) et, arrivé en Italie par le Saint-Gothard, Milan, Venise, Ravenne, Bologne et Florence, ma première idée était de pousser par Rome et Naples jusqu'en Sicile. Je préfère remettre cette seconde partie d'un voyage essentiel pour moi à une époque où, évadé tout à fait d'une influence

déplorable et préparé par une forte culture classique à sentir et à comprendre, je saurai goûter comme il convient l'art antique de la ville des Césars.

J'ai donc loué à Fiesole, qui domine Florence, pour un mois, à la fin duquel je rentrerai en France par Sienne, Pise, Gênes et la Corniche, c'est-à-dire vers le 15 novembre.

Tu dois penser avec quelle avidité j'engouffre des sensations neuves pour moi après trois années d'une vie aussi déprimante que celle d'une garnison de l'Est. J'ai eu 8 jours d'affolement, de frénésie de vivre; aujourd'hui encore, je ne saurais écrire une ligne qui ne fût une louange à la volupté d'être. A Venise, ç'a été l'orgueil profond d'être un homme capable d'enthousiasme et de beauté. Ici, c'est l'apaisement, la ferveur silencieuse qui adore, les ravissements de l'intelligence et de la pensée, la finesse des sensations acquises au spectacle d'un art insoupçonné.

Chaque jour, par un tramway électrique qui dessert Fiesole, je me rends à Florence, voir une église ou un musée. Le trajet est long, mais jamais ennuyeux. La joie des yeux distraits par le spectacle de la ville fait passer l'heure. Coupoles, dômes, campaniles, pignons et toits, la merveilleuse floraison s'élance dans un ciel immuablement bleu et s'y découpe nettement, sans coups d'estompe. C'est exquis. A Florence, comme des amis de longue date, avec qui j'ai des colloques silencieux, je vais revoir les fresques de Giotto, de Masaccio, les tableaux extasiés de l'Angelico, les « chauves » du Campanile de Donatello, les mièvres et étriqués Botticelli, la splendeur des Raphaël et des André del Sarto.

Vois-tu, mon vieux, ces jours à marquer d'une pierre blanche, je sens que je ne les retrouverai jamais, aussi j'en jouis de toute mon âme.

A mon retour, je vais tenter le roman. J'en ai un qui ne demande qu'à être écrit. L'avenir est périlleux pour

moi. J'ai eu un beau geste : celui de refuser la fortune à amasser à bref délai, chez mon oncle, à Belfort. Ne sera-ce qu'un geste?...

Je voudrais bien connaître mon avenir et avoir la force d'y songer.

Toujours le même, je ne prévois pas demain. J'ai 23 ans, un beau tempérament, des espérances et des désirs. Si, seulement, j'avais un beau physique.

Réponds-moi, mon vieux Carlin, et pardonne-moi de ne pas t'écrire plus souvent. Je suis ici jusqu'au 12 novembre. Je serai à partir de cette date chez mon ami Louis Pergaud, instituteur à Durnes (Doubs) où je me retirerai pour écrire le roman en question. A Paris ensuite vers avril 1904...

A J.-B. Carlin

Fiesole, 6 novembre 1903.

Mon vieux Carlin,

Que te dire de Florence qui ne nécessite pas la matière d'un livre! Te parler de cette ville unique, complète par elle-même, ayant ses arts, son architecture, sa peinture, sa poésie, sa beauté! Car elle est unique au monde, cette capitale de l'esprit.

Tous les jours j'y descends par le tramway de Fiesole, après avoir erré toute la matinée parmi le frisson des pâles oliviers et l'immobilité des cyprès. Tu me demandes de te parler de son art, et tu cries : Vive Tiepolo et André del Sarto! Comme ta dilection est heureuse, mon vieux Carlin, et se confond avec la mienne, Tiepolo, un Vénitien, qui ne fut pas, à l'encontre de ses confrères, prodigue de son génie, un méconnu sublime (qui connaît Tiepolo en France?) dont je me souviens des inoubliables sainte Rose et sainte Catherine à l'église des Jésuites à Venise, de son *Agar dans le désert* et de son *Abraham visité par les anges* à la Scuola di san Rocco.

Ah! mon vieux, si tu vas à Venise, va à cette *Scuola*. Les guides en parlent à peine et il s'y trouve des kilomètres de Tintoret, sorte de génie fougueux, tumultueux, prodigue, éclatant, manquant un peu parfois de goût et de métier (de ce vil métier dont parle Mendès et qui est nécessaire à la parfaite œuvre d'art), mais toujours intéressant et émouvant par son ardeur, le « campé » de ses figures et parce qu'on sent que celui-là vraiment est né peintre. Son œuvre est colossale : il y a des églises entières peintes par lui. Il est unique dans l'histoire de l'art.

Je laisse à regret le Vénitien, la magnificence de Véronèse, presque égal à Rubens pour l'épanouissement de ses chairs, l'éclat du coloris, le jeu hardi de ses contrastes de couleurs. Le Titien, dont l'Annonciation se trouve à Venise, s'étudie mieux à Florence. Ah! le cher génie dont on n'a pas vanté assez la plastique de ses figures, sa *Flora*, une fleur de chair, et ses deux *Vénus* couchées, prêtes aux luttes d'amour. Déjà dégagé du mysticisme étroit, de l'emprise de ce dogme qui fait dédaigner à l'artiste la vérité et la beauté humaine pour ne fixer que des figures idéales, amenuisées par une foi trop puissante, sans vie, comme celles de ces moines-peintres (Beato Angelico, Fra Bartholomeo, etc.), le Titien est un païen qui peint de radieuses nudités. Il faut venir à la galerie Pitti et aux Uffizi pour apprendre à l'aimer.

A côté de lui, et pour être un peu logique en ce que je dis, paraît le troupeau chatoyant des primitifs. Il faut voir aux *Beaux-Arts* d'où est partie la peinture italienne. D'une Madeleine datant du ve siècle, pâle, étriquée en une sorte de sayon bleu rougeâtre frangé dans le bas et qui lui couvre également les côtés de la tête, si bien qu'elle semble sans vraisemblance, vêtue du prolongement de ses cheveux. C'est peint sous l'influence byzantine, importée par les Vénitiens, grands voyageurs, et les Ravennais. (A ce propos, j'ai vu Ravenne, j'ai vu

la *Mort* et j'en ai encore le cœur serré.) La Vierge de Cimabué marque un progrès réel. La raideur des membres n'est pas disparue et cette laideur qui paraissait à ces étranges artistes essentielle. Vint Giotto qui découvrit la beauté des figures et peignit à Florence des fresques adorables et naïves qu'on a découvertes en 1869 à Sainte-Croix sous un badigeon de chaux qui les avait protégées. Elles sont radieuses : les traits sont harmonieux et doux, les gestes naturels, sans noblesse affectée. Enfin Masaccio qu'a exalté France dans le *Lys Rouge* et qui découvre, lui, la perspective. Ce parfait génie mourut à 26 ans, laissant juste à Florence 5 fresques à Santa Maria del Carmine devant lesquelles il n'y a qu'à se mettre à genoux. Je passe, je passe, Beato l'Angelico, Gentile di Fabiano et ce Botticelli, si surfait, qu'un snobisme bête a rendu fameux en France et qui est bien le type le plus grotesque qui soit. J'ai crié de rage devant sa *Naissance de Vénus* que je t'envoie, devant cette pauvre fille aux airs penchés qui arrive sur une coquille d'huître comme une allégorie de la Laideur débarquant sur le monde. Ça une Vénus, allons donc! Voyez donc à l'étage au-dessous Titien ou le Guide, ou Raphaël. Mais ils ne sont plus mystiques, ces bougres-là. Ils peignent pour *Madones* de belles filles comme Raphaël pour sa *Vierge à la Chaise*, une belle circassienne, vêtue d'étoffes éclatantes et simples, la tête ceinte d'une sorte de turban. Ce n'est plus la Vierge des vieux, c'est la *Mère* dans l'épanouissement de sa première fécondation qui serre son enfant contre elle dans un beau geste d'animal sauvage. Et pareil apparaît del Sarto qui est à lui seul la beauté de la vie. Regarde son saint Jean que je t'envoie. On coucherait avec lui. Quel bel éphèbe latin! et quelle vie, quelle jeunesse ardente dans ses yeux!

Dans la sculpture, les Grecs, les merveilles antiques : des *Vénus*, des *Léda* et cet Ajax mourant recueilli par

Patrocle et cet Hercule tuant le Centaure, placé dans cette Loggia dei Lanzi, sur une place ouverte à tous les vents et qui est comme un musée permanent du sublime.

Mais que te dire par lettre? Les mots ne vivent pas. Je sens, dans ma poitrine, quelque chose qui craque, qui veut éclater. C'est l'effort de l'enthousiasme que je ne puis répandre, même pas sur le papier. Les notes s'amoncellent; c'est tout. Je n'ai rien tiré de là : il n'y a plus rien à tirer après Barrès, France et autres que tu me cites et que je connais. Faire un livre sur l'Italie. Mais non, mon vieux, c'est remâché. J'ai conçu autre chose. A Pitti, il y a un portrait, de Sustermans, du fils du roi Frédéric III de Danemark, devant lequel j'aime à m'arrêter. Je te l'envoie; c'est une merveille. Or, devant ce petit bonhomme aux cheveux bouclés retombant sur sa collerette empesée, à la cuirasse coruscante de nielles, j'ai senti le chef-d'œuvre à faire. J'ai entrepris de le faire vivre dans un livre d'imagination pure. Rien d'historique. Je prends une petite principauté allemande avec un nom fantaisiste. Je le fais vivre sa vie ennuyeuse, perfide et monotone, partagée entre les exercices violents et une éducation sévère. Et j'y mêle ces événements contemporains : sa mère qu'il adore et qui lui donnera une grande douleur en décampant avec un M. Giron. Comprends-tu? Et sur la couverture du livre, avec ce titre : *le Prince à l'écharpe,* je reproduis le portrait de Sustermans. Le livre est forcé de se vendre. J'en ferai une merveille de psychologie enfantine (la mienne qui est très profonde et très humaine) et de description. Mon imagination et mon lyrisme de poète s'y donneront libre carrière. Je ne suis pas tenu, par le choix d'une principauté existante, à une vérité de lieux et de faits. Romancier, je crée mon héros à mon image et je l'anime de mon âme. Ça n'a pas encore été fait, c'est à faire et je le ferai. Ma connaissance de l'Italie ne me sera pas inutile. Je ne suis pas venu ici pour faire un livre, mais

pour absorber des impressions neuves et un art qui sera pour moi le *phosphore* de mon cerveau. J'ai un éditeur assuré. Quoi de plus?

A mon retour, après 4 jours à Paris, je rejoindrai à Durnes, petit village du Doubs, le gîte qui m'attend chez un ami. J'y ferai mon livre dans le silence et la paix de l'hiver. Au printemps, il paraîtra. Voilà...

Au revoir, mon vieux, ne m'écris plus à Fiesole. Je quitte le 12 et il faut 5 jours à une lettre pour me parvenir de Bône. J'irai voir Pise, Bologne, et je rentrerai. Aux vacances prochaines, je serai à Paris et je prendrai le plus vif plaisir à te revoir, mon vieux, et à t'héberger au besoin.

Tu peux m'écrire toujours, chez M. Louis Pergaud, instituteur à Durnes (Doubs).

Bien à toi

LÉON DEUBEL.

—

A Eugène Chatot

Fiesole, 26 octobre 1903.

La journée est trop belle, les collines trop blondes, l'invite de la beauté de la terre trop impérieuse pour que j'écrive davantage aujourd'hui.

—

A Louis Pergaud

Fiesole, 7 novembre 1903.

Mon cher ami,

Tu connais mon caractère ondoyant et divers et la mobilité de mon esprit... Tout bien considéré, je n'irai pas en Allemagne; la dépense m'effraie. Je pourrai me passer du reste de ce voyage. Un violent accès de nostalgie me ramènera prochainement en France. J'ai besoin de Paris pour quelques jours; aussi y filerai-je direc-

tement, après avoir déchargé ma valise chez Vouillot à Besançon... Il me tarde de revoir la France, de te revoir, toi que j'ai si peu vu, de revoir Paris, de ressentir ses fièvres, ses joies turbulentes, ses spectacles d'art et de pouvoir enfin causer en un français qui ne sera plus un infâme galimatias néo-latin.

J'ai été douloureusement surpris de la nouvelle que tu m'annonces par carte. Je ne connais pas M. M... et encore moins Madame M... Mais je comprends et partage leur désespoir, parce que j'ai dans ma nature de girouette un sentiment invariable : l'amour des enfants...

LÉON DEUBEL.

AMOUR SIX CYLINDRES[1]

—

IX

UN POULPE DANGEREUX : LE DESIR

La richesse est une faute dont la charité est le pardon. Mais il est des innocents qui seraient bien contents de se faire donner cette absolution lucrative qui consiste à reprendre par la force ou la ruse le superflu des riches quittes à faire quelque bonne œuvre.

A peine rentrés de leur voyage de noces à Soissons, Ali et Suzy trouvent dans la maison des Adi-Bey, qui est désormais la leur, une clientèle nouvelle.

Il y a les *amis-fidèles.* Plus amoureux que l'amour qu'ils comptent soutenir, les amis-fidèles ne désarment pas. Fadat, le directeur de l'Ecole du Château, la veuve de l'Attaché d'Ambassade, quelques amis d'Ali... continuent à bouder le jeune ménage. Pantins monocordes dont le dernier accessoiriste des représentations mondaines tire, en bâillant à heure fixe, la ficelle nécessaire. Suzy ne leur en veut pas. Ceux-là avaient une âme sans variété. Toute bonne comédie a besoin de ce pan d'étoffe unicolore sur laquelle, un moment dirigé, le feu de l'action se ranimera.

Il y a les *ralliés.* Selon la thèse du plus grand meneur de foules, on les ménage. Depuis qu'il existe des hommes et qui votent pour un Cercle ou une Chambre Législative, il est patent que les convaincus ne méritent aucune

(1) Voyez *Mercure de France,* n[os] 747, 748 et 749.

attention, alors que les neutres, les hésitants ou les adversaires, on ne saurait trop leur faire d'ouvertures ou de concessions. Suzy-Ali ménagent ce parti.

Il y a les *courtisans intéressés*. Perspicaces, ayant du premier regard vu le côté vulnérable du nouveau ménage, ils ont la pénétration du critique. Les défauts d'autrui qui les molestent, ils en souffrent jusqu'à crier. Mais ils doivent appartenir à la race des anciens apôtres, de tous les Croisés de l'Univers qui vendirent leurs biens pour suivre un Homme et dont eux, les descendants, naquirent dans la misère des fils d'utopistes. Le nouvel évangile de l'argent, lu à tant de chaires de temples différents, a fini par déboucher leur tympan. Dorénavant ils enferment au fond d'eux-mêmes leurs observations et, fils du siècle, ils cherchent comme les autres à monnayer leur intelligence. Il y a : Tauthon, le notaire homme de paille d'agents d'affaires suspects, de la Duranderie, négociants aux cravates épinglées de vraies perles, tous abonnés aux wagons-lits et conseillant de bons placements à Ali, maître de son capital... qu'ils déclarent trop réduit pour son train de vie avec une femme sans le sou. Suzy n'est pas leur dupe.Elle est d'autant plus attachée à la fortune que l'usage ne lui en a pas terni le reflet. Elle se sent pour l'argent l'ardeur des engagés volontaires. Elle accueille les hôtes d'Adi-Bey en souriant. Elle décide adroitement sa belle-mère à inviter à tous ses thés MM. de la Duranderie, Tauthon, et autres. Elle sait leur apprendre, à force de leur rendre des politesses hypocrites, qu'elle est digne d'être leur associée, non leur victime.

Mais il y a aussi les *malins*. Les fils de paysans, ou de corsaires, qui ont su s'adapter à une époque de confort, qui ont vendu à la dernière minute où il était envié le champ aux abords de la ville ou le cargo encore en bon état, pour venir, les mains dans les poches, en pantalon et veston de chez le bon faiseur, exploiter l'illusion, ce chiendent de la société citadine. Ceux-ci, ils n'ont pas de

signalement ni odeur qui les dénoncent. Ils ne flattent ni le parti de Suzy, ni le parti de Madeleine. Suzy entendra d'eux des critiques sur elle-même. Mariem devra concéder à leur apparente franchise qu'elle a peut-être été un peu excessive dans tel ou tel cas. Ali, à des signes qui ne manquent pas, reconnut en eux, à plusieurs reprises, des amis véritables. Et pourtant Suzy flaire leur présence. La puce se trahit par sa piqûre. L'acide carbonique éteint la lampe qu'on met trop près du sol, le fauve s'annonce par son fumet, Mme Léguimarru faisait précéder ses exigences d'un sourire bien marqué. Mais cette engeance des parasites de la fortune, des bons conseillers des nouveaux ménages, aucun sismographe n'indique que sous leurs pas qui s'approchent vibre le sol. Aucune échelle d'étiage ne prévient de la crue de leur dévouement. Suzy doit s'avouer que ce ne fut pas elle, mais Ali qui en démasqua un, dans la forêt de Compiègne, dès le début de leur vie matrimoniale.

La route était de bel asphalte entre les prés opulents au delà des frondaisons qui ménagent autour de Paris le buvard où vient se calmer l'excès des libations spirituelles de la capitale. Ils avaient, le matin, quitté Soissons aux maisons dont la guerre avait fait des éboulements de souvenirs. L'ombre d'un avril propice onctuait les délices sociables du paysage. Et, nouveaux époux auxquels le mariage n'apportait aucune révélation, ils eurent simultanément la fantaisie de garer leur machine dans un recoin bouton d'or, près d'une eau anonyme qui courait sous l'hommage incliné des fers de lances aquatiques. Comme un champ de marguerites effeuillées, mais encore sur leurs tiges, les croix de bois d'un cimetière de la guerre alignaient leur perspective de : un peu... beaucoup... pas du tout. Enveloppée d'une poussière choisie, subtile poudre d'une essence carburée et vapeur d'une graisse raffinée, le landaulet de leur ami vint se ranger près de leur Talbot.

— ... Ho! là! Enfin, on vous retrouve, fugitifs amoureux, s'écrie-t-on près d'eux.

— ... Mon cher, — répondit Ali à l'homme d'affaire demeuré encore sur les coussins, tandis que le chauffeur, la casquette à la main, ouvrait la portière, — il n'y a pas de plus beau voyage de noces que celui qui côtoie Paris. Suzy, à toutes les ruines de Taormina ou de Baalbek, a préféré nos ruines nationales.

— ... Oh! oh! Voici un jeune Turc qui est bien près de se faire naturaliser... Je ne le crois pas, c'est bien pour ça que je vous chine. Justement, avant-hier, je parlais de vous dans un groupe de capitalistes. Votre réussite au contentieux et une réputation d'honorabilité provocante vous ont préparé dans certains milieux un champ d'action phénoménal

— ... Vous oubliez, Monsieur. — coupa Suzy, — qu'Ali ne peut prétendre vous suivre dans vos grosses affaires.

— ... Suzy, — glissa Ali à voix basse, — tu pourrais tout de même le laisser parler.

L'amour-propre, ou le simple sentiment d'une valeur personnelle véritable, n'égarèrent pas Ali. On lui donna des explications. Il exigea, fièrement. On céda. Il s'ensuivit que l'entrée d'Ali dans la grande affaire commerciale des Laderon-Cizougnac ne fut plus qu'une question d'heures.

— ... Cette proposition ne laisse pas de me préoccuper, — déclara la jeune femme au retour de Soissons, le lendemain.

« .. En tout cas, si ça réussit, le petit million que tu placeras là te rapportera au bas mot 200.000 francs par an. Dis, tu me paieras un cabriolet pour moi?

....

Lundi. Fantômes d'anciens lundis. Leurs débris dansent parmi le puzzle des ombres lumineuses que le réverbère de l'avenue Velazquez jette à travers les rideaux de Venise de la chambre des morts où Ali, ce soir, a eu le

caprice d'aller rêver avant le dîner. Il prend plaisir à penser :

« ...Ici a retenti devant témoin mon cri de mâle vainqueur. Et la première fois que je bâille, après mon mariage, c'est ici... Mais qu'ai-je donc à traîner de mes deux mains derrière le dos cet ennui de vivre? Je n'aurais pas dû quitter mon contentieux de Montreuil. Les lundis d'autrefois, je me croyais moins intelligent. Dans le tramway, toute la semaine, quand je remettais au contrôleur mon double ticket d'aller et retour, j'avais la joie saine de celui qui a fait quelque chose de ses doigts. Et tous les jours, j'aspirais à ce retour chez moi. Puis, nouvelle époque : l'attirance de Suzy, sa silhouette entrevue, le soir, derrière l'Opéra. Le bruit de muqueuse des roues caoutchoutées sur le chemin boueux, avec je ne sais quelle juste association surréaliste de mouvement de langue pâteuse dans une bouche goulue. Comme les autres, comme tous ces gosses qui ont payé à Paris leur offrande journalière de travail, j'avais *ma petite*. J'étais quelque chose de plus que le commun : je louais un taxi et dans le chaos, comme un bourgeois arrivé, ma main cherchait la nudité de ses bras sous la manche. Ou bien, les goûters de luxe... Maintenant, je m'ennuie. Des paperasses de commerce. Des numéros de billets de papier- monnaie qui m'appartiennent. Le moindre accroc qui les diminue m'atteint, moi. Je n'ai plus la joie gratuite de manœuvrer des procès. Si je ne résous pas mon équation, la nervosité d'être devant une inconnue et une absence de disponibilité trouble ma nuit. Et Suzy me lasse. Tout ce qui est licite, normal, devient fastidieux... Le facile et le possible corrompent mon plaisir... Une seule curiosité à vivre : la crainte de perdre mon magot... Elle était rudement jolie, la troisième danseuse du tableau des Changes, au Casino de Paris. Si je couchais avec elle? Et puis! Je l'ai déjà vue toute nue. Cérébralement je l'ai possédée. Si je retournais en Turquie?... J'y trouverais le même pays

qu'ici. Sabotage du modernisme. Plus d'inconnu nulle part. Avec un peu d'attention sur le monde ou sur les journaux, on voit la société actuelle comme les rouleuses de cigares de Séville dévêtues dans leur atelier!... Au fond, je m'en rends bien compte, j'ai épousé ma maîtresse. Face à moi-même, je me trouve l'air d'un monsieur qui a régularisé. Je croyais par l'amour me libérer de l'automatisme quotidien et j'ai commis la faute de faire de cet amour un autre automatisme. Non, jamais je n'aurais atteint aussi vite la satiété si j'avais agi à l'ancienne. Fiançailles, lui faire la cour, tout ce que je déniaisais en elle était un acquêt pour moi. Au contraire, il a fallu qu'elle dissimule ses émois, qu'elle mente à ses proches. Elle a assommé le fœtus de sensations d'amour. Passée la fête, passé le saint... C'est une honte, cette idée qui me tient tête, que, si elle me trompait avec Georges-le-Beau, je ressentirais un nouvel intérêt pour elle...

....

— ...Allo! Parfaitement. Monceau 72-35. Oui, ici; Suzy à l'appareil. Je vous ai attendue, hier, Evotchka. Je crois que j'ai très bien compris les moteurs à explosion. C'est leur application à l'aviation qui me déroute encore. Evidemment, il vaut mieux qu'Ali ne sache pas... Voulez-vous que j'aille appeler maman? En aucune façon. Elle est là, dans le grand salon... Il y a déjà huit jours qu'elle l'a rouvert... Vous verrez comme c'est triste, ce boudoir déshabité... Bon. Comme vous voudrez. Allo! Allo! Dans ce cas, vous venez dîner avec Wassilief... Si! Vous savez bien que je fais ce que je veux. Au revoir. A tout de suite.

...Evotchka appuya sur le timbre de la sonnette, d'une longue pression de ses doigts ronds, un peu gras. Derrière le valet de chambre, Mariem et Suzy. Elles s'empressèrent autour d'elle.

Dans le temps que Suzy allait à sa chambre, Mariem

entraîna vite Evotchka dans le boudoir. Elle lui exposa :

— Qui aurait prévu cet apaisement de ma vie par Suzy!... Et dire qu'il ne sert à rien... Vous allez me trouver mécontente et injuste. Cependant, ma chère Evotchka, je suis terriblement femme. J'ai cette logique de sentiment qui n'est qu'à nous... Oh! n'ayez pas peur. Suzy doit être en train de chercher le journal de modes qu'elle veut vous montrer. Elle n'est pas près de revenir... Vous savez, elle m'a parlé de l'aviation. Mais oui, elle me fait ses confidences, à présent! Elle est hypnotisée par cette idée d'un monoplan. Ali ne verrait aucun inconvénient à ce qu'elle fît de l'avion. Il me répondrait qu'ils partiront tous deux. Hélas! je n'en suis plus dupe, de mon fils. Lui, jadis si stable, si équilibré, il est devenu complètement fou. Vous m'entendez bien, fou incurable... Mais oui, ce que je défends présentement, c'est le même objet pour lequel, l'année dernière, je m'opposais avec acharnement à ce mariage. Ma seule idée, c'est le bonheur d'Ali. Cette petite me prouve, tous les jours, qu'elle a tiré je ne sais d'où, mais en fait qu'elle possède, le sens raisonnable du toit. Avec ardeur, avec conviction, je vous déclarais auparavant : « Que Dieu veuille encore retarder leur mariage. Plus ça se prolonge, plus j'ai de chances qu'il s'en lasse ». Avec autant de clairvoyance, je vous dis aujourd'hui qu'il faut que je veille sur le danger que court leur ménage. Et le plus affligeant est que la défection qui, vraisemblablement, peut se produire viendra d'Ali. Si je n'arrive pas à amender mon fils, il lassera sa femme, cette petite le négligera et tout le tort en rejaillira sur Ali. Patience, consentement méritoire, j'aurai tout fait pour le bonheur de mon fils et, quand il y est installé, il étudie de lui donner congé!... On n'en a donc jamais fini d'apprendre à ses enfants à marcher sans broncher...

. . . .

Le vingt-huit juillet, Hélène et Guitte Nandois prirent

époux à l'église de Saint-Philippe-du-Roule. Les deux sœurs épousaient les deux Guy et Roland Sauty. Paillards, coureurs de dot, l'un champion d'escrime, l'autre président de la Ligue Universelle de Foot-ball. Plusieurs dames, quelques jeunes filles, depuis la couturière qui est venue piquer la dernière épingle dans le tulle de mariée, jusqu'à la demoiselle d'honneur et, disait-on, quelques sujets d'amour d'un autre genre, tous ceux qui étaient présents dans l'église auraient pu donner sur les mariés d'amples renseignements.

— J'enrage, — éclata Ali. Deux jeunes filles si simples, si belles, devenir la proie de ces deux imbéciles à la mode!

Tranquillement, Suzy répondit. Elle ne gardait pas rancune à Ali du jour lointain où elle lui avait servi de paravent alors qu'il simulait un penchant pour les deux jeunes filles. Suzy lui dit en toute placidité :

— Mon pauvre Ali, tu perds beaucoup de toi-même en voulant désosser l'individualité des autres.

....

Profitant de ce qu'Ali s'est laissé entraîner par le notaire Tauthon, Suzy emmène Evotchka dans son Amilcar personnelle 6 cylindres. La faveur d'un couloir de vent dans les nuages promettant un peu de clarté vers l'ouest a conduit les deux jeunes femmes sur la route, d'illustre mémoire pour Suzy, où elle partait à la poursuite des horizons de sa vie. Mais elle la parcourt cette fois en sens inverse.

Evotchka, devrait-on lui imposer un de ces petits amusements russes-tzaristes ou bolchevistes, qui consistent à torturer la chair pour éveiller un cerveau endormi aux voluptés, Evotchka n'avouerait jamais qu'elle a connu l'itinéraire nuptial de Suzy. Aussi bien s'est-elle engagée dans la discussion qui, presque toujours maintenant, fait le sujet de ses conversations avec Suzy. Fatiguée des

entretiens par trop psychologiques qu'elle a avec Mariem, elle encourage ce sens de l'enquête qui, depuis son mariage, s'est éveillé chez Suzy.

Suzy a trouvé auprès d'Evotchka de quoi remplacer un mari désormais presque toujours absent pour cause de rendez-vous donnés à l'argent; car Suzy excite son désir de lucre. C'est la seule chose qui anime Ali. Evotchka se réjouit de découvrir chez la nouvelle mariée, qu'elle craignait blasée par le mariage, tous les signes multipliés de l'éveil et de l'agitation de l'esprit de curiosité. Evotchka l'encourage, en le définissant :

— Je crois que cet esprit de curiosité — déclare-t-elle à la jeune femme, — est dû à ce que ce siècle fait éclater clairement notre méconnaissance de tout. Les couches basses de la population ont la liberté de se faire une idée exacte du luxe. Les murs sont peinturlurés d'affiches annonçant des expositions dont vous avouerez qu'il ne peut résulter que de l'envie pour le gros public convié à les visiter... Tenez, contre cet arbre de Marly : « Exposition du confort moderne ». Vous voudriez qu'après ça un égoutier ne s'imagine pas, dans la perfection, en quoi son sort de rouage indispensable — mais sale — de la société diffère de celui de M. Zaharoff ou de M. Damoy? Le mécanisme d'un consortium financier, d'une entreprise de presse, des causes véritables d'un traité d'alliance ou d'un conflit armé possible, enfin tout ce qui est l'avers d'une action publique, le moindre journal d'échos l'expose aux yeux d'un chacun. Il y a une démocratie des secrets d'Etat. Quant aux particuliers, ils vivent tellement empilés dans les maisons de rapport qu'ils inaugurent déjà une sorte de communisme. La conception — heureusement encore point généralisée — de l'amour idéal, c'est, pour nombre de contemporains, un salon où comparaîtraient toutes leurs relations et complètement nues. Savez-vous comment Wassilief désigne cette déviation, cet épuisement du sens géné-

sique?... La S. T. C. R. P. La Société des transports en communs de la religion polissonne.

— Non, vrai? C'est de Wassilief, ce bon mot-là?

— Vous oubliez qu'il est mon mari... Le mot est drôle, mais mérité. Croyez-moi, Suzy, nous sommes dégoûtés de la vie par trop d'intelligence. Chacun de nous peut suivre, voir, analysée, réalisée en synthèse, toute l'existence contemporaine. Cette faculté nous donne un pouvoir rétrospectif, fortifié de toutes les sciences modernes comme paléontologie, ethnographie, méthode historique, analyse microscopique et tout le reste. Cette somme de savoir nous laisse supposer que nous pouvons juger l'humanité tout entière depuis sa création. Nous demeurons omnisavants, omnicréateurs et... aussi sots que devant.

— Evotchka, si vous me replacez encore une fois devant l'Enigme, j'accélère et nous nous cassons la gueule à 100 à l'heure.

Sur la route de Quarante Sous, le vrombissement progressif des 6 cylindres qui s'exaltaient l'un l'autre, la montée faisant succéder des perspectives obliques — avant-proue d'un navire aérien, — l'air vif et la griserie des mots échangés suspendirent la conversation.

La Maladrerie, Flins, Mantes, passèrent comme les paquets d'eau que le nageur chasse le long de sa cuisse dans un double crower de style. Puis, sans savoir pourquoi, on fait volte-face.

La rentrée à Paris est imminente.

— Quelle barbe de revenir avenue Velazquez! — soupire Suzy, qui a déjà coupé les gaz... Si *qu'on* s'arrêtait?...

— D'autant plus volontiers que je n'ai pas achevé de vous convaincre — accepte l'empressée Evotchka sautant allègrement de la torpédo.

Devant une guinguette de rouliers, Suzy savoure un Banyuls et fume une grosse cigarette de caporal ordinaire, type définitif du tabac qu'elle a choisi. Ce que lui

a dit l'épouse de Wassilief la fait sourciller. La jeune femme tient à limiter ce par quoi elle a partie liée avec Evotchka. Sa vie s'est organisée le lendemain même de son mariage. D'autre part, la Russe ayant maintenant un emploi lucratif exigeant fort peu d'heures de présence, elle s'est accoutumée de la voir chez sa belle-mère presque chaque fois qu'elle la nécessitait. Le ton de leur propos a manqué souvent de cordialité. Mais, par ce matin d'été où l'aiguillon du soleil semble ramener vers une étable heureuse chaque animalité d'homme, Evotchka peut disserter à son aise. Suzy ne se met pas en colère. Elle regarde par-dessus les arguments mis en avant, tant elle sent de jour en jour qu'elle arrive à un assemblage parfait d'idées avec son amie.

Elle brusque même la Russe :

— Fichez-moi la carte Michelin au diable! Nous reviendrons par Meulan et Triel... Achevez votre quart Vittel et laissez-moi vous répondre. Je ne vous chercherai pas noise sur le fond. En passant, hein? Ce que j'ai fait de progrès pour mon vocabulaire... Je suis, à ce point, de votre avis que je voudrais représenter notre monde comme un mécanisme sous une caisse de verre. Et je pendrais la caisse en l'air pour qu'elle fût visible sur ses trois dimensions et ses six faces.

— Vous y venez. Vous montez au huitième étage pour voir de haut en bas, vous tournez sur un garde-fou autour de la caisse, puis vous descendez et, sans peur du torticolis, vous regardez au-dessus de votre tête les perspectives de bas en haut de la machine. Il vous a été loisible de tout contrôler. La microcinématographie vous montrera pour ainsi dire jusqu'au mouvement des atomes de la matière. Mais ces multiples, ces innumérables moyens de contrôle (et non d'autres choses) ne vous serviront qu'à nourrir et non à satisfaire votre curiosité. Vous serez obligée, ensuite, de constater que vous vous ennuyez comme un rat mort.

— Voilà le point à partir duquel je bifurque d'avec vous, Eva. Il n'en est meilleur symbole que la fourche de routes devant la guinguette de charretiers où nous sommes, présentement. Vous écarquillez vos yeux sur un Guide Michelin philosophique. Et c'est moi, fillette intuitive, qui suis obligée de vous crier que vous êtes une ânesse... Ih! Ih! Ih!...

Le mécanisme est visible? à la bonne heure. Tout le monde a de la sorte du travail sur la planche.

— C'est ce que je vous disais. Voilà le hic. Plus savants, nous ne sommes cependant pas plus avancés que nos grands-pères. Dites-moi le *pourquoi* de votre mécanisme dont tout le monde peut apprendre le comment. Vous n'en savez pas plus que moi.

Suzy hésite à répondre. Elle se débat entre ces rets de logique anarchiste que tend autour d'elle la Russe. Mais, tout d'un coup, elle s'avise d'une objection :

— L'essence de ma joie à être mariée richement, je vais vous la dire. Ce pourquoi-là, du moins, je le sais... Au lieu de coudre tous les jours, j'avais préparé intensément, et exclusivement, le concours du mariage. J'y ai été reçue première. Maintenant, à l'abri de tout, je peux faire de la métaphysique. Vous qui cherchez toujours l'anarchie intégrale, regardez votre Suzy Adi-Bey. Elle la personnifie... Un mécanisme, la vie moderne? Oui, un mécanisme de machines qui impriment la vérité ou le mensonge, comme les rotatives des journaux visibles dans les caves verrées des sous-sols des Boulevards. Nous voyons leur mouvement et leur produit. Il y a une délectation sans pareille à chercher leur âme, et on ne l'atteint pas... Et nous continuons à contempler le mécanisme en mouvement? Mais c'est très bien, cela. Cette ignorance, la nôtre, qui contemple ce mouvement, c'est simplement cela la solution. Nous assistons au rythme de la vie, et, à force de le voir, nous nous en imprégnons. Nous acquérons le goût du dynamisme et nous en deve-

nons des rouages... Je ne joue pas à la philosophe. Je suis un être de jouissance. Mais la philosophie n'est possible qu'à ceux de mon espèce ou à leur contraire : ceux qui ont un complet détachement de tout. Je réfléchis, sans aucune prétention de découvrir, sans aucune arrière-pensée pédagogique. Je réfléchis, Evotchka, pour la volupté de posséder un peu plus. Machines pour machines, je veux apprendre de toutes la technique. Peut-être, quand je la posséderai bien, de celle-ci ou de celle-là, ou du rapport qui unit leur ensemble, je verrai sortir la lumière. En attendant, je ne souffre pas de ne pas la posséder. Que m'importent la raison initiale ou la finalité de la mise en manœuvre de vos machines! Je fais comme elles. Je me mens.

— Suzy, ça paraît lourd, ce que vous dites. C'est simplement très juste. Seulement, nous avons un peu peur de la vérité monumentale... Laissez. Je crois que notre ère sera sauvée par les gens qui, comme vous, accèdent nouvellement à l'instruction et à l'argent.

Suzy avec simplicité — en jetant un billet de dix francs sur la table et indiquant qu'elle ne veut pas de monnaie :

— Que mes devancières n'aient pas eu la curiosité que j'ai, moi, je ne peux pas vous renseigner là-dessus. Cela est possible. Curiosité, oui, mais pas comme vous l'entendez. Curiosité quantitative chez moi, de voir, de savoir davantage...

— Je voudrais *connaître*, moi... — répond Evotchka sombrement.

Suzy a déjà appuyé le pied sur le démarreur électrique. L'auto roule, se précipite, glisse en silence et avec harmonie comme un raisonnement mathématique.

— J'ai votre promesse, Evotchka? — rappelle Suzy, comme elle franchissait à une splendide vitesse et avec maestria la barrière de Maillot. Dès demain, vous me conduisez à l'école d'aviation. Avec Ali, ce sera vite

chose faite. Il achètera un appareil deux places. Depuis que c'est devenu à la mode et presque banal dans notre monde, il découvrira qu'il n'attendait que ça pour reprendre goût à la vie.

....

—Allo! qui êtes-vous?... Ici, Madame Adi-Bey. (Mariem s'impatiente à l'appareil, Ali n'est pas rentré, Suzy non plus. Huit heures et demie viennent de sonner.) Enfin, Monsieur, dites-moi qui vous êtes! C'est exaspérant, ces atermoiements dans la communication que vous dites avoir à me faire. Comment? Mais vous êtes fou! Mon fils n'a pas de maîtresse, Monsieur. Vous confondez. C'est avec sa femme qu'il est allé au Casino de Paris... Si ça peut vous faire plaisir, je noterai. Vous dites... 95, rue de la Tombe-Issoire. Quel sinistre nom! Dans le XIVe. Je ne crois pas qu'on ait une garçonnière dans ce quartier-là... Ma belle-fille a aussi une garçonnière?!... Vous êtes un bandit, Monsieur, un malhonnête homme et un paltoquet. Si je vous tenais... Ne coupez pas, Mademoiselle... Mais Georges, c'est son cousin... Allo! Allo! Oh! zut, on a raccroché... Qui diable a pu inventer cette nouvelle forme de lettre anonyme par téléphone?

C'en est trop. Mariem abandonne.

Son fils rentre. Mariem accourt au-devant de lui.

— Ali, Ali. Qu'as-tu fait, 95, rue de la Tombe-Issoire?

Serait-il donc vrai, le plus horrible des proverbes, qu'il n'y aurait pas de fumées sans feu?... Ali a des relations coupables avec une danseuse du Casino Willy. Et son fils l'avoue!...

L'anonyme disait vrai.

Cette constatation peine atrocement Mariem. Et si l'autre aussi... Si sa fille, avec un Georges?...

Prudente après cet avertissement, Mariem attend d'être seule avec Suzy pour l'interroger avec délicatesse. La voici qui rentre.

La jeune femme ne cherche aucun détour. Elle dit bonnement :

— Maman, c'est authentique. J'ai une chambre en ville. Ne vous offusquez pas. C'est mon ancienne chambre de jeune fille chez mes parents. Je la leur avais louée avant qu'ils ne quittent Paris. Depuis que ma mère nous fait les scènes de jalousie que vous savez et a décidé papa à retourner en province, c'est vrai, j'ai gardé leur appartement. Toutes les pièces sont vides, sauf ma chambre. C'est avec l'argent qu'Ali me donne pour mes caprices que je me suis offert cette fantaisie. J'avais voulu, excusez-moi de vous faire de la peine aujourd'hui, posséder un coin à moi, où j'irais pleurer à mon aise, une fois mariée, quand vous me feriez trop triste visage. A peine installée chez vous, vous m'avez aimée sans arrière-idée. Je n'avais plus à utiliser ma retraite. Apprenez que je n'y ai donné qu'un rendez-vous. A mon père, pour glisser dans sa poche la pipe en ambre que je lui avais achetée. Mais que, dans mes querelles avec ma mère, je n'avais pas eu l'occasion, et même plus la pensée, de lui remettre... Voilà tout le mystère de ma vie. Quant à Georges, dit, en effet, toujours Le-Beau, je vous assure qu'il n'y a, entre lui et moi, pas la moindre préméditation de flirt! Du moins, de ma part.

— On l'appelle-Le-Beau, — objecte Mariem, prudente à force de dissimulation, — mais on peut dire entre femmes qu'il est fort laid.

— Ah! Ça non.

— C'est bien, Suzy, ne vous emballez pas. Je ne vous blâme pas de ce qui n'est point à votre charge. Votre rencontre avec Georges chez l'aviateur ne me préoccupe plus. Représentant d'une nouvelle maison de magnétos, il doit fréquenter ce milieu. Seulement, n'est-ce pas, je ne voudrais pas qu'il recommence avec vous, sous le prétexte de vous aider dans l'apprentissage de l'aviation, la petite vie de bellâtre, piloteur de femmes, qu'il a tou-

jours menée comme représentant de la Bret-Camion. Je ne fais aucune réserve en vous donnant cet avertissement. Si vous n'aviez fait un mariage d'inclination, je ne vous dirais rien. Vous êtes émotive, très sensible au charme masculin. Il ne serait point anormal que vous ayez, un jour, une seconde tentation.

— Vraiment, maman, vous croyez complètement que j'ai fait un mariage d'amour? Oh! que je suis contente!... A cette heure-ci, maman, vous venez de me donner votre bénédiction nuptiale. Georges-Le-Beau, entre nous, le seul attrait que je lui trouve, c'est qu'il prend le pas de la vie moderne. Mais de là à... Non.

....

Les lundis de fondation, Wassilief ne manque pas de se présenter chez Mariem, le premier de tous. Ça lui est d'autant plus facile que la nouvelle situation d'Evotchka le soulage de beaucoup de préoccupations. Lui-même a réussi à s'imposer comme indispensable et comme intelligence principale dans les verts-de-gris. La psychologie ne rend pas inapte au commerce. Elle n'en a jamais éloigné ses adeptes que par le mépris, que peut avoir un chercheur de conscience, à détailler de la tresse-bordure. L'esprit moins occupé à vaincre les résistances matérielles de la vie, Wassilief a des loisirs pour sa machine à réfléchir. Les événements chez les Adi-Bey semblent même lui refuser du travail. Le poulpe étend ses tentacules sous les yeux du Professeur...

Aussi, dès le lendemain de leur retour de Soissons, est-il venu examiner le nouveau couple. Et Wassilief observa ceci à leur retour de voyage de noces :

Ali a trouvé une extension à son moi dans le mariage, telle une plante à racines souterraines qui a besoin de cheminer dans plusieurs tennements jusqu'au sol favorable.

Wassilief a noté que Suzy eut vite fait d'épuiser les distractions du golf, de la boxe, de la danse rythmique

et autres plaisirs d'oisives qui remplacent le crochet, la dentelle et la tapisserie des jeunes épouses du siècle précédent. Et Wassilief juge qu'il a suivi, par contagion, la maladie d'insatisfaction qui se traduit : chez Mariem, par une vigilance pour l'arrivée de nouvelles complications sentimentales; chez Ali, par une nécessité de dissipation et de multiplicité d'affaires; chez Suzy par un prurit de violences sportives; chez Evotchka par une tendance accrue au syllogisme... Et, chez lui, lui qui se croyait maître de son raisonnement, par une anxiété du maléfice.

Quand Mariem fait part à Ali du précipité de catastrophes qui menacent de créer l'action mutuelle des acides et des bases de leur petit groupe social, Wassilief, presque avec plaisir, lui propose la seule solution possible :

— Ma chère amie, une crise politique se résout par l'appel au pouvoir d'une autre équipe. S'il ne vous est pas loisible de changer les pantins, vous avez toutes les facilités pour les replacer dans une ambiance nouvelle. Après presque un an de mariage, et pour Evotchka et moi, presque une aurore de vie modifiée, l'air de la campagne nous fera à tous le plus grand bien.

Mariem oublie qu'elle a eu un penchant maternel pour le beau fils de Papito. Depuis qu'Ali a voulu s'émanciper, Papito venant à Paris moins souvent qu'autrefois, c'est Wassilief qui est son guide définitif. Une proposition de son ami ne lui donne donc pas la préoccupation de l'objection qu'elle devrait lui faire : toute proposition de Wassilief ne la laisse pensive que sur la façon de l'exécuter.

— Partir à la campagne? — répéta Mariem. Malheureusement, je ne connais rien qui puisse faire l'affaire.

— J'y ai pensé, — s'empresse de répondre le psychologue. Prévoyant votre adhésion et au risque de me faire blaguer, j'ai demandé à mon ami Jou de m'indi-

quer une maisonnette sur le roc d'aigle des Baux.

— J'aurais supposé qu'à tant faire de choisir la Provence, vous auriez pensé à autre chose qu'à la Galilée.

— Le remède aura l'amertume des buis sauvages du patelin, mais il en aura le parfum et l'efficacité.

X

OISEAU QUI MUE : L'AVION B. O. 34

Rangé parmi les autres, l'avion attendait. La pellicule dorée de chrysalide prête à se rompre, avec, dans son cœur, le bourdonnement des chants futurs, comme les cigales qui par milliers s'apprêtent à sortir de l'écorce poussiéreuse des oliviers de Crau; le bleu métallique, sous le papier de soie vaseliné, des élitres et des pattes encore repliées; la corne de l'hélice qui n'a pas encore eu l'occasion de se lancer frissonnante sur le ventre de l'air; et ces parfums du sein de la terre, et l'odeur fermée du caoutchouc de ses roues, — hanches définitivement formées à ses flancs, — tout dénote l'attente de l'avion impatient d'avoir un maître.

Dans le Bessoneau aux tôles plus ridées par le mistral que par le colossal fer à friser du laminoir ondulateur, sous un air de sable congestionné, sur des graviers couvés par un soleil tropical, le vendeur déambule, pacifique et malin, prêt à faire l'article pour la clientèle.

Ils sont nombreux, les poulains de Pégase, alignés sur le sol, à l'abri du toit de zinc. Aussitôt sortis de la matrice mathématique, soumise aux besoins industriels de l'homme qui les a enfantés dans l'ancien arsenal de Toulon ou dans les immenses usines Fonck à Clermont-Ferrand, les avions ont été parqués dans l'élevage de Crau. Les trains rapides Paris-Marseille et Côte d'Azur se penchent à tribord, tellement les voyageurs, en traversant la Crau, se précipitent aux portières pour devi-

ner, en passant, quelque chose de la vie adulte de l'aviation. Les herbages du ciel, étendues bleutées de sainfoin qui fleurissent en rouge aux couchers du soleil, ont nourri les innombrables chevaux ailés, jusqu'au jour où, leurs tendons éprouvés, ils ne leur reste plus qu'à porter les couleurs de leur maître aux courses internationales.

Ils sont nés de la même série. Leurs poumons, qui assimilent l'oxygène des bidons, possèdent une capacité de course identique sans crainte des essoufflements. Pourtant, un rien les distingue déjà les uns des autres. Celui-ci est plus bai dans ses toiles. La stylisation de la crinière T. S. F. de cet autre a l'on ne sait quelle rugosité particulière dans son poil. Celui-là, intrépide, qui étale à l'air ses organes digestifs, attirera le regard par sa riche complexion intestinale. A l'autre extrémité du trottoir roulant qui permet aux visiteurs de faire, en un jour, entre deux trains, un choix sérieux entre les aérobus, les avions-camions, ou les avionettes de sportifs, il y a les revenants des anciens breaks de famille : l'avion lourd, à trois plans, avec de gros ressorts à boudin sous la carlingue. Des fermiers, des boutiquiers, quelques rentiers à la suite des spéculations sur les changes de 1926-1930 les envisagent longuement, reviennent les voir, demandent les conditions de vente à tempérament et, finalement, en font prendre livraison par quelque pilote ancien chauffeur d'auto demeuré sans emploi depuis la faillite de ce mode de locomotion.

Mais le magasin de vente le plus vivant, le plus fréquenté, le plus luxueux, c'est celui des avions à deux places.

Le vendeur, fugitif du Printemps ou de Rodier, calicot qui a voulu toucher la belle paye du commerce de luxe, passe, anonyme et souriant, entre les coursiers à l'écurie qui hennissent, peut-être sous la brise du mistral.

L'employé s'arrête de préférence devant un deux-places carrossé légèrement, mais avec un goût et un

luxe sans apparat, comme on en vit aux choses de France avant la rafle par les Métèques de ses bibelots. Cet appareil est un fils de grande lignée. Il a un nez d'hélice mutin comme un nez de Parisienne. Ses attaches sont d'une délicatesse solide, comparable seulement à ces bras de jeunes filles sportives qui firent l'étonnement des mamans d'après-guerre et que les peintres d'alors peignirent en exagérant leurs muscles. Du sable se raffine sous la bouche à cent lèvres de ses radiateurs. Ses naseaux, nerveux, soufflent l'attente qui a trop duré. « Qui te prendra? » — interroge l'employé, un peu marri de n'avoir pu, aujourd'hui, débiter son boniment au client. « Peut-être t'en iras-tu en barrette grise orner le jabot d'air du ciel du Nil? »

Le calicot est sentimental. Les soirs de la Provence désertique dilatent les cœurs au lieu de les resserrer délicieusement comme à Paris dans le quartier de l'Opéra. Et le vendeur ne s'est pas encore habitué aux parfums excités, par la nuit proche, du thym, du romarin, de l'aspic des Alpilles voisines...

L'avion s'énerve d'entendre les réflexions de cet ignare, intermédiaire éternel entre l'innovation et le désir. Il fait un brusque mouvement de côté. Le vendeur enlève son veston à la coupe précieuse et il ancre l'appareil plus fortement à cause du mistral, dit-il en maugréant.

....

Ali, au bras de Cornille, flanqué de Jou, fait les cent pas sur la terrasse des Baux.

Paradis de l'homme méditatif. Le sol s'est fait son esclave. En s'en approchant, on se demande ce que donnera cette greffe réciproque de rochers et de maisons. Une fois qu'au sortir des maigres oliveraies, on prend le canal des collines sèches et blanches, et qu'on hausse les yeux, on constate que ce qui semblait maisons était roches et ce qui paraissait roc est constructions. Des bousiers, à terre, ivres et nègres de crottin, se font blanchir de poussière.

Des chèvres réglisse sont auréolés de guêpes rafleuses du sucre des figues et des raisins œillades. On monte au long d'un chemin en Vis de Saint-Gilles jusqu'aux Baux, dernier lieu féodal, depuis que la Syrie a acheté des tourelles blindées pivotantes sous ses forts, que l'Espagne s'est peuplée de palaces américains, et que la commission des Monuments Historiques de France a loué ses architectes à la Société des Ruines Laotiennes. Comme autrefois, sitôt après la décadence de la famille des Grimaldi, Princes de Monaco et de Provence, le village est habité par quinze habitants. Un patriarche-peintre, Jou, taille dans les racines de buis des Alpilles les illustrations des livres des Félibres pour la collection Guillaume Budé. Un vieillard, Cornille, le dernier du pays qui sache encore les chansons provençales, servirait de guides aux voyageurs.., s'il en restait. Mais l'Office National du Tourisme s'occupe seulement des circuits transafrico-asiatiques. Si bien qu'il ne demeure aux Baux que des philosophes à barbe tardive, couleur de calcaire blanc, qui, entre 4 et 6, devisent en contemplant la campagne. Et le soleil, agrandit jusqu'au Vaccarès de Camargue sa visite de conservateur des ruines au pays d'or...

Ali, qui jamais ne fut père, n'a plus voulu quitter les Baux, depuis que Wassilief le conduisit à ce Mont Arara.

Trois mois après leur installation, on décida d'aller chercher à Paris le capitaliste d'Ali, pour lui expliquer qu'il était désireux de lui passer la main en tout. Mariem, au début du mariage de son fils, avait envisagé avec une joie dépitée la faillite possible de l'affaire Laderon-Cisougnac :

— Bien fait! Ça fera moins d'argent pour cette ambitieuse, avait-elle prononçé en oraison funèbre.

Puis, quelques mois après l'installation de Suzy chez elle, elle était revenue à des souhaits contraires, craignant que la ravisseuse de son fils ne trouvât dans moins

de luxe un motif de dissolution clandestine de mariage. Que, maintenant, son fils envisageât de céder son affaire avant la déconfiture totale l'emplissait de joie. L'émissaire du capitaliste, débarqué aux Baux, y éprouva une telle paresse pour toute autre chose que pour rêver, que, vingt jours après, il avait fallu que la maison Laderon-Cisougnac dépêchât un autre employé. Une fois aux Baux, le second ne répondit pas plus que le premier. Ce ne fut qu'au bout de plus d'un mois que MM. Laderon-Cisougnac en personne parurent, empourprés de colère, au haut du rocher provençal. Ils y goûtèrent vite la contagieuse puissance de l'inaction corporelle, et ils badaient... Mais entre temps, par un retour de fortune inespéré, un acheteur anglais se présentait, si bien que MM. Laderon-Cisougnac offrirent à Ali de vendre sa part avec la leur dans des conditions plus que favorables. Ali acquiesça. Désormais, il était très riche, en paix jusqu'à la fin de ses jours.

....

Ce soir, pervenche et gris turquin, dernier morceau d'un gilet XVIIIe retrouvé dans le dernier coffre provençal jeté en sacrifice expiatoire sur les ères d'art mort, Ali, Cornille et Jou piétinent les dalles naturelles de cet observatoire que les combats du Moyen Age n'ont même pas entamées dans leur lutte de préséances. Un espace infini ouvre à leur regard des horizons d'intelligence.

— La Crau, qui nous est rendue maintenant que télégraphe et téléphone sans fil ne la trouent plus de leurs pylônes et que l'électricité solaire nous a lavés des fumées, demeurera l'oasis, — prononce Jou.

— Jamais je ne remercierai assez ce pays de m'avoir révélé le bonheur de vivre, — déclare Ali. C'est vrai, lorsque la passion du déplacement m'a conduit ici, je me mourais de désirs. La superstition de faire plus

grand, de posséder mieux, me menaçait littéralement de mort.

—L'amour... — avance Cornille, qui ne conçoit pas la nature sans femme...

— Soit, il n'est pas de vie sans passion, — objecte Jou, — mais il convient de savoir au plus tôt sur quel sujet nous devons diriger cette chaleur de nous-mêmes.

— Voilà la vérité, — approuve Ali. — Je rends grâce aux Baux de m'avoir enseigné que le plus bel amour ne peut être prospère que s'il a fait mûrir du statique. Le grand soleil sur ces pierres sèches confond la gloire des armes des Montfort avec la gloire végétale des asphodèles. Et c'est ça, le bonheur, m'entendez-vous! Ne nous efforçons pas. Laissons le mistral souffler et la poudre des ruines ou des pierres s'envoler! Il y aura toujours une graine que leur mouvement transportera là où il manque un germe. Provence, Provence, à mi-chemin de la fatalité d'Orient et de la raison raisonnante de France, quelle splendide leçon de sagesse nous donnes-tu! Toute la Grèce sur tes acropoles, tous les pleurs savants et silencieux de l'Asie dans tes cyprès, et l'extase de penser sur soi-même, en humant la menthe sauvage... L'air, la vastitude de l'air!...

....

L'avion a été choisi. Est-ce le vent? Est-ce la joie? Il se soulève sur ses pneus, dansant une gigue de satisfaction.

La visite a été rapide, mêlée de discussions courtoises, mensongères et, enfin, finit par le succès de la plaidoirie du calicot :

— Prenez ce modèle, Madame, — avait-il susurré la bouche en cœur avec un vocabulaire réduit, mais néanmoins approprié, — prenez-le! — et il insistait en regardant tour à tour Evotchka, dont la critique scientifique était à craindre, et Suzy, dont les exigences de mondaine accumulaient des prétentions relativement aux avantages

de confort et d'élégance du modèle. Prenez-le, Mesdames, insistait le vendeur avec de gros yeux pour son pourcentage, — un modèle qui vous ira à merveille. Jamais je n'en ai eu de reproches. Quelque chose d'allant (ceci pour Evotchka, qui peut se montrer avec n'importe quelle toilette). Prenez-le, Madame (ceci pour Suzy) : c'est tout ce qui se fait de plus nouveau.

— Oh! on dit toujours ça, — objecte la jeune femme, qui, abonnée à la *Radio-Illustration*, reçoit en outre, chaque semaine, aux Baux. les images des dernières créations de l'aviation que lui transmet la Radio-Cinématographie. Dans le fond, je suis une partisante du biplan.

— Madame! Madame! — s'insurge le vendeur avec l'étonnement fossile d'un calicot du temps des robes courtes auquel on aurait demandé une crinoline. — Vous me rappelez la lutte des affiches de ma jeunesse entre le macaroni long et le macaroni coupé. Biplan, monoplan, la chose est jugée. Ces dernières années de concurrence ont établi à tout jamais la suprématie du monoplan. Je ne veux point faire du déplaisir à Madame, mais l'aveu de Madame m'étonne autant que si elle me demandait un avion qui ne soit pas hélicoptère. Madame peut prendre ce modèle. Je suis sûr de n'en avoir aucun reproche. Si Madame veut me permettre...

Evotchka et Suzy aidèrent sans peine l'employé à pousser l'avion. Elles refusèrent les offres du garçon d'écurie, tenant elles-mêmes à se rendre compte de son poids, pour savoir en cas de panne.

D'abord, on attacha à la carlingue la cocarde de celluloïd aux couleurs violentes qui permettraient à sa propriétaire de se faire nominativement dresser contravention pour excès de vitesse. Toute satisfaite, Suzy qui aurait voulu donner pour domicile son vieux petit appartement du Quai aux Fleurs, vit enregistrer son appareil sous la marque du Bourget :

« B. O. 34, 128 »

Avec l'éternelle joie des enfants qui possèdent le jouet désiré, elle pensa : « Enfin, j'ai mon avion ! »

L'employé leur offrit d'y prendre place. Suzy lui remit le chèque, garantie au cas où, sous le prétexte de l'essai, elle se serait envolée sans payer. Pénétrant dans l'intérieur, l'employé demanda par T. S. F. à la banque indiquée si sa cliente avait une provision suffisante, ce qui permit de constater le parfait fonctionnement de l'appareil de T. S. F. émetteur et récepteur. La cabine de l'avion, tapissée de peau de puma, éclairée par ses deux fenêtres latérales, par sa glace inférieure et son grand viseur de devant, assurait une visibilité complète dans tous les sens. Le périscope, une petite merveille, garantissait la vision supérieure. Le vendeur avait une main sur le bouton de la portière. Evotchka lui jeta dans l'autre le lest d'une étrenne.

Enfermées dans leur écrin, Suzy et son amie se regardèrent.

— Fallait-il que nos pères fussent barbares pour avoir créé des costumes de cuir et de fourrure, pour s'envoler !

A l'aise dans leur salon hermétique, elles portaient deux amours de chemisette en soie de papillon qui laissaient à leurs bras nus et à leur gorge une liberté complète. On voyait en transparence monter au delà de leurs cuisses jusqu'aux globes de leurs seins la peau de soie dans laquelle, comme toutes leurs pareilles, elles enfermaient leurs corps avec une belle hygiène impudique. Elles arrangèrent sur leurs jambes et en boules aux hanches l'écharpe qui, sur terre, leur servait de robe. Comme le vendeur vérifiait l'hélice tractrice, Suzy en profita pour demander à Evotchka si les cils que lui avait placés le chirurgien de Marseille tenaient bon.

— Ce n'est point que je n'aime pas ton Philippon, pour nier qu'il travaille bien. Je préfère encore mon opérateur. Quoi que tu en dises, il a une maestria incomparable. Je me suis abonnée pour l'entretien électrique de mes cils

et sourcils. Une demi-heure par quinze jours. Eh bien, il arrive à me faire ce travail, à me couper les cheveux, à me raser les aisselles et l'entre-cuisses en moins d'une heure. Si tu te décides un jour, retiens son adresse : Canebière Prolongée, 822.

Le moteur en marche, l'hélice tractrice tourna. Dans le soleil, sa couleur oxydée dessinait un bouclier mat. Quoique licenciée ès aviation, Suzy, presque émue de posséder son avion, se rappela toutes les prescriptions d'usage. Elle régla le pas variable de l'hélice tractrice. Evotchka se redisait mentalement la formule de ce métal qui avait coûté tant de recherches : aluminium, magnésium, manganèse, et cette analyse lui donnait confiance. Les deux pales tournaient, indistinctes. Sitôt en vol, la roue arrière et les deux roues latérales s'escamotèrent dans le fuselage. Bravant la résistance de l'air, grâce à ses deux ailes métalliques dont l'épaisseur avait supprimé l'ennui d'autrefois, l'encombrement et les vibrations des cordes à piano comme haubans, l'appareil se frayait son chemin. Dans le courant de l'air ainsi créé, l'hélice sustentatrice, l'unique hélice métallique qui avait remplacé les cinq hélices primitives, se mit en branle.

L'avion s'ébroue dans le parc d'air. L'avion qui avait tant envie de quitter le hangar de Crau. Et l'avion a été acheté, et maintenant, il se sent exister. Il est le frère fabriqué de l'homme. Tous les outils, sortis d'une main, transmettaient un geste, prolongeaient un muscle. La machine faisait ce que fait un homme. L'auto elle-même courait comme il courait. Le plongeur nu connaissait le temps limité de l'immersion. La première hache, quartier de roche morte détachée de son milieu, demeurait atone quand l'homme l'abandonnait. Et si l'instrument a rendu esclave qui le manie, c'est par la paresse de l'homme. L'instrument sans âme sert et contribue à le corrompre. Tout cela était vrai jadis et naguère. Plus maintenant. Le premier être animé que l'homme a créé, c'est l'avion.

L'huile des rotatives, l'acier de la bielle, souffrent du froid et du chaud, mais ne luttent pas directement avec eux. L'avion, lui, affronte la nature. A cause de cette amitié entre l'homme et son fils aîlé, il faut recommencer la vie. L'humanité, bâtie sur la libération de la grotte et de la forêt primitive, doit reprendre sa lutte. Elle vient d'effacer elle-même son bénéfice d'avoir conquis la terre, puisque, maintenant, elle s'est mise en tête de sortir de son domaine astral. L'avion est le dernier en date des animaux que l'homme a domestiqués, mais un animal parfait, construit selon les besoins et le désir de son maître. Et l'avion rend à son patron le service le plus notable : il le remet en présence du ciel. Des siècles de mythologie se sont effondrés au seul coup d'œil de l'homme sur la lentille du microscope.Les Dieux inventés furent rejetés comme de vieux jouets. L'homme s'est, enfin, en ces derniers siècles, retrouvé seul, en face des forces que la physique étudiait, que la chimie allait vaincre... Et, soudain, dans le moment qu'il désespérait de n'avoir plus rien à croire, plus de crainte à démentir, alors qu'il était arrivé à dissoudre les orages, à répandre l'été en longs tuyaux sous les tables de jardinage, à asservir la marée, à étendre le confort de sa maison (objet de millénaires de luttes et d'inventions), quand il ne l'attend plus, soudain, l'avion lui rappelle que le ciel existe. Quand on s'embarque dans son écorce, il faut comme autrefois songer au temps. L'auto, avec sa carrosserie, le wagon-lit, toit ambulant, et la caravane, excursions qu'un peu de prudence et des médicaments rendent inoffensives : moyens terre à terre. Par eux, tout déplacement se faisait sans avoir à jeter un coup d'œil vers là-haut. Maintenant, telle la horde primitive qui prenait le départ peureusement; le pilote envisage le ciel. Là encore, tout a changé. L'homme aujourd'hui, ravalé au rang d'humble insecte à la vue courte, ne sait plus, seul, voir le ciel. Encore une fois, il lui faut des cylindres, des filets à papillons, des cocardes, des cadrans.

Avant de s'envoler, Suzy et Evotchka ont consulté le tableau de Saint-Léger (car, à redevenir primitif, l'homme est redevenu fidèle à la Divinité et il a placé son grand centre d'aviation sous le patronage du premier aviateur).

Le tableau venait d'indiquer aux yeux d'une jeune femme qui avait rêvé de prendre les airs, comme on prend la chaussée :

Visibilité : supérieure à dix kilomètres.

Nébulosité : partielle avec nuages bas : 1/4 couvert.

Sondage de vitesse : direction du vent depuis le sol jusqu'à 3.000 mètres : 50/75 par heure.

Situation atmosphérique : état du ciel, clair.

Météore : pluie, grêle, grain, orage... Néant.

Vent : fort (2 barbules, soit deux unités de l'échelle télégraphique de Beaufort).

Puis, ç'avait été un regard au baro-thermo-hygromètre.

L'avion avait entendu Suzy rapporter un à un tous ces renseignements. La quantité de l'air, la densité de l'atmosphère, c'était le foin qu'il allait brouter... Comme il a frémi sous ses roues, comme il vibre dans ses patins repliés dans le fuselage, qu'il déclanchera promptement au cas d'un atterrissage imprévu!

Il vole.

En bas, ces boudins, cette suite d'accents circonflexes à découper en tranches, ce sont les hangars. Ces deux marches d'escalier parallèles : d'autres avions sur le sol, prêts à prendre les airs. La Crau, sous lui, avec ses pierrailles, quelle revanche! Les Dieux, morts aujourd'hui, se disputèrent autrefois, en ces lieux. Hercule, pour punir un insolent, le lapida. Et c'est depuis, disait-on, que des centaines de milliers de cailloux ronds, à fronde, couvraient le sol de la Crau. Les Dieux! enfantements des hommes débiles qui voient un géant imaginaire dans le reflet de leur propre corps. Successivement, toutes les idoles ont été vêtues, comme leurs fidèles, de peaux de bêtes, de chlamydes, de cuirasses

à la Louis XIV, ou de robes légères d'amies d'abbés de Cour. Aujourd'hui, l'homme a acquis la conviction scientifique que la religion est une institution sociale, qu'elle enseigne moins que l'Université. Mais a réapparu et demeure le problème de l'espace... L'avion emporte maintenant l'inquiète Suzy et l'athée Evotchka. Elles passent au-dessus des statues divines, des temples. Mais, plus haut équivaut à : plus bas, sous le mystère pesant des limites du monde. L'avion chante sa chanson ironique. Conquise la terre, soumise la forêt, asservie l'eau, analysée par la seule intelligence la substance de planètes hors de portée, tout cela fait, il n'en demeure pas moins que le plafond de la connaissance, la voûte cranienne de l'humanité reste aussi impénétrable. Revenu au temps primitif où le monde, neuf, fixait dans le symbole atlantide les signes tangibles d'un maître, l'avion, qui semble à l'homme sa suprême conquête, le promène à travers les éternels mystères : eau, terre, éther... Réduit à la mentalité de l'expulsé du Paradis, le passager mortel lève les yeux et interroge le nuage. Nulle réponse ne descend. L'avion berce, comme le vent qu'elles ont été chercher plus haut dans sa plus grande pureté, le doute éternel des jeunes femmes.

— Avec la vision aérienne, — remarque Suzy, — le relief est négatif. Vois-tu en bas. Ce ne sont plus les hauteurs qui nous frappent, mais les trous. C'est humiliant!

Coups de pinceaux donnés par un peintre en bâtiment qui n'aurait pas pris assez de couleur dans son blaireau, les Alpilles sur la cimaise du ciel marquaient un niveau atteint seulement par quelques montées de jus clair.

— Et regarde. La terrasse des Baux n'est plus qu'un pavé entre des effondrements terreux.

Premier atterrissage. Révision instantanée des conseils reçus. Exécution. On dirait que ces ornières creusées par l'érosion sur la terrasse calcaire des Baux (traces

des chars romains, dit Cornille) ont été faites pour les guides-roues des célestes véhicules. Le B. O. 34, après avoir du haut du ciel dessiné son oblique, achevée en sympathique tangente, a atterri et, déjà, roule sur le roc médiéval.

....

Le B. O. 34 entend Mariem venir le voir, qui s'exclame tout haut :

— L'aigle aussi faisait penser à ces altitudes... Mais, tandis que je regarde ce grand oiseau de toile, les pintades du voisin mangent les graines de tournesol de ma volaille. J'oublie que je suis fermière... C'est un beau symbole aussi : j'admire l'aigle, cependant que des volailles me dérobent mon grain. Georges-le-Beau prétend que Suzy fera vite une excellente pilote, que, du reste, il est moins dangereux de descendre de cette aire des Baux par un avion que par une auto. Discours flatteurs qui cachent qu'il est venu dans notre quartier proposer sa pacotille. Demain, nous maîtriserions un nouvel élément; Georges-le-Beau nous offrirait des appareils pour y circuler. Il y a quelque chose de presque obligatoire dans son apparition à toutes les étapes de notre vie... Lui et Suzy?... Quelle horreur vais-je penser! Comment osais-je admettre, ne serait-ce qu'en imagination...

... Et Mariem s'en va, préoccupée malgré tout de ce grand rapace que sa belle-fille prétend apprivoiser, et soucieuse non moins de cet autre oiseau de proie, bipède, dont la jeunesse tentante met, plus que l'avion, sa fille en péril.

....

Ali, le ventre dans le fenouil, la tête en gargouille, dépassant le rocher des Baux, médite sur le firmament.

— Té, moi, vois-tu, — lui dit Cornille, — je crois que ta femme aurait pu économiser cet argent que tu t'es dépensé dans l'achat de toutes ces montres qui encombrent votre maison et votre *aréo-garage*. J't'aurais ren-

seigné, té, aussi bien que toutes tes mécaniques. Quand le vent va bouffer du Levant, suffit que tu entr'ouvres ùn peu les narines. On dirait que tu vas te moucher avec l'odeur de la garrigue. Hé ben, ça, c'est la tramontane. Pas la peine de *bouléguer*. Tu verras tomber de l'eau. Et quand tu vois sous nos yeux, de cet observatoire nôtre, qui domine plus de 30 lieues. Si les cyprès sont comme fâchés, enroulés, tous grognons dans un manteau sombre, passe-toi le bout de la langue sur la moustache. Tu la sentiras toute salée. Enfant de chichourle! 'y a pas de bon Dieu. Du salé, c'est ce coquin de vent de la mer. Dans le cas, encore plausible, où tu interrogerais au diable vauvert, au delà du Rhône, devers la mitre du Pic Saint-Loup, autant dire chez les gens de Languedoc, hé ben...

— Je te crois, mais, mon bon, pourquoi me racontes-tu tout ça? J'ai renoncé à vouloir imposer mon moi au Destin.

Ali observe qu'il voulut commander à l'amour maternel, choisir pour ses propres sentiments un sujet convenable, faire naître la tendresse de Suzy à la minute où il lui plaisait... Il a tordu le fil des événements, mais ne l'a pas rompu et il continue à devoir le suivre, esclave d'eux comme un trolley. A coup sûr, Suzy maintenant est éprise de lui. Trop tard! Il s'est adjoint, en l'épousant, une passion qu'il avait épuisée dans sa source, dans l'ombre de sa naissance, au lieu de s'en désaltérer au plein soleil. Il pense à ce petit fait de la bague qu'il lui refusa, joie perdue bêtement, à d'autres désirs d'elle, exquis et innocents plaisirs des fiançailles qu'il a sabotés.

— J'ai saccagé — prononce-t-il tout haut — la plus belle étape : celle de l'initiation. J'ai cru mater le Désir. Il a repoussé comme un chiendent et m'a étouffé de toutes parts...

— Dis pas des bêtises! — ajoute l'optimiste Cornille.

Le visage de Cornille est pétri de la sagesse de cette

terre ocre qui, après des millénaires de civilisation, voit, chaque soir, la nuit pure tomber sur son sol où se filtre tout progrès et qui garde sa physionomie et son rythme de vie primitive, de terres cultivées tout juste pour la nourriture et non pour l'enrichissement des hommes. Cornille veut apaiser ce tourment d'insatisfaction d'Ali. Il lui objecte :

— Dis pas des bêtises! Fais pas le vieux. Je me rappelle mon *grand*, et ma vieille tante Paul de Beaucaire. Le Bon Dieu les a pris en sa sainte garde à nonante et nonante-huit ans. Eh ben, leur avant-dernier mot, c'était qu'ils se gardaient tout jeunes dans leur ignorance vieillarde. Toi, qui as fait des études, dis-moi si tu sais du ciel un peu plus que nous. Quand tu m'auras répété que voici que s'éclaire tout là-haut, au-dessus du château des Baux, le « Chemin de Compostelle », et que la croix en brillant du fichu des filles d'Arles a eu pour raison les huit brillants de cette constellation, et que la position des étoiles sur le Mas du Val d'Enfer indique l'état des récoltes, et puis??? Ah! Vaï! tu es aussi innocent que moi. Tu as encore de beaux jours à aspirer la connaissance. Et, surtout, ne cherche pas à savoir!

. . . .

Faufilée hors du jardinet aux cactus, sous le prétexte d'aller voir ce que le boulanger (le plâtrier des Baux, à ses heures) a fait comme réparations à la terrasse de la citerne, Suzy décrit un crochet et, d'une main plus amoureuse que savante, vient caresser la carlingue de B. O. 34.

— Bel oiseau, — lui dit-elle, — je suis une toute petite fille. Prétentieuse, il ne me fallait pas un serin en cage. mais un grand oiseau. Et, dans le fond, je ne t'aime que pour ta chanson dont tu enchantes ta prison, qui est la mienne. Je suis revenue à la vérité. Seulement, moi, avec cette passion généreuse dont je ne puis me passer. Ali n'a trouvé dans la nature qu'une nouvelle exaltation à

son égoïsme. Je n'avais, moi, souhaité la richesse que pour pouvoir aimer abandonnément, exclusivement, sans autre préoccupation que l'amour lui-même. Richesse? Dégoût d'amour. La pleine campagne? Satiété d'amour. B. O. 34, raconte-moi des choses! Emporte-moi hors d'ici. Déplace-moi vraiment, plus que les sports, exercices de paralysés sur la terre. Prends-moi dans tes grands bras d'airain léger. Berce-moi. Je ne suis pas heureuse. Une immense douceur monte de la glèbe, pressentie dans la nuit, comme une bête qu'on percevrait en la frôlant. Une autre grande douceur tombe du ciel où des corps inconnus mesurent leur présence par l'éloignement de leurs yeux clignotants dans l'ombre.

— Suzy!

Elle se retourne vers le lieu d'où est venue la voix. Georges-le-Beau, qui ne pense plus du tout à vendre des avions, sort de derrière un de ces pans de pierre blanche des Baux : chambranle de porte de palais ou excavation de carrière. Il s'explique plaisamment :

— Au lieu de retourner, ce soir à Maillane, figurez-vous, Suzy, que je me suis enfoui dans une de ces cuves des Baux où l'on ne voit que le ciel... C'est un délice de vivre ici, sans penser à rien qu'à cette découverte.

— Vous avez découvert quelque chose, vous?

— Parfaitement. En matière d'amour. Savez-vous quel est le grand amour?

— Taisez-vous. Ce n'est pas l'heure des badinages.

— Suzy, vous m'offusquez. Je suis sérieux comme jamais je ne l'ai été. A cause de ma découverte et à cause de vous...

— .....

— Suzy, écoute-moi bien, toi qui inspires l'amour vrai. Je renie toute ma vie passée, stupide, vide. Les Baux et toi m'avez révélé. Je viens de découvrir que nous faisons vraiment l'amour par toutes nos molécules, avec toutes les molécules des champs, des calcaires... J'ai, pour

vaisseaux sanguins les tiges de toutes les ruines-de-Rome.

... Suzy s'éloigne au bras de Georges, sans s'apercevoir qu'elle quitte l'ombre protectrice de B. O. 34.

....

Le mistral tord les pointes de milliers de cyprès. Il ne restera au Pic d'Aiguyères qu'une structure de roches, tant le vent le dépiaute de sa chair. Et, cependant, constate Ali adossé à une motte rouge d'oliviers, on dut dire il y a déjà plusieurs lustres, que cette cloison de murailles, que cette cheminée en plein air (sans qu'il reste d'autres moellons de sa maison), disparaîtrait vite, en un jour de grand vent. Et tout cet équilibre instable dure!... Et des centaines de jeunes gens sortirent de ces plaines pour aller faire la guerre, et le mistral ne peut pas même balayer leur poussière, puisque leurs os, en Champagne, au Bosphore, demeurent. Eternité pour les morts. La pensée est une mort pour les vivants...

Sur la terrasse, Evotchka se livre au fouet du vent, ce prophète de Provence.

La griserie de l'air la décide :

— Suze! — appelle-t-elle, — c'est un temps à fuir l'humanité. On s'en va?

— Partir? Comment refuser! — accepte Suzy. — Allez!

Elles préparent l'avion. Ali préside, de loin, sans s'être dérangé, à leur sortie. Et elles volent...

....

Mariem a vu Suzy emporter, par erreur, les indications auto-télégraphiques d'avant-hier. C'est pour elles courir un danger mortel. Mais son devoir de mère n'est-il pas d'aimer mieux voir disparaître, pure encore, la femme de son fils que d'attendre le spectacle (certain à ses yeux qui ont distingué deux silhouettes connues, l'autre nuit, s'en aller vers une cuve de pierre) de Suzy cédant au dynamisme de Georges-le-Beau?... Sa fille!... Tant pis. Mais Suzy vole. Mariem reconnaît son avion en promenade au-dessus d'elle.

Mariem, inquiète, la voit lutter dans les courants aériens mal prévus. Si... Mariem prononce : « mon devoir »...

Tant pis...

Mais Suzy vole...

Une voix basse, avec l'accent du mistral dans les nids de chauve-souris, rappelle à Mariem une phrase du Petit Manuel de l'aviateur (qu'elle a feuilleté), édition des Bouches-du-Rhône :

... à bord, une aviatrice peut se guider sur ses instruments, si lui manquent les renseignements attendus du phare de Sainte-Victoire...

Inquiète tout de même, Mariem rentre à la maison, où se trouve un poste émetteur de T. S. F.

Elle rencontre Wassilief qui, en la voyant passer dans la salle à manger, referme précipitamment son dossier sur la *Vie de quelques personnages.* Elle lui lance, précipitée :

— Wassilief, vous avez permis à Evotchka de s'embarquer avec ma fille?

Wassilief envisage seulement le pourquoi de ce départ. Comme toujours, les contingences matérielles sont imperceptibles à sa vue. Aussi bien, Wassilief est-il devenu, depuis l'installation aux Baux, une sorte d'égoïste inconscient qui prend sur le travail pur, maintenant possible, sa revanche d'intellectuel trop longtemps condamné à des spéculations rétribuées. Il n'écoute plus. Mariem, nerveuse, répète :

— Wassilief, savez-vous que votre femme est à bord, par ce temps affreux?

Mariem est gagnée par le remords et l'épouvante.

Wassilief répond à mi-voix :

— Consentons-y... Elles aussi, puisque tel est leur désir, qu'elles aillent au-dessus... Au-dessus... — et il désigne le ciel, ou bien un vague idéal.

....

Dans B. O. 34, Evotchka ne cesse de parler :

— Oh! Suzy, quelle joie de voir tomber les murs des Baux! Ils s'inclinent derrière et sous nous, comme des maquettes en papier gondolé. Plus haut... que nos grandes ailes courent les champs. Sous nos yeux, toutes ces maisons... et aucune n'est notre bien. J'ai égrené avec la même joie, pour rire, tous les colliers de perle. Va! Va! Je me laisse guider à pleines rênes par ta jeunesse. Je m'allège des larves mortes de tous les anciens rêves. Mais, va. Va plus vite. Plus loin. Ou non : plus haut seulement. Haut, vois-tu, c'est à la fois au delà et à toute vitesse. Encore notre ombre sur la terre. Une espèce de linceul inévitable... Ne plus nous voir inscrites au rôle des gens de ce monde! Disparaître. Cet avion est une tôle, une saleté. Voyons, Suzy... Nous ne montons plus. Allons, allons. Peuh! Ils ne sont même pas capables de créer l'instrument parfait, les hommes.

— Evotchka, cesse donc une fois de voir l'instrument dans les choses. Fais comme moi. Vois le produit. J'ai une jouissance sans pareille à cette pression supérieure qui nous entoure. Vois dans le périscope : un ciel bleu parfait. Ce mistral n'est qu'un courant terrestre. On va vite se dépêcher d'en sortir. Que la mécanique nous porte vers le bonheur. Que l'étreinte nous grise davantage!...

— Je te méprise. Tu es redevenue femelle. Wassilief tourne autour des gestes bourgeois, mais jamais il ne me lira un projet de loi, une règle haute, enfin quelque initiative capable de nous sortir de cette vie banale. Il observe. Je veux créer, moi... Tiens, regarde-moi. Tu ne m'avais pas vue au retour du salon de beauté. Vois. Cheveux ras, glabre de partout, un cerveau. Plus de corps. Mais, enlève donc ta toque... Oh! zut alors, tu as laissé tes cheveux repousser... C'est maintenant la femme aux cheveux longs, toi, la violeuse du mâle?... Et moi, l'ex-résignée, la dame aux cheveux courts? Ah! par exemple, ça!...

B. O. 34, cette fois, sent son carburateur palpiter : le cœur d'Evotchka qui vibre au-dessus des bassesses et des concessions du monde, qui ne veut ni ne sait s'en affranchir. Plus ailleurs, encore plus ailleurs, plus haut... B. O. 34 s'allège des idées terre à terre que Suzy jette.

— Me désirer moi-même? Non, fini ça... Si je m'examine, je perds ma simplicité, dit ma belle-mère, quand je lui demande de regarder en elle. Eva, je trouve maintenant que ma belle-mère a raison.

— Alors, comment conçois-tu l'amélioration, enfin le changement de toi-même?

— Pas en rusant avec notre pauvre petit savoir de rien du tout... Ne plus être soi? Bien simple : en demandant à la volupté une autre sensibilité... Je me trouve en pleine adolescence, depuis que je suis aux Baux... Evotchka, tu encombres avec la science.

Au même moment, un remous prend l'avion et menace de le tordre.

— Science? — réplique la Russe, — mais tâche de l'appliquer, sinon, tu vas voir ce qui va nous arriver.

Suzy se fâche de la réprimande :

— Je connais mieux le temps que tes appareils!

—Le temps du cœur, peut-être, mais pas celui de l'atmosphère.

B. O. 34 vibre de toutes ses fibres. L'air éperonne ses flancs. Il se presse davantage. Il sent, comme un sphincter qui lutte, le moteur forcer sa puissance. Le poids relatif du volant pèse d'aplomb sur la sphère décentralisée. L'équilibrage magnétique se fait dans la perfection.

— Fais donc fonctionner le chauffage, Eva. Nous voici à 3.000 d'altitude. On gèle.

Suzy, les jambes croisées, le cuissard de ses bas s'arrêtant à un frissonnement divin de sa chair sous l'éther, jouit d'être débarrassée de la sujétion du palonnier. Elle gouverne son appareil moderne—modèle 1938 — avec joie :

— Cette fois, Eva, je me sens maîtresse du monde. Ma gauche, sur la commande des gaz, me semble ouvrir le ciel. Mon volant, c'est comme le disque du paysage terrien qui file sous nous. Volupté, Eva!

— C'est mon raisonnement qui t'exalte, ma pauvre petite. Pense que tout ça, sous nous, c'est pourriture et folie. Il y a eu une erreur. Créer ce monde. Il y aurait un courage : le détruire. Mais tous des lâches, des timides. Tu auras été, toi, pour ces imbéciles, l'étoile aux lueurs de laquelle ils n'ont pas su s'élever.

— Plutôt leur victoire, avec toute ma frénésie de vouloir complètement les choses afin de les vider de leur inconnu.

....

C'est la première fois que Wassilief a expertisé un cas concret. Plus que sa douleur, sa stupeur d'abord, devant ce cadavre d'Eva et cet autre : ce qui fut Suzy, restes devant lesquels il a été appelé par un berger, tandis qu'il gagnait, à pied, Saint-Rémy.

Wassilief ne distingue plus le crâne de sa femme, ni celui de leur amie. L'avion a piqué droit vers le sol. Pesanteur, fil de la Parque qui tient l'homme ailé en laisse. Et les deux corps ont, dans la chute, perdu leur cerveau. Idées éparpillées aux volutes invisibles de l'air, avez-vous, au moins, semé quelque bien?...

— *Moussu,* — lui conte le pâtre, — je suivais l'émouchet dans son tour. Y mettait au ciel un grand rond comme d'une sainte d'église, en auréole, sur le clocher de Pampagouste. Tout d'un coup, voilà qu'y s'arrête. Un autre gros oiseau tombe du ciel. C'était l'*aréoplane.*

« ... Qué beau dommage, une si gentille damoiselle! On trouve pas des femmes aussi bien foutues en Avignon, à la maison du Chapeau Rouge, ousque, pourtant, ça coûte dix francs, là...

Il faisait de la psychologie, Wassilief, à travers la garrigue, quand d'en bas, du Val d'Enfer, la voix du ber-

ger l'a hélé. Rien, aucun pressentiment ne l'a averti. Même pas le bruit ni la lueur de la chute.

Morte, Eva.

Intelligence, pourquoi? Le principe en est éteint...

Et lui, lui qui l'aimait, l'avait encore possédée hier sans voir cette folie d'épilage qui s'était emparée d'elle. Défricher les forêts du corps, est-ce libérer les esprits?

Il ne pense même pas qu'il est, là, devant le corps de sa femme violée dans sa nudité par la catastrophe et qu'à côté, la forme dévêtue de Suzy montre le plus bel holocauste pour l'azur de jeunesse vraie, de féminité naturelle à qui les secrètes toisons prêtent une pudeur ultime...

Sacrifices, encore, toujours, éternellement, à la folie de savoir... Les cigales strient, la poussière vole mêlée de cendres, de ruines romaines...

Il examine l'avion.

C'est pour percer le mystère de la fin qu'il développe la nudité de Suzy.

Car, une fois encore, malgré lui, Wassilief juge : « Oui, l'air, l'air simple vainc les formules chimiques. On avait trouvé ce guynemerium, dont la faible teneur devait donner des qualités physiques au métal, empêcher l'emboutissage à l'aterrissage. Et voilà! A-t-elle voulu atterrir? Terrain accidenté. Soleil de face. On voit le revers du talus, on juge mal de l'altitude... Peut-être... Allons, le duralium ne vaut pas plus que le fer-blanc. Mais, bon Dieu! un moteur à combustible liquide aurait dû répondre à son appel!... Triste symbole : le volant de direction sur sphère manœuvré sur un plan horizontal : l'orgueil dominant la terre. Et patapouf!.... Mais la cause? La cause?... »

Une rupture, une incandescence subite et locale, et l'air, buveur de sang, avait fait disparaître toutes laideurs de coagulation ou toute tache de matière grise.

Aidé du berger, Wassilief écarta des débris deux fois

humains : ceux des corps et de l'objet créé par un cerveau ingénieux.

Suzy reposait maintenant sur une aile de l'avion; une grosse touffe de thym arrachée, substituée à son visage, et le mistral, déjà, déposait sur son corps — arête imprévue de ce terre-plein — des souffles de pollen, des aromes de fleurs invisibles, venues de loin...

Wassilief reconstitua le drame. Le frein magnétique de l'hélice sustentatrice n'avait pas fonctionné. Un court-circuit par mauvais contact. Comment Suzy aurait-elle pu s'en apercevoir? Par suite de la vitesse et du déplacement, l'hélice avait pris une accélération folle. Cette hélice, montée sur un pivot métallique, avait tourné, tourné trop vite. Graissage insuffisant, grippage. Dans le frottement, les molécules détachées forment adhérence. L'hélice s'arrête brusquement de tourner. Les masses, en dehors de cet axe bloqué, produisent une force d'inertie trop grande. Les pièces se tordent sous l'effet d'un effort supérieur à leur résistance. Ça y est, l'hélice est bloquée à son tour. A chaque extrémité, la force sustentatrice est diminuée d'un seul coup. L'incidence de pale de l'hélice est trop faible. C'est la chute.

Et Wassilief, atterré, tombe à genoux les yeux au ciel : « Mon Dieu! merci de m'avoir épargné la photographie de cette horreur sur la crispation des visages qui voient venir la mort... Elles n'ont pas pu trouver un terrain d'atterrissage. Elles ont cherché à descendre en spirale. Evotchka, de sang-froid, et savante comme elle était, je la vois essayer... Elle n'y arrive pas. Il y a une perte de vitesse... L'appareil ne va pas assez vite pour se soutenir dans l'air. Et voilà... Eva... Eva... »

. . . .

Mariem est debout entre les deux mortes.

Destinée.

Figures d'autres morts qui dansent autour d'elle et viennent mettre des masques successifs à ces deux cada-

vres sans tête. Adolphe, son autre fils, son mari... Maintenant, ces deux-là. Mais la mort n'a pas d'âge. On ne se souvient pas d'un enfant ou d'un époux mort : On se souvient de la visite de la mort, chaque fois unique.

— Mariem, — pleure sur son épaule Wassilief vaincu, — nous ne partirons plus jamais d'ici, n'est-ce pas? Rien que des ruines autour de nous, des dalles et des dalles. Des souvenirs glorifiés de soleil... Restons.

— Restons, Mariem, restons ici. Nous irons de temps en temps à Arles aux Alyscamps où la mort est virginale. Ce pays est un cimetière béni et souriant. Les empereurs, les dieux antiques, la langue des Félibres elle-même, tout nous chantera les délices de la mort lumineuse. Madeleine, l'arc de triomphe de Saint-Rémy, c'est la porte de marbre sur la clarté éternelle...

Il pleurait. Doucement, les Baux luisaient au soleil, les Baux sans eau jamais, sans fontaines ni sources, et pleins de ruines. Citernes de chagrins. Et, devant ce passé mort, pas un arbre puissant nourri de la décomposition des corps. A peine une légère brume de thyms en rasemotte comme une vapeur spirituelle de la pensée des disparus et de ceux qui, vivants, avaient, avant eux, de cette aire abandonnée, vu partir, pour ne plus revenir, leur rêve le plus familier.

On appelait au poste de téléphonie sans fil. Mariem courut à l'appareil. C'était Ali qui était allé au dernier moment passer l'après-midi à Maillane. Mariem tendit un écoutoir à Wassilief. Son fils, soudain, là-bas, en compagnie de Georges-le-Beau, reprenait goût à la vie. Alors, ayant consulté d'un regard Wassilief qui l'approuva par avance, faisant un effort surhumain sur leurs larmes, mère une fois de plus, elle se force pour répondre :

— ...Mais oui, mon fils, si ça te chante d'aller passer la journée à Avignon vas-y. Va. Mais reviens demain matin avant midi. Je l'exige absolument.

ADOLPHE FALGAIROLLE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Bellessort : *Heures de parole*, Perrin. — Charles Clerc : *La Vie tragi-comique de Georges de Scudéry*, Edition Spes. — Henry Lyonnet : *Le Cid de Corneille*, Edgar Malfère. — Roger Crétin : *Les Images dans l'œuvre de Corneille*, Edouard Champion. — Roger Crétin : *Lexique comparé des Métaphores dans le théâtre de Corneille et de Racine*, Edouard Champion. — Georges Mongrédien : *Athalie de Racine*, Edgard Malfère.

Le recueil de conférences que M. André Bellessort vient de publier, sous l'heureux titre : **Heures de paroles** se rattache par des liens ténus à notre rubrique. On y rencontre, en effet, des gloses sur Virgile, Suétone, Pie II, Rachel, l'Avignon des Papes, la Cour de Napoléon à Compiègne, l'Américanisme en France et un très bel et très juste hommage rendu au grand érudit et parfait écrivain G. Lenôtre, sujets pour la plupart assez éloignés de l'histoire littéraire ancienne.

Nous n'aurions donc point à commenter cet ouvrage si M. André Bellessort n'y avait inséré un chapitre sur le *Roman de la Rose* et un autre sur Mlle de Scudéry. L'un et l'autre de ces chapitres témoignent que leur auteur se hasarde souvent à lire, avec beaucoup d'attention, de vieux bouquins qui n'ont plus de lecteurs et qu'il les analyse, à l'usage de ses auditeurs, avec un sens critique pénétrant. Qui a, en effet, entendu sa conférence sur l'œuvre hybride de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung n'ignore rien du contenu de cette œuvre, peut disserter sur son double esprit contradictoire et même faire le docte sur les inclinations de cette société médiévale où, comme de tout temps, s'affrontèrent idéalistes et réalistes. M. André Bellessort départage son admiration entre le poète courtois et le philosophe un peu pédant dont des circonstances fortuites firent des collaborateurs, mais semble tout de même préférer Ariel à Caliban, la cigale agitant ses ailes d'or à la fourmi industrieuse.

M. André Bellessort traite la pauvre Madeleine de Scudéry avec quelque ironie et quelque dédain, bien qu'il paraisse connaître ses écrits, ses lettres même, et ses *Conversations*, et qu'il possède des lumières exactes sur les faits de son existence. Peut-être a-t-il attribué trop d'importance au *Grand Cyrus* et pas assez à *Clélie* dans l'œuvre romanesque de la sensible demoiselle. Le *Grand Cyrus* est une sorte d'apologie des grands, apologie utile à une pauvresse qui en retirait de lourds sacs de pistoles et mille bienfaits de toute nature. *Clélie*, au contraire, contient, au milieu des gentillesses galantes du pays de Tendre, les idées de la société précieuse, toute une doctrine d'ordre social qu'il faut dégager d'un fatras de portraits et de frivoles amusettes.

Longtemps Madeleine de Scudéry fut gênée dans l'expansion de ses gestes et de sa nature par la présence dans sa vie de son frère, qui manifestait la prétention de l'assujettir à son caprice et de signer ses œuvres. La Fronde, à laquelle ce dernier participa en rebelle, la délivra de cette persécution. Elle devint, vers le milieu et la fin de sa carrière, un personnage considérable, une romancière européenne, comme l'appelle très justement M. André Bellessort, une conseillère aussi, un chef de groupe intellectuel et moral dont l'influence était répandue bien au delà des frontières. Rathery et Boutron, ses biographes, n'ont pas vu cette influence, que révèlent des correspondances venues de toutes les régions de la France et de tous les points du monde.

M. Charles Clerc, auteur d'une récente **Vie tragi-comique de Georges de Scudéry**, ne la voit pas davantage qui se borne à nous présenter la traditionnelle Sapho, rendue ridicule par son goût de la bagatelle et par les épigrammes des satiriques. M. Charles Clerc, poète et auteur dramatique, fait ses débuts d'historien avec cet ouvrage et semble assez étranger au milieu dont il est amené à retracer la physionomie. Il s'inspire d'une bibliographie plutôt insuffisante et qui ne peut lui fournir que des faits généraux. Ses recherches ne sont point allées au delà des quelques livres qu'elle énumère.

La vie de Georges de Scudéry fut-elle tragique ? Nous ne l'apercevons point. Fut-elle comique? Par certains côtés. L'homme, quoique né au Havre, était, par ses origines et son caractère, un pur méridional, méridional de Provence, c'est-à-dire le cerveau enfiévré de rêves. Il présente le type du matamore de cette

époque, tel que quelques auteurs l'on peint et quelques graveurs buriné. Une vanité enragée l'animait. Du fond de sa gueuserie, ce fol, sorti de rien et qui supplia d'Hozier de lui construire une généalogie, voyait ses ancêtres, marchands ou minces robins, sous la forme de seigneurs féodaux et se croyait volontiers de lignée royale. Il fut homme d'épée assez brave, loyal, capable, comme il le montra au cours de la Fronde, de sacrifier ses intérêts à la cause qu'il soutenait, celle, en l'espèce, du prince de Condé.

Ses exagérations et sa superbe ne l'empêchèrent pas d'être bon diplomate. Quand il eut, non sans confusion, ajouté les revenus de la plume à ceux de l'épée, on le vit très rapidement se faire bonne place dans les groupes littéraires, jouir de solides protections, comme celles du comte de Belin et du cardinal de Richelieu, entrer à l'Académie naissante.

M. Charles Clerc paraît avoir une connaissance relative de son œuvre, généralement médiocre. Il nous entretient par contre, et avec raison, de ce recueil de vers bizarrement intitulé : *Le Cabinet de M. de Scudéry*. Ce volume révèle en notre fanfaron un « curieux », amateur d'art et collectionneur. Scudéry possédait de fort belles toiles et, en particulier, ce que personne n'a dit jusqu'à l'heure, pas même M. Charles Clerc, un tableau de Poussin.

Le nom de Scudéry, malgré la gloire de Madeleine, serait tombé dans l'oubli si notre rodomont ne s'était avisé, stimulé par la jalousie, de publier ses fameuses *Observations sur le Cid*. Ainsi ce nom reste-t-il attaché à la dispute fameuse où Richelieu allait intervenir.

M. Charles Clerc, qui consacre un chapitre à cette dispute, ne semble pas se douter qu'elle naquit très probablement au Mans dans l'entourage du comte de Belin, lequel protégeait Scudéry, Mairet, Rotrou, Scarron et quelques autres écrivains. M. Henry Lyonnet, le spécialiste bien connu de l'histoire du Théâtre, dans l'intéressant volume qu'il consacre au **Cid de Corneille**, dans la collection *Les Grands Événements littéraires*, n'omet point ce détail.

Scudéry, d'ailleurs, au cours de cette querelle, passa vite au second plan parmi les regrattiers de lettres qui multipliaient les pamphlets. M. Henry Lyonnet, avec juste raison, lui accorde une mince place dans son récit de cette Iliade d'injures. M. Henry

Lyonnet a assumé une tâche ingrate en se faisant l'historiographe du Cid. Il semble, en effet, que tout ait été dit sur cette tragédie. Armand Gasté fut, sans doute, le dernier critique qui ait apporté sur elle quelques faits nouveaux en réunissant les libelles écrits contre Corneille et en précisant le rôle de Scarron dans la guerre de plume.

M. Henry Lyonnet, du moins, nous présente, dans son ensemble, cette histoire avec grand luxe de détails. Il nous dit à quelles sources Corneille puisa son thème initial, quelles furent les relations premières du poète avec son interprète Montdory, quelle situation occupait à Paris le théâtre du Marais, dans quels décors, par quels acteurs et dans quelles conditions fut représentée, à l'origine, la tragédie. Il suit ensuite minutieusement le destin de celle-ci, triomphante malgré toutes les attaques, et nous indique quelle influence elle exerça sur le théâtre, quelles opinions elle suscita chez divers critiques contemporains ou postérieurs. Son petit volume, écrit dans une bonne langue, serait lu avec profit dans les universités où il n'en existe pas d'analogues.

De même et dans un ordre d'idées différent, les étudiants et les lettrés qui souhaiteraient un contact plus particulier avec le poète normand seraient fort avisés de parcourir les deux volumes de M. Roger Crétin : **Les Images dans l'Œuvre de Corneille** et **Lexique comparé des Métaphores dans le théâtre de Corneille et de Racine**. On témoigne d'ordinaire peu d'inclination pour les études de grammaire, de lexicologie et de philologie. On a vraiment tort. M. Ferdinand Brunot a donné de l'animation, de la variété et de la couleur à ces sciences qui étaient autrefois arides. Sous son impulsion, des travaux fort curieux, fort intelligents, pleins de vie, ont été publiés dont la lecture est attachante.

M. Roger Crétin envisage, après bien d'autres, la langue de Corneille. Il n'en fait point l'apologie. Il reconnaît qu'elle est souvent pauvre, qu'elle confine quelquefois au galimatias, qu'elle ruisselle de clichés et de lieux-communs. Ceci dit, il l'examine avec soin, en grammairien, pourrait-on dire, physiologiste. Les images y sont nombreuses. On en a même fait un catalogue, fourmillant de plusieurs milliers d'entre elles. Elles proviennent de diverses sources. Elles sont souvent traduites de l'Imitation, de la Bible, des Psaumes de David, de différents auteurs latins ou

espagnols. Bon nombre sont empruntées aux ruelles précieuses où l'on travailla, en somme, beaucoup à enrichir la langue d'expressions pittoresques. D'autres, au dire de M. Roger Crétin, sortent de la famille, de la religion, des métiers, des sports, des jeux, « des diverses manifestations de la vie sociale ». Aux lieux-communs comme aux images de quelque nouveauté, Corneille infuse sa personnalité, sa vigueur, une sorte de dynamisme, un « caractère actif ». En joignant, dit M. Roger Crétin, qui fournit d'innombrables exemples de ses démonstrations, les images aux idées, Corneille cherche à faire de celles-ci des « idées-forces » ; les images sont pour lui des éléments dramatiques destinés à exprimer de façon plus nette la violence des passions.

Vainement y chercherait on néanmoins des créations personnelles venues de la sensibilité de l'écrivain. Le cliché-moule demeure au fond de toutes les images de Corneille comme de Racine. M. Roger Crétin prouve que ces poètes, bien que l'on ait beaucoup vanté le style du second, s'équivalent dans le domaine de la métaphore. Tous deux se défendent de l'artifice et le premier « proclame la nécessité d'une œuvre objective et impersonnelle ». Il y a, écrit-il, « cette différence... entre le poète dramatique et l'orateur que celui-ci peut étaler son art et le rendre remarquable avec pleine liberté et que l'autre le doit cacher avec soin parce que ce n'est jamais lui qui parle et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs ».

De même que les plus grands poètes du XVIIe siècle (et non point les poètes du second ordre, dans les vers desquels on rencontre plus de pittoresque) se soucièrent médiocrement de frapper les esprits par l'originalité de leurs images, de même ils s'inquiétèrent fort peu de la couleur locale. M. Georges Mongrédien consacrant un petit volume à **Athalie** constate, dès le début de son travail, que Racine encadra sa tragédie dans un décor anachronique et qu'au surplus il ne comprit ni la poésie particulière de la Bible, ni la vie morale du peuple d'Israël.

M. Georges Mongrédien entreprend, dans son étude, de nous faire l'histoire d'*Athalie* depuis le moment où le poète l'écrivit pour satisfaire aux désirs de Mme de Maintenon, institutrice de Saint Cyr, jusqu'à nos jours. Cette histoire semble surtout intéressante à ses débuts. L'introduction du théâtre dans la maison des nobles demoiselles avait provoqué maintes protestations.

Beaucoup y voyaient, pour ces jouvencelles, un entraînement à la frivolité, et les pamphlétaires présentaient Saint-Cyr comme un sérail destiné à ravitailler le vieux roi aux sens émoussés.

Si bien qu'*Athalie*, écrite sur l'ordre de Mme de Maintenon, ne connut pas l'éclat d'*Esther*. On la joua à plusieurs reprises, mais sans costumes ni décors, devant quelques personnes seulement, dont Louis XIV. M. Georges Mongrédien croit que Racine fut surtout victime de la cabale qui souhaitait de lui nuire, à cause de ses attaches au jansénisme, et que l'échec de sa tragédie fut manigancé par ses ennemis. Cela ne paraît pas très bien démontré.

Racine devait mourir sans assister au succès de sa dernière œuvre, plus tard reprise à la cour où la duchesse de Bourgogne lui donna droit de cité, puis à Sceaux où la duchesse du Maine la fit alterner avec de galantes calembredaines, et enfin en 1716 à la ville. Ce succès fut d'ailleurs très lent à se produire. La pièce ne passionna jamais beaucoup les spectateurs. Sous la Révolution, elle fut interdite comme séditieuse. M. Mongrédien nous en donne une « biographie » admirative, mais, par endroits, un peu trop empreinte de passion, à notre gré.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

André Mora : *Neptune-Paris*, Messein. — André Berry : *Epithalame*, « Le Rouge et le Noir ». — Edmond Spalikowski : *Les Jours chantent*, Rouen, Defontaine. — Pierre Nocquet : *Printemps Normand*, « Les Gémeaux ». — Albert Bausil : *Poèmes d'Amour et d'Automne*, « Occitania ». — Daniel Dyke-Noël : *Stèles fleuries*, G. Darassié. — Alban Gayraud : *Quatre Fresques pour l'Amour suivies du Poème d'Omphale*, « éditions de l'Archer ». — Georges Lafourcade : *Edéa, et autres Poèmes*, « éditions Marsyas ». — Germain Trézel : *Les feux du Prisme*, « Revue des Poètes ». — Léon Delhoume : *L'Avril de nos beaux Ans*, Guillemot, à Limoges. — Raymond Genty : *La Robe à travers les Branches*, Figuière. — Georges Grand : *Souvenirs Mythologiques*, Figuière. — Maurice Fleurial : *Les Soupirs Interdits*, « La Caravelle ». — Gilbert Trolliet : *Petite Apocalypse*, Messein. — Georges Neveux : *La Beauté du Diable*, Nouvelle Revue Française. — Albert Mary : *Echos et Reflets*, « la Caravelle ».

Je me souviens, naguère, lorsque André Mora donna, aux mêmes éditions de la *Phalange* dirigées par Jean Royère, son premier recueil *Polyphonies*, ce que souvent on heurte d'incertain ou de frigide dans le traitement de sa fantaisie, s'était résolu en de larges vagues ténébreuses, troublantes quand il se livrait à la lamentation d'un grand et bel amour perdu. Mainte-

nant le poète se satisfait de nécessités heureuses au pourchas des soudaines voltes d'inattendu ou même de capricieux dont il voudrait reprendre à Rimbaud le secret. S'il ne force pas la manière, s'il obéit à son dessein plutôt que de trop bien se souvenir, il aboutit dans ce **Neptune-Paris**, composé d'*Images Nautiques*, de *Jeux du Sorcier* et d'une excellente *suite Montmartroise*, à des morceaux d'une venue satisfaisante, tels que *Spleen d'Octobre*, *Orage*, surtout *Il est des continents perdus*, qui forment des poèmes personnels et originaux. Il en est trop d'autres où on le sent qui se guinde à se montrer différent de ce que ingénument il doit être. Je crois que, à cet égard, la *suite Montmartroise*, familière, avec ironie, avec simplicité, marque plus d'art et de savoir naturel. Il conviendrait à M. Mora de détendre ses nerfs, de se livrer un peu librement.

Epithalame, le poète André Berry, « élève d'Edmund Spenser » l'a offert, nous enseigne la dédicace, « en guise de Cadeau nuptial à sa Toute-Gracieuse et Toute Glorieuse Epouse ». Il se compose tout d'abord de dix huit vers choisis dans l'*Epithalamion* de Spenser, en effet, et appropriés à la circonstance, puis de vingt-deux courts poèmes de seize alexandrins chacun, et d'un envoi, qui est un quatorzain. Beaucoup d'élégance, de la délicatesse, mais aussi de l'affectation comme il convient à ce genre très voulu de jeu calculé et tant soit peu archaïque. M. Berry y réussit à merveille, sa réalisation répond au dessein qu'il s'est proposé. Parfois des images de tendresse jolie et simple apparaissent comme un peu surprises d'y être, dans ce travail très serré. Ce que l'on aurait aimé être, ce qu'on se croit sans doute ne saurait-il, quand on s'y efforce, comme ici, s'exprimer en des poèmes bien faits, d'artiste appréciable, aussi bien que ce que l'on est ? Si c'est une gageure, M. Berry l'a gagnée.

Longtemps, souvent, M. Edmond Spalikowski, à l'instar de Charles-Théophile Féret, s'est adonné à chanter la beauté des sites, la grandeur des héros de sa très chère Normandie. Cette fois, **les Jours chantent** sur sa lyre des merveilles qui ne se bornent point à sa région natale. Les jours chantent l'un après l'autre, leur destin et leur ennui, leur forme et leur couleur. Ensuite les *Fêtes*, les *Saisons*, le *Passé* qui meurt pesant sous les assauts de la science moderne. Et tout cela exprimé, comme toujours, avec un soin infiniment délicat, une pureté précise, plus

de goût que de spontanéité peut-être, mais dans une forme si bien chantante et équilibrée qu'on en jouit doucement, sans grands transports, mais l'âme paisible et confiante.

M. Pierre Nocquet se délasse d'élaborer les grands poèmes qu'il nous doit puisque son premier recueil *Antennes* nous les promettait, en célébrant dans une extase d'ivresse les aspects ravissants du **Printemps Normand**. Parfois plongé dans ses songes, la brutale vie de partout le harcèle de ses rumeurs honteuses, ou bien il lui faut subir, appelé à Paris, les promiscuités américaines du wagon de chemin de fer. Sans doute, l'existence ambiante nous accable souvent de ses lourdeurs bêtes et insolentes : sommes-nous attentifs à des avantages que nous en tirons aussi, peut-être ? Bien vite réfugions-nous où la nature vraie encore nourrit le rêve, oublions en nous détournant, absorbons-nous à vivre dans la campagne où il fait bon :

> Vallée d'Auge
> Chair précieuse au flanc du pays
> Rendue vers le désir sans cesse accru de l'Océan,
> Pelouse de Normandie,
> Jardin entre les jardins,
> J'ai suivi la route de tes prairies
> Qui mène aux champs liquides
> Labourés par les vents,
> J'ai parcouru tes herbages
> Allongés entre les roseaux,
> Tes cours plantés de pommiers
> Qui neigent au vent d'avril...

M. Nocquet manie librement, à la manière des anciens symbolistes, les cadences courageuses, les plus simples, du vers libre.

Dans ses **Poèmes d'Amour et d'Automne**, — *Chansons du Roussillon*, *Muguet de Paris*, M Albert Bausil chante moins exclusivement sa province que naguère dans La *Terrasse au Soleil*. Certes, son chant demeure facile et se laisse aisément influencer par la bonne chaleur de son soleil bienfaisant, qui grise et qui stimule. Ah ! les larges horizons là-bas, et l'heureuse vie. Mais tout de même ne s'y sent-on pas vieillir, comme ailleurs ? Vieillir ? mensonge : comme si mai ne donnait pas plus de lumière dans les cimetières anciens, dans les jardins abandonnés ! Et la nostalgie de Paris, Montmartre, les boulevards,

le quartier ? Sans doute, aussi, mais il est des jardins discrets et doux dans des quartiers éloignés qui font souvenir de la province : y repartir, y respirer, s'illuminer d'espoir et de joie, ô fête, il n'en est pas d'autre. — Et tout cela est dit d'un ton impromptu, familier, enjoué, qui force la sympathie, et ne cherche pas à en imposer. C'est bon enfant, c'est agréable, et cela ne vise pas à plus.

Bien que les **Stèles Fleuries** par M. Daniel Dyke-Noël témoignent d'une sensible et juste admiration pour les poètes d'autrefois, de Ronsard à Chénier, à Lamartine, à Verlaine, à Samain et à ceux du « mélodieux symbolisme de 1890 », ces chants manquent de personnalité et de fermeté : plus de veléité que de réalisation, mais sans doute l'auteur est fort jeune, sachons attendre.

Cantique de Salomon, *Savitri*, *Plainte de Sappho*, *Orphée et Eurydice*, thèmes éternels d'amour et de douleur, M. Alban Guyraud tente de vous susciter à nouveau au souvenir du lecteur français en ces **Quatre fresques pour l'Amour**, que, *suivies du Poème d'Omphale*, présentent les éditions de l'Archer, de Toulouse. M. Alban Guyraud nous avait précédemment donné le triptyque de son *Voyage de l'Homme*. Il n'est pas rebuté par la grandeur des projets ; du savoir, une ample vision des choses, de graves données philosophiques, une ardeur certaine nourrissent sa naturelle et farouche éloquence. Il transpose non sans assurance les motifs éternels, il les adapte à des conclusions réfléchies. L'effort est plus que louable, éveille la sympathie. Tout de même plus de concentration, une personnalité sensible plus affinée, un goût plus pénétrant conviendraient mieux à un poète. Il semble qu'il raconte ce qu'avant lui d'autres ont mis en œuvre plutôt qu'on ne s'aperçoit d'un jaillissement nécessaire, irrépressible. Fougue, oui sûrement, mais de nature différente.

Edéa, et autres poèmes, par Georges Lafourcade. Ce nom, je m'en souviens, paraît quelquefois à la suite de longs poèmes publiés par la vaillante petite revue de M. Sully-André Peyre, au Cailar (Gard), *Marsyas*. M. Lafourcade est nourri de lyrisme britannique : de Shakespeare à Swinburne, du moins, il semble n'en rien ignorer, et il essaie même de transcrire en vers français *Ave atque Vale*, l'admirable hommage consacré par Swinburne à la mémoire de Charles Baudelaire. Je vois

en M. Lafourcade un esprit extrêmement averti, appliqué, patient, réfléchi, je ne sens pas en lui ce divin souffle qui transporte les poètes, et si je conçois beaucoup d'estime pour son œuvre consciencieuse, je ne me sens guère saisi par un élan lyrique. Je crois à M. Lafourcade un avenir d'érudit, sans doute de critique, plutôt que de poète.

Quelques volumes encore dont il serait malaisé de rien proférer qui les exalte et qui ne valent pas qu'on en rabatte : **les Feux du Prisme**, par Germain Trézel, l'**Avril de nos Beaux Ans**, par Léon Delhoume, **la Robe à travers les Branches**, par Raymond Genty, **Souvenirs Mythologiques**, par Georges Grand, **les Soupirs Interdits**, par Maurice Fleurial, ne sont inférieurs ni supérieurs les uns aux autres ; les auteurs pratiquent un métier banal, on cherche ce qu'ils apportent de plus fervent, d'inattendu.

Plus de recherche, de savoir aigu, de particularité aux poèmes plus raffinés sans être infiniment personnels que M. Georges Neveux intitule **la Beauté du Diable**, M. Gilbert Trolliet, **Petite Apocalypse**.

Et enfin, mention spéciale aux **Echos et Reflets**, poèmes posthumes d'Albert Mary, penseur sensible, qui se fit apprécier, hautement par ses travaux de biologie et de géologie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Dumur : *Le sceptre de la Russie*, Albin Michel. — Jean Cocteau : *Les enfants terribles*, Bernard Grasset. — Léon Daudet : *Le voyage de Shakespeare*, Edition de la Nouvelle Revue française ; *Le cœur brûlé*, E. Flammarion. — Marcel Berger : *L'amour sans amour*, E. Flammarion. — Gil Robin : *Noël Mathias*, Editions Kra. — Henri Duvernois : *Spectatrice*, Editions des Portiques. — Tristan Bernard : *Le voyage imprévu*, Albin Michel. — Alec Scouffi : *au Poiss' d'or*, Editions Montaigne.

Après *Nach Paris*, *Le Boucher de Verdun*, *Les défaitistes*, *La Croix rouge et la croix blanche*, c'était en Russie que M. Louis Dumur nous avait emmenés avec *Dieu protège le tsar !* pour y poursuivre l'histoire romanesque ou romancée de la grande guerre. Il avait évoqué les débuts de celle-ci chez notre alliée de l'est, et il en relate aujourd'hui, les événements, ensemble civils et militaires, jusqu'à la révolution et à l'abdication de Nicolas II. **Le sceptre de la Russie**, tel est le titre qu'il

donne à cette nouvelle partie de sa vaste entreprise. Titre significatif, puisqu'il reproduit les termes mêmes dont se servait le moine Raspoutine pour désigner la virilité monstrueuse dont la nature ou plutôt le diable l'avait doué, et qu'il brandissait quand il voulait jeter ses dévotes hystériques en extase. Aussi bien, notre voisine et amie la Belgique s'était-elle offusquée de la franchise avec laquelle M. Dumur avait décrit les attributs de la souveraineté du starets thaumaturge dans son précédent livre. Elle ne s'offusquera pas moins, je pense, de l'égale franchise qu'il apporte, cette fois, à nous les montrer détachés de leur cynique possesseur par une main sacrilège, mais vengeresse... Mais, à mon sens, il ne saurait s'agir, ici, d'obscénité. La sainte Russie est bien morte de la brutalité, de la ruse et de la mysticité érotique incarnées par Raspoutine. Le récit de M. Dumur, haut en couleur et d'un caractère épique légendaire, sinon presque fabuleux, en dépit de l'exactitude de sa documentation, ne se fût pas accommodé, pour évoquer ce génie malfaisant, d'une discrétion qui eût été de mise ailleurs. C'est de la vérité toute crue qu'est faite l'horreur des événements dont M. Dumur s'est improvisé l'historien avant que l'histoire, trop lente à son gré, ne les ait rassemblés. Je suis à peu près certain, du reste, que celle-ci confirmera tout ce que M. Dumur avance. Son intuition, en lui décelant la main de l'Allemagne dans les catastrophes successives qui se sont terminées par l'écroulement du tsarisme et par la ruine de la Russie elle-même, a bien servi, en la circonstance, l'obstination de son esprit logique. Il faut lire, notamment, ce qu'il écrit des trahisons qui ont empêché la guerre de prendre fin en 1916, par l'offensive victorieuse des armées du front oriental, et nous ont coûté 500.000 morts de plus. Avec quels accents dramatiques il réveille, en outre, l'intérêt de l'assassinat de Raspoutine en le racontant après tant d'autres ! C'est du meilleur naturalisme. L'on ne peut pas ne pas admirer, en achevant le sixième volume de l'épopée de M. Dumur, la puissance de son évocation débordante de vie et l'éclat de son pittoresque.

On a fait de tels éloges du nouveau roman de M. Jean Cocteau, **Les enfants terribles**, que de dire avec simplicité de ce roman qu'il est, sans doute, le meilleur ouvrage que l'esthétique surréaliste ait produit semblera un compliment presque misérable. Il n'est pas autre chose, cependant, en dépit de sa réussite, qu'une

création de caractère trop particulier pour mériter le titre de chef-d'œuvre. Un chef-d'œuvre s'inscrit dans la durée, et le roman de M. Cocteau relève de la mode, c'est-à-dire appartient à cette littérature qui s'inscrit dans le temps de procéder des théories psychologiques aujourd'hui en faveur, lesquelles accordent comme on sait une importance prédominante au subconscient. L'arbitraire et l'exceptionnel règnent en maîtres dans l'histoire que M. Cocteau nous raconte et qui est celle de deux jeunes gens (presque des enfants d'abord) qui vivent une vie chimérique et réalisent, avec innocence, sur le plan du rêve, une union incestueuse... Ils jouent « le jeu », c'est-à-dire qu'ils exaltent jusqu'à l'invraisemblance la réalité dans un lieu, « la chambre », qui ne leur rappelle cette réalité qu'en la déformant baroquement. On les croirait hallucinés par la drogue. En vérité, ce sont seulement des hérédos lourdement chargés, car leur pureté interdit d'en faire des candidats à la paralysie générale... Rien de plus étrange que la promiscuité qui unit Paul et Elisabeth — le frère et la sœur — et leurs amis Gérard et Agathe. Aussi ne m'étonné-je pas qu'elle engendre un double suicide. Elle aurait pu provoquer pis... Mais M. Cocteau est un lyrique. Il l'est, surtout, par la qualité de l'atmosphère qu'il crée et par l'aisance avec laquelle il fait se mouvoir dans cette atmosphère ses personnages plus qu'humains — chastes, je le répète, — et d'une spiritualité si absolue qu'elle fait d'eux des désincarnés. Je crois, pourtant, que d'opposer, comme M. Cocteau paraît vouloir le faire par la conclusion tragique de son livre, la poésie ou le rêve à la vie, est une erreur. Il existe une espèce de rêve qui puise en celle-ci, au contraire, son aliment et sa force, ou qui l'embellit et la tranfigure sans en altérer le sens. Les héros de M. Cocteau sont la proie du cauchemar, et le cauchemar est à un tel rêve ce que le mal est au bien. Elisabeth et Paul se déploient dans l'anormal pour parler plus exactement. Ils dévient de la ligne où le rêve se trouve harmonieusement placé à un degré au-dessus de la réalité.

M. Léon Daudet, dont on réédite fort à propos **Le voyage de Shakespeare**, « ce maître livre, ce livre de vigueur », comme a dit, naguère, M. Charles Maurras, publie, d'autre part, un roman, **Le cœur brûlé**, où il nous expose à son tour le cas d'un homme en proie au démon de midi. Le thème du quin-

quagénaire s'éprenant d'une jeune fille a été souvent traité, et l'on ne saurait dire que M. Daudet le renouvelle. Du moins sait-il le placer dans un autre domaine que le matériel et l'animer d'une mystique, avec cette fougue qui lui est habituelle, en évitant le poncif. Sa conviction spiritualiste entraîne la nôtre, et chemin faisant, il nous ouvre dans un éclair, en philosophe, en psychologue et en médecin, des aperçus profonds sur la vie, s'il donne libre carrière à son tempérament satirique. M. Daudet nous révèle par-dessus tout qu'il est un poète. Un poète riche, et qui ne choisit pas, sans doute. Mais on est touché par la grâce simple de Sylve, la petite danseuse provençale, si sincèrement amoureuse du grand savant Martial Hauffroy, et par la noblesse de l'épouse de celui-ci. Il y a maintes pages exquises de la plus aimable bonhomie dans le roman de M. Daudet ou dont une émotion grave se dégage. Elles attestent que ce redoutable contempteur du Régime (redoutable et redouté, à preuve la rigueur de l'ostracisme qui le maintient hors de France) loin d'être sceptique et amer, est cordial et optimiste, jusqu'à la naïveté...

Plus nerveux, certes, que musclé, mais d'une remarquable intelligence, tel est le nouveau roman de M. Marcel Berger, **L'Amour sans amour**, qui pose avec hardiesse le problème du désaccord régnant entre les sexes du fait de la conception polygamique de l'un, monogamique de l'autre. M. Berger imagine, entre gens qui passent leurs vacances dans un château de Touraine, une sorte de tournoi galant dont l'idée aurait pu germer dans le cerveau de Boccace, et qui met successivement aux prises toutes les femmes et tous les hommes présents dans le dit château... Beau prétexte à variations sur le thème que vous savez ! Mais M. Berger n'a pas voulu qu'être licencieux. Il est philosophe. Il a, ou du moins son héros a une opinion sur la volupté, et comme elle est franchement libertine, comme elle postule en faveur du changement, elle ne plaira qu'à la moitié la moins charmante de ses lecteurs. M. Berger semble chercher bien loin la raison du refus entêté qu'oppose la femme au désir avoué ou non de l'homme de multiplier les expériences amoureuses. Qu'elle montre plus de fidélité que nous, en règle générale, cela ne fait pas question. Mais il n'y a pas qu'un souci de sécurité matérielle à l'origine de la constance de son attachement. L'homme prend ; la femme se donne. Ils le croient, du moins ;

tout est là. L'homme s'imagine s'emparer d'un bien ; la femme faire un cadeau. Accroissement d'une part, diminution de l'autre. Où l'égoïsme meut l'homme, la générosité devrait animer la femme ... Peu importent les démentis que la réalité leur inflige : ils se sentent à l'opposé l'un de l'autre en amour, et rien n'ira jamais là contre. Mais ce qu'il y a de pathétique dans leur malentendu, M. Berger a su l'exprimer dans son roman. Il trouble, il inquiète... Lors même qu'il doive les irriter, comme je l'ai dit, je ne vous conseille pas de le faire lire — je n'irai pas jusqu'à écrire : à des jeunes filles — mais à des femmes encore épargnées par la fièvre érotique de l'époque,

C'est d'un curieux cas d'impuissance intellectuelle, mais point de l'espèce chère à Dostoïevski que nous entretient M. Gil Robin dans **Noël Mathias**. Son héros, un savant, médite depuis trente ans une œuvre immense, destinée à changer la face du monde. Mais parvenu au seuil de la vieillesse, il doit s'avouer qu'il ne la réalisera jamais. C'est qu'il est doublé d'un poète à qui le grand amour a manqué dont son génie avait besoin pour créer. ... Amour désespéré qui ne pouvait être que d'essence purement spirituelle comme celui de Dante pour Béatrix. Noël Mathias n'est point paresseux ; il travaille, mais à vide et comme s'il essayait de remplir on ne sait quel trou sans fond, creusé par l'absence. Je ne veux pas entreprendre de discuter la valeur psychologique du problème que pose un tel drame. Et aussi bien, n'importe-t-il, puisque c'est de lyrisme que, par-dessus toute choses, il s'agit ici. M. Robin n'a rien voulu prouver encore qu'il propose un remède qui n'en est pas un, l'amitié, à la maladie de son singulier personnage. Il nous a intrigués, séduits, touchés. Son livre est d'une essence rare et doit faire le plaisir des délicats.

Il n'y a pas de plus adroit pasticheur d'Henri Duvernois que M. Henri Duvernois lui-même, et l'on retrouve tout l'art de ce conteur dans le joli petit roman, **Spectatrice**, qu'il nous donne aujourd'hui. On sait qu'un tel art qui, par ailleurs, s'apparente à celui de Guy de Maupassant, est fait d'une ironie souriante, un peu gouailleuse, mais tout enveloppée de mélancolie. M. Duvernois ne vise pas à la profondeur ; mais il n'est pas, non plus, superficiel, et la fantaisie agrémente la finesse de son observation. On ne laissera pas de trouver arbitraires les revirements qui accidentent le présent récit, où l'on voit une jeune fille

intelligente et bonne, mais disgraciée par la nature, se dévouer à son frère, et laisser passer un bonheur sur lequel elle ne se faisait guère, il est vrai, d'illusion... Mais que M. Duvernois est habile à nous masquer le but vers lequel il tend ! Comme il excelle à égarer la perspicacité du lecteur ! Son aisance, ou sa facilité même, est un charme auquel il faudrait avoir l'humeur bien maussade pour ne pas céder...

A la catégorie de la littérature agréable appartient, aussi, le roman de M. Tristan Bernard : **Le voyage imprévu.** Le spirituel écrivain nous y lance, dans une magnifique « vingt-quatre », à la poursuite d'un mystère qu'il nous révèle à point nommé, en nous procurant le plaisir de voir deux amants sympathiques tomber dans les bras l'un de l'autre... Roman à demi policier. Mais M. Bernard ne méprise pas le genre. Il sait le lecteur sensible à sa façon de conter qui, nonchalante en apparence, est d'un art très sûr.

Au Poiss' d'or, le roman de M. Alec Scouffi, commence par une descente de police dans un de ces cabarets pour homosexuels où se passe le premier acte d'une pièce qui a fait scandale à la Renaissance... C'est assez dire quelles mœurs il décrit... Mais M. Scouffi, qui n'avait jusqu'ici publié que des vers, n'a pas voulu que ses débuts dans la littérature romanesque passassent inaperçus... Il a pris le ton du jour — qui était, déjà, le ton d'hier, car « naturalisme pas mort » comme télégraphiait l'autre. Qu'il affecte les allures honnêtes du vérisme ou celles, extravagantes, du surréalisme, il est toujours franc du collier. M. Scouffi relève, d'ailleurs, d'une pointe d'humour l'exactitude rigoureuse de son observation. Il est pittoresque, non sans charger ; émouvant, non sans recherche, aussi de l'effet. Cela tient à sa jeunesse ou à son inexpérience. Mais il a le don ; le talent viendra.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Récents progrès en physique théorique (II). — La chronique du mois dernier a pris comme prétexte trois conférences faites en avril et mai à Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers, pour évoquer les idées directrices de la physique contem-

poraine (1). Afin de préciser tant soit peu ces théories actuelles, nous nous reporterons aux derniers travaux (2) de l'Institut international de Physique Solvay, dont la commission scientifique est actuellement présidée par Paul Langevin. Le cinquième congrès de physique s'est tenu à Bruxelles du 24 au 29 octobre 1927, et les rapports et discussions ont été récemment publiés sous le titre : *Electrons et photons* (Gauthier-Villars). Nous allons donc feuilleter ensemble les divers rapports (3), en dégageant les quelques idées générales qui peuvent être énoncées sans aucune des expressions mathématiques, souvent fort complexes, mais *indispensables à l'intelligence parfaite* des théories proposées ; d'autant plus indispensables, pourrait-on dire, que ces théories sont plus étrangères aux conceptions habituelles, plus irreprésentables, plus intraduisibles dans le simple « langage grammatical » (p. 247).

A. H. Compton (de Chicago, prix Nobel 1927) s'est rendu célèbre, il y a quelques années, en envoyant des rayons X sur des solides légers, en étudiant les électrons qui se trouvaient alors lancés à grande vitesse et en montrant que les rayons X primitifs changent de fréquence (à peu près comme si un rayon de lumière bleue, en frappant du papier blanc, devenait jaune). Eh bien, l'effet Compton — tel que nous venons d'en donner une idée — est un de ces *faits nouveaux* qui exigent la refonte de nos conceptions générales. Et le physicien américain insiste notamment sur la déchéance de l' « éther » :

Nous nous trouvons dans cette position difficile de devoir imaginer un milieu dans lequel des perturbations se propagent à une vitesse déterminée, non pas par rapport à un système d'axes fixes, mais par rapport à tout observateur individuel, quel que soit son mouvement... Ce milieu diffère si considérablement du simple éther dont nous sommes partis que l'analogie entre une onde dans un tel milieu et la

(1) Nous avons nous-même tenté de les rappeler, *en prenant les choses dès le début* et en ne supposant chez le lecteur aucune connaissance spéciale, dans l'opuscule intitulé *Matière, électricité, radiations* (2e édition, Delagrave, 1929).

(2) Les travaux antérieurs ont été passés en revue dans le *Mercure de France* (15 janvier 1929, p. 429).

(3) En dehors de celui de W. L. Bragg (de Manchester) sur « l'intensité de réflexion des rayons X », qui ne se rattache pas directement au sujet tel que nous l'avons délimité le mois dernier.

propagation du son dans un milieu élastique est très lointaine... Au lieu d'être un appui pour la théorie des ondes, la conception de l'éther a été incapable de se débarrasser des contradictions primordiales (p. 58-59).

et sur le fait que les ondes, récemment admises, *ne transportent pas d'énergie* (p. 85).

Louis de Broglie, qui fut, nous le savons, l'initiateur des dernières tendances scientifiques, traite de la « nouvelle dynamique des quanta ». Il arrive à montrer que, quand deux lumières agissent l'une contre l'autre, produisant en certains endroits de l'obscurité, il ne passe aucun photon en ces endroits (p. 140). Il signale aussi que l'électron, censé renfermer lui-même du magnétisme, ainsi que les Hollandais Uhlenbeck et Goudsmit l'ont imaginé (1), n'a pas encore été incorporé aux théories récentes.

Le continuateur de de Broglie, Erwin Schrœdinger (de Zürich) attire l'attention sur la nécessité d'employer des représentations, soit à quatre dimensions, soit à un plus grand nombre de dimensions. Il montre

l'impuissance absolue de la mécanique classique dans le domaine des dimensions atomiques (p. 288) ;

même les lois habituelles de l'électricité deviennent fausses (p. 192) ; il y a néanmoins des cas où on peut admettre qu'on a affaire à des grains d'électricité de petites dimensions (p. 193) ;

nous n'observons jamais le rayonnement émis par un atome autrement que par son action sur un autre atome ou sur une autre molécule (p. 194).

La mécanique des quanta s'appuie sur une analyse précise de ce qui est *essentiellement observable* (p. 143),

tel est le but qui fut pousuivi par Max Born (de Gœttingue) et Werner Heisenberg (de Copenhague), et qu'ils rappellent au début de leur rapport sur « la mécanique des quanta ». C'est à ces deux savants allemands que nous devons la fabrication d'un outil mathématique très puissant (le calcul des matrices), qui

(1) On l'appelle l' « électron magnétique » ou l' « électron tournant ». Remarquons que les rédacteurs des séances du congrès Solvay n'ont pas unifié leurs termes et écrivent au hasard : gyration, rotation, tournoiement (!).

s'est admirablement adapté aux théories actuelles ; et ce n'est certes pas une des moindres bizarreries de l'époque que de voir des physiciens contraints de *faire des découvertes mathématiques* pour que leur propre science puisse progresser.

Deux sortes de discontinuités sont caractéristiques pour la physique de l'atome : l'existence de corpuscules (électrons, photons) d'une part, l'existence d'états stationnaires séparés (valeurs déterminées de l'énergie et de l'impulsion, etc.) (p. 144). Le quantum d'action constitue la mesure universelle de l'indétermination qui est introduite dans les lois naturelles par le dualisme des ondes et des corpuscules (p. 172). Aussi longtemps qu'on ne considère que des expériences qui tombent dans le domaine de nos connaissances physiques et mécaniques acquises jusqu'ici, notre hypothèse fondamentale de l'indéterminisme essentiel est d'accord avec l'expérience (p. 178).

Il convient de faire remarquer que nous avons assisté à l'éclosion de nouvelles « statistiques », c'est-à-dire de nouvelles méthodes pour le calcul des phénomènes à notre échelle à partir des processus isolés. En plus de la statistique classique, Bose et Einstein d'une part, Fermi et Dirac d'autre part en ont proposé deux autres (1) :

La statistique de Bose-Einstein est valable pour les photons. La statistique de Fermi-Dirac est certainement applicable aux électrons et, selon toute probabilité, aux protons. Enfin, pour toutes les configurations neutres (molécules par exemple), c'est à nouveau la statistique de Bose-Einstein qui convient (p. 175 et 271).

Il ne nous reste plus qu'à examiner le rapport (2) de Niels Bohr (de Copenhague, prix Nobel 1922) ; sous le titre « le postulat des quanta et le nouveau développement de l'atomistique » il examine avec une singulière pénétration dans quelle mesure nos conceptions familières doivent être abandonnées :

(1) Pour le lecteur qui a quelques notions mathématiques, les rapports entre ces *trois* statistiques sont à peu près les mêmes que ceux qui existent entre les; trois concepts mathématiques suivants : arrangements (statistique classique) combinaisons avec répétition (Bose-Einstein), combinaisons sans répétition (Fermi-Dirac).

(2) Alors que les autres rapports étaient à peu près corrects, celui-ci a été traduit *en dépit du bon sens* — l'expression n'est pas trop forte ; — bien des passages sont incompréhensibles. Que dire aussi de la « préhistoire » (p. 240) d'un atome (au lieu de : *histoire antérieure*) ? Que dire des formules défigurées (p. 231), parce que le rédacteur s'est imaginé qu'il fallait les rectifier ?

Le postulat des quanta consiste à affirmer que tout processus atomique contient un trait de discontinuité ou plutôt d'individualité qui manque totalement aux théories classiques et qui est caractérisé par le quantum d'action de Planck. Ce postulat a pour conséquence le renoncement à la description causale des phénomènes atomiques dans le temps et dans l'espace. Notre description des phénomènes naturels reposait [jusqu'ici, à tort] sur l'hypothèse que ces phénomènes peuvent être observés sans que, par là, on les influence sensiblement (p. 210). Tout comme on reconnaît, d'après la théorie de la relativité, que l'utilité de la séparation nette, suggérée par nos sens, entre le temps et l'espace, ne repose que sur le fait que les vitesses relatives qui se présentent d'ordinaire sont petites vis-à-vis de la vitesse de la lumière, on peut dire que la découverte de la théorie de quanta a fait reconnaître que l'adaptation de notre conception causale dans l'espace-temps n'est régie que par la petitesse de quantum d'action vis-à-vis des faits qui entrent en ligne de compte dans nos sensations habituelles (p. 217). Les notions d'états stationnaires et de processus individuels de passage ont, dans leur domaine d'application, tout autant — ou tout aussi peu — de réalité que les particules individuelles elles-mêmes... Il est effectivement possible de construire, à l'aide des méthodes symboliques, une description des phénomènes atomiques qui soit exempte de contradictions et qui apparaisse comme une généralisation naturelle de la description causale ordinaire dans l'espace-temps (p. 244) (1).

Terminons par une dernière conception à laquelle N. Bohr fait allusion : la quatrième dimension, introduite par Einstein, ne suffit plus ; il en faut une cinquième, comme l'ont proposé Kalutza et Klein ; et dans cette représentation :

la conservation de l'électricité joue un rôle analogue à celui des principes de la conservation de l'énergie et de l'impulsion [dans la relativité] (p. 245).

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Guy-Grand et autres : *La Renaissance religieuse*, Alcan. — Louis Teissonnière : *Le Mouvement de la nouvelle Réformation*, Foyer de l'âme, 45, rue de Loxum, Bruxelles. — Alphonse Séché : *La Morale de la Machine*, Malfère. — Albert Counson : *La Civilisation : action de la science sur la loi.* — Mémento.

La Renaissance Religieuse, voilà un titre d'ouvrage qui va faire sursauter ou trépider bien des gens. Nous a-t-on

(1) Etant donné la médiocrité de la traduction, nous ne nous sommes naturellement pas astreint à la regarder comme intangible.

assez dit que les religions étaient mortes, qu'aucune n'avait chance de revivre, et que les hommes comme les sociétés pouvaient et devaient désormais se passer de ces niaiseries archaïques ! Or, il paraît que les religions reviennent à l'ordre du jour, toutes d'ailleurs ensemble, ce qui est fort heureux pour ceux qui aiment la controverse, et que ce n'est pas encore demain que nous verrons les gens se désintéresser des problèmes métaphysiques ni des solutions que leur ont données en sens divers les fondateurs de nos grandes religions historiques.

Sous le titre que je viens de dire, M. Georges Guy-Grand a réuni les conférences qu'il avait demandées à divers penseurs pour « l'Ecole des hautes études sociales » en 1926-1927, et au cours desquelles successivement MM. Gaëtan Bernoville et Paul Archambault, ainsi que le Père de la Brière, ont parlé du catholicisme, MM. Bertrand et Gillouin du protestantisme, MM. Weill et André Spire, du judaïsme, MM. Fernandez et Couchoud du déisme, et MM. Chalaye, Masson-Oursel et Brunschwig des religions de l'Extrême-Orient, sans oublier une discussion sur le thomisme et le scotisme poursuivie entre le P. de Tonquédec, MM. Jacques Chevalier et Félix Sartiaux. Et cela fait, avec l'avant-propos et la conclusion de Georges Guy-Grand, un ensemble de pages pleines de substance et de profondeur.

D'abord, que la préoccupation religieuse ne disparaisse pas des âmes, c'est ce qui ne devrait surprendre personne, puisqu'elle est inhérente à notre nature ; tant que les hommes seront des hommes, il y en aura parmi eux qui seront attirés par les mystérieux problèmes de l'origine première et de la fin dernière. Comme d'autres d'ailleurs qui y resteront indifférents. Même dans les époques de foi la plus vive, XIIIe ou XVIIe siècle par exemple, il y a eu beaucoup d'athées et d'agnostiques, et, par contre-partie, dans les temps où l'irréligion a été la norme officielle, ont continué à pulluler les croyants et les saints.

Que cette renaissance de la foi dans toutes les confessions ait eu lieu sous le coup de l'immense ébranlement de la guerre, c'est également ce qui est très compréhensible ; toutes les fois qu'il se trouve en face de la mort, ou seulement de la souffrance, l'homme ne peut pas ne pas penser à l'au delà. Un peuple peut être, comme le nôtre, très chatouilleux sur tout ce qui est indépendance du for intérieur (c'est là le vrai fondement psycho-social

de ce qu'on appelle l'anticléricalisme), et pourtant rester au fond très respectueux et même affectueux pour la religion, non seulement la religiosité, mais même les religions constituées.

Il semble qu'au cours des pages dont je parle, les hérauts du catholicisme ont un accent plus affirmatif, plus conquérant que ceux du protestantisme, qui se contentent de noter la renaissance de la vie spirituelle dans leur confession ; les catholiques donnent des chiffres, fédérations, syndicats chrétiens, missions étrangères, œuvres sociales, conversions, etc., qui seraient impressionnants si les chiffres des statistiques électorales ne venaient pas faire tout de suite la contre-partie ; tout cela n'est pas d'ailleurs inconciliable, et les mêmes individus peuvent à la fois tenir à leur religion et voter pourtant contre les candidats qui se réclament d'elle d'une façon trop bruyante ; en outre tout ce qui touche aux élections est si spécial, si trouble ! En restant dans le domaine intellectuel et moral, on ne peut contester que le catholicisme et aussi le protestantisme sentent en eux fermenter une vie nouvelle, et que d'une façon générale la pensée religieuse tient dans le monde des idées une place beaucoup plus considérable et honorable que les champions de la pensée irréligieuse voudraient le faire croire. Le protestantisme, notamment, qui un moment avait glissé vers le simple déisme, redevient une vraie religion, une foi, un christianisme aussi vivant et agissant que l'orthodoxe.

Il n'est pas jusqu'au judaïsme qui ne se sente animé par un souffle nouveau ; le vieux mosaïsme n'a pas perdu toute force d'attraction, puisqu'on a pu citer un chrétien, M. Aimé Pallière, qui s'est fait juif il y a quelque temps, et le fameux Père Hyacinthe lui-même était, à la fin de sa vie, bien plus israélite que chrétien. D'autres se sentent attirés par des cultes plus orientaux encore Lafcadio Hearn était, sauf erreur, tout à fait bouddhiste. Au surplus, ceux même qui attaquent le christianisme, comme M. Couchoud, semblent vouloir, ainsi que faisaient les vieux docètes, conserver sa divinité tout en ruinant son historicité.

Comme le dit M. Guy-Grand, il y aura toujours des esprits qui ont besoin de Dieu et des esprits qui ont besoin de manquer de Dieu, comme il y a toujours eu des âmes assoiffées de néant après la mort, et des âmes assoiffées de survie après la mort. Mais, suivant les temps, celles de l'une ou de l'autre catégorie sont

plus nombreuses et c'est ce qui donne à un temps particulier sa couleur religieuse ou irréligieuse. En général, les époques de trouble et de souffrance, ou de confiance et d'expansion, sont favorables à la chose religieuse, tandis que lui sont défavorables les périodes de repos, de calme, de jouissance égoïste. Encore pourrait-on dire que parmi les individus sont plus portés à la religion les très inférieurs (malades, détraqués, etc.) et les très supérieurs (grands penseurs, grands artistes, héros, génies et saints), tandis que lui sont indifférents les moyens, dans le double sens de normaux et de médiocres. Et ce qu'il faudrait conclure de tout ceci, c'est d'abord que, les deux attitudes étant compréhensibles, ceux qui préfèrent l'une devraient se dispenser de toute haine ou mépris pour ceux qui adoptent l'autre, et c'est ensuite que la religion, étant intimement liée à la société humaine, car toute civilisation est d'essence religieuse et les diverses sociétés humaines ne se différencient et ne se hiérarchisent que d'après leurs religions, devrait être étudiée peut-être avant tout autre élément social par les sociologues ; la simple constatation que, si les individus peuvent se passer de religion, les sociétés ne le peuvent pas, devrait valoir à la chose religieuse beaucoup de respect, même de la part de ceux qui ont besoin de manquer de Dieu.

Encore un livre sur la religion, **Le Mouvement de la Nouvelle Réformation**, où M. Paul Teissonnière a réuni une dizaine de conférences du plus haut intérêt sur divers penseurs religieux et irréligieux d'autrefois et d'aujourd'hui. Le livre appartient, pour l'inspiration, au protestantisme libéral qui est une religion un peu bien vague ; le protestantisme traditionnel, soit de Luther, soit de Calvin, soit de Socin, est autrement religieux, autrement solide sur sa base évangélique. Je ne sais pas si le nom de Jésus est seulement écrit au cours de ces 250 pages. En revanche, le livre prend pour épigraphe une phrase de J. Jaurès : « A la religion par la raison, la science et la liberté », qui, quelque bien intentionnée qu'elle soit, est une pure niaiserie, comme tout ce que dit Jaurès. Ni la liberté qui est une attitude ou une atmosphère, ni la science, qui est une recherche expérimentale, ne mènent à la religion, ni même la raison, en dépit de l'alexandrin connu de Louis Racine : « La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi ». C'est le sentiment seul qui

révèle le divin : « Dieu sensible au cœur ». La raison ne mène qu'à la théodicée, ce qui n'est pas la même chose.

On ne sort presque pas du domaine religieux avec **La Morale de la Machine**, d'Alphonse Séché, car ce livre est de haute et grave inspiration. « En reniant Dieu, dit l'auteur, l'homme s'est renié lui-même et il lie son sort à celui de la collectivité pour échapper à sa solitude ; il se perd dans le collectif de l'usine comme dans le collectif social et la patrie et l'humanité deviennent les pôles de sa religion ». Tant mieux, certes, s'il a encore cette religion réduite. Le plus souvent, surtout dans le monde collectiviste, il n'a que mépris pour la patrie, bien entendu, et aussi pour l'humanité qui n'est qu'une étiquette antipatriote. Allez demander à un bolchéviste s'il pense à l'humanité quand il supprime la propriété privée ! S'il y pensait, il rétablirait ladite propriété qui seule est capable de stimuler la production ; quand elle existait en Russie, le moujik non seulement se nourrissait, mais encore nourrissait une partie de la fameuse humanité ; maintenant qu'elle n'existe plus, il n'exporte pas un sac de blé et il crève d'ailleurs plus ou moins de faim.

M. Alphonse Séché, comme beaucoup de nos contemporains, a une méfiance profonde de la liberté et une confiance presque absolue dans l'autorité. Dans la triade qu'il propose pour remplacer la nôtre, Ordre, Justice, Autorité, il se contenterait du dernier terme, car, dit-il, c'est l'autorité qui détermine l'ordre et par l'ordre la justice. Et ici, il pourrait s'abriter derrière Gœthe qui disait : « Je préfère l'injustice au désordre. » Soit ! Comme d'autres rétorqueront : « Je préfère le désordre à l'injustice ». Les Français pensent tous un peu ceci, comme les Allemands pensent tous un peu cela, et chacun a raison. Il est certain que, comme le dit M. Séché, on ne fonde pas une société sur la liberté, mais sur l'ordre ; seulement, une fois l'ordre établi, il faut choisir entre la tendance libérale et la tendance autoritaire, et l'auteur m'excusera si, en dépit des noms qu'il invoque, même Mussolini, je garde, pour mon humble part, ma préférence pour la liberté... *Malo periculosam libertatem.*

M. Albert Counson, dans son livre également bien intéressant : **La Civilisation. Action de la science sur la loi**, ne s'entendrait pas avec le précédent auteur, puisqu'il garde la triade Liberté, Egalité, Fraternité. Cette formule est, en effet, très

supérieure, ne serait-ce que par le mot Fraternité, que ce bon Louis-Philippe avait eu bien tort de remplacer par Ordre public. C'est étonnant comme chacun a la manie de l'étiquette triple !... Faut il y aller d'une nouvelle? Soit! Eh bien! je propose : Ordre, Liberté, Fraternité, qui prêtent bien moins à équivoque que d'autres mots à majuscule, notamment Justice, qui est bien beau, mais bien terrible! Et à ce propos M. Counson, qu'il faut louer d'avoir, quoique professeur à l'Université de Gand (mais heureusement tous les Flamands ne sont pas des Flamingants !), le goût et le culte de la langue française, expose dans un appendice supérieurement intéressant combien cette langue, par ses qualités de clarté et de précision, a rendu des services à la civilisation. La question de l'universalité de la langue française, dit-il, se ramène à celle-ci : Quels mots la France a-t-elle donnés aux autres nations ? Les gallicismes des autres langues indiquent en effet les valeurs durables que le Français a procurées à la civilisation. Or, on peut voir que la langue politique en tous les pays est le vocabulaire français, et la langue de la liberté et de l'égalité se trouve être aussi la meilleure messagère de la fraternité internationale. Le Flamand Anscele disait au Wallon Pirenne : « Vous autres qui avez le français pour langue maternelle, vous avez l'avantage de connaître des vers et des textes applicables aux grandes questions sociales. » Et encore aujourd'hui, en dépit de la diffusion énorme de l'anglais, le français garde sa primauté d'esprit. Même aux Etat-Unis, disait M. Clough à l'auteur, il devient en Amérique ce qu'il était en Europe au XVIII[e] siècle. M. Butler nomme le français la plus précieuse des possessions humaines, M. Myrron Herrick déclare l'avenir du monde étroitement lié aux destinées de la France, M. Scott déclare que la France joue aujourd'hui le rôle de la Grèce et de Rome, etc. Citons encore le mot curieux dit à l'auteur par un savant allemand : « Ce qui fait de l'histoire de France une chose qui ne ressemble à rien d'antérieur, c'est qu'on y trouve les mêmes noms dans l'histoire des sciences et dans la politique : Carnot, Monge, Arago, Berthelot, Poincaré, Painlevé; chez nous, le monde savant et nos chefs sont aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils habitaient des pays différents ». L'observation est intéressante, mais peut-être n'est-elle pas concluante : les grands savants ont mieux à faire qu'à suivre des séances de parlement ; en outre, Carnot, le

politique n'est pas le même que Carnot le savant : de même y a-t-il deux Poincarés. Je préfère à cette remarque l'éloge enthousiaste, cité aussi par l'auteur, du grand poète italien Carducci : « O littérature française, toi qui as délivré l'humanité et transfiguré le monde, malheureux qui te méconnaît, misérable qui te renie ! »

Mémento. — Paul Valay : *L'Origine du droit et de l'obligation sociale*, Marcel Rivière. Voici un livre remarquable. L'auteur s'abrite dès le début sous la triple autorité de Tarde, Duguit et Planiol. Ce sont d'autres personnes que les Durkheim et Lévy-Bruhl dont on nous rebat les oreilles. M. Paul Valay se flatte d'avoir élevé un monument nouveau, appuyé sur les quatre piliers de base : famille, patrie, morale, religion. Pour lui, le droit résulte de la nécessité externe de la vie sociale, et l'égalité ou équilibre ne vient pas de la justice, mais y conduit. Tout ceci serait trop long à exposer et à plus forte raison à discuter, car il y aurait çà et là des réserves à faire, et je n'ai pas par exemple pour les idées de M. Delaisi la même admiration que l'auteur (pourquoi d'autre part ne cite-t-il pas Hauriou ?) Mais la place me manque, et je dois me contenter de signaler ce livre à tous ceux qui veulent étudier les nouvelles théories de science sociale. — Henri Damoye : *Problèmes sociaux et Biologie*, Alcan, recueil d'articles variés. Ceux qui se rapportent à l'éducation et à la préoccupation du point de vue hygiénique dans notre enseignement sont excellents : « Chez nous, dit il, influences politiques et concours automatiques à épreuves de mémoire vicient trop le recrutement des élites. » Tout d'ailleurs n'est pas à approuver au cours de ces pages, et les catholiques, même modernes, se défendront d'avoir crié à la science : *Crucifige* ! Il est impossible également d'admettre cette assertion que la religion ne fait bon ménage avec la science que dans l'âme de ceux qui sont à demi religieux ou à demi savants. Trop d'exemples connus prouvent le contraire, et dans une récente Enquête poursuivie auprès des membres de notre Académie des Sciences, pas un seul ne répondait qu'il y avait incompatibilité entre la science et la religion. — Emmanuel Lévy : *La Paix par la justice*, Giard. L'auteur, professeur à la faculté de droit de Lyon, est, nous dit-on, le théoricien du socialisme juridique. Sa brochure, très courte, contient des idées intéressantes. — Robert Lainville : *Qu'est-ce que le budget communal ?* Recueil Sirey. Une substantielle plaquette qui devrait se trouver entre les mains de tous les maires. A-t-on remarqué, à ce propos, combien il est difficile de se procurer dans n'importe quelle commune, que ce soit un hameau ou une grande ville, un exemplaire du budget communal ? Une loi devrait obliger tout conseil municipal à faire imprimer (ou polycopier dans les villages) un

résumé-bilan en 2 petites pages de son budget et à le déposer : 1° chez le concierge de la mairie ; 2° chez tous les libraires, quand il y en a. — Hubert Lagardelle : *Sud-Ouest* : *Une région française*, Librairie Valois. Un livre très intéressant sur nos départements toulousains. L'auteur a mis une sourdine à son socialisme agressif et se contente de chanter la loi du syndicalisme et du régionalisme : « la profession organisée dans la région organisée ». Soit ! Mais, vraiment, tous ces maniaques d'organisation finiraient par vous rendre un peu anarchiste !

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Paul Morand : *Paris-Tombouctou*, Ernest Flammarion. — Henry Bidou : *Le Nid de Cygnes*, id.

Dans un avant-propos, M. Paul Morand prévient le lecteur que son livre : *Paris-Tombouctou*, se compose de notes prises au jour le jour et sans qu'il songeât à les publier. MM. Flammarion lui ayant demandé de collaborer à leur nouvelle collection, « La Rose des Vents », le voyageur pensa que ce qu'il venait d'entreprendre en Afrique Occidentale Française constituerait une sorte d'itinéraire-type ; et comme il est persuadé que le tourisme va, d'ici peu d'années, se développer en A.O.F., il lui a paru que ses notes pourraient, en l'absence d'un guide africain, servir à des gens qui ne sont ni commerçants, ni fonctionnaires, mais simples amateurs de voyages. Et M. Paul Morand ajoute que, puisque selon une implacable loi, le passage des visiteurs blancs, chaque jour plus nombreux, portera rapidement atteinte à la couleur originale de ces pays, il ne lui est pas apparu inutile de fixer ce moment très court où des merveilles mécaniques nous mettent à même de voir encore une nature restée intacte.

Le voyageur s'embarque à Marseille, sur le *Madonna*, de la Compagnie Fabre. Il nous apprend qu'avant de quitter Paris il a fait son testament. Jadis, ou même naguère, il n'y avait, nous dit-il, que les très vieilles gens qui testaient. Désormais, avec les voyages en avion et le cent à l'heure, personne n'est sûr du lendemain. Et une des différences essentielles entre hier et aujourd'hui, c'est cette façon de vivre familièrement avec la mort. Chaque fois, par exemple, que nous partons en auto (M. Paul Morand va faire beaucoup d'auto en Afrique), nous tenons notre vie entre nos mains : un coup de volant à droite et nous ne sommes plus.

Le *Madonna* traverse le golfe du Lion et passe devant les côtes de Catalogne. A bord, à la table du commandant, on parle beaucoup des noirs. On signale, en particulier, la dureté de leur tête. Chacun cite des exemples : coups qui les laissent impassibles, toits qui s'effondrent sur eux sans les blesser, etc. Leurs boxeurs encaissent avec une rare endurance. Aux Antilles, quand les nègres ont des différends à régler dans les plantations, on les voit se heurter du front, comme des béliers, jusqu'à ce que l'un tombe. C'est que le crâne du noir s'ossifie définitivement vers la puberté et atteint bientôt une extraordinaire épaisseur. Les sutures durcissent vite ; et c'est aussi vers cette époque que le nègre, jusqu'alors précoce, voit son intelligence baisser. Je remarque, à mon tour, qu'il en est ainsi, je crois, chez les singes les mieux doués, les chimpanzés entre autres. Mais je me garde bien d'en tirer aucune conclusion. Le *Madonna*, cependant, continue sa route, longe la côte d'Espagne, en direction de Gibraltar, et arrête à Casablanca pour y faire escale. On repart bientôt et en route pour le Sénégal. Les conversations reprennent à bord (car que faire en bateau, sinon ratiociner). On y développe, entre autres thèmes, que deux choses séparent les hommes : la langue et la couleur de la peau. Il paraît alors à M. Paul Morand que l'humanité va vers l'unité. Par suite des exodes généralisées, dit-il, on arrivera bientôt à une seule couleur. Quant au langage, il ne croit pas à l'avènement d'une langue unique. Le monde parlerait d'ici peu, très incorrectement d'ailleurs (je crois bien que c'est fait ou à peu près), deux ou trois langues : la langue natale(?), pour les usages familiaux ; la langue anglaise, pour les rapports hors frontières. Quant aux élites, elles apprendront le français. C'est évidemment flatteur pour nous. Alors je me demande, en admettant que les choses se passent ainsi, si tous ces métissages ne contribueront pas, dans une large mesure, à faire disparaître précisément les élites. Mais l'avenir est sur les genoux des dieux, comme dit le vieux poète grec.

Cependant on arrive à Dakar. M. Paul Morand, retenu au lit par un lumbago, examine des cartes sur sa couverture. Pour lui, le voyage se présente alors ainsi : Guinée, Soudan, peut-être Tombouctou, Haute-Volta, Côte d'Ivoire... A ce moment, il reçoit la visite d'Albert Londres, ce grand coureur du globe, qui est pour quatre mois en Afrique, et compte se diriger d'abord

sur Tombouctou, puis redescendre par le Congo et le Dahomey. Les deux voyageurs débarquent bientôt à Konakry, dont on nous brosse une pittoresque arrivée. Dans des pirogues dressées à l'avant, l'arrière presque dans l'eau, des pêcheurs brandissent des poissons aux couleurs d'arc-en-ciel. Le mouillage se fait à l'entrée du port. Et en quelques mots, on nous parle ensuite des allées ombragées de Konakry, célèbres dans toute l'Afrique.

C'est ici que va vraiment commencer le voyage de M. Paul Morand. Et il convient de rappeler, sauf à se répéter un peu, que *Paris-Tombouctou* n'est composé que de notes, les unes très courtes (et souvent ce ne sont pas les moins intéressantes), les autres plus longues, mais ne dépassant guère le plus souvent quelques pages. Ce sont, dans tous les cas, de simples notations ; en somme, une série de clichés. C'est d'ailleurs leur principal intérêt. On pourra lire ainsi une nuit au Fouta-Djalon où l'auteur se trouve immobilisé, par suite d'une panne d'électricité, en pleine forêt, à plus de mille mètres de hauteur et ne doit son salut, après plusieurs heures d'attente pénible, qu'à une pauvre vieille Ford qui arrive enfin lui porter secours.

Par le train, cette fois, le voyageur se dirige vers Kankan. Arrivé à la gare de cette localité, les chefs indigènes, dont un descendant de Samory, se présentent, la tête enveloppée de linges bleus ; dehors, la milice, composée d'anciens tirailleurs, porte les armes. Soudain, éclatant comme une bombe sous l'ardent soleil, c'est le *tam-tam* d'Afrique, son premier tam tam, comme dit M. Paul Morand. Le chef griot, son bonnet entouré de miroirs, de blanc drapé, est entouré de ses femmes, en bleu, coiffées de bonnets oranges ; et c'est un vacarme insensé, à rendre jaloux des musiciens modernes. La foule se masse autour des voyageurs, élevant la voix à mesure que sortent des sacs les verroteries qui brillent. — De Kankan à Bamako, c'est une dure étape en automobile de plus de quatre cents kilomètres, sur une route médiocre, à travers de hautes graminées dévorées de pelades noires. Çà et là, des ponts faits de rondelles de bois et de terre, privés de garde-fous. Soudain ... un lac ! Non, c'est le Niger, que les Arabes appellent la Mer. On traverse le fleuve sur deux bacs, au milieu des cris des passeurs nègres drapés de laine blanche. Et voici bientôt Seguiri, frontière de Guinée et commencement du Soudan. A la nuit, par une route splendide,

arrivée à Bamako, sa capitale. Ensuite, c'est Segou ; et, après des étapes, Kabara, le port de Tombouctou, port dont nos chalands sont les seuls bateaux. Et ce sont deux heures de navigation entre des dunes désolées, au sommet desquelles apparaissent parfois les oreilles d'un âne ou l'arc énorme d'un méhari. Enfin, voici Tombouctou, qui fut jadis une cité de plus de cent mille âmes et n'est plus qu'un gros village de cinq mille habitants. Envahie par le désert, elle tombe en ruine et n'a plus d'importance stratégique ou commerciale. Mais c'est ici la fin du monde nègre, des gras pâturages, de la joie de vivre : là commence l'Islam, note encore M. Paul Morand, avec son intolérance, sa sérénité silencieuse, sa décrépitude. Le marché est un petit marché de village en plein air où quelques vieilles à cropetons vendent des boulettes de beurre infect, des piments, du millet... M. Paul Morand nous conduit devant la maison qu'occupa Caillé, ce voyageur extraordinaire qui fit tant rêver mon enfance. Presque sans ressources, sans moyens, il parvint ici, il y a cent ans, déguisé en Egyptien. C'est à Tombouctou que le voyageur se sépare d'Albert Londres qui, accompagné du peintre Roncayrol, va descendre vers le Dahomey. Quant à lui, il va parcourir encore le Soudan, la Haute-Volta, la Côte d'Ivoire. Je ne puis le suivre, même à grands pas. Seulement, je recommande la lecture de *Paris-Tombouctou* à tous ceux qui s'intéressent aux choses d'Afrique.

Voici encore un livre de la collection « La Rose des Vents » : *Le Nid de Cygnes*, de M. Henry Bidou ; et nous passons subitement de l'ardent soleil de l'Afrique Occidentale Française aux glaces et aux neiges de la Scandinavie. Le gracieux titre du volume est emprunté à Andersen, qui a écrit : « Entre la mer Baltique et la mer du Nord, il est un antique nid de Cygnes ». Et la méthode de l'auteur est fort différente de celle de M. Paul Morand. Il ne s'agit plus ici de simples notations, de récits rapides et vivants, mais d'un exposé méthodique. M. Henry Bidou a visité la Scandinavie cinq fois depuis 1908, a suivi avec attention ses différents mouvements sociaux et artistiques. Il nous donne donc le résultat de ses voyages et de ses études sur ce sujet.

Après avoir tracé rapidement les mouvements géologiques de ces péninsules, noté les traces de ses premiers habitants, et enfin

entrepris d'expliquer l'histoire par la pierre et la pierre par l'histoire, l'auteur nous met en présence de ce qu'il appelle : « les Ombres du Passé ». C'est un puissant raccourci des événements de jadis et des hommes qui les ont subis ou dirigés. Les grandes figures de Waldemar II, Waldemar IV et de sa fille Marguerite ressuscitent devant nos yeux. Plus près de nous, Gustave-Adolphe, la fameuse Christine qui étonna et scandalisa un peu la France de Mazarin, le héros de Voltaire, Charles XII, d'autres encore. Après cette savante et indispensable préparation, M. Henry Bidou, avec talent nous mène en sa compagnie (carriole et bateau) de Bergen vers Trondhjem ; puis d'Oslo en Danemark, de Jylland à Stockholm. Et en route, après de délicieuses descriptions de paysages et de villes, que d'évocations puissantes ou émouvantes. Dans un square d'Oslo, ce sont des méditations sur les deux statues de Bjoernstjerne Bjoernson et d'Ibsen. Et à Elsneur, l'ombre de l'éternel tourmenté Hamlet. M. Henry Bidou n'a pas négligé non plus de nous faire l'histoire des Arts dans ces contrées et de l'influence de la France et de l'Allemagne sur leurs écoles. — Mais pourquoi n'écrirais-je pas, avant de terminer ce trop court examen, que j'ai été un peu étonné du silence de l'auteur en ce qui concerne Swedenborg. Je ne suis nullement un disciple de cet extraordinaire illuminé; mais il me semble que sur le terrain religieux (en dehors, bien entendu, du magistère catholique), ce visionnaire a eu une influence encore plus considérable que celle d'Ibsen, par exemple, sur le Théâtre.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Zarathoustra : un homme aurait fabriqué de l'or. — *L'Opinion*: une statue de Molière par Caffieri, à mettre en lumière. — *L'Alsace française :* les urnes de Bouzonville. — *Revue des Deux Mondes* : aspects et propos de Sainte-Beuve peu avant sa mort. — *Notre Temps* : croquis de l'actuel Berlin. — Mémento.

M. Raymond Baumgarten affirme (**Zarathoustra**, juillet-août) :

Voici qu'un homme a fait de l'or. Scientifiquement partant de l'argent, du tellure, de l'étain et de l'antimoine chauffés à 1.500, M. Jollivet-Castelot, un savant de Douai, a réussi à produire les réactions symptomatiques du Métal noble. Après sa découverte qui est appelée à un immense retentissement, M. Jollivet-Castelot a fait appel aux savants

officiels qui, sans même refaire ces expériences, taxèrent cette œuvre — fruit de plusieurs années de labeur désintéressé — de stupidité présomptueuse.

Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Ce n'est pas la première fois qu'en France les chercheurs devançant les dogmes de leur époque recueillent les sarcasmes des pontifes. Cela dans un sens allégorique et non historique, plus d'un Galilée fut par eux cloué au pilori. Les écoles existantes, leur science établie, sont gênées par tout ce qui obligerait à de nouvelles recherches, sur de nouvelles bases.

L'auteur reprend notre confrère Marcel Boll de voir là de l'alchimie : « ce n'est là que de la chimie », déclare M. Baumgarten. Et il développe :

L'Alchimie, science non pas purement physique, mais exigeant des qualités morales, sonde le mystère même de la vie et de la formation des substances inanimées. C'est là autre chose qu'une simple combinaison de corps. L'alchimiste n'est pas le souffleur. Cette science dont on trouve des traces jusque chez les Alexandrins est complète et immuable. Nul ne l'a jamais clairement exposée, mais elle est définie par un symbolisme obscur dont les formules se sont conservées invariables au cours des âges. Science imperfectible, car, parfaite dès l'origine, elle repose sur l'identité de la création du microcosme alchimique et du macrocosme.

Cela nous paraît fort peu clair. Et peut-on vraiment dénommer science un ensemble de connaissances qui serait « parfait dès l'origine » ?

M. Baumgarten cite Eliphas Lévi :

Les métaux dans les entrailles de la terre se forment comme les planètes du ciel par la spécialité d'une lumière latente qui se décompose en traversant divers milieux.

S'emparer du sujet dans lequel la lumière métallique est latente avant qu'elle se soit spécialisée et la pousser à l'extrême pôle positif, c'est-à-dire au rouge vif, par un feu emprunté à la lumière même, tel est le secret du Grand Œuvre... Cette lumière à son extrême degré de condensation est la vie devenue fixe et peut servir de dissolvant universel et de « médecine ». Pour arracher aux corps employés leur *principe* mâle, actif et vivant, il faut un *dissolvant* minéral, salin et femelle. Puis le concours du feu, de ce « *feu des sages qui ne brûle pas, mais vivifie* », que de nos jours l'on pourrait peut-être assimiler à l'impondérable et latente électricité.

Si M. Jollivet Castelot a fait acte de chimiste, M. Baumgarten prête aux mots un pouvoir symbolique agissant :

C'est dans la recherche de cette pierre qui contient corps, âme et esprit, qu'est la réponse à ceux qui osent interroger le Sphinx. C'est la grandiose et solennelle exclamation pleine de foi d'Artéphius : « O Sapience,comme tu fais devenir l'or volatil et fugitif, bien qu'il soit naturellement très fixe. »

M. Jollivet-Castelot est un grand savant, et nous pouvons le croire. Mais nous ne trouvons pas en lui le feu intérieur, le lyrisme ému des chercheurs archaïques.

En post scriptum, M. Baumgarten indique, sans le reproduire, un procès-verbal publié « dans le dernier numéro de *la Rose-Croix* », du contrôle des expériences de M. Jollivet-Castelot. Ce contrôle aurait associé « trois savants polonais ». De plus, cette revue insère « une lettre du Dr Paal Lind qui dit avoir réussi l'examen au spectroscope ». Comment justifier qu'une réussite aussi extraordinaire, accomplie en France et par un Français, ne soit garantie que par des étrangers ?

§

Un écho de l'**Opinion** (17 août), dont il y aurait lieu de tenir compte pratiquement :

En dehors des bustes qui sont l'honneur de la Comédie-Française, Çaffieri avait exécuté une admirable statue de Molière, assis de trois-quarts à côté d'une table chargée de papiers et sur laquelle est posée sa main droite.

Molière écrit, sa main gauche étendue sur le dossier de sa chaise, et il semble écouter l'inspiration.

Caffieri exposa ce marbre au salon de 1787. On l'a relégué dans un angle mal éclairé du vestibule de la Coupole, où jamais personne ne passe.

Ce marbre est un chef-d'œuvre. Quel beau pendant il ferait, dans le foyer de la Comédie, au Voltaire de Houdon !

§

Aurons-nous quelque jour une affaire des « Urnes de Bouzonville » ? Voici les faits, d'après un article de M. Louis Carré, paru dans **L'Alsace française** (11 août) :

C'est en février 1928 que M. André Wenner, demeurant à Bouzonville, petite localité située à une trentaine de kilomètres au nord-est de Metz, trouva dans sa cave, à peine enfouis en terre, quatre récipients de bronze. Le conservateur du Musée de Metz fut avisé de leur découverte par l'entremise du journal *Le Messin*, les hébergea quelque temps,

refusa de les acquérir à très bon compte et leur propriétaire les reprit. Les Musées Nationaux, saisis de l'affaire, ne la retinrent pas. A la fin de mars dernier, *The Illustrated London News* paraissait avec une manchette ainsi rédigée : « A remarkable discovery in Lorraine ». A l'intérieur de la livraison, un long article de M. Reginald Smith, conservateur du département des Antiquités médiévales au British Museum, orné de belles photographies, commentait l'historique de la trouvaille. Le numéro suivant de la même revue publia une grande planche en couleurs représentant l'un des vases avec sa magnifique patine vert-olive et ses incrustations de corail et d'émail blanc. La presse française était demeurée absolument muette. Seul l'hebdomadaire illustré *Vu*, s'étant intéressé à l'affaire, constitua un dossier sur le sujet.

Après une description minutieuse des quatre vases, M. Louis Carré donne ce renseignement :

Le British Museum, avant de déposer la découverte de Bouzonville dans ses vitrines de la Galerie de l'Age de Fer, non loin des pièces irlandaises de douze siècles plus jeunes : le calice d'Ardagh, la broche de Tara, priait les mécènes anglais de parfaire la somme de 5.420 livres sterling qui lui était demandée. Il n'aura pas fallu plus de quinze mois pour qu'on apprécie l'importance de cette découverte archéologique.

§

M. S. Rocheblave présente, dans la **Revue des Deux Mondes** (15 août) une correspondante de Sainte-Beuve : Mme S. Beck-Bernard.

Celle-ci a rendu visite à l'illustre écrivain le 17 mai 1869, c'est-à-dire : peu de mois avant qu'il mourût. Elle a laissé une relation de cette entrevue. Tel lui sembla son hôte :

Au bout de quelques minutes d'attente, Sainte-Beuve entra. Il paraît âgé de soixante-cinq ans, lourd, gros, marchant difficilement ; à la cheville, il porte sur ses souliers des bandes de tricot de laine attachées avec des rubans. Il a dû être très roux dans sa jeunesse. Sa tête ronde est dépourvue de cheveux, sauf deux touffes en houpettes rousses et blanches, mélangées, qui repoussent une calotte de velours noir, posée en arrière très singulièrement. Les yeux gris, perçants et rappelant ceux du chat, sont surmontés d'épais sourcils hérissés en buissons roussâtres, et comme chargés de givre. Le nez est pointu, la bouche fine assez grande, un mélange de bonhomie narquoise et de dédain malicieux. Il portait une chemise de percale rouge et blanche à raies et à jabot ; un habit-paletot en orléans noir, le tout fort propre.

Mme S. Beck-Bernard rapporte quelques jolis mots de Sainte-Beuve :

En sortant de l'Ecole de Médecine, j'étais réaliste, complètement réaliste. Puis, pendant sept ou huit ans, j'ai été amoureux ou, si vous l'aimez mieux, malade des nerfs...

Elle a noté, à propos du fameux dîner du vendredi saint, prétexte à de rudes attaques de Veuillot, cette explication du critique :

Le prince Napoléon me fait l'honneur de dîner chez moi une fois l'an. J'appris qu'il allait partir (il part toujours) et comme il dîne tous les vendredis chez une dame de beaucoup d'esprit, que je connais, je lui demandai de prier le prince de fixer un jour pour dîner chez moi avec la même société.

Le prince, qui devait partir le lundi après Pâques, dit : « D'aujourd'hui en huit, vendredi. — Vous n'y pensez pas, lui dit la dame, c'est vendredi saint ! — Vendredi saint, qu'est-ce que cela me fait ? » répondit le prince, et il fut décidé qu'on dînerait ce soir-là chez moi. Comme la dame, quoique un peu légère, tient assez aux formes, je commandai un dîner maigre. Le jour même, la dame se fit excuser, disant qu'elle avait la migraine. On lui avait préparé un bouquet, qu'on lui envoya. Le prince vint. Il y avait Edmond About, deux ou trois autres messieurs ; point de dames. On dîna, puis on prit le café, on fuma des cigares, on causa. Les journaux ultramontains présentèrent le tout comme une orgie épouvantable faite exprès un saint jour, etc...

Sur le prince Jérôme Napoléon Sainte-Beuve rapporte à sa visiteuse :

On n'a pas d'idée de la manière dont il parle ! Une fois, le prince a dit : « Votre gouvernement, c'est du fumier ! » Une autre fois, il a dit : « C'est du guano » !

M. S. Rocheblave écrit :

Une enveloppe à l'adresse de Mme Beck-Bernard, écrite de la main de Sainte-Beuve, était sur son bureau quand il mourut, le 13 octobre. Et c'est dans cette enveloppe, avec intention, que Jules Troubat inséra, près de trois mois après, le 8 janvier 1870, la réponse collective des exécuteurs testamentaires de Sainte-Beuve à la lettre de condoléances que Mme Beck-Bernard avait adressée rue Montparnasse. L'enveloppe contenait la photographie de Sainte-Beuve.

§

Un aspect de Berlin, en 1929, vu et noté par M. Serge, dans **Notre Temps** (1er août) :

Dans 5 minutes le train sera arrivé à Berlin ! Avec un mécanicien civil, ça va beaucoup plus vite qu'avec un général de 1914. Sur le quai de la gare une petite marchande de saucisses et de chocolat, rose et blonde comme un amour, vêtue en soubrette de vaudeville, vous propose avec 52 sourires toutes ses spécialités.

J'ai une envie folle de placer mon pied droit, après avoir pris l'élan nécessaire, au bas du dos de ce « schupo » orgueilleux — raide et mécanique, qui, toutes les minutes, retire ses gants blancs afin de s'assurer si sa matraque caoutchoutée — et son revolver grand calibre — sont toujours à leur place. Les taxis possèdent tous des flèches lumineuses rouges pour les virages. Les rues sont propres, nettes et froides. Si nous avons supprimé l'avenue d'Allemagne, ils ont conservé la rue des Français. Un ancien officier corseté comme une élégante de 1906, muni d'un chapeau vert à plume comme pour la chasse au sanglier et arborant une superbe croix de fer en breloque, fauche avec sa cravache l'herbe du Thiergarten. Les autobus à impériale ressemblent étrangement à celui qui, avant la guerre, s'est suicidé en dérapant en plein milieu d'un pont sur la Seine, devant la Morgue. La lettre U est suspendue à tous les carrefours, il paraît que c'est le métro. Multicolore — comme une palissade des grands boulevards, — il avale les stations à une vitesse fantastique. Un gardien veut me faire exécuter un demi-tour : j'étais entré par la sortie. Les Berlinois aiment l'ordre et la méthode. Je sors par l'entrée. Trois petits jeunes gens aux yeux trop bleuis et aux lèvres violemment rouges se promènent en se tapotant les uns les autres.

La plupart des devantures sont étonnantes de manque de goût ; par contre, de bien belles vitrines présentent des saucisses enrubannées de soie bleu tendre ou rose. Il y a aussi un « restaurant français » où, dans un décor vénitien agrémenté de lanternes japonaises, l'on vous sert du chianti et des spécialités italiennes.

Berlin : patrie des marchands de drogues et des homosexuels, n'a plus de prostituées... Pourtant... cette « enfant perdue » de 17 ans, vêtue d'un pull-over aux couleurs violentes qui, sage et jolie comme une poupée de porcelaine, attend au coin du bar automatique du Kurfürstentamm le client possible, en est une.

« Bonjour ! Fraülein ! ich bin Pariser !

— Tu es Parisien ?

— Et comment !

— Schoen !... très bien ».

Parisien !... c'est le mot de passe à Cuba, Chicago, Yokohama et partout dans le monde. Les filles aiment les Français...

Mémento. — *Nord* (juillet) : M. R. Poulet : « Les conditions du Roman et la Question du Romantisme poétique ». — M.G. Anthelme : « Sous le signe de la jeunesse ». — M. L. Duesberg : « La mystique de l'aventure ». — M. R. Marthy : « Importance et Futilité du roman ».

Europe (15 août) : Suite du « Vivekananda », de M. Romain Rolland. — « Fils du soleil », par M.Paul Morand. — M. J.-R. Bloch : « Paganisation de la pensée contemporaine ». — Une protestation des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure.

La Revue hebdomadaire (17 août) : « La belle Libanaise », roman de Georges Ducrocq, avec une présentation de l'auteur, par M. René Benjamin. — M. de Bresson : projet d'« un port neuf continental et d'un canal transcontinental » en Europe.

Latinité (juillet-août) : M. H. Ghéon : « Il y a danse et danse ». — Poèmes de M. Marcel Ormoy.

Le cahier (juillet) : « Marcel Proust », par M. Henri Rambaud.

Variétés (15 août) : Lettres inédites de M. Paul Léautaud à M. Paul Valéry, à Adolphe Paupe et divers. — « Porte donnant sur la voie », par M. E. Gréville.

La Revue de Paris (15 août) : « Le club des Lyonnais », par M. G. Duhamel. — Mme P. D. Le Suffleur : « Chez les Seigneurs du Ouarzazat ». — « L'Atlantide », par M. L. Jolaud.

Petit Courrier de France et de Pologne (juillet-août) : Au cours d'un article sur le livre de Remarque : « Rien de nouveau à l'ouest », M. B. Hamel — qui a fait la guerre sous le drapeau du 21e colonial (« quarante mois de front dont trente de tranchées, huit assauts, une quinzaine de patrouilles ou de reconnaissances ») — consigne cette stupéfiante déclaration : JE N'AI JAMAIS VU UN SOLDAT FRANÇAIS PLEURER.

La Revue de France (15 août) : Un nouveau roman de M. A. t'Serstevens : « Taïa ». — « Voyage dans le ciel nouveau », par M. Jules Sageret.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

PUBLICATIONS D'ART

Adolphe Basler : *Le Cafard après la fête*, Budry. — Adolphe Basler : *La Sculpture moderne en France*, Crès. — Paul Guillaume et Thomas Munro : *La Sculpture Nègre Primitive*, Crès. — Claude-Roger Marx : *Camille Pissarro*, Gallimard. — Charles Kunstler : *Paulémile Pissarro*, Girard et Bunino. — Gabriel Mourey : *François Quelvée*, Gallimard. — Armand Fourreau : *Les*

Clouet, Rieder. — M. Borissavliévitch : *Les théories de l'architecture*, Payot. — Mémento.

Vers le milieu du XIXe siècle, les peintres ont perdu de vue les fins décoratives de l'art et se sont appliqués à reproduire les figures, les objets, les sites avec la plus grande fidélité sans se soucier de l'harmonie dans les couleurs ni de l'expression dans le dessin. Un petit nombre d'artistes et, parmi eux, Manet et les impressionnistes, ont lutté contre cette tendance et par réaction ont donné dans leurs tableaux une grande importance à la décoration. Ceux d'entre eux qui ont atteint la vieillesse ont pu être les témoins d'une orientation nouvelle de la peinture qui tend maintenant à se confondre avec le tapis ou le papier peint. Tant il est vrai que le commun des artistes, comme la plupart des hommes, se dirige alternativement vers les deux pôles de l'erreur et que quelques-uns seulement possèdent des qualités de goût et de jugement, jointes à un amour désintéressé de la beauté, qui les préservent de se mêler à des mouvements de foule où chacun perd sa personnalité.

Les amateurs, eux aussi, ont de la peine à résister au courant de la mode. Il est peu de connaisseurs qui, ayant suivi la production artistique pendant de longues années et ayant beaucoup vu, beaucoup retenu, soient capables d'apprécier les œuvres et de se faire une opinion basée sur des remarques précises. M. Adolphe Basler est un de ces hommes rares qui parlent de peinture en sachant de quoi ils parlent et il a, de plus, le mérite de s'exprimer avec une franchise et une verve qui nous délassent du style de prospectus trop souvent employé dans la critique. Il vient de réunir en volume une série d'articles qu'il intitule **Le Cafard après la fête ou l'esthétisme d'aujourd'hui**. Il n'est dupe ni du semblant d'amour que le public manifeste pour l'art, pour la littérature, ni de l'originalité que s'attribuent tant d'artistes et d'écrivains qui, en d'autres temps, auraient cherché fortune dans le commerce ou la commission. « La folie sublime, l'ivresse d'un génie, déclare-t-il, n'est pas à identifier avec le maniérisme et le mensonge des suiveurs. » Il dit encore : « On a standardisé la folie, l'infantilisme, à l'instar de toute industrie lucrative. »

Il raille les collectionneurs qui découvrent des talents dans des milieux où on ne les chercherait guère : « Il y a des peintres ter-

rassiers et il y a des peintres ramoneurs. » Et il définit la manière des artistes auxquels on fabrique un succès hors de proportion avec leur mérite et dont la plupart viennent des ghettos de l'Europe centrale ou orientale : « Du clinquant, un effet d'ensemble obtenu par des moyens faciles ont remplacé le charme d'une vision naïve, l'élaboration réfléchie et nuancée d'une œuvre sensible et vraie ».

On croirait qu'il désespère de l'avenir de l'art. Dans une étude sur **La Sculpture moderne en France** qui sert de présentation à une suite de 76 reproductions splendidement tirées sur du très beau papier, il commence par assurer qu' « il est assez difficile aujourd'hui de parler d'un art aussi dégénéré que la sculpture ». Mais les œuvres dont il accompagne son texte démentent cette affirmation pessimiste et l'ouvrage nous aide à nous faire de la sculpture moderne une idée plutôt favorable à nos artistes.

Dans la production contemporaine, les talents ne manquent pas, mais il y règne une extrême confusion par suite de la multitude des artistes qui prétendent à l'originalité, du nombre et du désordre des salons, de l'incommodité de leurs salles privées de lumière la moitié de l'année, du foisonnement des petites expositions et de la fièvre des spéculateurs auxquels il faudrait servir chaque jour un génie nouveau.

M. Basler nous rappelle que Gauguin fut le premier frappé par la beauté monstrueuse de la sculpture des peuples océaniens. Le goût pour l'exotisme s'est étendu peu à peu et il n'est pas d'œuvre, si éloignée soit-elle de nos conceptions, qui ne retienne les amateurs. D'après MM. Paul Guillaume et Thomas Munro, c'est vers 1907 que quelques personnes commencèrent à parler de la sculpture nègre. Elle est aujourd'hui à la mode et, en consacrant à la **Sculpture nègre primitive** un ouvrage abondamment illustré, ils se sont proposé de faire connaître et comprendre les créations plastiques de la race noire. Espérons que leur livre, qui est plein de renseignements, invitera les chercheurs à poursuivre des études plus détaillées sur la civilisation africaine. Quant aux artistes, l'art nègre, comme tout ce qui est primitif, leur donnera d'utiles leçons, à condition qu'ils lui demandent des indications générales sur les lignes, les surfaces ou les masses, et qu'ils se gardent de toute idée d'imitation. Ne fait pas

de l'art primitif qui veut et ils n'abandonneraient pas sans péril les traditions occidentales qui conduisent à des œuvres très proches de la réalité et de tendance nettement intellectuelle et psychologique.

La curiosité du monde contemporain pour les beaux-arts est sans doute bien superficielle. Les visiteurs des salons, des musées ignorent tout des peintres dont ils regardent les tableaux. Qui donc sait que **Camille Pissarro**, cet excellent paysagiste, le meilleur peintre avec Renoir du groupe des impressionnistes, a laissé une œuvre considérable de graveur et de lithographe? C'est à lui qu'est consacrée la première brochure de la collection des « Graveurs Français Nouveaux », publiée sous la direction de Roger Allard. Il a contribué à renouveler l'art du graveur comme celui du peintre. Il était de ces hommes qui, dans le travail, se donnent tout entiers et qui s'oublient eux-mêmes. « Simple et vrai, dit M. Claude-Roger Marx, conduit dans son art comme dans sa vie par les aspirations les plus nobles, grand sans avoir voulu rien prouver, celui qui a écrit avec tant de clairvoyance : *La théorie cesse où l'œuvre commence*, est un génie heureux. »

Pissarro a eu cinq fils, dont l'un est mort en 1897, à 23 ans, et qui tous ont été peintres ou graveurs. Le plus jeune, **Paulémile Pissarro**, n'a commencé à se faire connaître qu'après la guerre. Les reproductions que M. Charles Kunstler donne à la suite de l'étude qu'il vient de publier sur lui permettent de le considérer comme un paysagiste intelligent et consciencieux.

François Quelvée, lui aussi, a acquis sa réputation après la guerre. Né à Evreux en 1884, il fut conducteur des ponts et chaussées et ne put qu'assez tard se livrer entièrement à la peinture. Il aime à composer un tableau avec des personnages variés et il ne se contente pas, comme tant de ses confrères, d'accumuler des toiles qui ne sont que des études et parfois des ébauches.

La première pensée des jeunes artistes d'aujourd'hui est d'atteindre à l'originalité. C'est par des tours de main et des arrangements arbitraires qu'ils croient y arriver le plus vite. Pourtant il n'y a qu'un moyen de devenir original : apprendre son métier. En dessinant simplement, docilement devant le modèle, on pénètre peu à peu les lignes, puis les formes. Quand on regarde les dessins qu'ont laissés **Les Clouet**, on pense que l'élève qui

essayerait de rendre ainsi avec fidélité et sobriété la figure humaine acquerrait un premier savoir qui lui serait une base solide pour poursuivre ses recherches. M. Armand Fourreau nous rappelle qu'on sait peu de chose sur Jean Clouet et sur son fils François, sauf qu'ils étaient d'origine étrangère, qu'ils furent peintres de la cour de France et qu'ils jouirent en leur temps d'une célébrité éclatante. Mais la série des portraits que possèdent le Louvre et Chantilly en dit plus sur eux que d'abondantes pièces d'archives. Et les soixante planches qui accompagnent l'ouvrage de M. Fourreau nous les rendent vivants, eux et les personnages dont ils ont fixé les traits.

La comparaison des œuvres modernes avec les œuvres anciennes nous porte à craindre pour l'avenir de la peinture, à désespérer de celui des arts décoratifs. Que dire de l'architecture? Nous avons des constructeurs qui abîment nos villes et qui salissent nos campagnes. Avons-nous des architectes ? Je le crois, mais ce n'est pas eux qui construisent. « En architecture, toute l'éducation du public est encore à faire », a dit l'Anglais John Betcher. M. Borissavliévitch, qui rapporte cette opinion dans son livre sur **Les Théories de l'Architecture,** estime qu'elle pourrait s'appliquer aux architectes eux-mêmes. Il a voulu « exposer les principales doctrines relatives à l'esthétique de l'architecture et les soumettre à un examen critique » Il distingue les théories des architectes et celles des philosophes. Les livres des premiers, quand ils sont dus à des hommes de goût, instruits dans leur art, fourmillent d'observations justes. On apprendra beaucoup chez Vitruve, chez Alberti et même chez Viollet-le-Duc. Au contraire, les théories des philosophes n'ont d'intérêt qu'au point de vue philosophique et non au point de vue architectural. Il en est de même de toutes les théories philosophiques sur l'esthétique. On peut dire d'utiles choses sur la beauté, on n'arrivera jamais à trouver une règle fixe. M. Borissavliévitch, qui est docteur ès lettres, est aussi architecte et son livre, agréable à lire et riche en informations, mérite d'être placé dans les bibliothèques d'art et dans les bibliothèques philosophiques. Ajoutons qu'il est imprimé en beaux caractères très lisibles, et ce détail qu'on néglige trop est essentiel en matière de science, de droit ou de philosophie. L'effort d'esprit du lecteur diminue de moitié quand la typographie est claire.

MÉMENTO. — Gaston Pulings : *Jacob Smits* (Kryor). Courte étude suivie de 21 planches, publiée dans la collection « Les artistes de Belgique ».

Peinture de Charles Cottet (Colin). Bel album consacré à un peintre qui a conservé des admirateurs fidèles.

Maurice Dubois (Figuière). Pages critiques sur un peintre français qui a passé trente années hors de France et qui est apprécié à l'étranger.

PÉRIODIQUES. — *ABC* (juillet 1929) : Jacqueline Verly : « Gauguin » ; Michel Maubourg : « Les Papiers peints et les étoffes imprimées ».

Cahiers de Belgique (juillet 1929) : Gaston Denys Périer : « L'Art Vivant des nègres » ; E. de Bruyne : « Notes psychologiques sur l'expressionnisme ».

Beaux-Arts (15 juin 1929) : Pierre Berthelot : « Les nouvelles salles du Louvre ».

Le Rez-de-Chaussée, Liége : Charles Delchevalerie : « sur Degas et Toulouse-Lautrec ».

MICHEL PUY.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les preuves d'authenticité en préhistoire : celles qu'on n'apporte pas ; celles qu'on exige de Glozel. — Inscriptions alphabétiformes des tessons de Seltsch (Bohême). — M. Emile Fradin ne peut reconnaître avec certitude les trois tablettes renvoyées à Moulins par le Service de l'Identité judiciaire. — M. Peyrony reçoit à titre transitoire un traitement de première classe.

Les preuves d'authenticité en préhistoire : celles qu'on n'apporte pas ; celles qu'on exige de Glozel. — « Le dimanche 6 novembre, au soir, écrit M. le Prof. Tricot-Royer, je remonte la côte des Duranthons en compagnie de deux membres de la Commission. A l'un d'eux, avec qui j'ai visité jadis les grottes de l'Ariège, je dis : « Si j'avais, en faveur des *bisons d'argile*, la moitié des preuves d'authenticité que je vois à Glozel, eh bien ! ça me ferait du bien ».

« — Vous n'y croyez pas ? me demanda mon interlocuteur.

« — Pardon, moi, j'y crois, mais je n'arrive pas à faire partager ma conviction autour de moi, — donnez-moi donc la preuve qu'ils sont authentiques, vous me rendrez service.

« — Oh ! me répondit le professeur, je n'en ai pas d'autre que *l'argument de sentiment* (1).

(1) *Æsculape*, juin 1928.

« C'est ainsi, s'écrie à son tour M. le Prof. Bayet dans une récente communication à la Société Royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, que l'on admettait implicitement l'existence d'une ancienne peuplade sur le seul vu des objets découverts dans un gisement, ces objets ne s'étant pas fabriqués d'eux-mêmes ; on admettait la coexistence de cette peuplade avec le renne, d'après les nombreux dessins trouvés. C'étaient là des critériums de la certitude, ceux qu'on a coutume de demander aux autres découvertes de la préhistoire et qui jusqu'ici ont suffi à leur démonstration. Mais pour Glozel (1)... »

« Je ne comprends pas l'hostilité qui vous est faite quand vous possédez des choses pareilles, me disait au mois de juin dernier M. Wilke, l'illustre préhistorien allemand, venu à Glozel étudier nos trouvailles et le champ de fouilles.

« C'est absolument convaincant au point de vue de l'authenticité.

« On fait pour vous ce qu'on a fait au début pour les peintures des grottes. »

Ce sera un résultat curieux de la controverse glozélienne que d'avoir révélé l'inexistence complète — trouvée alors toute naturelle — de preuves d'authenticité, quand il s'agit de découvertes « publiées » par le Trust de la préhistoire.

Les *Frelons de fouilles* font tout admettre si les fouilleurs leur abandonnent la publication de leurs trouvailles. A eux aucune preuve n'est demandée. Ils disent : « C'est authentique ». Et les « fidèles » approuvent : « C'est évidemment authentique ».

Mais malheur au chercheur imprudent (impudent, dit le Trust) qui ose étudier lui-même ses trouvailles ! Aussitôt l'assaille la levée en masse des *Frelons de fouilles* : « Tout n'est que forgerie ! »

Ils nient l'évidence même. Aucune preuve d'authenticité ne peut les atteindre...

Hélas ! trop sûrs de leur impunité, ces Messieurs ont aujourd'hui dépassé la mesure ! En clamant à tous les échos leur vertu

(1) « Découvertes scientifiques nouvelles fournissant la preuve irréfutable de l'ancienneté du gisement de Glozel », par A. Bayet. (Extrait du *Bulletin et Annales de la Société Royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, 1929, N° 1-2.)

offensée par Glozel, qui apportait plus de preuves d'authenticité qu'aucune station au monde (3), ils ont bien imprudemment attiré l'attention... SUR CELLES QU'ILS N'ONT JAMAIS FOURNIES.

L'ère des grandes razzias archéologiques touche à sa fin : un préhistorien français bien connu, — frelon frelonnant — qui avait opéré précédemment en Tchéco-Slovaquie, *s'est vu fermer les portes des Musées de Pologne...*

Que va devenir la florissante *école de Frelons de fouilles ?*

« A Madrid, nous disons que ce sont des « coucos », contait avec humour un professeur espagnol. — Des coucos ? — Oui, vous savez bien ? ces oiseaux qui poussent de hauts cris quand on les empêche de s'installer dans le nid des autres (4) ! »

D[r] A. MORLET.

§

Inscriptions alphabétiformes des tessons de Seltsch (Bohême). — Un éminent préhistorien allemand, M. Rudoff Moschkau, de Leipzig, a publié en 1920, dans la grande revue de préhistoire *Mannus* (5), deux tessons de poterie néolithique, portant des signes alphabétiformes.

Sa première étude a pour titre : *Inscription sur tesson du temps de l'âge de la pierre* (*céramique à spirales*).



Fig. 1

Ce tesson (fig. 1) fut trouvé à Seltsch, dans le nord de la Bohême. Il gisait, nous dit M. Moschkau, à côté « d'un tas de silex, éclats et pointes » et était accompagné d'autres fragments de céramique à bandes, de même contexture, sans inscription. Il est fait d'une argile grise, bien cuite, contenant des particules charbonneuses. Son aspect est plus foncé vers le haut.

(3) Voir à ce sujet les *Analyses de Glozel*, Cahier de Glozel N° 7 ; le *Rapport du Comité d'Etudes*. Cahier de Glozel N° 6 ; les *Contre-expertises* de MM. les Professeurs Halle et Söderman, *Mercure de France*, 15 décembre 1928 et 1er janvier 1929.

(4) *Le Matin*, 13 février 1928.

(5) *Mannus*, Bd. 11-12. 1919-20.

Ce fragment a dû appartenir à un vase de forme bombée, orné de spirales, selon un mode de décoration fréquent dans l'Allemagne du centre et de l'ouest.

C'est dans l'angle d'une spirale qu'ont été gravés les signes. Ils sont disposés sur trois lignes et sont profondément gravés.

D'après l'auteur et « surtout d'après G. Wilke, une des plus grandes autorités en céramique néolithique », l'inscription a été tracée avant cuisson et son authenticité ne peut faire l'ombre d'un doute.

De plus, il ne s'agit pas d'un simple mode de décoration. Ce sont bien des signes alphabétiformes, comparables, dit l'auteur, aux plus anciens alphabets méditerranéens et surtout aux runes.

Ce sont, insiste-t-il, les plus anciens monuments d'écriture connus jusqu'ici en Europe, si on accepte la chronologie de Wilke sur la céramique à spirales, qui daterait du commencement de l'âge du bronze (vers 2400 av. J. C.)

L'auteur les compare ensuite aux signes des dolmens d'Alvâo. Mais il me semble qu'il abaisse beaucoup trop l'âge de ces derniers, qui, d'après lui, ne remonteraient qu'au ve siècle av. J.C.

Mais chaque nouvelle trouvaille, comme écrit M. Moschkau, pose de nouveaux problèmes.

La deuxième étude a pour titre : *Un second tesson de la céramique à bandes, de Seltsch, en Bohême.*

Les circonstances un peu obscures, nous dit l'auteur, dans lesquelles on avait recueilli le premier tesson, l'ont incité à se rendre en Bohême et à visiter l'emplacement même où avait eu lieu la trouvaille.



Fig. 2

C'est à cette occasion qu'il a rencontré, au milieu de beaucoup d'autres fragments de céramique de même époque, dans la collection particulière d'un médecin de la région, le Dr Tischer, un deuxième tesson, portant également une inscription (fig. 2).

Ces bouts de poterie furent trouvés dans une parcelle de ter-

rain présentant une forte déclivité et s'étendant jusqu'à un ruisseau qui se jette dans la rivière de Seltsch.

Ce deuxième tesson fut trouvé le premier, en 1912, par le propriétaire du terrain. Ce n'est que quelques mois après que fut recueilli, au milieu de beaucoup d'autres anépigraphes, le fragment qui a fait l'objet de la première étude de M. Moschkau, Celui-ci signale également qu'on a emporté au musée de Teplitz de nombreux fragments de cette céramique à bandes de Seltsch et que l'un d'entre eux est décoré de dessins de têtes d'animaux.

Tous ces tessons ont été trouvés par hasard. On n'a pas pu faire de fouilles méthodiques, car le champ est cultivé. On rencontre dans le sol beaucoup de bouts de poterie semblable et un grand nombre d'éclats de silex. Par contre, on n'y voit aucun morceau de céramique de l'époque romaine ou postérieure.

Pour moi, insiste M. Moschkau, il est certain que nous avons affaire à une station exclusivement néolithique.

Au point de vue de l'interprétation, il faut repousser, d'après lui, l'hypothèse de runes de l'époque gréco-latine. La décoration de cette céramique est du plein néolithique. Son âge se placerait entre les dernières haches paléolithiques et la première apparition des runes.

Quant à l'écriture, il insiste sur sa disposition en lignes et rejette l'idée de signes symboliques. C'est un degré plus développé. Il s'agit assurément d'une écriture phonétique.

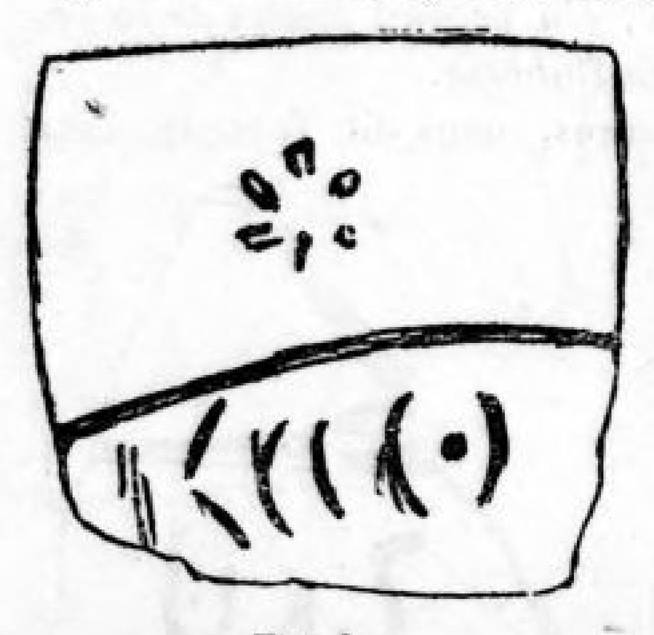


Fig. 3

Peut-être s'étonnera-t-on, conclut-il, de l'apparition de cette écriture à l'époque du silex ? Cependant la civilisation des Néolithiques était telle qu'elle pouvait leur permettre d'avoir un alphabet.

Quant au troisième fragment (fig. 3), M. Moschkau me dit, par lettre, qu'il n'a pas encore été publié.

Il m'en adresse un dessin précis, fait sur l'original. C'est donc M. Moschkau, et non moi, qui le publie aujourd'hui dans le *Mercure de France*.

En haut se voit le dessin d'une sorte de fleur stylisée qui n'est pas sans analogie avec un motif de décoration d'un vase de Glozel (*Nouvelle Station Néolithique*, fascicule I, figure 48).

Au-dessous ont été gravés, en ligne, des signes alphabétiformes.

Il est inutile, croyons-nous, d'insister sur l'importance, de premier ordre, de l'écriture néolithique de Seltsch, si voisine de celle de Glozel. Certains de ses signes ne se retrouvent que dans l'alphabet du *Champ des Morts* et ne figurent dans aucun autre système d'écriture connu. Cette constatation ne saurait échapper aux lecteurs du *Mercure de France*.

Enfin, comme nous, M. Moschkau n'admet pas les théories classiques qui veulent attribuer aux runes une origine gréco-latine, puisqu'elles possèdent des signes qu'on ne saurait retrouver dans le grec et le latin.

La seule conclusion logique, avons-nous déjà écrit, est que les runes dérivent en partie du vieux fonds préhistorique, comme les alphabets pré-helléniques qui furent influencés plus tard par le phénicien et les alphabets italiques qui devinrent également tributaires du grec (6).

Cette question des runes nous amène à l'étude qu'a faite M. van Gennep, dans le *Mercure de France* du 1er février 1929, de l'inscription de Znojmo.

Mon fond de pot, écrit-il, était nettement dans la vitrine des objets *néolithiques*, trouvés à Znojmo... (Cependant) des savants tchèques, ukrainiens, allemands, scandinaves, interrogés par M. Skutil, déclarent que cette inscription est runique et du Fer, *mais ne peut et ne doit pas être néolithique*. Conclusion des savants : *il faut changer ce fragment de vitrine*.

Moi, je veux bien ; cela regarde les Moraves. La contexture du pot, pour autant que j'aie pu l'apprécier en dix minutes, avec manipulation d'une vingtaine de fragments de la même vitrine pour chercher d'autres signes, est bien néolithique ; pour ceux-ci, comme ils n'ont pas d'inscriptions, aucun problème ne se pose ; donc, on les laisse en place.

C'est toujours la même hantise des dogmes officiels pré-établis ! L'interprétation des pontifes continue à étouffer la leçon des faits !

N'empêche !.. on voit que l'écriture linéaire, qui, à Glozel, est contemporaine du Renne, ne s'était pas éteinte, sans descen-

(6) *Origine néolithique des alphabets méditerranéens*. *Mercure de France*, 15 déc. 1926.

dances. Les tessons de Seltsch et la hache de Folticeni marquent les étapes de sa diffusion vers l'Orient, au début du bronze.

Dr A. MORLET.

§

M. Emile Fradin ne peut reconnaître avec certitude les trois tablettes renvoyées à Moulins par le Service de l'Identité Judiciaire. — Le 20 août M. Emile Fradin a été interrogé par le juge d'instruction de Moulins, en présence de Me Mallat.

Voici le compte rendu, publié par le *Progrès de l'Allier,* du lendemain :

L'interrogatoire a surtout porté sur les conclusions du rapport de l'expert Bayle, qui a été, on s'en souvient, mis en échec dans le procès de Beernem à Anvers.

Emile Fradin oppose aux expériences de M. Bayle les travaux scientifiques de MM. les professeurs Depéret, Couturier, Buy, Halle, Söderman, Mendès-Corréa, etc..., etc..., qui tous ont conclu à la parfaite authenticité des trouvailles de Glozel.

Le juge d'instruction avait fait venir de Paris les trois tablettes gardées plus de 18 mois par M. Bayle, mais il a été impossible à M. Emile Fradin de pouvoir les reconnaître avec certitude, tant elles avaient été travaillées.

Le 28 août, nouvel interrogatoire :

L'interrogatoire a porté sur les dépositions de différents témoins cités par l'accusation. C'est ainsi qu'il a été question au premier chef d'une talonnette en caoutchouc qui aurait servi au soi-disant faussaire pour effectuer ses gravures et sculptures.

On apprend d'autre part que le prochain interrogatoire d'Emile Fradin n'aura lieu qu'au mois d'octobre quand M. Bayle aura remis la fin de son rapport.

Mieux qu'une longue dissertation, ces quelques lignes nous montrent de quelle valeur sont les bases de l'accusation. Une talonnette ordinaire, en caoutchouc, tombée d'un soulier et ramassée pour être réajustée, a été vue dans l'étable des Fradin. Aussitôt de conclure qu'évidemment elle n'a pu servir qu'à effectuer les objets préhistoriques de Glozel !

Nous apprenons d'autre part que M. Emile Fradin ne sera interrogé à nouveau que lorsque M. Bayle aura fourni la fin de son rapport.

Quel autre tribunal eût jamais lancé une inculpation aussi grave que celle de faussaire avant d'avoir en main le rapport d'expertise complet ?

De même, quel autre tribunal au monde eût accepté, au début, une plainte contre X, alors que le motif invoqué était une soi-disant escroquerie de 4 fr. perçus *par la famille Fradin* ?

§

M. Peyrony reçoit à titre transitoire un traitement de première classe. — Nous lisons dans la *Dépêche de Vichy*, sous la signature de son Directeur M. A. Regimbal, la mise au point suivante :

Nous relevons dans le *Journal officiel* du 21 août 1929 :

Art. 3 — A titre personnel et transitoire, le correspondant de la Commission des monuments historiques, actuellement chargé des fonctions d'inspecteur des monuments préhistoriques et de conservateur du musée des Eysies-de-Tayac, continuera à recevoir le traitement afférent à la 1re classe de cet emploi.

Art. 4. — Les améliorations de traitement résultant de l'application du présent décret auront leur effet à partir du 1er janvier 1929.

A cette occasion, il nous paraît intéressant de rappeler que la *Dépêche de Vichy* du 31 mars dernier a publié deux lettres de M. Peyrony à M. Hauser, montrant, comme le dit ce dernier, « Peyrony le marchand ». M. Hauser, le préhistorien suisse-allemand, chargé d'acheter des objets préhistoriques pour le Musée de Berlin, ajoutait : « Il m'a vendu, depuis 1898, pour de fortes sommes, les plus belles pièces qu'il avait recueillies... »

Depuis, M. Peyrony a dû reconnaître dans le *Mercure de France* qu'il était bien l'auteur des deux lettres que nous avions publiées. S'il avait nié, nous aurions produit la photographie des originaux.

Mais nos lecteurs ne croiraient jamais ce que l'actuel « inspecteur des monuments préhistoriques » a trouvé pour sa défense. Il ne vendait pas les objets préhistoriques de la région des Eysies à Hauser, il les lui donnait ! ...

« Quant aux silex de la Ferrassie, écrit-il, dont je parle dans ma lettre du 25 juin 1907, et qui étaient, bien entendu, ma propriété, Hauser me les avait demandés pour les comparer, disait-il, à ceux qu'il avait trouvés à la Micaque. Je les lui donnai et je le mets au défi de prouver que je les ai vendus. »

C'est à crever de rire quand on pense qu'il s'agit, comme le mentionne la lettre d'envoi, « d'à peu près toutes les pièces typiques de la couche de transition » !

Et dans le paragraphe suivant, M. Peyrony pousse l'inconscience — sans sentir l'opposition flagrante entre les deux idées — jusqu'à nous entretenir de son « modeste traitement » qui était « insuffisant pour lui permettre de procéder à des fouilles méthodiques... »

A la fin, M. Peyrony croit effacer les lettres, accompagnant ses envois à M. Hauser, en nous expliquant longuement la façon dont il est parvenu à obtenir une subvention de l'A. F. A. S, contre laquelle s'est élevé M. de Mortillet.

Que M. Peyrony soit extrêmement habile à obtenir des subventions, nous n'en avons jamais douté ! Et le décret du *Journal officiel*, que nous reproduisons, en est la meilleure preuve.

Mais les lettres adressées à Hauser resteront des témoignages formels des anciens agissements du conservateur du Musée des Eysies, inspecteur des monuments préhistoriques de la région...

A. REGIMBAL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Paul Groussac. — On n'a pas eu, chez nous, pour Paul Groussac, décédé à la fin de juin dernier, le soin des commémorations nécessaires. Et cependant, cette figure de cadet de Gascogne, venu en 1866 en Argentine avec des intentions de conquistador, est bien faite pour tenter les amateurs de rapprochements et de considérants philosophiques.

Quand, à 18 ans, ce jeune homme, déjà riche de connaissances et fort d'un grand amour du travail, aborde dans la jeune République, il la trouve en pleine crise de réorganisation intérieure et luttant, dans la plus sinistre des guerres, avec le Paraguay. Il n'a point, alors, l'intention de s'adonner aux lettres. Son rêve est d'être colon. Avec quelques francs en poche, mais la plus opulente des imaginations, un grain, aussi, d'esprit d'aventure — signe caractéristique du terroir natal, — il caresse la chimère de jouer le rôle de nouveau Robinson, non plus dans le cadre limité de l'île de Juan Fernández et en solitaire, mais dans les amples horizons de la pampa et avec tout l'équipement du colonisateur moderne.

Il s'établit donc aux champs — à San Antonio de Areco — et s'y adonne à l'élevage. L'utopie, cependant, ne résiste pas longtemps aux durs contacts des réalités et Groussac se convaincra vite qu'il fait fausse route. Ni sa formation, ni ses goûts ne le des-

tinent à la rude existence du *ganadero*. Revenu assez à temps à résipiscense, il abandonne donc pour Buenos-Aires la fatidique *hacienda* et a la chance d'être reçu dans la capitale argentine comme jamais étranger n'y avait encore été accueilli.

En ces temps lointains, le titre de Français est suffisant à lui seul pour ouvrir toutes les portes. Mais quand ce Français apparaît, au surplus, nanti d'un bagage littéraire peu commun, sa chance pouvait être considérée comme certaine.

Le moment, aussi bien, était des plus opportuns. L'Argentine s'initiait, en des velléités titubantes d'originalité, à un style personnel. Ayant secoué, grâce à Etchevarria, Alberdi, Sarmiento et quelques autres encore, les stigmates du classicisme espagnol, elle se grisait d'un sentiment erroné de belle indépendance et, par une aberration facilement explicable, prétendait répudier non seulement les traditions de la pensée des anciens maîtres avec leur merveilleuse littérature, mais jusqu'à la langue ancestrale, le plus précieux trésor qu'ait légué l'Espagne aux peuples du Nouveau Monde.

La plus creuse phraséologie, la recherche ampoulée, l'improvisation prétentieuse et vide passaient alors pour les formes suprêmes de l'art littéraire. Groussac, tout de suite, s'attaqua à ces monstrueuses aberrations. Son fort bon sens le fit triompher assez vite et il fut promu de la sorte chef d'un mouvement de saine réaction, où le suivirent les jeunes, toujours amoureux de nouveautés. En affirmant la nécessité de l'étude, en insistant sur l'urgence primordiale de la sincérité, Groussac sauva la pensée argentine d'une déviation qui en eût considérablement retardé les progrès.

Toutefois la sérénité, le calme, l'objectivité firent souvent défaut à ses campagnes. Cette existence, si totalement consacrée à l'étude, ne connut pas suffisamment la philosophique satisfaction du nécessaire relativisme. Dans la préface de *Critica Literaria*, parue il y a un peu plus de 4 ans, Groussac déplore que ses soixante années de prédications en faveur du bon goût n'aient donné que des résultats si médiocres. Il en accusait la presse, avec raison sans doute, car nul n'ignore — le *Mercure* le démontrait hier encore — que ces feuilles copieuses fabriquées en toute hâte ne sont pas des écoles de style, tant s'en faut, ni de pensée, mais d'une vulgarité diffuse et opaque. Mais si les masses

encore inéduquées, se contentent de ces grossières nourritures, pourquoi se refuser de voir qu'une élite intellectuelle aussi brillante que forte a recueilli les enseignements du maître et que son effort, constant, méthodique, est appelé à triompher, dans un très prochain avenir ? Il semble que Groussac se soit nié systématiquement à admettre ces pourtant si tangibles réalités et que l'amertume de son éternel pessimisme ait empoisonné à jamais sa vie, en le privant de ce sentiment de noble satisfaction qui découle de tout effort en faveur d'une noble cause. Là gît, vraiment, la fatalité d'une carrière par ailleurs si féconde.

Il avait débuté dans la vie littéraire argentine par un article sur le poète romantique espagnol José Espronceda. De dimensions modestes, ce travail, écrit en un castillan sans prétentions et dégagé des faux ornements alors en vogue, attira l'attention des milieux intellectuels *porteños* (ils étaient, alors, assez restreints) et valut à son fortuné auteur la visite de félicitations du ministre — futur Président — don Nicolàs Avellaneda. Buenos-Aires, petit milieu de mœurs patriarcales, n'avait alors pas de talents superflus et Groussac, ainsi remarqué, inaugura sa carrière de journaliste et de fougueux polémiste sous les plus heureux patronages.

En 1875, le Président Avellaneda, fondant l'Ecole Normale de Tucumán, délègue Groussac à la cérémonie d'inauguration, puis lui confie diverses chaires, pour, à quatre ans de là, l'en nommer recteur. Et, en 1885, le général Roca l'élève à la Direction de la *Biblioteca Nacional*, poste qu'il conserva 44 ans et où l'a surpris la mort. Il n'a pas cessé un instant — exemple rarissime parmi la classe de ces hauts fonctionnaires ! — d'y donner le spectacle édifiant d'un constant et assidu labeur, sans trêve ni repos, jusqu'à ce qu'épuisé et aveugle — c'est ainsi que nous le vîmes, lors de l'hommage qui lui fut rendu, par quelques trop rares admirateurs et grâce aux soins du professeur Martinenche, en Sorbonne, il n'y a pas trop longtemps, — son corps dut céder à regret, bien que la flamme ardente de sa belle intelligence restât toujours allumée.

L'œuvre de Groussac à la *Nacional* a été immense, car c'est à lui seul qu'est due la classification de presque tout l'énorme matériel bibliographique qu'elle contient. Sa production littéraire est copieuse. Historien, journaliste, critique, maniant le vers et

la prose, il a même écrit deux œuvres théâtrales, dont l'une — *La Divisa Punzó* — a connu un honnête succès. En français, il est l'auteur de travaux d'érudition spéciale, mais aussi d'un *Cahier des Sonnets* et d'une étude sur Mérimée, sans compter des vers, qui valent ceux qu'il composait en espagnol. Enumérons, à côté d'ouvrages remarquables — *Los que pasaban*, *Viaje intelectual*, *Estudios de Literatura argentina*, *Fruto Vedado*. *Las dos fundaciones de Buenos Aires*, *Del Plata al Niágara*, *Crítica Literaria*, *El Congreso de Tucumán*, *Nicolás Avellaneda*, *La lucha presidencial y el doctor Roque Sáenz Peña*, *Relatos Argentinos*, *Historia del Paraguay*, *Santiago Liniers*, — d'autres notables travaux, peu connus parce qu'enfouis dans les 8 volumes de *La Biblioteca* et les 10 volumes des *Anales de la Biblioteca*.

Telle fut l'œuvre de ce Français en Argentine. La France a le droit d'en être fière. L'a-t-elle suffisamment exaltée ? Nous savons bien que l'on peut répondre que le succès de Groussac aura été la plus belle récompense à laquelle ait pu prétendre cet aventurier de l'Idée, à la chance si singulière. Tout de même, un hommage officiel et proportionné aux résultats acquis eût été un noble geste, qui s'imposait. Tant de bruit est fait autour de gloires moins solides que l'on s'attriste à constater cet abandon, que la mort même n'a point modifié.

Le destin de Groussac aura été singulier. Tout autre que lui eût ménagé sa gloire et acquis, en France, ces faciles prébendes qu'un peu d'habileté et d'intrigue assure à de moindres talents. Telle quelle, sa vie reste digne d'être contée et nous souhaitons que ne tarde pas trop à paraître le livre qui retracera documentairement l'effort et le triomphe de ce cadet de Gascogne, dont les aventures dépassent en intérêt celles du matelot écossais Selkirck, le « vrai Robinson ».

CAMILLE PITOLLET.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Du Transformisme à l'Instinct. — *Le grand critique est rare, plus rare même que le grand poète*, — a dit Remy de Gourmont, attestant ainsi un fait dont l'explication reste à donner, mais qui saute aux yeux. En sciences, ce n'est point la

rareté du grand critique qu'il faut constater, mais presque l'inexistence du critique tout court. Chose particulièrement étonnante pour les sciences naturelles et cette branche de la Zoologie, surtout, qui s'appelle *la psychologie animale*. Car elle ne prête pas moins que les belles-lettres à l'exercice du jugement, et elle mènerait par la main le critique qui aurait un peu de jambes au degré du philosophe. De l'artiste aussi, si la grâce du style lui était permise. Cependant le genre de la critique n'existe pas en sciences-naturelles, c'est un fait qui saute aux yeux.

Il n'y aurait que demi mal, si le sens critique était, chez nos naturalistes, qualité courante ; mais il s'en faut bien, l'histoire du Transformisme le prouve trop. Avoir mis soixante ans et plus à comprendre que le système qui veut que les êtres vivants soient partis du protoplasme, pour arriver par voie de transformations héréditaires à l'être humain, est une imagination, il n'y a pas là de quoi être fiers ! Avoir mis soixante ans et plus à voir que la doctrine de l'évolution par descendance ne s'appuie sur aucune constatation matérielle, qu'un grand nombre de faits la repoussent, que tout raisonnement bien conduit rejette n'importe lequel de ses arguments !... Si les zoologistes de la seconde moitié du XIXe siècle eussent possédé quelque jugeote, le système lamarcko-darwinien était mort sitôt que de naître. Que dis-je ! il était mort avant d'être né, sinon conçu, puisque avant qu'il ne se constituât — soit en 1854 et l'*Origine des Espèces* n'a paru qu'en 1859 — les premiers travaux de J.-H. Fabre l'avaient ruiné sur le terrain de la psychologie animale. Mais les zoologistes, tous embarqués sur la galère évolutionniste, ne s'en aperçurent point ; ils ne virent pas non plus que les *Souvenirs Entomologiques*, publiés à partir de 1879, étaient : chaque chapitre sur le terrain des *mœurs* animales, et certains sur celui des *formes* animales étaient une négation sans réplique de « leur » vérité.

L'histoire de la renommée — je veux dire de l'obscurité — de Fabre en son vivant est significative ; et que penser de la campagne déchaînée, deux lustres après sa mort, contre l'Observateur inimitable ! Inimitable, inégalable, sans pair, si dans une branche voisine de celle où il se tenait, nous n'avions pas eu ce Pasteur avec qui il offre tant de ressemblance ; ce Pasteur dont l'histoire n'est certes pas à l'honneur non plus de tous les naturalistes qui le virent faire ! Mais Pasteur eut « sa » cam-

pagne de son vivant, il put se défendre. Protégé par la forteresse des hauts grades universitaires, il fut en mesure de former toute une pléiade de disciples, tandis que Fabre combattit tout seul, et sans qu'on sût où...

Quittons cependant la règle, si tentante que son analyse serait; disons vite que, comme toutes les règles, elle comporte des exceptions et que la Zoologie possède un critique en M. Maurice Thomas.

§

Un critique... non, pas précisément, mais un savant doué du sens critique, et de la bonne volonté critique. M. Maurice Thomas est un entomologiste, et spécialement un historien de l'Araignée; mais c'est un homme qui ne borne point sa curiosité à ses travaux personnels, qui s'intéresse aux travaux d'autrui et à leur divulgation, soit pour la louange, soit pour le blâme. Se confrontant aux autres, confrontant les autres à lui, on le voit, sans quitter l'état de savant actif, exécuter une besogne de critique active, aussi — et c'est peut-être bien la seule façon d'être un vrai savant dans ce champ de la psychologie animale où il exerce.

D'où ces trois livres : *J. H. Fabre et la Science* (1926), *Le Transformisme contre la Science* (1928) et, aujourd'hui *L'Instinct : Théories, Réalité* (1).

Le premier ressortit à la polémique, son sous-titre : « Réponse à M. Etienne Rabaud, » l'annonce. L'auteur l'a écrit en suite du factum *J.-H. Fabre et la Science*, principale contribution du meneur de la campagne anti-fabrienne à cette abracadabrante entreprise. M. Thomas y avait la tâche facile ; le louer trop fort de l'avoir menée à bien serait faire tort à ses deux autres volumes. Mais le côté moral de son premier livre est à retenir ; il attestait chez cet inconnu, ce débutant, un courage indispensable au vrai critique, mais que tous les critiques n'ont pas ; un courage qui tranchait sur la.... passivité avec laquelle nos naturalistes — exception faite de M. Bouvier — accueillaient ce que M. Thomas ne craignait pas d'appeler « une malpropreté scientifique flagrante ». Je ne veux cependant revenir ni sur ma campagne contre la campagne anti fabrienne, ni sur mon compte rendu du premier livre de M. Thomas au *Mercure* du 1er juin 1926...

(1) Un vol. de 350 pages, chez Payot. — Les deux autres ont paru chez Lamertin, 58, rue Coudenberg, Bruxelles.

§

Autre chose était de pouvoir mettre debout un traité de l'envergure du second livre, *Le Transformisme contre la Science*, livre de publication postérieur au premier, mais composé avant lui, et la somme des quelque vingt ans de pratique zoologiste que possédait déjà son auteur. Ici, il s'agissait d'établir la fausseté des différents systèmes qui ont prétendu fonder la thèse de l'évolution des espèces sur la descendance. Il fallait, du chaos et du fatras d'affirmations qui formaient le credo évolutionniste, aussi péremptoires toujours qu'étaient vagues souvent leurs démonstrations, dégager les plus importantes, celles qui portaient le nom de lois. Il fallait retrouver les prétendus faits et les illégitimes inductions sur lesquelles étaient basées ces pseudo-lois ; entrer en eux et en elles ; les discuter en les opposant aux faits que la Réalité produit, aux hypothèses et aux conclusions qu'elle autorise.

Tâche qui n'avait été faite que par fragments, sans esprit de suite ni vue d'ensemble ; qui n'avait jamais été poursuivie dans le dessein d'en finir non pas avec tel ou tel système particulier à une école (ceci, les transformistes s'en étaient chargés, en bon frères ennemis : darwiniens contre lamarckiens, néo-lamarckiens contre néo-darwiniens, mutationnistes brusques contre évolutionnistes graduels, mécanistes contre psychistes, etc.), mais dans le dessein d'en finir une bonne foi pour toutes avec le transformisme d'hier, avec celui d'aujourd'hui, voire celui de demain.

Cette tâche, M. Thomas l'a remplie de *a* jusqu'à *z* ; *a* représentant les assises de la thèse de l'évolution (*formidable ancienneté de la vie sur notre planète ; pré-existence de la substance vivante à la condensation des grandes masses d'eau ; pouvoir créateur de la Nature borné à la création du protoplasma ; formation des organismes supérieurs par association de plastides*), et *z* ce système mécaniste ou déterministe qui, prenant le contre-pied absolu du transformisme lamarcko-darwinien, voit, dans le *comportement* (comme il jargonne) animal, des phénomènes d'ordre uniquement physico-chimique où l'animal n'a pas de part volontaire et consciente. Cette tâche, M. Thomas l'a remplie en combattant, à l'aide de faits et de raisonnement précis et clairs, les ouvrages des Edmond Perrier, des Remy

Perrier, Le Dantec, Bouvier, Marchal, Champy, Tourneux, Cuénot, De Vriès, Lœbs, Rabaud, Lestage ou Bohn. Il la remplit en démontrant que l'influence du milieu doit être réduite à l'apparition de caractères secondaires, qui n'atteignent que la surface morphologique de l'animal (comme la couleur de la perdrix des neiges, du renard ou de l'ours polaires), à des caractères qui n'ont rien, à proprement parler, de spécifique. Il la remplit en repoussant l'influence, sur l'anatomie de l'animal, de l'habitude, de l'hérédité, de la sélection naturelle, du non-usage ; en mettant à mal les tropismes et les réflexes ; les mutations brusques (qui sont venues... à pic remplacer les mutations infiniment lentes de Lamarck, de Darwin, d'Hæckel) ; la fameuse *loi de patrogonie* (qui jura que dans son développement embryologique chaque individu revêt successivement, sans en excepter aucune, les formes par lesquelles a passé son espèce), la *loi de tachygénèse* (qui vint opportunément décréter que certains individus sautèrent des stades entiers de l'Evolution, comme un train express brûle les stations auxquelles s'arrêtent les trains omnibus (1). Autres bateaux dont M. Thomas, non point certes par l'ironie, mais avec toute la gravité scientifique désirable, débarrasse le havre de la Science : *peuplement des continents par exode de la mer ; transformation des nageoires de poissons dipnès en pattes de batraciens* ; *épigénèse* ; *fausses explications du parasitisme, du mimétisme*, etc., etc.

Tout cela dans un style qui peut manquer quelquefois d'art, mais jamais de clarté et de probité, sans jargon en tous les cas. Tout cela avec une richesse, une variété de faits et de citations qui font de ce livre substantiel un ouvrage, je crois, sans fatigue. Il y fallait maintes qualités, l'une rare par le temps qui court : la connaissance générale des sciences de la Nature. Son auteur,

(1) Ceci n'est pas une plaisanterie, ni de M. Thomas, ni de moi-même. C'est l'image qu'employait Giard, grand utilisateur de la loi de tachygénèse pour en faire saisir le caractère embryologique. Hélas ! Giard, regrettable victime du Transformisme, comme Edmond Perrier (tous deux miséreux sur le mauvais cheval) est mort tout entier, depuis qu'il est mort ; et M. Thomas, qui cite tant et tant de coryphées du Transformisme ! ne fait pas, une seule fois (ou je m'abuse), mention de lui.

C'est en songeant à la carrière de Giard et de tant et tant d'universitaires que l'on a envie d'appliquer le mot de Goncourt : « l'Antiquité, c'est le pain des professeurs », et de dire : « Le Transformisme, c'est le pain des professeurs ». Mais l'Antiquité, cela existe en dehors de ceux qui en vivent.

visiblement, n'est pas atteint de cette maladie — anti-critique au premier chef — de la spécialisation outrancière, qui sévit au sein de nos laboratoires et aquariums officiels, de nos sociétés de sciences naturelles. Sortez celui-ci des oiseaux, celui-là des poissons, cet autre des insectes ou des vers, voire de telle famille de vers, d'insectes, de poissons, d'oiseaux, vous n'avez souvent qu'un ignorant et prêt, s'il a de l'esprit, à le reconnaître sans vergogne. Et n'allez pas demander à un zoologiste d'être botaniste ou géologue : il vous regarderait de travers, il croirait que vous méprisez « sa » science. Tel botaniste cependant, qui connaît à fond les lichens, distinguera mal un tricholome d'une russule : j'ai vu ce phénomène de mes propres yeux ! Que tel biologiste de Sorbonne quitte les « littorines » qu'il tracasse depuis vingt-cinq ans, il n'est pas apte à comprendre que les travaux de M. Marchal, sur certains hyménoptères paralyseurs, corroborent nettement les observations de Fabre ; et si les hasards de l'escarpolette l'engagent dans la campagne anti-fabrienne, il écrira que M. Marchal a démenti Fabre; il traitera le phénomène de la paralysation des proies, de *mythologie !* Tant et si bien que M. André Gide et son Corydon en demeurent convaincus.

Pour revenir au Transformisme, M. Maurice Thomas ne manque pas de rappeler à son lecteur (c'est une précaution que j'ai toujours prise moi-même, après J.-H. Fabre et celui ci après Cuvier) qu'autre chose est l'idée de l'Evolution que la Science autorise, autre chose l'idée de l'*évolution par voie de descendance* que le Transformisme soutient. Il s'élève contre la confusion que les naturalistes transformistes créent chez le profane, en donnant au terme *évolution* le sens du mot *transformisme*, comme si ces deux expressions ne traduisaient qu'une seule et même catégorie de faits.

Si l'on entend par le mot *Evolution* cet état de choses que la Paléontologie nous révèle : à savoir que les formes vivantes apparaissent moins complexes à mesure que l'on recule dans les périodes géologiques, c'est là un fait incontestable. Si l'on veut faire ressortir par ce mot qu'il y a eu des Poissons avant des Batraciens, des Reptiles avant des Oiseaux et des Mammifères, et que, dans la masse, les animaux ayant vécu au cours d'une période géologique semblent moins parfaits, à notre point de vue, que ceux apparus postérieurement (ceci étant une constata-

tion d'ensemble avec laquelle beaucoup de détails sont en flagrante contradiction), si l'on envisage la chose à ce seul point de vue, certes l'idée d'évolution est un concept solide contre lequel il y aurait danger de s'élever avec trop d'assurance.

Mais lorsque, par un tour d'escamotage, dont il cite des exemples significatifs, notre auteur voit la muscade du transformisme passer à la faveur du concept de l'évolution : « Je proteste avec véhémence », nous dit-il. D'où le livre dont je parle et celui dont il me reste à parler.

§

Dans le *domaine morphologique*, les diverses théories transformistes ne peuvent ni de près ni de loin rendre compte de la diversité des formes de la vie. Dans le *domaine psychologique*, ces théories résistent moins encore à l'examen.

L'Instinct : Théorie-Réalité, se rapporte à « cette grande question de l'âme des bêtes, agitée tant de fois depuis M. Descartes et par rapport à laquelle tout a été dit depuis qu'elle a commencé à être agitée ». — Ainsi parle Réaumur. Il a raison, s'il entend que la question a été vidée, sitôt ouverte, par la voie du raisonnement plus ou moins métaphysicien ; il aurait tort s'il entendait dire qu'elle l'a été par la voie des faits. Sous l'angle des faits, elle a attendu, pour être vraiment posée, le Transformisme lamarcko-darwinien. Il l'a résolue aussi mal qu'il était possible, mais pour obéir à une nécessité impérieuse. De même qu'il avait nécessité de soutenir que la constitution des espèces animales exigea des millions de siècles ; que la substance vivante préexistait à la condensation des grandes masses d'eau sur notre planète ; que la Nature n'a su créer de toutes pièces que l'humble protoplasma, de même il avait nécessité de soutenir que la même force psychique gouverne l'Homme et l'Animal, qu'elle était en rudiment dans l'amibe et que c'est par évolution graduelle qu'elle est devenue ce que nous la voyons chez un Renan ou chez un Pasteur. Ce que nous désignons sous le nom d'instinct est un phénomène, une force (appelez cela comme vous voudrez) non différente *qualitativement* de l'intelligence humaine. L'instinct porte à sa base un acte intellectuel volontaire, raisonnable ; il n'est que de l'intelligence fixée par l'habitude, l'hérédité, la sélection sexuelle, etc..., grâce à la complicité active du milieu circonstanciel.

Théorie détruite par J.-H. Fabre, je n'ai pas à rappeler comment. Mais si bien détruite, démontrée en telle contradiction avec les mœurs de l'Insecte, que le transformisme d'aujourd'hui, est la contradiction absolue du transformisme de jadis, et voit dans les actes animaux de simples réflexes auxquels la volonté de l'animal n'a aucune part, des manifestations physico-chimiques déclanchées par le ressort du milieu ; le fait de stimulus (ou stimuli) externes et non plus internes. C'est le beau système dont M. Rabaud s'est fait le porte-parole agressif ; et il est assez curieux de voir les derniers transformistes orthodoxes, tels que MM. Bouvier et Marchal, proclamer la vérité des observations de Fabre qui ruinent leur façon de voir, cependant que M. Rabaud, dont le système doit à Fabre le peu qu'il possède de sensé, jure que l'Homère des Insectes *n'est pas un homme de science.*

M. Thomas apparaît ici comme partout, un vrai disciple de Fabre; les *Souvenirs Entomologiques* sont un fil, ou plutôt un écheveau d'Ariane qui le conduit à travers le labyrinthe des théories et sous-théories transformistes et néo-transformistes de l'Instinct.

Ainsi quand il s'agit d'établir contre M. Marchal la fausseté de l'idée de degrés transitoires dans l'instinct ; quand il s'agit de montrer que la division proposée par M. Marchal entre certains instincts *imparfaits* et d'autres jugés *parfaits* est le fruit d'un raisonnement entaché d'anthropologie — ou plutôt d'anthropologique, — J.- H. Fabre parle par la bouche de M. Thomas ; il entérine les observations et les expériences faites par son disciple et les déductions qu'il en tire.

Ainsi, quand il s'agit de combattre la thèse de M. Hachet-Souplet, qui ramènerait volontiers la genèse des actes instinctifs à un dressage opéré par la Nature, analogue à l'action des dresseurs d'animaux, J.-H. Fabre, son œuvre et sa méthode inspirent notre naturaliste comme un Duclaux et un Roux sont inspirés par les leçons de Pasteur. De même quand, contrairement aux idées professées par M. E.-L. Bouvier, dans ses recommandables, à d'autres égards, ouvrages intitulés : *La Vie Psychique des Insectes* et *Habitudes et Métamorphoses des Insectes*, M. Thomas montre que, « si l'on constate une certaine plasticité dans les parties accessoires des actes spécifiques des animaux, ce n'est que par une extension injustifiable du sens des faits que l'on peut conclure à la variabilité du fond ». — Autres chapitres du

livre : *Etienne Rabaud et l'Activité normale des Organismes*; *Louis Roule et les migrations des Poissons ; Le D Cathelin et les migrations des Oiseaux*... M. Georges Bohn lui-même, paladin du tropisme, n'est pas oublié Un chapitre se trouve encore consacré à un parallèle entre l'Instinct et l'Intelligence, où la *Physique de l'Amour* de Gourmont et surtout sa *Loi de constance intellectuelle* sont utilisées. Un autre expose les plus récents systèmes mutationnistes d'après M. Maurice Manquat, Cuénot, Guyenot. Un dernier conclut, contre le néo-cartésien M. de Potter, auteur de *La Logique* (1922), à la sensibilité des animaux.

En voilà assez pour justifier le titre de *critiques ès sciences naturelles*, que je donne « en mon âme et conscience » — comme on dit — au savant qu'est M. Maurice Thomas (1). Le lecteur verra quelle épithète doit accompagner cette expression substantive.

MARCEL COULON.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Le Hradchin du Président Masaryk. — Depuis que le château de Prague est redevenu le siège d'un Etat tchécoslovaque — et dûment titré tel avec pleine autonomie (n'oublions pas que le Royaume de Bohême était un Electorat du Saint-Empire) ; — depuis que M. Masaryk habite tantôt comme chef de l'Etat le Hradchin, et tantôt, comme propriétaire au titre d'un don national, le beau château de Lany, dans le voisinage de Prague, la physionomie de ces lieux, l'un royal, l'autre seigneurial, a beaucoup changé.

Il n'y a pas à discuter ici du bien ou du mal fondé, au point de vue archéologique, de ces restaurations, puisque chaque nouveau régime, comme aussi bien chaque nouveau règne, a toujours eu coutume, en tous pays, de mettre son sceau en pierre sur les monuments, même ou surtout sur ceux qui ne lui doivent rien ; un orgueilleux en tête sur ses paperasses ; son empreinte

(1) Autre entomologiste doublé d'un critique : M. le Dr Frank Brocher de Genève, auteur de *L'Aquarium de Chambre* (Payot 1913) et des *Observations et réflexions d'un naturaliste dans sa campagne* (1928), Kundig. ed., Genève. Je signale ces deux ouvrages à ceux que l'œuvre de J.-H. Fabre intéresse.

enfin dans les locaux où il est appelé à fonctionner, voire même parfois sur les âmes et les intelligences de ses serviteurs. Souvenons-nous, hélas ! de ce qu'est devenu, sous la domination autrichienne, par le caprice d'un archevêque juif, le plus vénérable palais épiscopal de la Monarchie, celui d'Olmutz, dont les titulaires avaient toujours été jusqu'à Mgr Kohn des archiducs et des membres de familles comtales et princières ! La maladie de la pierre est la marque même de la propriété. Le nouveau seigneur met au moins son armoirie sur ses nouveaux domaines. C'est le cachet sur une lettre. Le fabricant fourre sa réclame partout. Admirons aujourd'hui un *Ego nominor Masaryk* duquel on s'est reposé sur les meilleurs architectes, statuaires et décorateurs de Prague. Il n'y a donc qu'à constater une fois de plus, avec quelque philosophie, qu'étant donné une obligation de changer et d'innover, rien n'a été fait au Hradchin et à Lany qui ne soit parfaitement représentatif sinon du goût du nouveau maître, — et il est impossible que ses préférences personnelles n'aient fait loi ici ou là, — en tout cas du goût de son temps et des tendances de l'architecture moderne en Tchécoslovaquie, comme aussi du nouveau gouvernement dont les Tchèques ont tant de raisons d'être si fiers. Le Hradchin, tel que l'avait fait l'Autriche, était un palais impérial en écrasante surcharge et prolongation d'un château des Rois de Bohême ; il est devenu la forteresse civique du nouvel Etat, le point le plus vital — la tête, le cerveau — de la capitale tchécoslovaque. Il n'est que de le voir, le soir, éclairé de toutes ses fenêtres et épanchant les nappes d'électricité de ses grands projecteurs sur tous escaliers et voies d'accès, pour comprendre l'allégresse éprouvée par les hommes de mon âge, qui ne l'avaient jamais connu que tout noir la nuit, ou tout au plus éclairé sournoisement à deux ou trois fenêtres, si quelque Archiduc par hasard y campait. C'est le même genre d'ivresse dont se grise la population de Cracovie, à n'en pas croire ses yeux, du Wawel illuminé quand y séjourne le Président de la République polonaise. Lany était le château de plaisance d'un grand seigneur autrichien, dont on y chercherait vainement aujourd'hui une seule armoirie : *Sic transit*... Il est devenu un très significatif compromis entre le grand goût autrichien (Versailles revu par l'Italie, ou l'inverse, ou tous deux revus par l'Allemagne) et le besoin de clarté, de blancheur et de nudité de l'art nouveau, précisé par la volonté

nettement affirmée d'hygiène, de confort pratique à l'américaine d'un Président, anglo-saxon par son mariage, et qui a rapporté des Etats-Unis, sous le signe de Wilson, une Tchécoslovaquie disposant librement d'elle-même... et de billets de banque imprimés à New-York.

Un magnifique volume, participant des mêmes caractères, non mis dans le commerce et distribué par les soins de la Maison présidentielle, donne une parfaite idée de ces grands changements, aux quatre cinquièmes desquels il serait absurde d'essayer de refuser le nom d'embellissements. Si l'idée venait jamais à quelqu'un de le feuilleter, après tel ouvrage ancien de Philibert de l'Orme ou de Du Cerceau, après ces *Plus excellents bâtiments* de France, ou encore ces *Edifices* de Blondel, ou même simplement *l'Histoire d'une maison* de Viollet-le-Duc, que de rapprochements en apparence imprévisibles, que de confirmations inattendues, que de contradictions aussi que le temps acceptera ou rejettera, que de constatations diverses enfin amèneraient ce quelqu'un à vérifier et compléter d'une expérience nouvelle presque une tranche entière de l'histoire de l'architecture occidentale, et aussi bien de l'histoire du goût depuis la Renaissance !

La masse imposante des Hradchany, comme on dit au pluriel en tchèque (mais ici comme à Austerlitz préférons à tout rigorisme national un nom qu'a illustré l'histoire) — et invariable (1) la masse de cette « montagne de palais » — comme notait Berlioz — ne subit d'ailleurs aucune modification d'aspect général. Même l'achèvement de la cathédrale gothique de Saint-Guy ne l'altère pas sensiblement, tant que la vieille, l'extraordinaire coiffure baroque du moignon de la tour principale, restée en plan, sera conservée. Et il faut la conserver ! Si l'on veut à tout prix une flèche nouvelle, qui soit l'une des hautes tours du monde le mieux en évidence, eh bien, qu'on la construise de l'autre côté ! Là aussi une base est amorcée, puisque le plan primitif comportait deux tours, comme celui de Saint-Etienne de Vienne. Cette coiffure baroque est, elle aussi, en soi, un chef-d'œuvre. Qu'ajouter du neuf n'empêche pas de conserver tout d'abord ce que nous avons. C'est à la fois l'enfance de la bonne administration d'un

(1) La grosse difficulté n'est pas d'adopter le nom tchèque. Mais que ce nom se décline ! A quelle forme se vouer ? Praha, Praze, Prahi, Prahou... Disons Prague !

patrimoine artistique et le commencement de la sagesse pour MM. les architectes.

Donc, en dehors de la cathédrale, rien ou pas grand'chose de changé, au premier abord, à ce Hradchin de notre initiale arrivée à Prague voici quarante ans. Il n'en va pas de même du cadre de verdure, ou plutôt de la base, que des escarpements broussailleux et livrés à eux-mêmes offraient à cet amas monumental dont Chateaubriand, Berlioz et Viollet-le-Duc avaient été les uns après les autres frappés ; comme la forteresse moyen âge avait frappé dans les années 1250 le vieil architecte errant Villard de Honnecourt qui, de sa Picardie natale, s'en était venu en Bohême et Hongrie cahin-caha, à petites journées et savants examens, agrémentés de force croquis. Aujourd'hui tout a été élagué de ce qui pouvait être pittoresque, mais semblait malpropre, et proposait des idées de négligence, d'abandon et de mauvais entretien. Ces pentes ont donc cessé de réserver un de ses plus incontestés triomphes à cette affreuse solanée sarmenteuse, la douce-amère (le *Je länger je lieber* allemand), qui est bien la plante déguenillée et opulente, d'une opulence de gueuse, touffue, poudreuse et lépreuse, la plus symptomatique des approches de l'Orient, ou des terrains vagues aux abords des villes mal nettoyées. J'en sais un exemple admirable autour du cimetière de Skalica slovaque, où pourront aller se consoler ceux qui regrettent cette plique végétale aux pentes du Hradchin. On aime avant tout la netteté et la propreté chez les nouveaux et actifs occupants de ces palais, où ont traîné l'ennui, les regrets et les tristes parties de cartes d'un roi de France détrôné, la sénilité débonnaire du vieil empereur Ferdinand, les premiers apprentissages de caserne de son dernier successeur ; plus loin, au delà des célèbres salles de Vaclav IV et de la Défénestration, le désœuvrement et les bâillements de chanoinesse à seize quartiers, et enfin, tout au bout, le faste, bourgeois et repu, d'une branche de la famille Lobkowitz. Il ne s'agit d'ailleurs dans ce volume que de la partie occidentale, occupée par le Président, et du nouvel aménagement des jardins en terrasses, où des arrangements d'arbres japonais, des obélisques, escaliers et pièces d'eau tout modernes font de si étranges, déconcertants et du reste magnifiques avant-plans à cette extraordinaire vue de Prague entier, par ses tours et ses toits, qui est un des cinq ou six panoramas citadins les plus

grandioses du monde. Même Paris depuis Montmartre ou depuis les tours Notre-Dame ; même Rome depuis la coupole de Saint Pierre ou depuis le Pincio ; ni Naples depuis le fort Saint-Elme ; ni Budapest, depuis le mont Saint-Gérard : ni Nuremberg depuis son château, ne font oublier cela ! L'émerveillement nostalgique d'Humbold déjà rêvassait : Constantinople, Naples, Lisbonne et Prague ! Mais la nouveauté de l'incomparable spectacle est aujourd'hui son avant-plan et le passage presque subit des balustrades, colonne de la Vierge et statues de saints jésuites baroques, sur la route, les escaliers et terrasses d'accès, aux emblèmes quasi maçonniques, du nouveau régime et des nouveaux architectes, aux stèles, aux pelouses margées de pierre, aux bassins ombiliqués et aux pylônes et pyramides des terrasses et jardins suspendus, non plus de Sémiramis, mais de Mlle Alice Masaryk qui, dit-on, les a voulus pour ses *garden-party* et ses thés en plein air.

Notre ami Le Corbusier, dont l'influence à Prague est énorme, certes serait content. Tout porte ici témoignage de sa leçon et de l'intelligente assimilation de cette leçon par ses adhérents. Et cependant ce n'est déjà plus tout à fait lui seul, ni son « art nouveau » ; c'est déjà modifié. Car il ne faut pas oublier l'extraordinaire vitalité à Prague de ce bon ferment slave, qui ne permet à aucun style de s'y implanter sans aussitôt évoluer dans un sens slave : c'est sensible avec le roman comme avec le gothique, avec le Renaissance comme avec le baroque. Et la démonstration se poursuivrait aussi bien avec le style et les époques de la musique. Voyez simplement, au plus court, ce que donne l'influence de Brahms sur Dvorak, le jour où Antonin se met en tête que sa prochaine symphonie doit rendre des points à la plus récente de Johannes. Résultat : son étonnante *Troisième*, svelte, aisée et libre, et claquant des talons, et tapant des mains sur le plat soutaché des cuisses, comme le *suhaj*, le jeune gars, culotté de rouge, galonné de bleu, des fêtes populaires d'Uprka.

Les problèmes les plus intéressants seraient pour les spécialistes ceux qui ont trait à l'établissement du chauffage central et de l'électricité, dans un palais qui ne les comportait point, et ensuite l'art de tirer de chaque difficulté à vaincre un nouvel élément de beauté d'un ordre décoratif adéquat. Tels pylônes destinés à projeter une lumière perpétuelle dans les jardins, ou sur l'escalier

dit du Paradis, seront certainement cités quelque jour au même titre que les plus ingénieuses manières dont l'architecture a de tout temps fait de nécessité vertu et tiré le grandiose artistique le plus inattendu des exigences pratiques les plus redoutables, tel bastion de Florence au XVIe siècle par exemple, ou le double escalier de Chambord, ou tels remparts de Vauban à Besançon et à Soleure. Je recommande aux amateurs d'héraldique la façon de stylisation toute moderne du lion de Bohême, joint à la double croix slovaque, qui termine ces pylônes.

Pour la forme de cette croix, c'est celle dite, mais que je me garderai de dire de Lorraine, et que sa position, ici, servant de tremplin au bondissement du lion protecteur, rend décidément plus qu'un emblème, une profession de foi politique aussi, une réponse directe aux provocations magyares. C'est le symbole de la Slovaquie bien gardée. — « Essayez de me la prendre ! J'y veille ! » — répond le terrible fauve, qui se souvient de ses prouesses aux siècles hussites. Et au seuil du palais de silence et d'expérience historique, devenu la maison de sagesse et de sagacité où médite, élu de la sagesse d'une nation, un sage, fort peu enclin aux aventures, c'est la meilleure réponse, nette et catégorique, aux « Quatre Points Cardinaux » de Budapest, particulièrement à celui d'entre eux qui regarde du côté de la Slovaquie. En dehors même de cette signification quasi-pentaculaire, l'œuvre est de prix. La plastique décorative de nos jours a rarement connu trouvaille aussi heureuse. Et voilà qui nous console un peu de la scandaleuse affiche de l'Exposition de Brno, l'an passé, où le même lion apparaissait bien piteux. D'ailleurs un autre lion, de bronze, celui-là, au maître claveau de la porte du château de Lany, suffirait à cette tâche : mais il n'est que fort réussi ; celui du Hradchin est une chose monumentale, par ses belles proportions autant que par son idée, en dépit de ses modestes dimensions.

L'enchantement de Lany, ce sont les jardins et les groupes de vieux arbres disséminés à travers de grands espaces de prairie. Quant aux intérieurs, spacieux et avenants, il me fait surtout plaisir de constater que la plus haute autorité du nouvel état républicain ne renie pas la tradition des lits de camp des derniers Habsbourg. Tous les visiteurs de Schœnbrunn se souviennent du contraste, au milieu des splendeurs du règne de Marie-Thé-

rèse, de ce lit d'étudiant ou de sous-officier, infiniment plus touchant que les marqueteries de bois précieux, que les ivoires et les laques, où le vieil empereur François-Joseph est mort.

Au Hradchin, le problème était beaucoup plus somptuaire. A Lany, nous sommes chez M. Masaryk. Ici, nous sommes chez le chef de l'Etat tchéco-slovaque, successeur et rénovateur du Royaume de Bohême et qui entend bien qu'il ne soit pas diminué en ce nouvel avatar. Ceux qui, en Suisse, regardent la façade jamais assez vantée de la cathédrale de Bâle, la voient lentement, harmonieusement, partir du romano-byzantin et, passant par toutes les époques du gothique, aboutir au flamboyant de ses flèches ajourées; ceux-là peuvent se représenter quelque chose de semblable au château de Prague, où l'on passe par gradation des grands styles classiques des architectes cômasques au dernier cri du modernisme architectural, sans que l'on puisse accuser celui-ci de ne pas savoir tenir son rang en tel lieu. Même la façon dont telles entrées basses, ou de caves, ou un vestiaire ont été compris par des Messieurs que nous saluons tous les jours dans la rue, sans les prendre pour autant pour des émules de Dienzenhofer ou de Carloni, donnent à réfléchir sur le prétendu manque de sublime du style moderne. Déjà fort impressionnant dans certaines gares, il l'est peut-être bien davantage ici, réduit à la portion congrue, mais où il doit lutter de magnificence et de simplicité avec l'ancien et continuer le grand style de la sorte de Schœnbrunn tchèque, édifiée de 1758 à 1775 par les architectes Lurago, Guntz et Haffenecker, exécutant un plan de N. de Bacassy. A une réserve près, la réussite est en somme si complète qu'on la voudrait voir vulgarisée. Non seulement l'ancien ne perd rien à être ainsi continué, mais parfois il y gagne. Et même la mise en valeur de certains points de vue, par exemple l'isolement du sommet des coupoles borrominiennes-slaves de Saint-Nicolas de la Mala Strana, au-dessus de l'horizontale rigide de la dernière terrasse, est une parfaite leçon d'adaptation de l'architecture aux circonstances données.

Que n'a-t-on été aussi heureux dans les innovations apportées à la cour d'honneur ! Il importait de ne pas toucher à cette entrée principale, dont le portique de Scamozzi est marqué aux armes de Matthias, et à la grille ornée de sept piédestaux, amenés à grouper, dans la plus noble ordonnance, les deux centraux les

statues de gladiateurs de Platzer, les autres des emblèmes de grand style. On a à peine touché à cet ensemble et ce peu gâte tout. La cour était pavée de moellons; la façade était immense. On l'a dallée : ces dalles de pierre de taille sont immenses, la façade est devenue petite. Première erreur. Seconde : on y plante deux mâts à drapeaux, coniques et dorés, directement en face du portique. On avait les exemples infiniment heureux des mâts de Venise qui, loin de rien gâter, — embellissent Saint-Marc, tous les peintres le savent qui ont tiré de si fringants tableaux du claquement joyeux au vent de la mer des grands drapeaux italiens sur les coupoles d'or vieux, et de ceux de Munich, à assez bonne distance de la Halle des Maréchaux pour l'encadrer, lui faire un avant-plan de raides gonfalons archaïques, sans lui nuire en rien. L'erreur des mâts est réparable ; je désespère de celle du dallage qui a tant coûté. N'insistons pas. Si nous avons consigné ici, où l'espace nous est mesuré, une telle réserve, c'est qu'il nous a semblé que notre adhésion à tout le reste en prenait quelque valeur, tout au moins de sincérité.

Quant à la menue œuvre d'art dans ces intérieurs, mobiliers, tableaux, potiches, ou bien les livres et les photographies des amitiés du maître de céans, — amitié de Carco, amitié de Romain Rolland, — comment ils se comportent au régime de cette nudité grave, puritaine et pratique, c'est un autre enseignement. Désencombrer tout autour, s'il faut faire valoir un fouillis ou une collection. La plus admirable de toutes, celle des broderies slovaques, toutes populaires, a trouvé ici mieux qu'un arrangement de musée ; ce n'est plus la vitrine, c'est la frise décorative.

Tels quels, les appartements et les jardins du Président Masaryk sont assurés d'être cités désormais, à leur date, parmi les plus typiques d'un goût et d'un style qui ne seront plus appelés modernes, certes, mais qui pourraient bien être titrés, en leur modalité d'aujourd'hui, style *Résurrection nationale*. Au besoin, les gares d'un nouveau chemin de fer rural, celui de Wessely à Myjava, ou encore la gare de Uherské Brod, sur la ligne de Vlarapass, fourniraient à une démonstration toute semblable

Et il va sans dire que les éloges de cet article ne s'appliquent qu'à leur objet précis et non pas à tout ce qui s'est fait récemment à Prague dans la même donnée ; car, pour une réussite avérée, combien de tâtonnements, combien d'expériences désas-

treuses et irrémédiables ! Il est même question d'un attentat esthétique qui serait l'un des pires : le dégagement, à la Mala Strana, du chœur de Saint-Nicolas, de la vieille maison oblique qui aide si bien à sa physionomie asymétrique et entre pour moitié dans son singulier pittoresque urbain, exemple peut-être unique d'un romantisme le plus sauvage, fait exclusivement d'éléments classiques. Ah ! il s'en était bien aperçu, l'étonnant Elémir Bourges des *Oiseaux s'envolent*. Je profite de l'occasion pour crier casse-cou ! La suppression du monument de Radetzky, porté au pavois par ses soldats — *Œterrich in deinem Lager* — déjà fut bien regrettable et ne s'excuse, comme celle de la colonne de la Vierge près de l'hôtel de ville, que par les passions du moment. Ici, il s'agirait de mettre en valeur un hideux monument d'Ernest Denis. Or, rien n'en diminuera la laideur. Et diminuer au contraire la beauté du site monumental le plus célèbre de la Mala Strana n'ajouterait qu'une aberration criminelle à une erreur individuelle en somme assez innocente : il arrive au plus grand artiste de se tromper ; son œuvre lui appartient ; en la signant, il en endosse la responsabilité. Mais un paysage urbain aussi parfait appartient aux générations à venir, comme il a appartenu à la nôtre. Il est permis d'embellir Prague, pas d'en altérer les aspects historiques les plus beaux et les plus typiques. Et certains sites y sont « classiques » au même titre que les chefs-d'œuvre déclarés immortels, chefs-d'œuvre, eux aussi, auxquels personne, absolument personne n'a le droit de toucher, sous n'importe quel prétexte.

WILLIAM RITTER.

LETTRES ITALIENNES

Ardengo Soffici : *Périplo dell'Arte, Richiamo all'Ordine*, Vallecchi, Florence. — G.A Borgese : *Il Sole non è tramontato*, Mondadori, Milan ; *Autunno di Costantinopoli*, Trèves, Milan. — Giovanni Comisso : *Gente di Mare*, Trèves, Milan. — Arnaldo Fraccaroli : *Il Paradiso delle Fanciulle ovvero American Girls*, Trèves, Milan ; *Hollywood Paese d'avventura*, Trèves, Milan. — Enrico Piceni : *La Bancarella delle Novità, 11e série*, Alpes, Milan. — Mémento.

Certains artistes mettent tant de feu à retrouver la véritable tradition, lorsqu'elle est étouffée par la correction bourgeoise et académique, qu'ils commencent par passer pour des révolutionnaires et des démolisseurs. Puis le temps finit par justifier en

partie leurs idées, et on voit bien alors comment ils se rattachent aux maîtres classiques. C'est ce qui arrive à Ardengo Soffici, qui vient de publier un **Periplo dell'Arte**, *Périple de l'Art*, qui porte le sous-titre très clair de *Rappel à l'Ordre*. A quel ordre Soffici veut-il nous ramener ? Son raisonnement est très serré. suivant cette faculté de condensation que possèdent les Florentins. Je ne puis qu'en indiquer les étapes principales. Il reconnaît que le XIXe siècle français a été une très grande époque picturale, malgré les attaques irraisonnées de certains critiques italiens qui donnaient les *macchiaiuoli* et quelques peintres fort médiocres pour les égaux des Delacroix, des Manet, des Degas. Mais au commencement du XXe siècle, on sentit en France une décadence artistique.

Soffici s'appuie sur le témoignage de Remy de Gourmont, qu'il reconnaît pour un grand homme. Mais il pousse peut-être trop le raisonnement de Remy de Gourmont et il exagère fort en dénonçant tout notre art d'aujourd'hui comme infesté de ce qu'il appelle le *bochisme*.

L'art italien non plus n'est pas exempt de cette adultération. Pour le sauver, il faut revenir aux origines, au Quattrocento, c'est-à-dire à l'époque où il y avait plein équilibre entre l'idée et les moyens d'expression, où l'artiste se préoccupait de ce qu'il avait à dire sans sacrifier aux effets techniques. La décadence commença, selon Soffici, avec le procédé de la peinture à l'huile, et s'affirma à partir de Tintoret, chez qui le principal de la jouissance esthétique provient de la belle matière qui lui est propre. A partir de ce moment, les moyens artistiques prennent le pas sur l'idée. Ici, Soffici serait en contradiction avec la théorie sensorielle de Remy de Gourmont ; et il méconnaît, ce me semble, la nécessité qu'il y a pour nous à revenir au fondement objectif de chacun des arts. Car aujourd'hui, c'est la fausse littérature et le sentimentalisme qui nous empoisonnent. Soffici conclut pour un retour à l'esprit et une lutte sans merci contre le matérialisme. Son manifeste, écrit avec feu, est tout un bouillonnement d'idées.

G. A. Borgese est un heureux homme. On lui avait dénié autrefois tout caractère de jeunesse, et voici qu'au cours d'une carrière littéraire très remplie il fait montre du don le plus précieux que possède la jeunesse : celui de se renouveler et de tenter des voies ignorées. Et peut-être faut-il voir une sorte de revendi-

cation humoristique de cette qualité dans le titre du recueil de vingt nouvelles qu'il a publié en mai : **Il sole non è tramontato**, *Le soleil n'est pas couché*. Peut on le dire plus inégal que le précédent recueil des *Belles* ? Il est différent, voilà tout. Quelques-unes de ces nouvelles, *Une Egratignure*, *Les Voleurs*, *La Femme de Sylvestre*, *Eva*, *Le Rapide*, *La Sonnette*, pourraient figurer dans les *Belles* sans détonner aucunement. Et l'on retrouve le caractère de l'idylle sicilienne dans *Arc-en-ciel* et *Tulipe*.

Mais on sent, dans la plupart de ces autres nouvelles, des influences indéniablement nordiques. G. A. Borgese est très au fait de la littérature et de l'esprit germaniques ; et si une collaboration de cet esprit avec l'esprit toscan a toujours été presque impossible, les résultats furent moins négatifs à Naples et à Palerme. Les causes en sont claires à démêler, mais longues à exposer. Borgese, quoi qu'il en soit, nous donne quelques études de flou de conscience qu'on peut trouver plus qu'ingénieuses ; et dans *Malaspina*, il ne dissimule pas ses intentions. Ces morceaux sont allégés par des touches d'une ironie qui ne va pas jusqu'à la cruauté. Ce sont, dans cette demi-brume, des signaux lumineux qui nous aident à nous reconnaître.

Plusieurs de ces nouvelles se déroulent parmi les monts, dans les vallées des Dolomites. Mais même dans *l'Idylle de San Vigilio*, Borgese ne pousse pas la description et reste dans le ton idéaliste qui convient au genre.

Certes, la virtuosité descriptive ne lui manque pas. Il le prouve dans de courts morceaux de bravoure comme celui des oies de Salisei. Il le montre surtout dans **Autunno di Costantinopoli**, où il parle d'un de ses voyages à Constantinople. On sait jusqu'à quel bas niveau a été ravalée la littérature de voyage depuis qu'il fonctionne un soviet touristique dans chaque chef-lieu de canton qui a quatre vieilles pierres à montrer. De véritables hommes de lettres sont même obligés de pactiser avec cette avide médiocrité. Aussi est-ce avec plaisir que l'on voit un écrivain de la valeur de Borgese se mêler de relever un genre qui n'a plus à tomber.

A vrai dire, Borgese ne se lance pas dans la grande description Il s'en méfie. Un mot, un trait caractéristique lui servent à évoquer une scène ou un site. Il est plus attiré par les idées ; non

par l'idéologie à grand orchestre de Chateaubriand, mais les jugements sur l'histoire et sur les civilisations qu'il recherche par delà les images et les menus faits. Ce proche Orient l'étonne. Il s'y sent délaissé, et comme intimidé. Nous sommes loin des chromos de Loti, dont la critique est si facile désormais que nous ne nous arrêtons plus à la faire. Borgese a vu toute l'énormité de la révolution turque, mais il ne hasarde pas de prophéties. Il renvoie à deux générations pour qu'on puisse juger des résultats. On peut s'en tenir, en attendant, au mot de Bismarck, lequel redoutait les Orientaux qui mettent leur chemise dans leur pantalon, c'est-à-dire qui veulent jouer à l'européen. Et en effet, c'est inquiétant.

Peut-être pourrait-on croire que Borgese a été quelquefois perdu dans ce monde étrange, et qu'il y a méconnu d'anciens apports occidentaux. Il parle encore de byzantinisme à propos de Sainte-Sophie. La lecture du beau livre de Rivoira et une visite à Saint-Laurent de Milan le convaincront de ses origines lombardes *Automne de Constantinople*, dont le tirage est limité à 1.500 exemplaires, est magnifiquement édité. L'auteur s'est plu à lui donner comme sous-titre : *Page d'Atlas avec 16 vieilles estampes*. Elles sont toutes très savoureuses en leurs visions rétrospectives d'un monde que nous avons vu disparaître.

Pour la seconde fois, le prix Bagutta a été décerné. L'année dernière, il avait été attribué à G. B. Angioletti pour son *Jour de Jugement*, et le grand talent de ce jeune écrivain ne put plus, par la suite, être ignoré. Il en sera certes de même pour le second lauréat, Giovanni Comisso, qui a vu couronner son livre **Gente di Mare**, *les Gens de Mer*, livre remarquable aussi. Plus de fausse couleur à la Jules Verne, de vieux loups de mer, de gaillard d'avant, de mât d'artimon, bref de bimbeloterie maritime propre à enchanter les gens qui n'ont jamais navigué. Giovanni Comisso est un véritable marin, il respecte la mer, qu'il aime immensément. Son livre est tout un parfum, le parfum à la fois âcre et léger de l'Adriatique dont il nous fait parcourir la côte orientale. Tout le romanesque de la vieille Méditerranée, repoussée même du Bosphore par la révolution turque, semble s'être réfugié dans ces archipels, dans ces baies reculées, parmi ces maigres populations, presque des tribus qui se trouvent maintenant sur les confins de deux mondes.

L'écriture de Giovanni Comisso est d'une grande pureté. Pour la précision du trait et la luminosité de l'expression, elle s'apparente à celle d'Angioletti. Ce qui indiquerait chez le jury du prix Bagutta un esprit de suite esthétique, entièrement à son honneur. Par ailleurs, on sait que l'attention des Italiens est aujourd'hui vivement sollicitée par les choses de la mer. Le livre de Giovanni Comisso en est un témoignage tout à fait intéressant.

Arnaldo Fraccaroli a beaucoup de talent. On peut donc se permettre de lui présenter des objections sur son dernier livre. **Il Paradiso delle Fanciulle**, soit *le Paradis des Jeunes Filles ou bien American Girls*. Et au-dessous de ce double titre, figure encore un mot : *roman*. Or, ce livre n'est pas proprement un roman : c'est un livre de documentation. On le sent, on le voit. Mais on est gêné par le voile de fiction que l'auteur a jeté sur ces tableaux d'une extrême cruauté. Nous ne doutons pas, hélas, qu'ils soient justes. Et c'est pourquoi Arnaldo Fraccaroli ne manque pas de défense. Il peut répondre que sur un sujet aussi scabreux, il ne pouvait ni citer des noms, ni localiser des faits ; et qu'au surplus, il en avait bien assez dit, sans ambages, dans son *New York Cyclone de gens* et dans sa *Vie d'Amérique*. Sans doute. Mais les Etats-Unis sont à présent le point le plus inquiétant du monde, celui d'où nous pouvons voir notre avenir et notre civilisation précipités d'un côté ou repartir de l'autre. Tout ce qui se passe là-bas est d'un intérêt angoissant. Nous n'avons pour nous renseigner que la pommade de quelques pontifes officiels qui s'y rendent en fructueuses tournées et ne se soucient pas de tarir cette source de gain par une dangereuse franchise.

Arnaldo Fraccaroli est plus courageux. Mais son adaptation romanesque, comme dit l'autre, même à la vérité donne l'air de la fable. Un grand écrivain français, qui voyagea là-bas l'an dernier, en revint si effrayé qu'il se fit scrupule de rien publier, ne voulant ni mentir, ni publier un livre dont la vivacité eût pu être politiquement blâmée.

On voit donc que ces objections sont pour ainsi dire extérieures à l'ouvrage, et qu'il n'est pas douteux qu'on puisse trouver dans le *Paradis des Jeunes Filles* bien des cruelles vérités. Arnaldo Fraccaroli connaît admirablement l'Amérique. Avec **Hol-**

lywood paese d'avventura, il nous transporte dans le milieu plus attrayant et plus sympathique du grand ciné américain. Il a trouvé moyen de dire des choses neuves sur un sujet aussi exploité. C'est qu'il ne parle que de ce qu'il a vu, et sur un ton très simple, très familier. Il nous fait pénétrer dans l'intimité des *Stars*, dont les portraits accompagnent le texte. Et comme il a l'observation pénétrante, nous apprenons beaucoup en lisant ce petit livre, précieux pour les amateurs de ciné.

Enrico Piceni vient de publier la seconde série de sa **Bancarella delle Novità**. *l'Eventaire des Nouveautés*. Dans l'abondante production littéraire de l'Italie, Enrico Piceni fait un choix. Et ce n'est pas au hasard. Il va de préférence aux jeunes qui ont quelque chose de nouveau à nous dire. Il ne s'arrête pas à la critique d'éreintement. Il pense avec raison que c'est perdre son temps. et qu'il est plus profitable de dégager la valeur positive des œuvres qui méritent examen. Et nous le voyons analyser avec précision, et avec cette égalité d'humeur que donne la probité littéraire, des livres de G. B. Angioletti, de Giardini, de Linati à qui il assigne sa véritable place, de Chiesa et de Perri, lauréats du prix Mondadori, d'Angelo Frattini sur le piquant humour duquel, pressé par l'abondance des matières, je n'ai certainement pas assez dit, et de bien d'autres encore. Enrico Piceni a un souci bien rare chez les critiques d'aujourd'hui. Il se préoccupe de ce qu'il en pourra être de ses jugements dans dix ou quinze ans. C'est pourquoi il ne les hasarde pas. Ils n'en méritent que plus de considération.

Mémento. — Eugène Bestaux, dont les récents travaux sur la littérature italienne ont été fort remarqués, vient de publier un joli livre intitulé : *Un Poète Italien, Lionello Fiumi*. Il ne se borne pas à étudier l'œuvre de celui qu'une critique a appelé un Murger moderne, il la relie a tout le mouvement de la poésie italienne contemporaine, et présente ainsi un tableau complet et synthétique de l'évolution de la lyrique en Italie depuis la mort de Carducci.

L'esthétique est sûre ; la sensibilité fort pénétrante, et les aperçus ingénieux. C'est de beaucoup la meilleure chose qui ait été publiée sur la poésie italienne d'aujourd'hui. Le volume, élégamment édité chez les *Ecrivains Réunis*, se termine par un bon choix de pièces de Lionello Fiumi qu'ont traduites Pierre de Nolhac, Eugène Bestaux, Alfred Mortier, Félix Lebossé, etc. — Les éditeurs *L'Impronta*, de Turin, viennent de rééditer les œuvres de Giovani Cena, qui fut longtemps

rédacteur en chef de la *Nuova Antologia*. Cette œuvre vigoureuse et sérieuse valait d'être conservée. Elle mériterait une longue étude que nous ajournons faute de place. *L'Impronta* la rassemble en cinq volumes d'une présentation fort soignée. Décidément, les Italiens aiment le beau livre. Treves publie les dernières *Cronache Teatrali* de Marco Praga, celles de 1928. Marco Praga, auteur, directeur et critique, consacra toute sa vie au théâtre. Il est mort sur la brèche. Ses chroniques sont un document capital sur le théâtre italien du dernier quart de siècle.

Camillo Antonio Traversi publie, chez Formica, à Turin, *Le Grandi Attrici del tempo andato*, où il étudie avec son acuité ordinaire l'art et la vie d'Adélaïde Ristori, de Giacinta Pezzana, de Virginia Marini. — Notons un *Charles Baudelaire*, de Mario Bonfanti, éd. La Libra, Novare, où l'œuvre de notre grand poète est analysée avec beaucoup d'intelligence.

PAUL GUITON.

LETTRES ESPAGNOLES

Francisco de Cossio : *Clara*, Mundo Nuevo. — Les derniers romans de Ramon Pérez de Ayala. — Joseph-Sébastien Pons : *la littérature catalane en Roussillon au XVII[e] et au XVIII[e] siècle*, Privat (Toulouse) et Didier (Paris). — Eduardo Ortega y Gasset expulsé de France. — Mémento.

J'ai déjà signalé ici la figure de Francisco de Cossio, un de ces chroniqueurs infatigables et cultivés qui maintiennent le niveau de la presse provinciale et ancien directeur, par ailleurs, du fameux musée de sculpture polychrome de Valladolid, romancier enfin, qui n'a pas dédaigné de commencer à se faire la main par des romans-feuilletons d'allure franchement populaire pour produire, il y a deux ans, un roman excellent, *la Roue*, plein de fantaisie et de lyrisme. Ajoutons que Francisco de Cossio appartient à une dynastie qui honore l'intelligence espagnole. Il est le neveu du grand critique d'art Manuel Bartolomeo de Cossio, un des *inventeurs* du Greco ; l'un de ses frères est peintre, un autre, José Maria, est l'un des plus subtils et des plus savants connaisseurs de la littérature classique.

Le nouveau roman de Francisco de Cossio, **Clara**, est un modèle d'audace. Alors que toute la littérature espagnole, autour de lui, se tourne vers l'analyse et la poésie — j'entends la poésie en vers — ce jeune écrivain écrit un roman, un vrai roman, tel que nous-mêmes en France n'en connaissons plus, et, chose plus

étrange, un roman d'amour, un roman où l'amour apparaît, non plus dissocié en ses divers éléments, mais complet, total, organique. Et cette histoire d'amour, qui garde durant tout le cours du récit une constante intensité, communique à celui-ci une extraordinaire noblesse.

On trouve également dans ce curieux et beau livre d'autres ressorts romanesques toutaussi anciens que la peinture d'une passion, et par exemple la déportation du héros dans une île et son évasion. Mais il y a dans le ton de l'auteur je ne sais quoi de diaboliquement ingénu et une sorte si neuve d'entrain et de conviction qu'on ne peut, un seul instant, mettre en doute son récit. La réalité d'ailleurs nous récompense de notre volonté : il faut en effet savoir que l'auteur a pu ici utiliser ses propres souvenirs et son expérience personnelle *d'homme qui a été déporté dans une île*. Tout est possible aux écrivains qui ne se contentent pas d'écrire, mais qui vivent. Pour eux les événements qu'on croyait réservés aux livres d'aventure prennent un aspect concret et une saveur dont ils peuvent nous faire profiter.

Et, certes, c'est ce goût de vie qui donne tant d'*allant* au livre de Cossio. Une curiosité passionnée le conduit. Et lorsque cette curiosité suspend le récit pour s'arrêter sur un paysage ou un objet, nous n'avons pas à nous plaindre. La phrase de Cossio, encore un peu *ramonienne* dans *la Roue*, s'est ici simplifiée, mais que de joies elle nous réserve encore lorsque, selon la méthode du maître Ramon, elle joue autour d'un spectacle, d'une foire, du silence et de l'ombre d'un parloir de couvent, etc. Une autre influence s'ajoute à celle de Ramon, tout aussi neuve et tout aussi précieuse, celle du cinéma. C'est la magie du cinéma qui agit ici et nous présente les choses avec ce charme si jeune et si mystérieux et si prenant. Et c'est bien du merveilleux cinématographique que participent cette simple et singulière aventure d'amour et cet épisode charmant du phare où vit, surveillée de près par son père, la seule jeune fille et même la seule femme qui habite cette île de détenus, dont le nom ne se trouve sur aucune carte.

§

Les derniers romans de Ramon Pérez de Ayala, *Tigre Juan, El curandero de su honra, El ombligo del mundo* (Pueyo), marquent peut-être le moment culminant, la matu-

rité parfaite, presque figée, de l'art de cet admirable romancier. Ici Ayala use de toutes les ressources de sa maîtrise, de son aisance à entremêler son récit de digressions morales et de discours pittoresques, à le faire sinuer vers quelque indication philosophique du plus haut goût, ou au contraire à le perdre dans l'interrogation évasive de son scepticisme fondamental. La note la plus courante, néanmoins, chez Ayala est à présent l'optimisme et une apologie cordiale de l'équilibre, du bon sens, de la nature et de l'humanité.

On admirera cette langue que l'auteur s'est inventée et qui est ici à son comble de richesse et de perfection, archaïsante et rustique, tout ensemble, académique et populaire, parfumée, harmonieuse, sonore, hérissée d'étrangetés et d'ornements ou tout à coup fondue en latinismes denses et puissants, et qui fait qu'on peut, à la forme extérieure des mots et des phrases, reconnaître, sans la lire, une page d'Ayala comme on reconnaît l'auteur d'une page de musique. Une telle langue excelle aux paysages provinciaux, où les objets, comme dans certaines peintures un peu trop locales, sont cernés d'un gros trait noir qui en souligne l'éclatante existence. Que d'humour et de couleur dans ces personnages rances, aux surnoms extravagants et dans toutes ces existences quotidiennes, mais qui couvent tant de manies, sinon de passions ! Il faut enfin reconnaître que jamais Ayala n'avait mené si loin ses réflexions sur le donjuanisme et sa signification profonde que dans l'histoire de *Tigre Juan* et du livre qui y fait suite : *le guérisseur de son honneur.* Ce seul titre caldéronien montre à quel point ce problème de la séduction amoureuse et des forces dramatiques que celle-ci agite et met en mouvement occupe l'âme espagnole. Après Don Quichotte, il n'est pas de type plus profondément espagnol que Don Juan.

§

Les lecteurs du *Mercure* connaissent le zèle vigoureux avec lequel Joseph-Sébastien Pons sert les lettres catalanes. L'ouvrage qu'il a consacré à **la littérature catalane en Roussillon au XVIIe et au XVIIIe siècle** est un modèle de science et de pensée. Poète et érudit, Joseph-Sébastien Pons écrit une langue d'une rare distinction et il sait, à l'occasion d'un sujet strictement limité, élever ses observations jusqu'à un

intérêt général, et cela sans fausse coquetterie ni artifice, mais avec une souplesse charmante, qui montre l'étendue de sa culture en même temps que l'honnêteté, la modestie et le bon ton de son esprit.

Son livre nous apprend comment le catalan s'est trouvé, en Roussillon, aux prises avec les influences du conceptisme et du cultisme castillans et comment il a su, dans la littérature dévote, dans le théâtre populaire, dans le lyrisme des *goigs*, garder et défendre son énergie et sa rusticité. Après l'annexion française, c'est avec l'influence néo-classique qu'il doit compter.

Ces divers mouvements sont expliqués avec une finesse et une clarté remarquables. Mais les chapitres les plus savoureux sont assurément ceux que J.-S. Pons a consacrés à la littérature dévote du XVIIe siècle, aux livres de raison d'Honorat Ciuro, à tout cet émouvant naturalisme mystique où se condense le même esprit que celui qui, à la même époque, animait encore l'art expirant des rétables. Le rationalisme oratoire des moralistes religieux français va naître. Mais il reste ce moment pathétique où, pour la dernière fois, les forces obscures de la race et de la terre font vibrer les âmes. Ce suprême accord entre les hommes et le paysage de montagnes et d'ermitages dont ils comprennent encore le sens est analysé avec un art digne du Sainte-Beuve de *Port-Royal* et du Barrès de la *Colline inspirée*.

§

Ce n'est pas sans surprise et sans chagrin que l'on a appris dans certains milieux l'expulsion hors du territoire français de l'ancien député aux Cortès qui porte le nom illustre d'Ortega y Gasset et qui était le compagnon d'exil de Miguel de Unamuno. Ce parfait honnête homme, par ailleurs publiciste de talent, avait sans doute accordé une confiance trop ingénue à l'hospitalité que, selon une tradition aujourd'hui douteuse, la France a toujours offerte aux proscrits. Mais on n'a plus le droit, chez nous, de chansonner le roi de Prusse : les temps légers où les mots de liberté et d'indépendance avaient encore un sens sont abolis et nous ne sommes plus au XVIIIe siècle.

Mémento. — Le poète Enrique de Mesa, qui vient de mourir, avait également été une des victimes du Directoire. Né en 1878, il avait publié quelques recueils discrets, d'une poésie de bonne souche, conçue

dans l'alerte et fraîche tradition montagnarde du marquis de Santillane (*Cancionero castellano, El silencio de la Cartuja*), et son nom figurerait avec honneur dans une anthologie de la poésie espagnole contemporaine. — Il faut signaler aux travailleurs l'excellente bibliographie que vient de publier B. Sanchez Alonso sous l'égide de la *Revista de filologia : Fuentes de la historia espanola e hispano-americana*. La méthode qui a présidé à la composition de cet ouvrage, le soin et la patience qui y ont été apportés en font le manuel bibliographique le plus précieux et le plus complet.

JEAN CASSOU.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Trotsky : *La Révolution défigurée*, Rieder. — A. Spiridovitch : *Les Dernières Années de la Cour de Tzarskoïé-Sélo, II, 1910-1914*, Payot. — M. J. Larsons : *Als Expert im Sowietdienst*, Ernst Rowohlt Verlag, Berlin. 1929.

Dans une brochure intitulée **La Révolution défigurée**, Trotsky imprime la traduction de deux de ses lettres et de quatre de ses discours sur sa lutte contre « la faction dirigeante de l'U.R.S.S. ». Le tout est précédé d'une introduction écrite à Constantinople pour le public français. Le recueil est intéressant ; il fait connaître les prétentions, les procédés de polémique et le programme de l'auteur ; il ne le rend pas moins antipathique.

Le reproche contre lequel Trotsky se défend d'abord est celui d'avoir été en désaccord avec Lénine ; il prouve victorieusement le contraire et démontre que l'Institut historique du Parti, en publiant les papiers de Lénine, a l'impudence d'en éliminer les parties gênantes pour les dirigeants actuels. Il révèle même que quand Lénine fut écarté du pouvoir par la maladie, Staline lui devint assez antipathique pour qu'il ait songé à le renverser. Un des moyens qu'il voulait employer dans ce but était la modification de l'Inspection ouvrière et paysanne. Il rédigea sur ce sujet un article qu'il voulut faire imprimer dans la *Pravda*. Boukharine ne le laissant pas passer, Trotsky, sur la demande de la femme de Lénine, fit convoquer le Bureau politique pour obtenir l'insertion de l'article, mais ne fut soutenu que par Kamenev. Konibichev proposa même de faire imprimer un seul exemplaire d'un numéro de la *Pravda* avec l'article de Lénine afin de tranquilliser celui-ci tout en cachant l'article au Parti. Lénine mourut peu après. L'antipathie de la fraction Staline contre Trotsky put dès lors

se manifester plus librement. A partir de 1924, les autres membres du Bureau politique délibérèrent à l'insu de Trotsky qui en faisait partie. Ce fut le prélude de son élimination progressive des fonctions publiques ; la virulence de sa polémique le rendant toujours plus odieux, les dirigeants finirent par l'exiler.

De divergences réelles entre ses vues politiques et les leurs, il n'y en avait guère. Trotsky ne trouve à leur reprocher que leur modérantisme, et leur « thermidorisme ». En particulier, il les accuse d'avoir laissé écraser le prolétariat chinois (comment l'auraient-ils pu sans faire la guerre ?), d'avoir « renforcé la position des agents trade-unionistes de l'impérialisme britannique après la grève générale de 1926 » et d'avoir affaibli la position de l'Internationale communiste et de l'U. R. S. S. Il reproche à Staline son « cours centriste... d'abord en faveur du koulak, ensuite contre lui, puis de nouveau pour lui, comme ce fut le cas dans le Caucase septentrional ». Loin de se repentir des vols, banqueroutes et confiscations de 1917-1918, Trotsky blâme surtout Staline de ne pas les renouveler.

Le général Spiridovitch, chef de la sûreté personnelle de S. M. l'empereur Nicolas II, vient de publier le tome II de son ouvrage sur les **Dernières Années de la Cour de Tzarskoïé Sélo** ; il comprend les années 1910-1914. L'auteur y a suivi la même méthode que dans le premier volume : il a encadré ses souvenirs dans des notes prises dans tous les documents qui lui étaient accessibles. Il a ainsi érigé au souvenir de la famille impériale un monument unique, ayant à la fois les qualités de l'histoire et celles des souvenirs, mais aussi peut-être quelques-unes des faiblesses de ces derniers, car si le grand bon sens et la pénétration d'esprit du général inspirent confiance, on ne peut s'empêcher de craindre que parfois sa mémoire ait pu être infidèle. Je pense cependant difficile que l'on puisse trouver un guide plus sûr et meilleur observateur que lui et c'est pour cela que je crois utile d'analyser ce qu'il dit de Raspoutine.

En 1910, la paix régnait de nouveau dans l'intérieur de l'Empire russe ; sauf parfois la santé de la tzarine, tout contribuait au bonheur de la famille impériale et si Raspoutine était déjà en relation avec celle-ci, sa situation était encore bien petite. Pourtant, certains lui attribuaient la grâce du prêtre Illiodore. Celui-ci, à Tzaritzine, avait prononcé des sermons démagogiques con-

tre les autorités locales. On voulut l'envoyer à Minsk. Il vint réclamer à Pétersbourg. Raspoutine et beaucoup de personnes s'étant entremises, il fut autorisé à retourner à Tzaritzine. Illiodore attribua son succès uniquement à Raspoutine et chanta partout ses louanges. L'été qui suivit, Mme Viroubova, Mme S. et une troisième dame partirent en pèlerinage au pays de Raspoutine en compagnie du « staretz » lui-même. En prenant congé de Mme S., l'impératrice lui dit que A. Viroubova étant une femme sans grande expérience, c'était surtout sur elle, Mme S., qu'elle comptait pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de Raspoutine. Ces dames partirent. En cours de route, Raspoutine se montra tellement assidu auprès de l'une d'elles qu'il fallait être doué d'une forte dose de naïveté pour croire à sa sainteté. Revenue de pèlerinage, Mme S. ne fut plus reçue par l'impératrice ; elle lui écrivit une lettre d'avertissement et tomba en disgrâce.

En novembre 1908, Raspoutine alla à Tzaritzine ; son séjour y fut un triomphe. On le comparait au défunt Jean de Cronstadt. On le sut au Palais où cela fit une profonde impression.

A cette époque, s'il arrivait encore au staretz d'arrêter la première fille de joie qu'il rencontrait et de l'entraîner dans un établissement de bains, il lui arrivait aussi de pécher à l'égard de certaines de ses adoratrices de Pétersbourg. Sur l'ordre de Stolypine, l'Okhrana le soumit à une surveillance en règle. Au commencement de 1910, avant que la police eût recueilli beaucoup de renseignements sur Raspoutine, Stolypine présenta son rapport sur lui à l'Empereur. L'évêque Théophane, les grandes-duchesses Militza et Anastasie Nicolaïevna et la gouvernante des enfants de Leurs Majestés (Mlle Tioutcheva) firent de même. Ce fut en vain. Théophane fut envoyé en Tauride et Mlle Tioutcheva en congé illimité. Une recrudescence de l'affection nerveuse de la tzarine en août et l'assassinat de Stolypine (30 août) augmentèrent le mysticisme de la souveraine : « Il n'y a que Dieu, disait-elle... On ne peut attendre le salut que de l'intervention et des prières du « père » Grigori communiant directement avec le Très-Haut ». Raspoutine, appelé auprès d'elle, lui procura un grand soulagement. Le bruit se répandit qu'il avait une grande influence. Sazonov, le directeur de la *Rossia*, lui persuada de conseiller de faire nommer Al. N. Khvostov au ministère de l'Intérieur et le

comte Witte à la présidence du Conseil. Raspoutine suivit le conseil de Sazonov, mais le tzar, n'ayant aucune confiance en Witte, « fit tout le contraire ». Simultanément, Illiodore, qui s'était brouillé avec le staretz, répandit le bruit que ce dernier se vantait d'avoir des relations intimes avec l'impératrice. Il s'allia avec un autre ancien ami de Raspoutine et ils l'attirèrent dans un guet-apens pour le châtrer ; il parvint à leur échapper. Il en triompha et commença à faire vanter sa prétendue influence. La presse s'occupa de lui. L'impératrice parcourut même une des brochures qui parurent alors. A la Douma, A.-J. Goutchkov se servait de l'affaire Raspoutine comme d'une machine de guerre contre Leurs Majestés. L'impératrice, qui n'en soupçonnait rien, se fit présenter la femme et la fille de Raspoutine.

Pendant l'été de 1912, le tzarévitch, qui était atteint d'hémophilie, eut, s'étant cogné, une grave hémorragie interne. Sa maladie s'aggrava au point que ses cris et gémissements retentissaient dans tout le Palais de Spala où était la cour. Le 6 octobre, les médecins, qui n'osaient pas ouvrir sa tumeur, déclarèrent sa situation désespérée. « N'oublie pas de faire mettre un monument sur ma tombe », disait le malheureux enfant à sa mère. Raspoutine, qui avait d'abord télégraphié : « La maladie ne paraît pas dangereuse », télégraphia alors : « Je prie, Dieu m'écoute », et en effet l'enfant alla mieux. En novembre, on put le transporter à Tzarskoïé-Selo.

En 1913, le tzarévitch s'étant cogné le genou, une hémorragie sous-cutanée survint et la tuméfaction ne tarda pas à envahir la jambe. La cour étant alors à Yalta, Raspoutine y vint. Le général Doumbadzé, qui y commandait,

dit à qui voulait l'entendre qu'il fallait à tout prix en finir avec le « staretz », ne serait-ce qu'en le précipitant dans la mer. Certains officiers du 16e régiment de tirailleurs ne cachaient pas leur intention de se débarrasser de Raspoutine. Personne ne prêtait d'ailleurs attention à ces manifestations qu'on considérait comme de simples boutades. Mais voici que Doumbadzé adressa un jour au ministre de l'Intérieur un télégramme chiffré dans lequel il lui demandait l'autorisation de faire noyer Raspoutine lors de son voyage de Sébastopol à Yalta. Il va sans dire que cette autorisation ne lui fut pas accordée... Il fit alors savoir à l'Empereur qu'il ne se portait pas garant de la sécurité de Raspoutine au cas où celui-ci viendrait à Yalta... Il n'en rendit pas

moins le chef de la police responsable de tout ce qui pourrait arriver à Raspoutine pendant son séjour à Yalta...

Raspoutine menait à Yalta une vie large et agréable. Il séjournait à l'hôtel « Yalta », devant lequel on pouvait souvent voir stationner la voiture d'A. Viroubova et où venaient le voir les nombreuses adeptes qu'il comptait parmi les dames en villégiature en Crimée... Il se donnait alors beaucoup d'importance. Dans toute amélioration qui survenait dans l'état de santé du tzarévitch, on voyait uniquement un effet de ses prières. L'impératrice en était persuadée et A. A. Viroubova faisait tout son possible pour la maintenir dans cette conviction. Vivant dans une atmosphère de malveillance et d'envie, Anna Viroubova ne puisait alors sa force et son influence que dans les rapports qu'elle entretenait avec Raspoutine, dans la protection qu'elle lui accordait, et Raspoutine de son côté ne se maintenait que grâce à cette protection.

Vers cette époque, l'impératrice pria le comte X... de faire la connaissance de Raspoutine. Il obéit et, d'une entrevue ménagée par Mme Viroubova

emporta l'impression que Raspoutine était un moujik intelligent, mais n'ayant rien d'un saint. On peut même dire que Raspoutine lui déplut, tandis que la comtesse X. trouva que le « staretz » avait les yeux extraordinaires... L'impératrice demanda au comte quelle impression lui avait faite Raspoutine et comprit, d'après sa réponse, qu'il n'avait pas été conquis. Peu de temps après, la comtesse étant tombée malade, l'impératrice vint la voir. Timidement, très émue, elle lui conseilla de s'adresser au « staretz » et de lui demander de prier pour elle. La malade rougit. Les deux femmes éclatèrent en sanglots. Elles se comprirent. Depuis, l'impératrice n'a plus jamais soufflé au comte un mot à propos du « staretz ».

A la fin de 1913, le général Dedиouline, commandant du Palais, mourut. Il fut remplacé par le général V. N. Voïeikov, qui ne connaissait rien de la politique et de la police, mais dont la femme était liée d'amitié avec A. A. Viroubova.

On parlait même d'un colonel de hussards, bel homme, grand ami de la famille Voïeikov, dans lequel celle-ci voyait un excellent parti pour Anna Alexandrovna. Voïeikov sembla avoir fait sienne l'attitude de son prédécesseur à l'égard du « staretz » : « Raspoutine ne nous regardait pas »... Mais... au cours des deux dernières années, les conditions avaient tellement changé qu'il était impossible de maintenir cette attitude.

Au commencement de 1914, Raspoutine se rapprocha de quel-

ques financiers qui se rendirent compte qu'il pouvait être utile. Spiridovitch fut donc forcé d'avertir Voïeikov que le banquier Dimitri L. Rubinstein rendait des services pécuniaires à Raspoutine et avait même payé une fois son terme de loyer, mais il ne put en tirer de réponse. Rubinstein connaissait Mme Viroubova depuis 1908. Au commençement de 1914, elle lui demanda d'aider le professeur O., éprouvé par la baisse des actions de la Léna : il lui avança 250.000 roubles ; sur sa prière, il déposa un cautionnement pour un notaire protégé par Raspoutine ; il lui remit à elle-même 100.000 roubles pour ses œuvres de bienfaisance ; elle hésita à les accepter, puis finit par y consentir et plus tard lui envoya un reçu de la somme avec indication de son emploi. C'est alors qu'elle lui fit connaître Raspoutine et qu'il lui paya son terme.

En 1914, Raspoutine acquit à Saint-Pétersbourg une grande célébrité, grâce à ses succès auprès des dames... Les filles ne l'intéressaient plus... Le « père » les avait troquées contre des grandes dames haut cotées.« Elles sont plus propres, disait-il, elles sentent meilleur. »... Il suscitait l'admiration de tout Pétersbourg par ses qualités de mâle extraordinaire, sur lesquelles on se transmettait des récits fabuleux... Cela ne dura pas longtemps. Bientôt les femmes commencèrent à se donner à lui en échange de services, pour obtenir son intervention en faveur de leurs maris...

Au cours de cet été-là, Raspoutine commença de nouveau à faire parler de lui, si bien qu'on l'engagea à se rendre dans son pays natal et à y rester jusqu'à nouvel ordre. Il partit. A. A. Viroubova [qui était alors brouillée avec l'impératrice à cause de ses assiduités excessives auprès de l'empereur et du bruit qu'elle aurait parlé du tzar et de la tzarine en termes désobligeants] l'accompagna jusqu'à Moscou... On y parlait beaucoup de Raspoutine, mais sans animosité. Il n'était pas encore question de son influence politique par la simple raison que cette influence n'existait pas encore et qu'avant la guerre aucune nomination n'a été faite sur sa suggestion...

Raspoutine, arrivé à Pokrovskoïé, y fut l'objet d'un attentat de la Grousseva, une de ses anciennes adoratrices devenue jalouse : elle lui porta un coup de couteau dans le bas-ventre dans une intention caractéristique. Il informa le tzar de sa blessure dans un télégramme où il parlait en termes peu académiques de la « charogne » qui l'avait blessé. La famille impériale était à ce moment dans l'affliction : un nouvel épanchement de sang était

survenu au tzarévitch qui s'était cogné le 1er juillet contre l'échelle du *Standard*. Le professeur Wreden fut cependant envoyé à Pokrovskoïé pour donner ses soins à Raspoutine et le sauva. La guerre éclata alors.

ÉMILE LALOY.

§

Au moment du coup d'Etat bolchéviste, en novembre 1917, M. Larsons, auteur du livre **Als Expert im Sowietdienst**, qui vient de paraître à Berlin, occupait le poste de directeur commercial de la société minière de Schouvalov, une des plus grandes entreprises de l'Oural. Traqué par des ouvriers venus à Pétrograd afin d'exercer leur contrôle sur l'administration de la société, il renonça à son emploi et fut nommé conseiller financier de la délégation diplomatique des Soviets à Berlin. Expulsé d'Allemagne à la suite de la rupture des relations entre ce pays et la Russie Soviétique, en novembre 1918, il rentra à Moscou et obtint un poste de confiance au Commissariat des Finances. On le chargeait de diverses missions, comme, par exemple, du contrôle et de la réorganisation du syndicat du textile, de la participation à une commission chargée de l'achat du matériel pour l'administration centrale des fabriques de papier, à la commission du professeur Lomonossov qui est allée à l'étranger pour y commander un millier de locomotives. Au commencement de l'année 1921, il donna sa démission et, durant deux ans, travailla dans une banque privée de Berlin. Au début de 1923, il se réconcilia avec les bolchéviks et fut nommé chef du département des devises au Commissariat des Finances. Il y resta deux ans et, en février 1925, passa au service de la délégation soviétique à Berlin. Ses relations avec ses supérieurs étant très tendues, il dut s'en séparer, et, au mois de mai de la même année, rompit définitivement avec les Soviets.

Il est tout naturel que M. Larsons, avec de pareils états de service, ait pu recueillir beaucoup d'observations intéressantes. Tout en professant des opinions avancées, il avait horreur de la doctrine communiste et, lors de son service chez les Soviets, faisait partie des soi-disant *sans parti*. On en trouve une profusion dans le paradis soviétique. La plupart du temps, ce sont des ingénieurs, des avocats, des médecins, des financiers, etc., qui

sont entrés au service des bolchéviks, les uns pour gagner leur vie, les autres mus par le désir de servir leur pays natal en état de décomposition. Le procès des ingénieurs de Chakhty du Don, qui a eu lieu pendant l'été de 1928, et la récente exécution de MM. von Mekk, Paltchinski et Velitchko révélèrent au monde entier le rôle tragique de ces vrais patriotes russes. Le livre de M. Larsons est un martyrologe de ces *spetz* (fonctionnaires qualifiés) des Soviets. Des gens au courant des us et coutumes du pays déconseillaient à M. Larsons d'entrer au service du Commissariat des Finances. « Vous êtes fou, lui dit un ami qui avait appris sa décision d'accepter la charge de chef du département des devises. Revenir de l'étranger !... Accepter une proposition aussi dangereuse !... Ne comprenez-vous pas qu'on vous a tendu un piège ? Ne savez-vous pas qu'il y a quelques mois on a fusillé 16 employés de ce département ? Ou alors vous vous êtes fait inscrire au parti communiste ? » Des avertissements amicaux ne découragèrent point M. Larsons. Mais, entré au service, il se persuada bientôt qu'il était entouré d'ennemis. Ses propres subordonnés, en particulier les communistes, l'espionnaient, n'exécutaient pas ses ordres. Un ancien ouvrier lui déclara nettement : « Je ne songe nullement à suivre vos indications. Elles sont nettement anti-révolutionnaires. Je ne permets pas à un homme étranger au parti communiste de faire des observations à un vieux membre du parti. » M. Larsons alla se plaindre au commissaire des Finances. Ce dernier lui fit comprendre qu'il y avait lieu de rapporter son ordre. Le subordonné insoumis, étant un membre influent du parti, pouvait porter l'affaire devant le Comité central et était sûr de gagner sa cause. Chez lui, à l'hôtel « Savoy », M. Larsons était surveillé aussi bien qu'au commissariat. Ses conversations téléphoniques étaient interceptées, ses lettres décachetées, ses visiteurs filés. L'hôtel « Savoy », destiné à abriter les touristes étrangers, n'est, d'après M. Larsons, qu'une prison de verre où tout se voit et se sait. Les tiroirs du bureau, les malles, les valises sont fouillés. Quand M. Larsons voulut s'en plaindre au commissariat de l'Intérieur, on se moqua de lui. « Ne vous désolez pas, lui fut-il dit. L'essentiel, c'est de savoir si on vous a volé quelque chose. » Chaque *spetz*, lors de son entrée au service soviétique, est soumis à une enquête. Il est forcé de répondre à 39 questions concernant son passé et ses convictions politiques et sociales. Le

N° 24 de la liste d'enquête porte : A quel parti appartenez-vous, depuis quand, numéro de votre carte de membre ? N° 25 : Apparteniez-vous auparavant à un parti politique, auquel et depuis quelle date ? N° 26 : Si vous êtes un sans-parti, avec quel parti sympathisez-vous ? etc., etc. Comment répondre à ces questions machiavéliques sans tomber dans un piège ? Des agents déguisés de la G. P. O. U. s'efforcent d'entraîner le *spetz* dant des discussions politiques. S'il se tait, on le regarde d'un mauvais œil. S'il se laisse faire et critique les dirigeants, il finit par être arrêté. La meilleure chose, c'est de louer constamment toutes les décisions prises en haut lieu. Mais la situation de ces admirateurs fervents des Soviets est, elle aussi, peu stable ; on les soupçonne de manquer de sincérité. En général, un *spetz* n'est jamais sûr de son avenir. Quelle que soit son honnêteté et sa compétence, il peut être un beau jour remplacé par un communiste presque illettré. Venu un matin au bureau, il trouve les tiroirs de sa table fermés à clé, les dossiers scellés et un ordre laconique de donner sa démission. S'il se trouve à l'étranger, on le rappelle subitement à Moscou. Rentré en Russie, il se voit destitué ou arrêté. Un *spetz* expérimenté a très bien défini le triste sort de ses collègues en disant à M. Larsons : « Notre situation est bien claire. On peut la comparer à celle d'un danseur de corde. Nous savons ce qui nous attend. Ce que nous ignorons, c'est quand et à quel endroit on nous cassera le cou ».

On ne manque pas en France de livres pleins d'éloges pour les Soviets. La traduction du livre de M. Larsons serait un utile contrepoids.

S. POSENER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Broussilov : *Mémoires*, Hachette. — Général J. Rouquerol : *L'Aventure de l'amiral Koltchak*, Payot.

Le général A.A. Broussilov, des **Mémoires** duquel le général Niessel vient de faire paraître une traduction, appartenait à la bonne noblesse russe, car son père avait été général-lieutenant ; il avait aussi des alliances avec les Allemands russifiés, car son oncle, qui l'éleva, était un Haguemeister. Cornette aux dragons du Tsar en 1872, Broussilov fut envoyé en 1881 à l'Ecole de ca-

valerie des officiers à Pétrograd et y fit une brillante carrière grâce à l'appui du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch qui le fit nommer ensuite commandant de la 2e division de cavalerie de la Garde, puis en 1908 commandant du XIVe corps à Lublin. Cette dernière nomination lui permit de constater que, lors de la crise bosniaque de 1909, tous les corps d'armée de Pologne avaient manqué du matériel le plus indispensable. C'est alors que Soukhomlinov fut nommé ministre de la Guerre :

La vérité, écrit Broussilov, oblige à reconnaître qu'au bout de cinq ans de son administration, il avait été beaucoup fait... Il a été coupable, certes, en beaucoup de points, principalement pour la question des munitions... En outre, il souleva contre lui, pour plaire au courant gouvernemental, toute la Douma impériale. Ce fut une grande bévue, car la Douma s'efforçait de toutes ses forces de développer la puissance militaire de la Russie... Il y avait même eu d'autres grosses erreurs dans les réformes de Soukhomlinov, par exemple la suppression des régiments de forteresse et des régiments de réserve.

En juillet 1914, Broussilov faisait une cure à Kissingen. « J'étais fermement convaincu que la guerre mondiale était inévitable, écrit-il ; mais d'après mes calculs elle ne devait éclater qu'en 1915... l'Allemagne devant être complètement prête à cette date...tandis que la Russie ne le serait qu'en 1917 et que la France était loin d'avoir terminé ses préparatifs. » Interrompant sa cure, malgré les railleries du prince Jousoupov et des autres Russes, Broussilov revint, vit à Berlin Unter den Linden la populace insulter la Russie et arriva le 29 juillet à Alexandrovo ; il traversa ensuite Varsovie, où tout le monde croyait que l'on éviterait la guerre et arriva le 31 à Vinnitsa. Il y reçut le lendemain le télégramme annonçant la déclaration de guerre de l'Allemagne.

Il prit aussitôt le commandement de la 8e armée, composée de 4 corps et de 8 divisions de cavalerie. Elle dépendait du g. Ivanov, commandant du front sud-ouest, homme « consciencieux, indécis, très méticuleux et peu intelligent ». Il avait pour chef d'état-major M.B. Alexéiev, très intelligent, mais indécis. Au nord de la 8e armée se trouvait la 3e commandée par Rouski, « homme intelligent, instruit, décidé et adroit ». La 8e armée partait de Proskourow (dans l'angle de la Galicie et de la Roumanie). Elle commença par repousser à Gorodok une division de cavalerie « qui agissait avec une énergie extraordinaire» et qui se jeta « tête bais-

sée » contre l'infanterie russe. Le 18 août, Broussilov reçut l'ordre de prendre l'offensive pour venir en aide aux Anglo-Français. Il se dirigea d'abord vers Halicz, ville fortifiée, mais les appels de la 3e armée, que pressait l'ennemi vers Lvov, le forcèrent à s'avancer plus au nord vers la Gnila Lipa. Le 30 et le 31 août, il y livra une bataille qui lui prouva la nécessité de réserves à la disposition du général. Le 3e jour, les Autrichiens battirent en retraite. Comme la 3e armée pressait heureusement l'ennemi sur Lvov, Broussilov reçut l'ordre d'en faire autant par le sud. L'ennemi ainsi menacé évacua cette ville. Il fut alors ordonné à Broussilov de marcher sur Rava Ruska (au N.O. de Lvov); mais il demanda au contraire d'attaquer la forte position de Grodek qui était plus au sud. La bataille, commencée le 9 septembre, fut compromise par une désobéissance de Kornilov. Le 10, l'aviation annonça que les Autrichiens allaient tenter de percer le centre russe. Broussilov y réunit alors 85 de ses 152 bataillons et leur ordonna d'y attaquer eux-mêmes. Cette offensive, si elle n'alla pas loin, décida du sort de la bataille. Les Autrichiens battus simultanément à Rava Ruska, se retirèrent alors rapidement.

Le 14 septembre, Rouski remplaça Jilinski, rendu responsable des défaites de Tannenberg et d'Augustovo : le commandement de la 3e armée fut donné à Radko Dmitriev. Les 8e et 3e armée suivirent l'ennemi et bloquèrent Przemysl. Broussilov était d'avis d'attaquer les forts de l'ouest, les moins bien armés ; la ligne de retraite de la garnison eût ainsi été coupée. On décida au contraire d'attaquer les forts de l'est ; deux furent pris, mais à ce moment l'armée autrichienne reprit l'offensive et il fallut battre en retraite. La 3e armée s'étant mise à l'abri sur la rive droite du San, la situation devint difficile pour la 8e, attaquée sur sa droite et menacée sur sa gauche par des troupes venant de Tourka. Elle était à bout de forces quand le grand-duc d'Oldenbourg, chef du service de santé, y vint. Il télégraphia directement au généralissime au sujet de la situation et deux divisions furent envoyées ; une seule parvint jusqu'à la 3e armée, mais elle lui permit de se maintenir pendant que la 3e armée prenait l'offensive. L'ennemi fut forcé de battre en retraite et Przemysl bloquée de nouveau.

La 3e armée arriva près de Cracovie. A mon étonnement je reçus alors une directive du commandant en chef, dans laquelle il était dit d'occuper avec une partie de mes troupes les passages des Karpathes et de

me hâter personnellement avec mon gros vers Cracovie... J'avais des corps d'armée autrichiens sur la gauche de mon armée ; ces corps seraient infailliblement tombés sur moi par derrière... Je rendis compte que je ne pouvais exécuter cet ordre tant que je n'aurais pas définitivement chassé l'ennemi... Il me fut répondu ... de battre l'ennemi le plus vite possible, puis sans m'arrêter, de me hâter vers l'ouest pour soutenir la 3e armée. Je fis savoir de nouveau que je ne pouvais actuellement exécuter tout cet ordre, que je ne perdrais pas de temps, que j'allais attaquer tout de suite, mais que je ne pouvais apprécier exactement à quel moment l'ennemi serait hors de cause... Les troupes, avec de la neige jusqu'aux genoux et par des gelées très fortes, n'avaient pas encore reçu leurs effets d'hiver.

A la fin de novembre ou au début de décembre, la 8e armée, enlevant les positions ennemies l'une après l'autre, battit à fond l'adversaire et le décida à reculer sur une position au sud des Karpathes en évacuant les cols...

Le général Kornilov se fit de nouveau remarquer d'une manière peu souhaitable... Il descendit de la montagne et arriva, contrairement aux ordres donnés, à Goumenne. Là se trouvait déjà la 2e division cosaque combinée qui avait reçu l'ordre, en sa qualité de troupe de cavalerie, d'exécuter une incursion dans la plaine hongroise sans emmener d'artillerie, d'y jeter la panique et de revenir rapidement en arrière. Kornilov s'assigna arbitrairement la même tâche... Une division de honveds arriva sur ses derrières... Il perdit près de 2.000 prisonniers et dut revenir avec les débris de sa division par des chemins de montagne...

Les officiers autrichiens prisonniers racontaient qu'ils faisaient dans les Karpathes une « guerre élastique »... Tantôt nos mouvements nous faisaient nous enfoncer dans les Karpathes, tantôt en sortir... Il fallait maintenant reconnaître que le mouvement de nos armées vers l'ouest avait avorté, faute de forces suffisantes... Je jugeais bien plus avantageux de réunir nous-mêmes une forte masse et de passer carrément à l'offensive en vue de déboucher dans la plaine de Hongrie... Je demandai donc qu'on me renforçât d'un corps... et qu'on me ravitaillât largement en munitions. A ce moment... je ne pouvais même pas admettre la pensée que ces munitions tiraient à leur fin... Nos avis excitèrent l'enthousiasme de la Stavka et il fut décidé que j'entreprendrais cette offensive. Par malheur, on ne me donna que des forces insuffisantes et elles n'augmentèrent qu'au printemps... Il fallut donc nous porter en avant lentement, pas à pas...

Le 22 mars, Przemysl se rendit. A cette époque, tandis que les munitions devenaient de plus en plus rares, Radko Dmitriev

constatait en face de son 10e corps des préparatifs de percée : on amenait une nombreuse artillerie de gros calibre.

Malgré ses réclamations, on ne lui envoyait pas de renforts et il n'avait pas de réserves. Il n'était pas difficile de prévoir qu'il serait battu et que par suite mon armée, si elle était descendue dans la plaine hongroise et dépourvue de munitions, devrait déposer les armes ou périr. Aussi me bornai-je à feindre de vouloir passer les Karpathes et je m'efforçais seulement en réalité de fixer devant moi le plus possible de forces ennemies.

En mars, Ivanov, ne comprenant pas que l'attaque ennemie allait avoir pour but la 3e armée, créa une 9e armée à la gauche de la 8e, puis une 11e entre la 9e et la 3e. La 3e armée n'eut donc qu'un seul corps, le 10e, abrité dans une seule rangée de tranchées imparfaites sur le front d'attaque ; il fut enfoncé sans difficulté. Comme de plus Radko Dmitriev n'avait pris aucune mesure, ni pour concentrer des renforts au point de percée, ni pour régler la retraite, « le désordre de celle-ci atteignit des mesures grandioses ». Ivanov se décida alors à envoyer le 3e corps du Caucase au secours de la 3e armée ; il était trop tard. La 8e armée dut abandonner les Karpathes. Elle le put sans perte, Broussilov, avant d'en recevoir l'ordre, ayant eu la précaution de faire sortir des montagnes ses impedimenta.

La retraite commencée ne put être arrêtée ; il n'y avait pas de retranchements préparés à l'arrière ; les troupes russes, qui ne se fortifiaient qu' « avec grande mauvaise volonté et paresse », n'étaient plus que « des milices de médiocre qualité, et le manque de munitions avait une énorme influence sur leur esprit. Dans ces circonstances, le remplacement du grand-duc Nicolas par l'Empereur eut un effet « démoralisant ». Alexéiev, qui remplaça en fait le grand-duc, « ne possédait pas une volonté suffisamment ferme et décidée ».

Pendant l'hiver 1915-1916, l'armée russe se reforma ; les divisions comptèrent de nouveau 18 à 20.000 hommes avec les canons et fusils réglementaires ; des recrues, on avait fait « de bons combattants » ; il y avait seulement « une grande insuffisance d'artillerie lourde » et d'avions. La première offensive, du 15 au 28 déc. (a. st.) échoua cependant ; Chtcherbatchev (8e armée) avait demandé deux corps de la Garde en plus ; Ivanov les refusa ; « on dut porter un coup, non avec le poing, mais avec les doigts

écartés... L'attaque fut complètement écrasée ».Fin mars, Broussilov remplaça Ivanov comme chef du frond sud-ouest. Il alla le voir à Berditchev et le trouva sanglotant. Deux jours plus tard, le Tsar arriva et demanda à Broussilov « s'il avait un compte rendu à lui faire ». Celui-ci lui répondit qu'au contraire de son prédécesseur, il était persuadé que les troupes « se trouvaient à tous points de vue en excellente condition... et qu'il demandait instamment qu'on lui laissât l'initiative des opérations, d'accord avec les autres fronts, bien entendu » ; sinon, il demandait à être remplacé. Cette déclaration « troubla quelque peu l'Empereur » qui dit à Broussilov d'en reparler au Conseil de guerre qui devait être tenu le 14 avril. Dans celui-ci, Alexéiev exposa qu'il avait été décidé d'avance d'employer toute la réserve en direction de Vilna, la plus grande partie sur le Front ouest (Evert), le reste sur le Front nord (Kouropatkin). Ces deux généraux déclarèrent ne pas croire au succès, en partie faute d'artillerie lourde. Broussilov déclara au contraire croire « qu'il devait prendre l'offensive, et avec toutes chances de succès ». Il reçut la permission d'attaquer, mais on le prévint qu'on ne lui enverrait aucun renfort.

Broussilov retourna à Berditchev, et y dit aux commandants de ses 4 armées qu'il voulait faire son offensive autrement que celles tentées auparavant : l'attaque, au lieu d'être préparée sur un seul point pour tout le front, devait l'être à vingt ou trente. Il serait par suite impossible à l'ennemi de discerner d'avance l'attaque principale. Les travaux commencèrent immédiatement. Les Austro-Allemands, en face du front sud-ouest, comptaient environ 450.000 baïonnettes et 30.000 sabres. Ils étaient établis dans trois lignes de tranchées bien pourvues d'abris.

Le 24 mai, Broussilov reçut un télégramme lui demandant d'avancer la date de son offensive à raison de la défaite des Italiens. Elle fut alors fixée au 1er juin. Puis, Alexéiev lui demanda de la reporter au 4 parce que Evert ne pouvait commencer la sienne que le 14. Le 3, nouvelle intervention d'Alexéiev : ni le Tsar ni lui ne croyaient au succès de Broussilov, ils lui demandaient donc de renoncer à son offensive au profit de celle contre Vilna ; il refusa, offrant sa démission. Pour ne pas réveiller l'Empereur, Alexéiev dit à Broussilov : « Faites à votre guise ».

Bien préparée par un bombardement, l'attaque réussit admira-

blement ; le 6, il y avait déjà 40.000 prisonniers, le 9 juin, 71.000. Il eût fallu qu'elle fût secondée ou par l'action des autres fronts, ou par des renforts. Alexéiev essaya d'envoyer de ces derniers, mais l'état des voies de communication rendit leur arrivée à temps impossible. Ce qu'il eût fallu, c'eût été des attaques simultanées d'Evert et de Kouropatkine. Evert, qui avait promis d'attaquer le 14 juin, recula d'abord son offensive jusqu'au 18, puis transporta son point d'attaque à Baranovitchi et, quand il y attaqua en juillet, échoua. Kouropatkine ne fut pas plus heureux et échoua dans la direction de Smorgony et dans la région du lac Narotch. Broussilov paraît croire que ses succès, à lui, vinrent des bonnes dispositions qu'il prit ; les Autrichiens les attribuèrent surtout à la nature du sol au point d'attaque : très crayeux, il avait donné une efficacité imprévue au tir d'artillerie.

Du 20 mai au 14 novembre, Broussilov avait pris 450.000 hommes. Ce fut la fin de ses exploits. La Révolution lui interdit toute offensive en 1917 ; en mai, il fut nommé généralissime, mais le mois suivant, Kérenski, dont il avait blessé sans le vouloir l'immense vanité, le remplaça par Kornilov. Les *Mémoires* de Broussilov s'arrêtent là ; il avait l'intention d'en écrire un 2e tome où il eût raconté sa vie sous les bolcheviks. La mort l'en empêcha.

Les écrivains militaires russes avaient dépeint Broussilov comme un général notoirement médiocre. Ces *Mémoires* par leur style ne confirment pas ce jugement ; les remarques stratégiques et tactiques de Broussilov sont aussi d'un homme de guerre habile et clairvoyant. Il faudrait d'ailleurs de longues études sur les documents des diverses archives pour émettre sur tout ce qu'il dit un jugement bien établi.

Par le traité de Brest-Litovsk, les bolchéviks devenaient à certains points de vue les auxiliaires des Allemands. Les craintes que les Alliés éprouvaient de cette situation leur firent prendre la résolution de profiter de ce que l'armée tchécoslovaque, transportée sur le Transsibérien, l'occupait en réalité. Sous la protection de celle ci, on réorganiserait des troupes russes qui lutteraient contre les bolchéviks. Le gouvernement français choisit pour cette mission le général Janin, ancien attaché militaire en Russie, puis apprit que le gouvernement anglais confiait au général Knox une mission identique. Après des pourparlers assez

longs, il fut convenu que Janin aurait le commandement de toutes les troupes russes et alliées à l'ouest du Baikal, Knox celui des services de l'arrière ; il devrait pouvoir équiper 100 000 et au besoin 200.000 hommes. Dans une lettre, un notable Sibérien avait tracé le plan de ce qu'il y avait à faire avant la réunion (prévue pour 1919) d'une Douma sibérienne. Vers le 16 septembre 1918, on résolut à Paris de chercher à réaliser ce plan en s'efforçant de prendre Arkhangelsk comme point d'appui et M. Pichon demanda dans ce but 5 bataillons à Wilson qui les refusa, citant Tite Live qui a dit qu'il serait désirable que les personnes parlant de la guerre à faire dans un pays le connussent un peu.

Américains et Japonais avaient débarqué des troupes dans la Sibérie orientale et leur défiance réciproque était le principal mobile de leur conduite. Entre le Baikal et le Pacifique, il y avait environ 100.000 alliés occupés à pourchasser les pillards. Quand Janin arriva à Vladivostok, **l'Aventure de l'amiral Koltchak** venait de commencer, un coup d'Etat, dans la nuit du 18 au 19 novembre 1918, ayant porté ce dernier à la dictature du gouvernement d'Omsk. L'ataman Semenov, chef de brigands établi à Tchita, refusa de la reconnaître. Koltchak le révoqua et destina Volkov à le remplacer, mais Semenov sut résister. Janin, arrivé à Omsk le 13 décembre 1918, s'efforça de les réconcilier, mais en vain. La venue de Janin provoqua de l'irritation chez Koltchak. Un arrangement finit cependant par être conclu entre eux : Koltchak conserva le commandement suprême, mais ne dut donner aucun ordre général d'opérations avant de l'avoir communiqué à Janin. Autour de Koltchak, surnommé « le roseau peint en fer », on s'occupait plus de voler et de massacrer que d'organiser la lutte contre les bolchéviks. On estimait à 150.000 hommes les troupes russes antibolchéviques de la Sibérie, mais elles étaient généralement brutalisées par leurs officiers qu'elles détestaient. Tchécoslovaques et Russes ne s'entendaient pas et on avait dû décider que les premiers ne s'occuperaient plus que de la garde du chemin de fer. Les bolchéviks opposés au front sibérien étaient évalués à 100 000 pendant l'été de 1918 ; à la fin de cette année, ils avaient été notablement renforcés et constituaient une ligne solide.

L'incapacité de Koltchak à faire régner la discipline et des sentiments élevés parmi les siens lui aliéna la population des villes.

A la fin d'avril 1919, un régiment ukrainien de 2e ligne près de Bougourouslan massacra ses officiers et tira des coups de fusil sur la 1re ligne qui se débanda. Une offensive bolchévique lancée à ce moment fit écrouler toute l'armée du sud ; les renforts qui y étaient envoyés passaient aux bolchéviks. L'armée du nord, qui opérait près de Viakat et cherchait à établir la communication avec Arkhangelsk, résista quelque temps, puis s'écroula à son tour. Les bolchéviks s'avancèrent avec rapidité, la fraternisation tenant généralement la place des combats. En juillet 1919, le général Diterichs fut nommé pour remplacer le Tchécoslovaque Gayda qui ne s'entendait plus avec Koltchak. Diterichs à la fin d'août déclancha une offensive qui remporta « d'appréciables succès » sur les avant-gardes bolchéviques. Mais fin septembre, les bolchéviks, renforcés, reprirent l'avantage. Le 20 novembre, Koltchak évacua Omsk. Avant de partir, il donna à Diterichs l'ordre de la défendre. Celui-ci, jugeant la chose impossible, démissionna. Koltchak se réconcilia alors avec le brigand Semenov et le chargea de couper la retraite aux Tchécoslovaques (21 décembre). Le 24 décembre, les socialistes révolutionnaires soulevèrent contre l'amiral les troupes qui occupaient la gare d'Irkoutsk et la rive gauche de l'Angara, puis la ville qui est sur la rive droite. Les partisans du gouvernement, au début de cette insurrection, avaient pris 31 otages, ils les livrèrent à un lieutenant de Semenov qui les fit assommer. L'indignation fut telle que le 4 janvier Koltchak annonça l'intention de démissionner. Les hauts-commissaires se rendaient si bien compte de son impopularité qu'ils annoncèrent cette démission comme donnée définitivement, mais ce n'était qu'une velléité chez Koltchak. Il était à ce moment à Nijni Oudinsk, sous la protection des Tchécoslovaques, qui avaient grand'peine à le protéger contre le Bureau politique formé par la population de cette ville. Les Tchécoslovaques, l'emmenèrent ensuite à Irkoutsk. Vu l'effervescence contre lui, chemin faisant, on lui proposa de s'enfuir ; il refusa. A l'arrivée à Irkoutsk, il fut arrêté par les troupes du nouveau gouvernement socialiste, les Tchécoslovaques n'ayant pas cru devoir se compromettre en le protégeant et les Japonais n'étant pas intervenus. Le gouvernement qui avait arrêté Koltchak fut remplacé quelques jours après par un autre à tendances bolchéviques qui fit fusiller le malheureux amiral.

M le général Rouquerol a rédigé son intéressant livre d'après les documents de la mission française. Il permet de se faire aisément une idée exacte de ces événements si compliqués et si tragiques, sur lesquels il y a tant de légendes.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Vasari : *Sept vies d'artistes plus celles de l'auteur;* Nouv. Revue franç. 12 »

Cinématographie

G. Michel Coissac : *Les coulisses du cinéma.* Avec 39 pl. h. t.; Edit. pittoresques. 30 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Enquête Calderone : *La réincarnation* d'après le Dr Gustave Geley. Introduction de Gabriel Gobron; Edit. Jean Meyer. 1 50

Maurice Garçon : *Rosette Tamister ou la miraculeuse aventure;* Cahiers de la quinzaine, 8e cahier de la 19e série; L'Artisan du livre. » »

Ethnographie, Folklore

Elian J. Finbert : *Les contes de Goha;* Edit. V. Attinger. 15 »

Histoire

Prince Vladimir Bariatinsky : *Le mystère d'Alexandre 1er. Le Tsar a-t-il survécu sous le nom de Fédor Kousmitch?* Avec 17 illust. h. t., 2 fac-similés et 5 annexes; Payot. 20 »

Joseph Pilsudski : *L'année 1920.* Edit. compl. avec le texte de l'ouvrage de M. Toukhatchevski *La marche au delà de la Vistule,* et les notes critiques du Bureau historique militaire de Varsovie, traduit du polonais par le lieut.-col. Ch. Jèze et le Comm. J. A. Teslar; Renaissance du livre. 30 »

Halvdan Koht : *Les luttes des paysans en Norvège du XVIe au XIXe siècle,* traduction française de E. Guerre; Payot. 40 »

Littérature

Georges Chennevière : *Le tour de France.* Préface de Georges Duhamel; Nouv. Revue franç. 12 »

Guy de Pierrefeux : *Madame Quand même (Sarah Bernhardt).* Avec des portraits; libr. Chabas; Mont-de-Marsan. 12 »

Maurice Reclus : *Monsieur Thiers.* (Coll. *Le roman des grandes existences);* Plon. 12 »

Achille Rey : *Frédéric Mistral poète républicain;* Imp. Mistral, Cavaillon. 10 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Correspondance. Lettres à Maître Labori, 1893-1902.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond; Bernouard. En souscription.

Ouvrages sur la querre de 1914-1918

François-Joseph de Hohenzollern : *L'Emden*, traduit de l'allemand par le lieut. Henri Schricke. Avec un croquis et une carte; Payot. 18 »

F. Witschetzky : *Le navire noir. Le croiseur auxiliaire « Wolf » 1916-1918*, traduit de l'allemand par R. Jouan. Avec 19 illust. h. t.; Payot. 18 »

Poésie

Anonyme : *Poèmes guerriers*; S. n. d'édit. » »

Georges Chennevière : *Œuvres poétiques*. Préface de Jules Romains. Introduction par André Cuisenier et René Maublanc; Nouv. Revue franç. 12 »

Joseph Faraone : *Fanes*; Edit. Bossard. » »

Henry Kléber : *Ton cœur est le mien*; Edit. de la Revue française. 12 »

André Mailfert : *Les aigles*. Préface d'Edmond Rostand; Figuière. 12 »

Edmond Spalikowski : *A l'ombre du larmier*; S. n. d'édit. » »

H. de Vanoy : *L'impossible amour*; Jouve. » »

Politique

Georges Roux : *Divorce de l'Alsace?* Nouv. Revue franç. 6 »

Questions juridiques

Silvio Trentin : *Les transformations récentes du Droit public italien. De la Charte de Charles Albert à la création de l'Etat fasciste*. Préface de J. Bonnecase; Giard. 100 »

Questions religieuses

Luigi Trafelli : *Nous, citoyens du royaume de Satan*, traduit de l'italien par Maxime Formont; Messageries Hachette. 6 »

Roman

Arthur Schnitzler : *Madame Béak et son fils*, traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac; Edit. Victor Attinger. 12 »

Ida Rosette Sée : *Les exclus*; Figuière. 10 »

Henri de Ziégler : *La Véga*. Préface de Jérôme et Jean Tharaud; Victor Attinger. 12 »

Sciences

Wolfaro : *Transmutations des éléments*. Préface de Jean Perrin; Soc. d'édit. scientifiques. » »

Sociologie

J. Filhol et Ch. Bihoreau : *Le pétrole, son industrie, son commerce, son rôle dans la politique des peuples*. Avec 39 pl. h. t., des gravures et des cartes; Edit. pittoresques. 30 »

M. T. Nisot : *La question eugénique dans les divers pays*. Tome II; libr. Van Campenhout, Bruxelles. » »

Théâtre

Stève Passeur : *A quoi penses-tu?* comédie en 3 actes et 4 tableaux. *Suzanne*, comédie en 3 actes; Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

Divers : *Vers un Paris nouveau;* Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts. 9 »

Voyages

Jean Marquis-Rivière : *A l'ombre des monastères thibétains.* Préface de Maurice Magre; Victor Attinger. 15 »

Alexandre Verchin : *Bretagne,* impressions et souvenirs. I : *Au pays de Saint-Yves;* Figuière. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort du comte Ivo Voïnovitch. — Inauguration d'un monument au docteur Cabanès. — La légende du coup d'éventail et la « Bacriade » de Barthélemy. — Flandrin et Flandrin. — Les citations de M. André Maurois. — A propos du prix de 500.000 francs. — Princesse. — Encore les oiseaux qui accouchent. — Le Sottisier universel.

Mort du comte Ivo Voïnovitch. — Le 30 août dernier s'est éteint à Belgrade, dans la clinique où il était venu depuis plus d'un an chercher remède à une cécité commençante, l'un des plus puissants parmi les dramaturges contemporains, le Comte Ivo Voïnovitch. Apôtre et martyr de l'unité yougoslave, c'est dans les prisons autrichiennes qu'il contracta le mal dont il devait lentement mourir. C'était un homme de large culture européenne, qui n'ignorait rien des choses de France. La grande originalité de son génie, où le rêve s'incorpore perpétuellement à la réalité, semble faite d'une combinaison imprévue de morbidesse slave et de grâce méditerranéenne.

Né en 1857 à Raguse, la vieille cité républicaine qui fut durant les siècles de servitude le refuge de la pensée slave dans les Balkans, le Comte Ivo Voïnovitch dut une large part de ses dons et de sa vocation à ses origines patriciennes. Son père, jurisconsulte éminent, le destinait à la magistrature. Ses études faites à Spalato, son droit terminé à Zagreb, le jeune Ivo s'efforça, en effet, d'exaucer le souhait paternel ; mais les lettres le réclamaient avec violence, et il décida bientôt de s'y consacrer tout entier. Il se sentait prédestiné à écrire le testament de sa petite et glorieuse patrie, en même temps qu'à célébrer la douloureuse naissance de la grande. C'est à la veille des victoires serbes de 1912 qu'il fut salué comme auteur dramatique national, non seulement parce qu'il réussit à donner voix aux frénétiques espérances de sa race, mais encore parce que nul ne sut glorifier comme lui le personnage de la *Mère,* particulièrement cher à tous les Yougoslaves.

C'est dans le sol même de Raguse que prit racine son inspiration première ; les brises dalmates et les chatoiements de la radieuse Adriatique la nourrirent.

Un recueil de nouvelles de la vie des marins : *Par le crayon et par la plume*, un roman de mœurs locales, *Xanta*, marquèrent en 1880 les débuts de l'écrivain, qui joignait alors à des préoccupations de style et à un sens aigu de l'observation le goût du romanesque. En 1890, avec la comédie de mœurs et d'amour de *Psyché*, il aborde le théâtre, où il s'installe en maître dès 1895 avec le drame violemment contrasté de *l'Equinoxe*. Puis il se tourne vers le Passé, et 1901 voit surgir la *Trilogie de Raguse*, évocation shakespearienne d'une mélancolique fin d'époque, fresque incomparablement émouvante d'histoire, devant laquelle seul peut-être un Ibsen n'eût pas reculé.

En 1907, il devient le directeur artistique du Théâtre de Zagreb en 1908, il fait représenter au théâtre de Belgrade *La Mort de la Mère des Yougovitch*, qui est bien le chef-d'œuvre du drame national moderne, en Europe, et qui a fait vibrer tout un peuple assoiffé de libération. Le triptyque romantique et passionnel de *La Dame au Tournesol* est une sorte d'intermède vénitien, qui a fait le tour de l'Europe centrale. Plus directe, plus angoissée, moins étudiée, mais étrangement véhémente, la « simple histoire en quatre tableaux » qu'est *La Résurrection de Lazare* met en scène un épisode de la guerre balkanique de 1912. Sa représentation, le 12 mai 1913, à Belgrade, provoqua un enthousiasme indescriptible. *Impératrix* s'inspire de la mélancolique figure d'Elisabeth à Corfou. C'est un drame prophétique composé durant la guerre, et qui ne s'apparie à aucune autre production littéraire moderne. La dernière œuvre du poète, encore inédite, *Cinq visions, prologue d'un drame non écrit*, se déroule à Raguse et sera bientôt publiée au *Mercure* en traduction française. L'originalité en est saisissante.

Dans un volume intitulé *Accords*, le Comte Ivo Voïnovitch a donné des vers de haute facture : les *Sonnets de Lapad*, *Le Rêve de Gondoulitch*, *l'Ode à la Serbie*, *l'Ode à Tolstoï*.

MM. Camille Mauclair et Miodrag Ibrovats ont tenté naguère, en des études particulièrement averties, de faire connaître au public français le grand homme que pleure aujourd'hui tout un peuple, et qui ne cessa jamais d'admirer la France. — P. L. . . . .

§

Inauguration d'un monument au docteur Cabanès. — Un monument à la mémoire du Docteur Cabanès a été inauguré à Gourdon. Le Docteur Paul Voivenel a tracé de l'œuvre de Cabanès une impressionnante fresque. Parmi les orateurs qui ont parlé au nom des Facultés et des Sociétés savantes, médicales, des groupes quercynois, il faut citer : Le Dr Jean-Louis Faure, représentant l'Académie et la Faculté de Médecine de Paris ; le professeur Euzière, doyen de la Faculté de

Médecine de Montpellier ; les professeurs Serre et Sennevet, des Facultés de Toulouse et d'Alger ; Pierre Calel, représentant la Société des Gens de Lettres ; M. Albin Michel, éditeur du Dr Cabanès ; le professeur Babonneix, délégué de la Presse Médicale et de l'Association générale des Médecins de France ; le Dr Seval, représentant l'Association professionnelle des journalistes médicaux, etc., etc...

Le Dr Noir, promoteur et secrétaire général du Comité, a lu les adresses du professeur Queirolo, sénateur du Royaume d'Italie et doyen de l'Université de Pise ; de M. Roussel, secrétaire d'Etat de la Principauté de Monaco ; de M. Camille Jullian, du Collège de France ; du professeur Beclère, président de l'Académie de Médecine de Paris, et d'autres nombreuses personnalités médicales.

§

La légende du coup d'éventail et la « Bacriade » de Barthélemy et Méry. — Dans le *Mercure* du 1er septembre M. A. Chaboseau a détruit la légende du coup d'éventail qui durait depuis un peu plus d'un siècle. Voilà les origines de la conquête de l'Algérie dépouillées de tout romanesque. Une escroquerie, commise au préjudice du Dey d'Alger par le juif Bacri, provoqua la glorieuse expédition. Sur ce thème, Barthélemy et Méry composèrent en 1827 un poème héroï-comique en cinq actes : *La Bacriade ou la Guerre d'Alger* qui n'a rien perdu de son humour et peut se lire encore aujourd'hui avec curiosité.

> Nathan Bacry, l'Hélène de la guerre d'Alger, est le héros de ce poème, déclarent les satiriques dans l'avertissement. Nous avons cru pouvoir mettre en scène, sans blesser les convenances, un homme qui, par ses démêlés éternels avec Hussein, dey d'Alger, s'est tiré tout à coup de la classe respectable et prosaïque des simples particuliers ; Nathan Bacry est aujourd'hui, pour ainsi dire, du domaine public, et l'épopée le réclame ; ce rôle si brillant le met au-dessus de ses contemporains...

Ce rôle, dès le *chant premier*, Hussein l'explique ainsi à son confident Osmin :

> . . . .
> Rappelle-toi le temps où la France en danger
> Invoqua dans sa faim l'assistance d'Alger :
> Elle n'adressa point une vaine supplique,
> Le froment africain nourrit la République,
> Et de ce riche don fait aux Pères-Conscrits,
> Sept millions de francs furent le juste prix ;
> Or, un fils d'Israël, dans cette grande affaire,
> Servit de truchement et d'intermédiaire.
> Ce fut Nathan Bacry ; connu dans l'univers,
> Ce nom, dans tous les temps, nous valut des revers.

La France, toutefois, passant sous vingt régimes,
Refusant d'accepter ses dettes légitimes,
Exhibait de l'Etat les minces revenus,
Et d'année en année, allongeait ses refus.
Bacry nous assurait que s'il allait en France,
Il ferait acquitter nos billets en souffrance :
Israël n'eut jamais de plus faux charlatan !
On crut à sa promesse, on fit partir Nathan.
En effet, le perfide, à force d'artifice,
Amena ces chrétiens à nous rendre justice,
Et de ses propres mains, il reçut du trésor
Sept millions de francs qu'il convertit en or.
Longtemps on attendit cet agent infidèle ;
Mais Bacry depuis lors est resté sans nouvelle...

Quoique en vers, cet historique de l'affaire Bacry ne dévie pas trop de l'histoire (Voyez l'art. de M. Chaboseau, pp. 291-3). Pour le reste, la verve de Barthélemy et de Méry se donne toute licence. Cependant la scène qui présida le coup « d'éventail » n'est pas tout à fait fantaisiste. (Comparez avec l'article de M. Chaboseau, pp. 294-5). S'adressant au consul Deval, Hussein exprime de la sorte ses griefs :

Ecoute-moi, chrétien, ma funeste obligeance
A nourri, par les mains de mon prédécesseur,
Cette France qu'Alger aimait comme sa sœur ;
Tes frères ont mangé mes grains, et le prophète
M'est témoin qu'ils n'ont pas acquitté cette dette ;
Et quelle dette, Allah ! sept millions de francs,
Non compris, tu le sais, l'intérêt de trente ans.
On m'a dit depuis peu que Bacry mon esclave
A reçu cet argent et l'a mis dans sa cave ;
Si le fait est certain, j'exige que ton roi
Fasse saisir le juif en vertu de ma loi,
Et dans un mois au plus qu'il le rende à son maître.

« Grand Roi, dit le consul, Bacry n'est point un traître.
S'il a reçu de l'or de mon gouvernement,
Cet or n'est pas le tien et j'en fais le serment :
Cette affaire est obscure, il est vrai, mais je pense
Que si la Chambre un jour vote cette dépense,
Dans le prochain budget si tu peux être admis,
Si tes fonds sont votés ils te seront remis. »
Et le consul s'assied : l'interprète en extase
Ne trouva point de mots pour traduire sa phrase ;
Le Dey de ses longs doigts déchirant le coussin,
Sentit le sang d'Alger bouillonner dans son sein,
Et d'un large éventail le mouvement rapide
Ramena la fraîcheur sur sa face livide.
« Tu me railles, chrétien, dit-il, et mon drogman

Par ta réponse a craint de souiller le Divan,
Mais je veux être bon : écoute, notre affaire
Malgré tous les grands mots, comme le jour est claire,
Réponds en langue franque et sois concis. »

LE CONSUL

Grand Roi,

La créance d'Alger est de très bon aloi ;
Ainsi, reste en repos. Toi qui tiens la cassette,
Tu peux quand il te plait acquitter une dette ;
Mais chez nous pour payer on est bien moins actif,
Notre gouvernement est représentatif !...

LE DEY

Ah ! tu fais le plaisant !

LE CONSUL

Pardon ! Le Roi mon maitre
Ne peut rien te devoir...

LE DEY

Il ne me doit rien, traitre !

LE CONSUL

C'est l'Etat qui te doit.

LE DEY

L'Etat !

LE CONSUL

La nation :
Adresse aux députés une pétition.

LE DEY

Qu'on me rende Bacry !

LE CONSUL

C'est un sujet fidèle,
Adopté par la France et protégé par elle.

LE DEY

Ni Bacry ni mon or !... Téméraire Français
Que ce coup d'éventail te flétrisse à jamais !

A ce coup, le chrétien, frémissant de colère,
Etait prêt de saisir son glaive consulaire ;
Mais diplomate habile il calme son transport.
Fait un présent au dey, le remercie et sort.

Il va sans dire que la conclusion de la *Bacriade* n'est pas du tout celle qui eut lieu en 1830. Mais les poètes ne sont pas des prophètes.

AURIANT.

§

Flandrin et Flandrin

Mon cher Directeur,

Une des intéressantes lettres de Henner publiées dans le *Mercure* du

15 août (p. 83 : de mai 1895) contient un passage qui, par suite d'une note ajoutée par l'éditeur de ces lettres et mal placée, prête à une confusion regrettable entre les deux peintres *Paul* Flandrin, frère d'Hippolyte Flandrin mort en 1902, et *Jules* Flandrin, actuellement vivant, bien connu des visiteurs du Salon d'Automne et du Salon des Tuileries, auteur notamment de beaux paysages des environs de Grenoble, né dans l'Isère comme le remarque Henner, et nullement parent des deux autres Flandrin.

Ce sont ces détails qu'aurait dû donner la note placée après les mots : « Est-il parent » et non une notice biographique sur *Paul* Flandrin, qui aurait été mieux à sa place six lignes plus haut après le nom de celui-ci.

Peut-être jugerez-vous utile, pour les historiens de l'art moderne, de faire cette mise au point.

Agréez, je vous prie, etc. A. M.

§

A propos du prix de 500.000 francs. — M. Antoine Albalat publiant actuellement, dans des revues, ses *Souvenirs littéraires* avant de les réunir en volume, il est encore temps de lui signaler quelques petites inexactitudes se rapportant au prix de 500.000 francs.

A l'époque, écrit-il, où commençaient à sévir les prix de littérature, voulant manifester notre indignation contre cet abus, nous eûmes l'idée, avec Billy, Boissy et Dupuy, de fonder un prix de 100.000 francs [*sic*] purement fictif, bien entendu. Les journaux annoncèrent la nouvelle ; on nous écrivit pour avoir des détails, et, la première année, nous donnâmes le prix à Jean Giraudoux, ce qui n'accrut pas beaucoup sa réputation. L'année suivante, nous choisîmes Guillaume Apollinaire.

Le prix fictif de 500.000 francs — et non de cent mille francs — créé en 1917, « pour protester contre les prix littéraires en espèces », fut, effectivement, donné la première année à *Lecture pour une ombre*, de Jean Giraudoux, qui, le 12 décembre, avait raté, par trois voix, le prix Goncourt (l'année où il fut attribué à Henry Malherbe). Mais l'année suivante il ne fut pas décerné à Guillaume Apollinaire (lequel faisait partie du jury) ; il alla à P.-J. Toulet pour son livre *Comme une fantaisie*, et, en 1919, à Mme Louise Faure-Favier pour son roman *Ces choses seront vieilles*...

Après quoi, les fondateurs de ce « grand prix pour l'honneur » estimèrent qu'ils avaient assez fait pour leurs confrères et décidèrent de se dissoudre.

C'est M. André Billy qui avait eu l'idée de cette bourse imaginaire, et le Comité était composé de MM. Antoine Albalat, Guillaume Apollinaire, L.-N. Baragnon, André Billy, René Bizet, Jacques Chau-

mié, Raymond Clauzel, Léon Deffoux, Louis Dumur, Jacques Dyssord, Gustave Fréjaville, René Gillouin, Georges Le Cardonnel, Alexandre Mavrondis, Pierre-Paul Plan, Marcel Provence, Paul Vuillaud. — L. DX.

§

Les citations de M. André Maurois. — Le *Times Literary Supplement* du 22 août publie une lettre de Mr. T. Cyprian Williams dont voici la traduction :

Monsieur,

Dans les *Fragments d'un Journal de Vacances*, de M. André Maurois, que nombre de vos lecteurs doivent goûter en cette saison, le dialogue suivant est rapporté, page 52, comme ayant eu lieu au cours d'une visite que M. Maurois fit à M. Rudyard Kipling :

« M. Maurois. — C'est vous qui avez écrit : *Young blood must have its course, lad, and every dog its day?*

« Mr Kipling. — Oui. »

Me reportant au poème *Water Babies*, de Charles Kingsley, je trouve la stance suivante, qui, je l'espère, n'est pas tout à fait inconnue de la génération présente :

When all the world is young, lad,
And all the trees are green,
And every goose a swan, lad,
And every lass a queen,
Then hey for boot and horse, lad,
And round the world away ;
Young blood must have its course, lad,
And every dog his day.

C'est tout, et c'est assez sans doute, puisque aucun commentaire n'accompagne la publication de cette ironique missive.

§

Princesse. — Sous ce titre, dans le *Mercure de France* du 1er septembre, page 497, M. Louis Thomas a donné, parmi un certain nombre d'amusantes anecdotes se rapportant à Robert de Montesquiou, une vingtaine de lignes qui reproduisent fidèlement un écho publié par le *Mercure* le 1er février 1922 (page 856 : Un mot de Robert de Montesquiou). Cet écho, je l'avais rédigé après une conversation avec Mme de Reinach-Foussemagne, collaboratrice au *Gaulois* d'Arthur Meyer (le « directeur » auquel il est fait allusion).

Il m'est très agréable de constater que ce petit texte a été jugé digne d'être repris, sans modifications, par mon excellent confrère Louis Thomas. Mais pourquoi celui-ci croit-il devoir mettre en cause notre ami Léon Treich ? Pourquoi formuler la moindre interdiction lorsqu'il s'agit d'anecdotes ? — L. DX.

§

Encore les oiseaux qui accouchent. — L'auteur du *Mystère de l'Oiseau Noir* maintient son texte et il nous le fait savoir en ces termes :

LA MOUETTE
Groupement de Littérature et d'Art
JULIEN GUILLEMARD
20, rue du Perrey, Le Havre.

Havre, le 3 septembre 1929.

Monsieur et Cher Confrère,

Puisque celui de vos rédacteurs qui, sous le masque du « lâche anonyme », signala une « sottise » prise dans mon dernier livre, a publié ma réponse qui était privée, je me permets, tout en m'excusant, de faire appel à votre loyauté pour publier cette lettre dans votre sottisier.

En reprochant une grave incorrection à votre collaborateur (suppression de quelques mots dans la phrase citée pour faire croire à une seconde sottise), j'espérais bien qu'il se jetterait à nouveau sur le passage qui l'avait arrêté pour rire de ma naïveté. Mais lequel est le plus naïf de celui qui dissimule son hameçon sous l'innocent appât ou de celui qui se jette voracement dessus par manque de réflexion ?

Me reprocher d'avoir écrit par inadvertance que les oiseaux accouchent est ridicule. Votre collaborateur *devait* dire que l'héroïne du roman est une folle. Et tout le monde sait que les déments affectionnent les raccourcis saisissants, même s'ils ne sont pas d'un français très pur, ce dont ils n'ont cure. Or, un passage plus important eût prouvé que la pauvre folle s'assimilait aux oiseaux de mer. Pouvait-elle dire : « Je vais pondre mon enfant, comme font les oiseaux (ou mon œuf) » ? *Accoucher* est pris ici dans le sens d'*enfanter*, et, tout de même, les oiseaux enfantent aussi, bien que cela « ne se dise pas ». Et alors, si Amyot peut déclarer qu' « une montagne accoucha d'une souris », je ne vois pas pourquoi ma folle n'aurait pas le droit de se servir d'une interprétation plus logique du même terme. D'autant plus que — et ici c'est l'auteur qui parle — *pondre*, du latin *pondere*, signifie *déposer*, ce qui n'est pas du tout ce que veut exprimer mon héroïne.

Les chercheurs de poux n'ont jamais été mes amis, surtout lorsqu'ils n'ont pas le courage de se nommer. J'éprouve tant de joie, moi qui ne suis qu'un inventeur d'histoires, à découvrir des beautés dans les œuvres que je lis, laissant les maladresses aux pauvres gens qui ne savent pas ce que c'est que d'écrire un livre et qui s'en gaussent sottement !

En somme, dans cette histoire, il y a très certainement de la sottise. Il reste à établir de quel côté elle penche le plus.

Veuillez agréer, etc.

JULIEN GUILLEMARD.

§

Le Sottisier universel.

A Monsieur le pasteur Desartigues... Mon cher Samuel... Tu te signes, Samuel, comme devant Satan ? — MARCEL PRÉVOST, *L'Homme Vierge*, pp. 1 et 92.

Radio L.-L. : Concert consacré à la musique espagnole : ...Jota (Laparra)... La Fille du Régiment, sélection (Donizetti). — Programme des concerts radiophoniques pour le 9 août.

« Ceci tuera cela », aurait dit Hugo, et il aurait eu tort. — DENIS SAURAT, *Les Marges*, cahier d'été MCMXXIX.

Samedi 11 octobre, disait le calendrier ce matin-là...

M. Latapie, ce samedi, n'était pas arrivé ; et la pendule atteignit onze heures sans qu'il parût...

A ce moment précis,un uniforme bleu parut dans les vitres de la porte.C'était un gendarme...

... le gendarme dit tout haut : « Il faudra téléphoner à votre directeur parce qu'un accident est arrivé à M. Latapie. ..

— Un accident ? s'écria-t-on en chœur.

— Un peu, dit l'autre, il s'est suicidé.

... En haut il y avait des voisins et un autre gendarme. Celui-ci expliqua que nul n'avait remarqué le bruit,mais que la lettre était parvenue au maréchal des logis ce lundi à neuf heures. M. Latapie l'avait écrite le samedi soir, et s'était détruit dimanche,de sang-froid.— ANDRÉ THÉRIVE, « Le Charbon ardent », *Mercure de France* 15 juillet.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXIV

CCXIV N° 748. — 15 AOUT

CCXIV N° 749. — 1er SEPTEMBRE

CCXIV N° 750. — 15 SEPTEMBRE

L'OFFICE [illegible]E LIV[illegible]

du « Crapouillot », 3, [illegible]e de la Sorbonne, Pa[illegible]

POUR LES COLONIAU[illegible] ET LES ÉTRA[illegible]

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « *Le Cr*[illegible]*llot* », *fonctionne depuis* **7 ANS** *à* [illegible] *s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger* [illegible]*sirent se tenir au courant des nou*[illegible] *çaises.*

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè[illegible]*la PROVISION qui supprime le*[illegible] *chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp*[illegible]*rant est ouvert comme en banque* [illegible] *averti à chaque envoi de son solde créditeur.*

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

II. Souscripteurs « sans [illegible]

Le souscripteur, une fois sa provisio[illegible] [illegible]ompte courant pour toutes ses comman[illegible] [illegible]oujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa prov[illegible] [illegible]s renouvellements d'abonnements aux [illegible] [illegible]asser des souscriptions aux ouvrages ou [illegible] [illegible]x éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditi[illegible] [illegible]ement bien assorti. (Catalogue mensuel sur [illegible]

L'Office, d'autre part, se charge de fo[illegible] [illegible]ience, de médecine, d'enseignement, de[illegible] [illegible]ésirent.

En dehors des clients possédant des comptes cour[illegible]**ffice sert pour tous pays les c**[illegible] **en tous genres accompagnées de leur montant (plus** [illegible]

MONTANT DES PROVISIONS A L[illegible]**CE DE LIVRES POUR UN** [illegible]

(*Port recom*[illegible]*mpris*)

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..............	[illegible]	Colonies......	**348** fr.	—	Etranger.	[illegible]
— 4 livres nouveaux —	[illegible]	Colonies......	**696** fr.	—	Etranger..	[illegible]
— 8 livres nouveaux —	[illegible]	Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger.	[illegible]
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an, des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe....		de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.				

Ce tarif est basé sur le prix moyen des livres françai[illegible]**ouveau tarif postal ; l'abonneme**[illegible] **revue illustrée d'arts et de lettres « Le Crapouillot** [illegible]**re réglé en dehors. Col. 65 fr. E**[illegible]

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e^

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal), plus **12** fr. (Etranger **16** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile », NOEL 1928 et **12** fr. (Etranger, **16** fr.) pour le numéro spécial de luxe sur « PARIS ». (mai 1929).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je désire recevoir les meilleurs livres de l'année en édition originale (indiquez le nombre à fournir et calculer le montant sur le prix moyen suivant : alfa : **25** fr., Lafuma : **45** fr., Hollande : **80** fr., Japon : **130** fr. par volume).

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Vient de paraître :

Journal du Maréchal Sir Henry Wilson (1914-1922). Publié par le Major Général Sir C. E. CALLWELL. Edition française par le commandant LHOPITAL, officier d'ordonnance du Maréchal FOCH. Préface de M. le Maréchal FOCH. In-8, avec 8 gravures hors texte. . . . . **40 fr.**

GEORGES CAHEN-SALVADOR, conseiller d'Etat, ancien directeur du service général des prisonniers de guerre au Ministère de la guerre : **Les Prisonniers de guerre (1914-1919).** In-8. . . . . . . **25 fr.**

LUCIEN PETIT, inspecteur général des finances, sous-gouverneur du Crédit Foncier de France : **Histoire des Finances extérieures de la France pendant la guerre (1914-1919).** Préface de M. GERMAIN-MARTIN, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de Droit de Paris, sous-secrétaire d'Etat. In-8 de 816 pages. . . . . **60 fr.**

ANDRÉ FOURGEAUD, docteur en droit, avocat à la Cour de Nancy, ancien expert comptable et financier près les tribunaux : **La Rationalisation.** (Etats-Unis-Allemagne). Essai de synthèse doctrinale. In-8 . . **25 fr.**

TALLEMANT DES RÉAUX : **Historiettes.** Introduction et notes du D[r] LÉON CERF. In-8 de 508 pages avec 24 portraits en héliogravure . . **40 fr.**

L. GAUTIER-VIGNAL : **Machiavel.** In-8 avec 16 héliogravures. **25 fr.**

BENEDETTO CROCE, sénateur du Royaume d'Italie : **Histoire de l'Italie contemporaine (1871-1915).** Traduction française de HENRI BÉDARIDA. In-8. . . . . **30 fr.**

EDWARD A. FREEMAN, professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford: **Histoire de l'Europe.** Edition française par A. PARMENTIER, agrégé de l'Université, professeur au Collège Chaptal. In-8 avec 9 cartes . **20 fr.**

D[r] HERBERT H. GOWEN, professeur de langues et de littérature orientales à l'Université de Washington : **Histoire de l'Asie.** Traduction française du commandant G. LEPAGE, ancien attaché à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. In-8, avec 6 cartes. . . . . **30 fr.**

EMILY BRONTË : **Les Hauts de Hurle-Vent (Wutherings Heights).** In-16. Roman traduit de l'anglais par FRÉDÉRIC DELEBECQUE. . **20 fr.**

Œuvres de Molière illustrées, avec des notes par BERTRAND GUEGAN. Tome VI : **L'Avare. Monsieur de Pourceaugnac. Les Amants magnifiques. Le Bourgeois gentilhomme. Le Ballet des Nations.** . . . . **20 fr.**

EMIL LUDWIG : **Bismarck.** Traduction française de A. LECOURT. In-8 avec 16 héliogravures hors texte. . . . . **40 fr.**

Du même auteur :

Napoléon. Traduction par A. STERN. Préface de HENRY BIDOU. In-8 avec 16 phototypies hors texte. . . . . **40 fr.**

Le Fils de l'Homme. Histoire d'un Prophète. Traduit de l'allemand par F. GIDON. In-8, avec 15 dessins de Rembrandt en hors texte. **20 fr.**

Registre du Co

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,20

OEUV

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................... 1 vol.
II. *Civilisation........................... 1 vol.
III. *La Possession du Monde................... 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.
V. *Confession de Minuit...................... 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite......................... 1 vol.
II. *L'Immoraliste........................... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques....... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres.................. 1 vol.
II. *L'Homme intérieur. Derniers vers....... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis................................ 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.................................. 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.................. 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune...................................... 1 vol.
II. Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)............................ 1 vol.

III. *Moralités Légendai...
IV. *Lettres I (1881-188...
AUBRY...
V. *Lettres II (1883-188...

LOUIS L...

I. Poèmes. Chants d'O...
Sacra)...
II. *Orphica. Epigra...
Méditations et ...
l'une à l'autre a...

MAURICE ...

I. *Le Trésor des Hu...
II. *La Sagesse et la ...

JEAN...

I. *Les Syrtes. Les ...
sionné. Enone ...
phile et Sylves ...
II. *Les Stances. Iphi...

R...

I. *Le Meneur de Lo...

HENRI ...
de l'Ac...

I. Les Médailles d'a...
II. La Sandale ailée. ...
III. *Les Jeux rustique...
IV. *Les Lendemains. ...
Sonnets...
V. *Poésies diverses. ...
ques. Tel qu'en ...

ARTH...

*Vers et Proses. Textes ...
et les premières éditions, ...
BERRICHON. Poème...
CLAUDEL...

GEORGE...

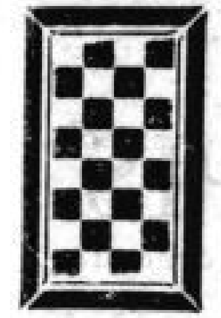
I. *La Jeunesse bl...
ce...
II. *Les Vies encloses. ...
sieurs poèmes...

ALB...

I. *Au Jardin de l'In...
mes...
II. *Le Chariot d'or. ...
Flancs du Vase...
III. *Contes. Polyphèm...

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un ...

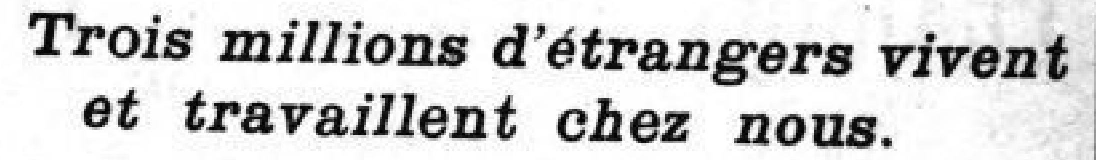
Aux Éditions **BAUDINIÈRE**



Georges LE FÈVRE

le hardi reporter, publie

HOMME TRAVAIL



Trois millions d'étrangers vivent et travaillent chez nous.

Le nouveau livre de Georges LE FEVRE va vous expliquer pourquoi et comment.

LISEZ TOUS

HOMME TRAVAIL

DU MÊME AUTEUR :

Je suis un gueux (40 mille)

(A Londres, Berlin, Paris)

Au secours de la Couture

(Industrie Française)

MONSIEUR PAQUEBOT

(Toute la Terre)

12 FR.

L'OFFICE E LIVF

du « Crapouillot », 3, p de la Sorbonne, Pa

POUR LES COLONIAU ET LES ÉTRA

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr llot », fonctionne depuis **7 ANS** *à s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger sirent se tenir au courant des nou çaises.*

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè la PROVISION qui supprime l chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp rant est ouvert comme en banque averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

II. Souscripteurs « sans

Le souscripteur, une fois sa provis compte courant pour toutes ses comm toujours exécutées *par retour du courrie*

Il peut également se servir de sa pr ses renouvellements d'abonnements au passer des souscriptions aux ouvrages aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éd rement bien assorti. (Catalogue mensuel s

L'Office, d'autre part, se charge de science, de médecine, d'enseignement, désirent.

En dehors des clients possédant des comptes cou Office sert pour tous pays les en tous genres accompagnées de leur montant (plus .

MONTANT DES PROVISIONS A ICE DE LIVRES FOUR UN
(*Port reco compris*)

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois...............	et Colonies......	**348** fr.	—	Etrang
— 4 livres nouveaux —	et Colonies......	**696** fr.	—	Etrang
— 8 livres nouveaux —	et Colonies......	**1392** fr.	—	Etrang

Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe..... de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

Ce tarif est basé sur le prix moyen des livres franç nouveau tarif postal ; l'abonne revue illustrée d'arts et de lettres « Le Crapouillo être réglé en dehors. Col. 65 fr

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". (et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal), plus **12** fr. (Etranger **16** fr.) pour la livraison de luxe «Le Jardin du Bibliophile», NOEL 1928 et **12** fr. (Etranger, **16** fr.) pour le numéro spécial de luxe sur « PARIS ». (mai 1929).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures; les livres de voyage; les livres d'histoire et les biographies romancées; les pièces de théâtre; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers; les romans coloniaux ou exotiques; les livres gais ou satiriques; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je désire recevoir les meilleurs livres de l'année en édition originale (indiquez le nombre à fournir et calculer le montant sur le prix moyen suivant : alfa : **25** fr., Lafuma : **45** fr., Hollande : **80** fr., Japon : **130** fr. par volume).

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

ŒUVRES DE ANDRÉ FONTAINAS

POÉSIE

Crépuscules. Vol. in-16.................... **12** fr.

La Nef désemparée. Vol. in-16.......... **12** fr.

ROMAN

L'Ornement de la Solitude. Vol. in-16 **4** fr. **50**

L'Indécis. Vol. in-16........................ **12** fr.

Les Etangs noirs. Vol. in-16................ **12** fr.

LITTÉRATURE

La Vie d'Edgar Poe. Avec un portrait en héliogravure. Vol. in-16........................ **12** fr.

ART

Histoire de la Peinture française aux XIXe et XXe Siècles (1801-1920). Vol. in-8 écu.................. **15** fr.

TRADUCTION

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts, de THOMAS DE QUINCEY. Vol. in-16.............................. **12** fr.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Amélioration des Relations rapides entre PARIS ET BREST ET VICE-VERSA

Jusqu'au 5 octobre 1929, le train rapide de jour 514 partant de Brest à 8 h. 30 suivra une marche plus accélérée entre Morlaix et Paris, parcours sur lequel il ne desservira que Saint-Brieuc, Rennes, Le Mans et arrivera à Paris-Montparnasse à 18 h. 8 (soit un gain de 34 minutes par rapport à la durée actuelle de trajet Brest-Paris, et de 52 minutes par rapport à l'an dernier). Un deuxième train rapide partant de Morlaix et arrivant à Paris à 19 h. 9 dessert les gares actuellement desservies par le rapide 514.

Le rapide 558 (Paris-Montparnasse arrivée à 22 h. 45), pendant la période du 1er Juillet au 5 Octobre 1929, a son origine reportée, à titre d'essai, à Brest d'où il part à 13 h.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

RENTRÉE DES VACANCES 1929

(Septembre-Octobre)

Trains express supplémentaires (toutes classes)

1° — Entre QUIMPER (dép. 13 h. 23) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 0 h. 12) jusqu'au 30 Septembre inclus (1re et 2e classes seulement entre Nantes et Paris-Quai d'Orsay).

2° — Entre ANGOULEME (dép. 10 h. 30) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 17 h. 14) du 14 Septembre au 2 Octobre inclus.

3° — Entre ANGOULEME (dép. 21 h. 53) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 4 h. 48) du 14 septembre (nuit du 14 au 15) au 2 Octobre inclus (nuit du 2 au 3).

4° — Entre PERIGUEUX (dép. 20 h. 55) et PARIS-AUSTERLITZ (arr. 4 h. 50) du 19 Septembre (nuit du 19 au 20) au 2 Octobre inclus (nuit du 2 au 3).

5° — Entre LIMOGES (dép. 9 h. 02) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 15 h. 51) du 16 Septembre au 2 Octobre inclus.

6° — Entre LIMOGES (dép. 12 h. 03) et PARIS-AUSTERLITZ (arr. 18 h. 37) jusqu'au 2 Octobre inclus. Ce train desservira exceptionnellement les gares de Lamotte-Beuvron et la Ferté-St-Aubin.

7° — Entre RODEZ (dép. 15 h. 45) et PARIS-AUSTERLITZ (arr. 4 h. 50) du 19 Septembre (nuit du 19 au 20) au 2 Octobre inclus (nuit du 2 au 3).

8° — Entre LIMOGES (dép. 23 h. 07) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 5 h. 29) jusqu'au 13 Octobre inclus (nuit du 13 au 14).

9° — Entre AURILLAC (dép. 17 h. 24), NEUSSARGUES (dép. 17 h. 14) et PARIS-AUSTERLITZ (arr. 4 h. 50) du 19 Septembre (nuit du 19 au 20) au 2 Octobre inclus (nuit du 2 au 3).

10° — Entre LE MONT-DORE (dép. 9 h. 37) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 18 h. 17) jusqu'au 30 Septembre inclus.

11° — Entre MONTLUÇON (dép. 13 h. 13) et PARIS-QUAI D'ORSAY (arr. 18 h. 17) jusqu'au 4 Octobre inclus.

Ces trains desservent les principales gares du parcours.

Pour plus amples renseignements consulter les affiches placardées dans les gares du réseau d'Orléans.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE No. [illegible])

« BIBLIOTHÈQUE CHOISIE »

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Collection sur beau papier (0,20×0,13.5) à 25 francs le volume.

I.	L'Eve future	1 vol.
II.	Contes cruels	1 vol.
III.	Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels	1 vol.
IV.	Axël	1 vol.
V.	L'Amour suprême. Akëdysséril	1 vol.
VI.	Histoires insolites	1 vol.
VII.	La Révolte. L'Évasion. Le Nouveau Monde	1 vol.
VIII.	Morgane Elën	1 vol.
IX.	* Isis	1 vol.

Les Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam formeront 11 volumes.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRA , 26, Rue de Condé, PA
Registre du C Seine 80.493

BIBLIOTHÈQ E CHO

Collection sur beau papier (0,20 13,5), à 25 francs le volum

ŒUV DE :

LÉON DEUBEL

Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre de la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL. .... 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

I. ***Vie des Martyrs** .... 1 vol.
II. ***Civilisation** .... 1 vol.
III. ***La Possession du Monde** .... 1 vol.
IV. ***Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants** 1 vol.
V. ***Confession de Minuit** .... 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. ***La Porte étroite** .... 1 vol.
II. ***L'Immoraliste** .... 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. ***Une Nuit au Luxembourg. Couleurs** .... 1 vol.
II. ***Le Fantôme. Histoires magiques** .... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. ***Le Semeur de Cendres** .... 1 vol.
II. ***L'Homme intérieur. Derniers vers** .... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. **De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau,** etc. .... 1 vol.
II. ***Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles.** 1 vol.
III. ***Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis** .... 1 vol.
IV. ***Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses** .... 1 vol.
V. ***Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée** .... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. ***Le Livre de la Jungle** .... 1 vol.
II. ***Le Second Livre de la Jungle** .... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I ***Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune** .... 1 vol.
II **Poésies : Des fle nne volonté. Le Concile féerique. D vers. Appendice.** (Notes et Variantes) .... 1 vol.
III. ***Moralités Légend** .... 1 vol.
IV. ***Lettres I (1881-18** uction et Notes de G.-JEAN AUBRY .... 1 vol.
V. ***Lettres II (1883-18** de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

LOUIS L ONNEL

I. **Poèmes. Chants d'** t **de Toscane** (*Carmina Sacra*) .... 1 vol.
II. ***Orphica. Epigra Elégies chrétiennes. Méditations et s** (*Carmina sacra*). **De l'une à l'autre a** .... 1 vol.

MAURICE LINCK

I. ***Le Trésor des Hu** .... 1 vol.
II. ***La Sagesse et la** .... 1 vol.

JEAN S

I. ***Les Syrtes. Les es. Le Pèlerin passionné. Enone isage. Sylves. Ériphile et Sylves** .... 1 vol.
II. ***Les Stances. Iphi** .... 1 vol.

R

I. ***Le Meneur de Lo** .... 1 vol.

HENRI NIER
de l'Ac ise

I. **Les Médailles d'ar Cité des eaux.** 1 vol.
II. **La Sandale ailée. des heures** .. 1 vol.
III. ***Les Jeux rustique s** .... 1 vol.
IV. ***Les Lendemains. ent. Sites. Episode. Sonnets** .... 1 vol.
V. ***Poésies diverses. nciens et romanesques. Tel qu'en** .... 1 vol.

ARTH AUD

***Vers et Proses.** Textes es manuscrits originaux et les premières éditions, et annotés par Paterne BERRICHON. Poème ivés. Préface de Paul CLAUDEL .... 1 vol.

GEORGE BACH

I. ***La Jeunesse** bla **Règne du silence** .... 1 vol.
II. ***Les Vies encloses. r du Ciel natal. Plusieurs poèmes** .... 1 vol.

ALBE IN

I. ***Au Jardin de** l'In menté de plusieurs poèmes .... 1 vol.

II. ***Le Chariot d'or Flancs du Vase**
III. ***Contes. Polyph**

MA

I. ***Spicilège** ....
II. ***La Lampe de moria** ....

LAU

I. ***Poèmes élégiaq**
II. ***Poèmes aristoph**

J

I. ***Penses-tu réussi** *Raoul de Vallonges*
II. ***Aimienne** ou *le* **de Ninon de Le**

ÉM

I. **Les Campagnes culaires. Les Vie**
II. ***Les Soirs. Les Les Apparus illusoires. Le**
III. ***Les Flamande route** ....
IV. ***Les Blés mouva lage. Petites l**
V. ***Les Rythmes s** ....

FRAN

I. ***Cueille d'avril. chemin et Cha chée d'Yeldis.**
II. ***La Clarté de Vie die. Trois cha La Partenza** ..
III. ***L'Ours et l'Abb le Jardinier. La Rose au fl**

VILLIERS

I. ***L'Ève future** ....
II. ***Contes cruels** .
III. ***Tribulat Bonho cruels** ....
IV. ***Axel** ....
V. ***L'Amour suprê**
VI. ***Histoires insoli**
VII. ***La Révolte. L'Év**
VIII ***Morgane Elën**
IX. ***Isis** ....

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un a exemplaires sur papier pur fil à 60 fr

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Services automobiles S. A. T. O. S.

LA ROUTE DE NORMANDIE

Depuis le 12 mai fonctionne entre Rouen et Saint-Malo ou vice-versa un service automobile permettant d'effectuer facilement et avec confort la visite des principales villes, des plages et des riantes campagnes de la Normandie.

Intéressant voyage de trois jours et demi, dont l'itinéraire judicieusement choisi conduit tout d'abord, en quittant Rouen la Ville Musée, à Trouville, Deauville, Villers--sur-Mer, Houlgate, les célèbres plages à la mode, à Lisieux avec ses vieilles maisons et son Carmel, but de pèlerinage mondial, et à Falaise, dont le château vit naître Guillaume le Conquérant. Il traverse ensuite la Suisse Normande et, par Bayeux et les plages des environs de Caen, atteint cette dernière ville surnommée l' « Athènes Normande ». Le voyage se poursuit par Coutances, Granville, le Mont-St-Michel, la Merveille de l'Occident, jusqu'à Saint-Malo, la vieille cité des corsaires.

Départ de Rouen tous les dimanches du 12 mai au 22 septembre 1929.

Départ de St-Malo tous les mercredis du 15 mai au 25 septembre 1929.

Prix du transport (ne comprenant ni les repas, ni les hôtels) 365 fr., dans un sens comme dans l'autre.

Pour tous renseignements complémentaires, écrire ou s'adresser aux gares du Réseau de l'Etat ou aux bureaux de Tourisme des gares de Paris-St-Lazare et de Paris-Montparnasse.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

EXCURSIONS EN AUTOCAR

au départ des Plages de l'embouchure de la Loire

PORNICHET - LA BAULE - LE POULIGUEN

du 14 juillet au 15 septembre 1929

CIRCUIT I — *Tous les Dimanches* (*après-midi*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Pointe de Penchâteau — Les Rochers de la Grande Côte — Le Croisic — Saillé — La Turballe — Piriac — Guérande — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

CIRCUIT II — *Tous les Jeudis* (*après-midi*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Grande Brière — Château de la Bretesche (XV[e] s.) — Calvaire de Pont-Château — Montoir — Saint-Nazaire — Pointe de Chemoulin — St-Marc — Ste-Marguerite — Pornichet.

CIRCUIT III — *Tous les samedis* (*journée entière*)

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Roche-Bernard — Péaule — Rochefort-en-Terre — Malestroit — Josselin — La Roche-Bernard — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

PRIX PAR PLACE (*quelle que soit la station de départ*) :

CIRCUIT I : 28 fr. — CIRCUIT II : 35 fr. — CIRCUIT III : 70 fr.

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de les retenir à l'avance.

Vente des billets et départ des voitures : Société « LES AUTOCARS ET GARAGES DE L'OUEST », avenue de la Gare, à Pornichet et sur le quai au Pouliguen; Syndicat d'Initiative, boulevard de la Plage, à La Baule.